103 10

Pol. L. VII. 1

SHAKESPEARE.

TOME SEPTIÉME.

SHAKESPEARE

TRADUIT

DE L'ANGLAIS,

DÉDIÉ AU ROI.

PAR M. LE TOURNEUR.

Homo sum : Humani nihil à me alienum puto. TER.

TOME SEPTIÈME.

A PARIS,

Chez l'AUTEUR, rue de Tournon ;

Et

Chez MÉRIGOT jeune, Libraire, quai des Augustins.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

REMARQUES (†)

DE MISTRISS MONTAIGU,

SUR HAMLET.

« SHAKESPEAR a un avantage ſur les Poëtes Grecs dans l'air plus auguſte, plus ſombre & plus myſtérieux de ſes ſuperſtitions nationales; mais cet avantage ne peut être ſenti que des critiques qui joignent beaucoup de pénétration à un vrai goût, & auprès deſquels le ſentiment a plus de poids que l'autorité. Les ſavans ont pris de leurs Poëtes les traditions communes de la Grèce; les nôtres ne viennent que du vulgaire ignorant. L'Ombre de Darius dans la Tragédie des *Perſes*, évoquée ſuivant les anciens rites, eſt vue avec plaiſir par le ſavant, & ſupportée par le bel eſprit. L'un & l'autre regardent l'Ombre d'Hamlet comme un objet mépriſable & ridicule. Examinons ſans prévention ces deux Ombres royales, telles qu'elles nous ſont repréſentées par ces grands Maîtres dans l'art d'exciter la compaſſion & la terreur, Eſchyle & Shakeſpear, & décidons ſans partialité lequel de ces Poëtes donne le plus de ſublimité à l'être ſurnaturel, & lequel a l'art de le rendre plus utile au Drame. Cet examen peut être d'autant plus intéreſſant que les Critiques Français ont ſouvent cité l'apparition de l'Ombre d'Hamlet, comme un exemple de la barbarie de notre Théâtre ».

(†) Ces Remarques ſont extraites d'une traduction qu'on a publié il y a environ deux ans, d'un *Eſſai de Miſtriſs Montaigu, ſur le génie dramatique de Shakeſpear.*

Les Perſes d'Eſchyle ſont certainement le ſpectacle le plus auguſte qui ait jamais été repréſenté ſur la ſcène; une pièce noblement imaginée, heureuſement ſoutenue, reguliérement conduite, très-intéreſſante pour les Athéniens, & favorable à leur grand projet de réſiſter à la puiſſance du Roi de Perſe. Il y auroit de l'abſurdité à dépriſer cette excellente pièce, ou à lui comparer en tout un Drame d'un genre auſſi différent que la Tragédie d'Hamlet; mais on peut ſe permettre la comparaiſon de l'Ombre du Perſe avec celle du Danois, & examiner s'il y a autre choſe, que le préjugé en faveur des anciens, qui garantiſſe les circonſtances ſuperſtitieuſes qui accompagnent l'une de ces apparitions, du ridicule dont on prétend couvrir celles qui accompagnent l'autre.

Atoſſa, veuve de Darius, raconte aux ſages du Conſeil Perſan un ſonge & un préſage. Ils l'exhortent à conſulter l'Ombre de ſon mari ſur ce qu'il y avoit à faire dans la malheureuſe ſituation de Xerxès, qui venoit d'être battu par les Grecs. Dans le troiſième acte, elle entre en faiſant aux Mânes une libation compoſée de lait, de miel, de vin & d'huile, &c. & à l'inſtant Darius ſort de ſa tombe. Que les Critiques, qui s'offenſent ſi fort de ce que l'Ombre d'Hamlet diſparoît au chant du coq, rendent raiſon pourquoi une Ombre en Perſe ou dans la Grèce auroit plus de goût pour du miel & du lait, qu'elle n'auroit d'averſion en Danemarck pour le chant d'un coq. Chaque Poëte a adopté dans ſon ouvrage la ſuperſtition relative à ſon ſujet; & un Poëte, en agiſſant ainſi, entend mieux ce qu'il doit faire, que le Critique qui, en jugeant ſon ouvrage, lui refuſe ſon attention. L'Ombre de Darius apparoît en habillemens royaux à Atoſſa & au Conſeil des Satrapes aſſemblés, qui, ſuivant l'uſage de l'Orient, rendent en ſilence des adorations à leur Monarque. Sa qualité d'Ombre ne paroît pas faire la moindre impreſſion ſur eux, & les Satrapes conſervent ſi bien leur caractère de Courtiſan, qu'ils n'oſent

pas lui dire le véritable état des affaires du Royaume & ſes récentes diſgraces. Voyant qu'il ne peut rien apprendre d'eux, le Spectre s'adreſſe à Atoſſa. Elle ne ſe répand pas en expreſſions de tendreſſe, comme on pouvoit s'y attendre, à la vue d'un époux qu'elle avoit perdu depuis longtems; mais après quelques flatteries ſur la proſpérité ſoutenue de ſon règne, elle lui raconte froidement l'état déſaſtreux de la Perſe ſous Xerxès, que ſes Courtiſans avoient excité à faire la guerre aux Grecs. L'Ombre qui devoit paroître ignorer le paſſé, pour ménager aux Athéniens le plaiſir d'entendre le récit de leur victoire à Salamine, ſe trouve par la même raiſon douée d'aſſez de preſcience pour prédire leur triomphe futur à Platée. Tout ce qu'elle ajoute d'ailleurs par forme de conſeil ou de reproche, n'a rien en ſoi ou dans la manière de le dire, que l'on n'eût pu attendre de tout autre homme d'état expérimenté. Darius exhorte les vieillards à jouir de ce qu'ils poſsèdent, parce que les richeſſes ne ſervent à rien dans le tombeau. Comme cela touche au foible le plus abſurde & le plus ridicule de la nature humaine, la ſoif d'accumuler; cet avis donné à des vieillards & à l'époque de la vie où la jouiſſance eſt ſi précieuſe & de ſi courte durée, a quelque choſe de comique & de ſatyrique peu convenable au caractère impoſant du perſonnage, & à la circonſtance fâcheuſe qui le fait appeller. L'intervention de cette Ombre n'ajoute rien de merveilleux ou de ſublime à la pièce, & ne tient nullement au ſujet. Le ſurnaturel, quand il eſt dépouillé de l'auguſte & du terrible, fait peu d'effet dans aucun genre de poéſie; & dans la poéſie dramatique, s'il ne tient pas au ſujet, il eſt impropre & déplacé. Shakeſpear avoit un goût ſi juſte, qu'il n'a jamais introduit ſur le Théâtre de perſonnage ſurnaturel, qui n'eût une liaiſon avec la conduite du Drame. Il avoit à la vérité un talent ſi prodigieux, qu'il pouvoit rendre tous les Etres, même ceux que créoit ſon imagination, utiles à ſes deſſeins. Le monſ-

tre bizarre & groſſier de Caliban, ſert à ſon génie pour conduire les choſes à ſon but & à leur perfection, & les fées légères, toutes foibles qu'elles ſont, exécutent ſous ſa main dans leurs divertiſſemens mêmes des choſes de grande importance.

Mais pour revenir à la comparaiſon que nous avons établie entre l'Ombre grecque & le ſpectre Danois, la première régle dans la conduite de ce genre de machine, ſemble être, que l'apparition ſoit intimement liée avec le ſujet, qu'elle augmente l'intérêt, qu'elle ajoute à la dignité, & que ſon influence ſur la cataſtrophe ſoit en quelque façon égale à la violence que font au cours ordinaire des choſes ſon intervention & ſon apparition. Ces points, comme on l'a déjà obſervé, ſont d'une importance particulière dans la Poéſie dramatique. Il faut pour cet effet que cet Etre ſurnaturel ſoit reconnu & révéré par la ſuperſtition nationale, & alors chaque opération qui contribuera à développer les qualités que l'opinion vulgaire ou les contes de nourrice nous ont appris à lui attribuer, augmentera notre plaiſir; ſoit que nous abandonnions les rênes à notre imagination, & que comme ſpectateurs nous nous livrions volontairement à l'illuſion, ſoit que nous examinions en critiques la juſteſſe & le mérite de la compoſition.

J'eſpère prouver ſans difficulté que Shakeſpear a excellé dans tous ces points capitaux. A l'heure ſolemnelle de minuit, Horatio & Marcellus, camarades d'école du jeune Hamlet, s'approchent des ſentinelles en faction, ſur le bruit que l'ombre de leur défunt Monarque leur avoit apparu quelques nuits auparavant. Horatio qui n'eſt pas du nombre des crédules, ajoute peu de foi à cette hiſtoire, & dit à Bernardo de continuer ſon récit.

BERNARDO.

« La dernière nuit de toutes, lorſque cette même » étoile que vous voyez à bas à l'oueſt du pôle avoit

» avancé ſa courſe juſqu'à éclairer la partie du ciel où » elle luit actuellement, Marcellus & moi, l'horloge » frappant alors une heure (†) ».

Après que vous êtes ainſi préparés, ici apparoît le ſpectre. Il y a quelque choſe de majeſtueux & de ſublime à régler ainſi la marche d'un Eſprit par le cours d'une étoile, ce qui marque une liaiſon & une correſpondance entre les Etres au deſſus de notre portée, & la ſphère céleſte qui eſt viſible à nos yeux. Horatio eſt ſaiſi de l'eſpèce de crainte qu'une ſemblable apparition devoit naturellement exciter, il tremble & pâlit. Quand la première émotion eſt un peu calmée, il réfléchit que peut-être cet événement ſurnaturel préſage quelque danger qui menace l'Etat. Cette idée donne de l'importance au phénomène & fixe notre attention. Le récit que fait Horatio du combat du Roi avec le Norwégien, & des forces que raſſemble le jeune Fortinbras pour attaquer le Danemarck, ſemble indiquer de quel côté le péril que l'on craint doit arriver. De pareilles apparitions, dit-il, précédèrent la chûte du grand Céſar, & la ruine de la grande République, & il ajoute; tels ont été ſouvent les préſages des calamités dans notre propre Etat. Il y a beaucoup d'art dans cette conduite. La vraie cauſe du mécontentement du ſpectre royal ne pouvoit ſe deviner; c'étoit un ſecret qui ne pouvoit être révélé que par lui-même: en même-tems, il étoit néceſſaire de captiver notre attention, en montrant que le Poëte n'alloit pas repréſenter des puérilités frivoles, telles que le vulgaire en conte ſouvent. Le témoignage hiſtorique, qu'avant la mort de Jules-Céſar les tombeaux devinrent déſerts, & que les morts revêtus de leurs linceuls funébres parcouroient, en criant, les rues de Rome, donne

(†) Je n'ai rien changé ici à la traduction des morceaux citée dans ce Eſſai.

de la crédilibité & de l'importance à ce phénomène. Le discours d'Horatio au phantôme est court, convenable, & tout le contenu en est conforme aux idées reçues.

HORATIO.

« Arrête, illusion ! si tu peux proférer un son, ou » te servir de la voix, parle-moi. — S'il y a quelque » bonne chose qui puisse te procurer du soulagement, » & à moi la faveur du ciel, parle-moi. — Si tu es » dans le secret des destins de ton pays, & qu'il soit » possible de les détourner en ayant le bonheur de le » prévoir, oh parle ! ou si tu as entassé pendant ta vie » dans les entrailles de la terre des trésors injustement » acquis ; crime pour lequel on dit que les esprits sont » errans après la mort, fais-m'en la déclaration ».

L'évanouissement du spectre au chant du coq, est une autre circonstance de la superstition établie.

L'indignation du jeune Hamlet sur le mariage précipité & incestueux de sa mère, sa douleur de la mort de son père, le caractère que Shakespear donne à ce Prince, disposent le spectateur à sympathiser avec ses souffrances. Le fils, comme il est naturel, s'adresse au spectre avec plus d'agitation encore qu'Horatio : la terreur d'Hamlet, son étonnement, son désir ardent d'apprendre la cause de cette étrange visite, se font sentir vivement dans le discours suivant.

HAMLET.

« Anges & Ministres de grace, protégez-nous ! Que tu » sois un Esprit de lumière ou de ténèbres, que tu ap- » portes avec toi l'air salubre du ciel ou les vapeurs » pestilentielles de l'enfer ; que tes intentions soient » mauvaises ou charitables, tu viens sous une forme » étrange qui me force à te parler. Je t'appellerai Hamlet, » Roi, Père, Royal Danois : oh, réponds-moi, ne me

» laiſſe pas crever d'ignorance; mais dis-moi pourquoi » tes os canoniſés, enſevelis dans la mort, ont rompu » leurs liens? Pourquoi la tombe où nous t'avons vu re- » poſer en paix, a-t-elle ouvert ſes jointures de marbre » peſant, pour te rejetter? Que peut donc ſignifier, » que toi, cadavre inanimé, tu reviennes ainſi, en com- » plette armure, viſiter de nouveau la lueur de la lune & » remplir la nuit d'horreur? »

Jamais la muſe tragique de la Grèce n'a fait un récit ſi plein de pitié & de terreur que celui que fait le ſpectre; chaque circonſtance nous attendrit & nous pénètre de compaſſion, & de quelle horreur ne ſommes-nous pas ſaiſis lorſque nous entendons dire au ſpectre?

LE SPECTRE.

« S'il ne m'étoit pas défendu de révéler les ſecrets de ma priſon, je pourrois te faire un récit dont la moindre parole laboureroit ton ame, glaceroit ton jeune ſang, feroit ſauter tes deux yeux comme des étoiles de leur ſphère, ſépareroit les cheveux artiſtement arrangés ſur ta tête, dont chacun ſe hériſſeroit comme les pointes d'un porc-épic : mais cet éternel décret n'eſt pas fait pour des oreilles de chair & de ſang ».

Tout ce qui ſuit eſt triſte, d'un ſombre religieux & du plus grand pathétique.

Tout ce qui tient au ſurnaturel dans Hamlet eſt de la plus grande ſublimité : le reſte de la pièce n'appartient pas au ſujet de ce Chapitre.

RÉFLEXIONS

De M. Richardson ſur Hamlet.

Analyſons l'ame d'Hamlet: obſervons les différens principes qui le gouvernent dans les ſituations diverſes où il ſe trouve, & terminons cet examen par une vue générale de ſon caractère.

La première fois qu'Hamlet paroît, il montre du chagrin, de l'averſion, de l'indignation. Ce ſont des émotions indifférentes en elles-mêmes, & qui ne méritent ni éloge ni blâme. Pour en juger, il faut examiner le motif & la paſſion antérieure qui en ſont la ſource. Le chagrin d'Hamlet a pour cauſe la perte d'un père. Son averſion a pour objet un oncle inceſtueux, & ſon indignation une mère coupable d'ingratitude. Le chagrin eſt paſſif, ſi le bien qu'il regrette eſt irrévocablement perdu; il n'eſt accompagné d'aucun deſir, il n'éveille aucun principe actif. Après les premières émotions, il nous diſpoſe au ſilence, à la ſolitude, à l'inaction. S'il eſt mêlé à d'autres paſſions, ſes opérations alors ne ſeront point remarquées & ſe perdront dans la violence des affections dominantes. Auſſi, quoique le chagrin ſoit viſible dans les traits & le maintien d'Hamlet, l'averſion & l'indignation ſont les ſeuls ſentimens qu'il exprime; mais Hamlet les enveloppe ſous des expreſſions équivoques & à double ſens; parce que, s'il veut donner cours à ſon mécontentement, il ne veut pas éveiller les ſoupçons du Roi.

L'indignation d'Hamlet naît du ſouvenir du mérite de ſon père, & de la conduite de Gertrude; elle eſt profonde & violente. Mais comme les circonſtances lui montrent du danger à manifeſter ſes ſentimens & le véritable état

de ſon ame, il contient & gouverne ſon indignation, autant que le permet ſa violence, & il en déguiſe les ſymptômes extérieurs : ſon indignation veut à chaque inſtant ſe faire jour & éclater ; ſa raiſon combat pour en réprimer l'exploſion. Il lance des traits pénétrans & amers, mais obliquement, contre la feinte douleur de Gertrude, & par une cenſure indirecte il met ſa conduite préſente en oppoſition avec ſon devoir.

Sembles, Madame, &c. Oh! c'eſt une réalité, & non pas un ſemblant, &c. (†)

L'ame humaine eſt extrémement bornée : comme l'eſprit n'eſt capable de conſidérer en même-tems qu'un certain nombre d'idées, le cœur de même ne peut être dominé au même inſtant par beaucoup de paſſions différentes ; & la capacité de l'entendement eſt à cet égard beaucoup plus vaſte que celle du cœur. Un homme peut au même inſtant embraſſer à la fois plus d'idées qu'un autre ; mais il ne peut reſſentir un plus grand nombre de paſſions. L'étendue plus ou moins grande de l'entendement peut influer ſur nos paſſions ; parce qu'elle ſert à nous offrir l'objet qui les excite ſous un plus grand nombre de faces. Mais lorſque l'ame eſt fortement agitée, nos idées ne naiſſent plus dans leur ordre naturel, elles ſont entiérement reglées & dominées par la paſſion préſente qui nous poſſède. C'eſt un principe reconnu, que nos idées & nos opinions ſont toujours ſoumiſes à l'influence de l'état actuel de notre cœur. Heureux l'homme privilégié qui calme, & ſans violent déſir, comme ſans affection inquiète, voit tous les objets à la clarté d'une raiſon pure & ſans nuages ! Les hommes d'une trempe ſuſceptible, ſont la proie des émotions ſucceſſives : toujours heureux ou malheureux à l'excès, ils doivent ſaiſir avidement les interval-

(†) Voyez Tom. V, page 21.

les heureux de leur raiſon, les mettre à profit, & amaſſer alors dans leur ame un tréſor de maximes de ſageſſe & de vertu, qui dans les tems du tumulte de leur ame, puiſſe en calmer le trouble, & ramener la paix dans leur ſein. En conſéquence des bornes étroites du cœur humain que remplit en entier l'émotion actuelle, & du pouvoir de la paſſion pour maîtriſer l'entendement, l'ame d'Hamlet violemment agitée, & pleine d'images funeſtes & douloureuſes, perd tout ſentiment de félicité, & aſpire à changer d'exiſtence. Dans ce moment il excite notre attention, par la curioſité qu'il nous inſpire de pénétrer les affections ſecrètes qui peuvent l'avoir plongé dans ce découragement. La mort de ſon père, étoit un mal naturel; & il le ſupporte comme tel. L'excluſion du Trône où il avoit droit de monter immédiatement après ſon père, paroît ne l'affecter que légérement: ſupérieur à une vaine ambition, il eſt animé par des principes plus nobles, par un ſens plus exquis de la vertu, de la beauté & de la turpitude morales. L'indécence de la conduite de Gertrude, ſon ingratitude envers la mémoire de ſon premier époux, & la dépravation qu'elle a montrée dans le choix de ſon ſucceſſeur, affligent l'ame d'Hamlet, & le jettent dans une eſpèce d'agonie. Voilà le principe & la ſource de toutes ſes actions.

Il eſt reconnu & avoué, même par les hommes les plus corrompus, qu'il exiſte dans la nature humaine, un principe ſuprême & puiſſant, qui prononce ſes jugemens ſur la conduite des hommes; & dans les caractères vertueux, il eſt une ſource de peine ou de plaiſir. Dans les ames rares & d'une nature excellente, il eſt plus ſouvent une ſource d'amertume & de ſouffrances, que de joie. Si le ſentiment que nous avons de la vertu eſt extrêmement épuré, ou en d'autres termes, ſi notre meſure de la bonté morale eſt très-élevée, lorſque nous venons à comparer avec cette meſure, l'imperfection de notre conduite & de nos bonnes actions, cette vue nous

jette dans un ſentiment d'humiliation & d'abattement. La même délicateſſe du ſens moral & l'idée ſublime de la perfection, augmentent la miſère de l'homme de bien, s'il a quelque faute à ſe reprocher. Ce n'eſt pas la crainte de la punition qui l'afflige: cette punition n'eſt pas toujours à craindre: ce n'eſt pas la peine de l'infamie, les mauvaiſes actions peuvent ſe faire en ſecret: c'eſt le reproche d'un cenſeur intérieur (§) qui ne peut jamais être ni flatté ni trompé.

Ce même homme trouvera plus d'occaſions de peine que de plaiſir dans le commerce du genre humain. Suſceptible de toutes les impreſſions morales, les actions vertueuſes lui cauſeront du plaiſir, & la vue des vices & des crimes l'affectera douloureuſement. Il ne goûtera point le bonheur doux & pur. Si, dans la ſociété des riches, des hommes de plaiſir, des hommes diſſipés, il ne trouve rien dans leur cœur qu'il puiſſe eſtimer, il n'y goûtera point le bonheur pur que lui donne la ſociété des ames douces, paiſibles & éclairées; quand même elles ne ſeroient pas favoriſées de la fortune, & qu'elles n'auroient rien de ces qualités brillantes qui éblouiſſent ſans être utiles, & qui pourtant font ſi ſouvent admirer du genre humain des hommes qui n'ont que des talens médiocres, & une vertu vulgaire. Comme les qualités morales ſont ſurtout celles qui engendrent & cimentent nos attachemens, l'eſtime qu'il aura pour ſes amis ſera proportionnée à leur mérite: il nous en coûte des douleurs violentes, pour effacer une affection établie, & lui ſubſtituer la haine ou l'indifférence; & nous ſommes accablés de peine & d'angoiſſe, quand il nous arrive de voir ceux que nous avions l'habitude d'eſtimer & de chérir, démentir leur pre-

---

(§) Oime ſon io, ſon io!
Che Giova ch' io non oda e non paventi
I ditti e'l mormorar del folle volgo,

mière conduite, montrer des diſpoſitions immorales, & ſapper ainſi par les fondemens, nos plus précieuſes amitiés. Notre affection alors eſt toujours en proportion de notre première tendreſſe, & de l'idée que nous nous étions formée de leur vertu. Ajoutez encore qu'une faute légère dans ceux que nous eſtimons, ſi c'eſt une faute volontaire & réfléchie, nous affectera plus ſenſiblement, qu'une faute groſſière de la part de perſonnes qui nous ſont indifférentes. Tel eſt l'état où ſe trouve le cœur d'Hamlet. Extrêmement ſenſible à la beauté & à la difformité morales, il découvre la turpitude dans l'ame d'une mère. Cette découverte fâcheuſe & imprévue, augmente l'amertume de ſes regrets: il revient ſur les qualités & le rare mérite de ſon père, & l'admiration qu'elles lui inſpirent, ne ſert qu'à aigrir encore ſa douleur. L'averſion pour ſon oncle augmente auſſi par les mêmes raiſons. Tous ces ſentimens, toutes ces émotions s'uniſſant enſemble, ſont exaltés encore par ſa récente entrevue avec la Reine, & cherchent à s'exhaler, malgré ſes efforts pour les contenir. Agité & accablé par une foule d'images affligeantes, nul ſentiment doux & conſolant ne peut entrer dans ſon cœur; nulle idée de bonheur ne viſite & n'égaie ſon imagination; & pour ſe délivrer de ces pénibles affections, il voudroit être délivré d'une exiſtence qui lui devient odieuſe.

O que cette maſſe de terre, &c. (5)

Ceux qui dans le fort de leur douleur trouvent des

O l'accuſe de ſaggi, o i fieri morſi
Di troppo cruento o velenoſa dente
Sela mia propria conſcienza immonda
Altamente nel cor rimbonba e mugge?

Il Torriſmondo dell Taſſo.

(5) Page 23.

larmes, ſont ſoulagés : cette violente émotion paſſe & ſe calme ; mais les caractères d'une humeur taciturne & ſombre, ſont les victimes de leurs peines intérieures. Alors le ſentiment croît juſqu'à l'excès : & l'imagination, flatteur toujours aux gages de la paſſion qui prédomine, ne manque jamais de lui préſenter tous les détails, toutes les menues circonſtances qui peuvent l'exciter & l'aggraver encore.

Que les choſes en ſoient venues là ! &c. (†)

L'idée de l'inconſtance de ſa mère, le frappe profondément, & il voudroit l'effacer de ſa mémoire.

Hamlet, ſeul, donne un libre cours à ſa douleur, & la ſoulage ; en public il la comprime & la renferme dans ſon ame. Il accueille ſes amis avec cette aiſance & cette affabilité, qui ſont le fruit de l'éducation, du bon ſens & de l'humanité. Sa converſation, quoique familière, eſt gracieuſe : cependant dans toute ſa contenance, régne un air penſif & ſérieux, qui vient du trouble intérieur dont il eſt plein.

Sur un ſujet auſſi intéreſſant que les obsèques de ſon père, il ne peut aiſément ſe commander à lui-même ; & ſûr de ſon ami, il ne déguiſe pas tout-à-fait ſon émotion intérieure : il la corrige cependant, en tâchant de s'exprimer ſur le ton de la plaiſanterie : mais il ne peut long-tems le ſoutenir, & il redevient ſérieux, tant il eſt agité.

O je voudrois avoir été rejoindre dans le Ciel, &c. (§)

Après cette exploſion, il doit naturellement expliquer à ſon ami la cauſe de ſon trouble : & voulant parler de ſon père, il commence par le nommer ; *mon père*. Mais le nom de ſon père porte un coup violent à ſon cœur :

(†) Page 24.
(§) Page 27.

il oublie ſon intention de détailler à Horatio les circonſtances de ſes funérailles ; l'image de ſon père devient préſente à ſa penſée, & par l'apoſtrophe la plus ſolemnelle & la plus frappante, il la rend préſente en quelque ſorte à ceux qui l'écoutent.

Mon père !.. Il me ſemble que je vois mon père. (†)

Hamlet revenu de ſa réverie profonde, parle à Horatio du caractère de ſon père, non pas en détail, mais par traits abrégés: Horatio étonné du trouble de ſon viſage & de ſes diſcours, s'imagine qu'il a peut-être vu l'Ombre qu'il a lui-même vue la nuit précédente, & par une tranſition toute naturelle, il lui parle de l'apparition du ſpectre.

Toute cette ſcène eſt de main de maître & extrêmement pathétique. Hamlet, violemment ému, exprime ſon étonnement, mais ſans aucune déclamation ni exclamation verbeuſe. La narration eſt ſimple, & le dialogue coulant & preſſé. Quoique ce Prince ne puiſſe douter de la véracité de ſes amis, cependant il n'eſt pas crédule. Il queſtionne Horatio ſur toutes les mêmes circonſtances de ce prodige. Ses queſtions décèlent une grande agitation, & même quelques ſoupçons ſur la mort de ſon père: cependant il reprime ſes idées, & n'en croira ſon ſoupçon qu'après que le témoignage de ſes propres ſens lui aura confirmé le fait.

Amis je veux cette nuit être de garde avec vous ; peut-être reviendra-t-il encore, &c. (§)

On peut remarquer ici la ſupériorité d'un dialogue naturel, ſimple & ſans affectation, ſur les vains ornemens d'une diction figurée & recherchée. On a dit que le

(†) Ibidem.

(§) Page 32.

génie poétique eſt ſur ſon déclin, & que ſi les Écrivains dramatiques modernes, ſubſtituent la déclamation, & une abondance d'ornemens artificiels au langage de la nature, cela vient de la langueur & de la ſtérilité de leur invention. Mais ne pourroit-on pas en aſſigner une cauſe toute différente? Sommes-nous ſûrs, que, ſi l'on nous donnoit une repréſentation naturelle & exacte des paſſions & des mœurs humaines, développées dans un langage ſans art & ſans affectation, nous verrions avec plaiſir cette peinture de la nature, & que nos applaudiſſemens ſuiviſſent les ſentimens de notre cœur. Sommes-nous ſûrs que l'orgueil du ſavoir & la vanité de la ſagacité critique, n'en impoſeroient pas à notre jugement, & que nous ne fiſſions pas plus d'attention à l'harmonie d'une période, qu'à l'heureuſe & franche exploſion d'une paſſion violente?

Hamlet, dans quelques-uns des paſſages précédens, laiſſe entrevoir des ſoupçons ; mais le ſoupçon n'eſt pas naturel à une ame belle & candide. Eſt-ce donc une tache dans ſon caractère?

C'eſt une propriété de l'imagination, lorſqu'elle eſt dominée par quelque paſſion, prévenue de quelque opinion, de diminuer ou d'aggrandir l'objet qui ne nous eſt pas bien connu, ſuivant le jugement que nous avons pu en former. Les hommes que domine la crainte, & qui ſont entichés de ſuperſtition, peuplent de ſpectres les ténèbres de la nuit, s'épouvantent & ſe tourmentent eux-mêmes par des dangers imaginaires. Si nous ſommes menacés de quelque calamité extraordinaire, dont la nature & l'étendue nous ſoient inconnues, gouvernés par notre erreur, nous l'exagérons, nous la voyons ſous une forme giganteſque. Mais ſi, animés par un courage intrépide, nous la bravons; alors, n'écoutant qu'une confiance exceſſive & téméraire, nous ſommes portés à la diminuer au-deſſous de ſa grandeur réelle. Il eſt difficile d'expliquer la cauſe de ces effets; cependant on peut haſarder une conjecture,

Si nous réfléchiſſons attentivement ſur un ſujet, un nombre d'idées relatives s'élève dans notre eſprit: ces idées ont des qualités qui peuvent appartenir à ce ſujet, ou aux relations qu'il peut avoir avec les autres objets, mais dont nous n'avons point une évidence actuelle. Cependant ſi ces idées ſont analogues à ſa nature & à ſes circonſtances, leur apparition ſpontanée dans notre eſprit, ſemble une ſuite de la liaiſon qu'ils ont avec l'objet, & nous fait préſumer qu'il exiſte réellement. Notre croyance, ſans être entiérement confirmée, eſt cependant encouragée par une probabilité plauſible; & ce qui la fortifie encore plus, c'eſt la réflexion ſur les bornes de nos facultés, & ſur l'imperfection de nos ſens. Nous raiſonnons par analogie, & nous croyons qu'il eſt impoſſible qu'un objet nous ſoit aſſez complettement connu, pour pouvoir prononcer, avec certitude, que nous connoiſſons parfaitement toute ſa ſtructure, & que les qualités parfaitement aſſorties avec ſa nature, n'exiſtent pas réellement par la raiſon que nous ne les diſcernons pas. Naturellement portés à l'action, un état de doute & de ſuſpenſion, eſt toujours accompagné de ma-laiſe; nous ſupportons l'incertitude avec répugnance; nous voulons être décidés; & ſi nous ne pouvons pas prouver la négative, la plus légère probabilité nous déterminera à croire. Ainſi, puiſque les idées de qualités & de relations correſpondantes s'élèvent dans notre eſprit, & s'emparent de l'attention de notre jugement, rarement nous héſitons, & nous les attribuons auſſi-tôt à la cauſe ou à l'objet de notre émotion; ſelon que l'idée ſera plus vive, l'énergie de ſon impreſſion ſera plus grande; & plus l'impreſſion ſera forte, plus nous ſerons prompts à décider. Mais la vivacité de l'idée dépend de la force de la paſſion qui l'excite; ainſi notre crédulité & notre facilité à être convaincus, ſeront proportionnelles à la violence de la paſſion.

Un homme nous étonne par quelque action de bravoure; nous lui attribuons auſſi-tôt toutes les vertus héroïques: un autre, pour un bienfait, eſt par nous proclamé libéral & généreux. Par les mêmes principes, ceux qui excitent notre indignation par une conduite ingrate & inhumaine, paſſent bien-tôt à nos yeux pour avoir foulé aux pieds toute obligation morale, & nous les chargeons non-ſeulement de toute l'infamie du crime qu'ils ont commis, mais auſſi de celle des crimes dont nous les croyons capables. Il n'eſt donc pas étonnant ni incompatible avec les affections douces & bienfaiſantes de Hamlet, qu'étant plein d'un ſentiment exquis de la vertu & de la décence, il ſoit étonné & bleſſé de l'ingratitude de Gertrude, qu'il avoit reſpectée & crue incapable d'aucune tache, & que ſaiſiſſant en un moment toute la dépravation de ſa nature, il laiſſe entrer dans ſon cœur des ſoupçons ſur la mort de ſon père. La ſoudaineté de cette mort, les circonſtances extraordinaires & myſtérieuſes qui l'ont accompagnée, & le caractère du Roi actuel, fourniſſent matière à ſes ſoupçons. Ainſi avec un cœur plein d'angoiſſes, préparé à la conviction, & qui déſire les preuves; il s'écrie : « tout n'eſt pas bien; je ſoupçonne quelque infâme complot ».

Si Hamlet avoit été indifférent ſur la vertu & les obligations morales, il auroit eu moins d'eſtime pour ſon père, moins d'averſion pour Claudius; il auroit reſſenti moins de peine des nôces précipitées de Gertrude, il n'auroit formé aucun ſoupçon, ni conçu aucun reſſentiment. Exempt de toute anxiété, & n'étant tourmenté d'aucune réflexion fâcheuſe, il auroit joui en paix du bonheur de ſon élévation. Cette réflexion eſt affligeante; elle prouve que l'union entre le bonheur & la vertu, ſi vantée par pluſieurs Moraliſtes, n'eſt pas auſſi indépendante des accidens extérieurs, que le préſente leur théorie.

Shakeſpeare étoit bien capable de ſuivre & de peindre

les progrès du ſoupçon dans l'eſprit d'Hamlet, juſqu'à ce qu'il ſe fût changé en conviction: il ſuit une autre marche, il confirme ſes conjectures par un témoignage, qui d'après les préjugés de ſon tems, n'étoit pas facile à réfuter. En cela, il a agi avec jugement; la difficulté étoit digne d'une intervention ſurnaturelle; elle cadroit d'ailleurs parfaitement avec les opinions religieuſes d'un peuple ignorant, & préſentoit une belle occaſion d'enrichir le Drame d'un incident très-impoſant, très-pathétique. L'Ombre d'Hamlet imprimera toujours la terreur, même chez les Nations où fleurit la philoſophie, & dans les ſiècles les moins ſuperſtitieux.

Je ſuis l'ame de ton père, &c. §)

La religieuſe horreur excitée par le paſſage précédent, naît ſur-tout de la ſimplicité de l'expreſſion, & de l'ignorance où l'on eſt ſur l'objet de la deſcription. Cette peinture indirecte des effets que produiroit néceſſairement dans le Spectateur la vue actuelle de l'objet réel, fait une bien plus forte impreſſion, que ne pourroit faire l'énumération directe des plus terribles circonſtances: l'imagination abandonnée à ſa propre invention, & enveloppée de ténèbres, s'enfonce bien plus loin dans les régions de la terreur, dans les abîmes d'un obſcurité effrayante & ſans fond.

L'état de l'ame d'Hamlet devient de plus en plus curieux & intéreſſant: ſes ſoupçons confirmés font naître ſon reſſentiment. Formant le deſſein de punir le coupable, ſentant dans ſon cœur un trouble violent, s'appercevant qu'il eſt déjà ſuſpect au Roi, craignant de ſe trahir par ſes regards, ſon maintien, ſa conduite, & ſachant bien que ſes projets doivent être conduits avec le plus grand ſecret, il prend la réſolution de couvrir ſes vrais ſentimens du voile de la folie.

---

§. Page 51.

Jurez comme auparavant, &c. (§)

Comme il lui importe beaucoup que le bruit de ſa folie ſe répande & s'accrédite, il fait ſes efforts pour en jouer le rôle au naturel. Il n'y a rien qui diſpoſe davantage les hommes à croire une apparition extraordinaire, que d'en citer nommément une cauſe. Une raiſon de ce genre eſt ſouvent plus plauſible & plus impoſante, que les argumens les plus preſſans; ſur-tout ſi la théorie ou l'hypothèſe de cette cauſe eſt de notre propre invention. En conſéquence, Hamlet, pour mieux tromper le Roi & ſes créatures, & pour leur fournir une cauſe apparente, qui explique ſon étrange conduite, commence par exercer ſa folie ſur Ophelie.

OPHELIE.

Hélas, Seigneur, vous me voyez encore toute effrayée, &c. (*)

Il n'y a encore d'autre changement dans ſon amour pour elle, que celui qu'a pu y apporter l'influence d'une autre paſſion d'un caractère violent & fâcheux; ſa tendreſſe eſt permanente, & il ne faut pas attribuer à l'inconſtance, ni à aucun projet d'inſulte, la groſſièreté & l'inconſéquence apparente de ſa conduite. Engagé dans une dangéreuſe entrepriſe, agité par d'impétueuſes émotions, jaloux de les cacher; & pour y réuſſir, feignant que ſa raiſon eſt troublée, afin de confirmer & de rendre publique cette infirmité ſi injurieuſe à ſa réputation, il faut qu'il tienne une conduite directement contraire à ſa première conduite, & différente des ſentimens & des affections vraies de ſon ame. Il doit paroître frivole & diſſipé, lorſque l'occaſion demande qu'il ſoit ſérieux & refléchi; vanté pour ſa ſageſſe &

(§) Page 63.
(*) Page 69.

pour la décence de ſes manières, il doit prodiguer l'inconſéquence, & bleſſer les uſages les plus raiſonnables : plein d'honneur & d'affection, il doit paroître indifférent & ſans caractère : de mœurs polies, affable, & doué d'un naturel complaiſant, il doit prendre les dehors de la groſſièreté & de l'incivilité. Il doit montrer du dégoût & de l'indifférence pour Ophelie, parce que ſa tendreſſe pour elle étoit paſſionnée & ſincère, & que ce changement ſera de tous le plus remarquable. Il donne une preuve inconteſtable de la ſincérité de ſon reſpect, & de l'ardeur de ſon eſtime pour elle dans ces lignes.

J'aimois Ophelie, l'amitié de mille frères, &c. (§)

Le but de l'indignation & d'un reſſentiment furieux, eſt d'infliger la peine à l'offenſeur ; mais ſi ce reſſentiment ſe trouve enté ſur une ame imbue des principes moraux, & qu'il provienne du zèle pour la droiture & la vertu, ſa nature & ſa conduite ſeront différentes. Dans ſa première émotion, il pourra reſpirer une vengeance exceſſive & immédiate, mais les ſentimens de juſtice & de bienſéance, qui viennent à la traverſe, ſuſpendront ſa violence. Une ame bien née ainſi agitée par des principes puiſſants & oppoſés, perplexe & tourmentée à l'excès par leurs combats, ſera flottante & irréſolue. Ainſi la violence de la paſſion vindicative ſera rallentie par les délais, s'épuiſera par ſa propre ardeur, & nos penchants naturels ou habituels reprendront leur influence. Ils reſteront en poſſeſſion du cœur, juſqu'à ce que l'ame recouvre ſa force dans le repos. Alors, ſi la conviction de l'injure reſte toujours, ſi notre reſſentiment paroît juſtifié par tous les principes juſtes & modérés, par la raiſon & par les ſentimens univerſels du genre humain, il reprendra ſon

(§) Acte V, Sc. II.

aſcendant & ſon autorité. Que quelqu'accident imprévu vienne de lui-même réveiller notre ſenſibilité, & diſpoſer notre ame dans un état favorable à l'influence des paſſions ardentes & impétueuſes ; notre reſſentiment renaîtra à cette époque préciſe, & tournera en ſa faveur & à ſon profit, tout autre ſentiment & toute autre impreſſion. L'ame d'Hamlet fatiguée, épuiſée par une agitation violente, continue de reſter dans un état de doute & d'indéciſion, juſqu'à ce que ſa ſenſibilité, excitée de nouveau par une repréſentation théâtrale, rende à ſon indignation & au déſir de ſe venger toute leur force. Cependant ſes principes moraux qui ſont les puiſſances ſuprêmes & dominantes de ſon caractère, guident & modèrent ſes paſſions violentes, quoique ce ſoient ces principes mêmes qui les juſtifient & les animent, & elles le déterminent à examiner encore les fondemens de ſa certitude, ou à tâcher de la fortifier par d'autres indices acceſſoires.

Oh ! quel homme indigne & inſenſible je ſuis ? &c. (1)

Réſolu de mettre ſon projet à exécution, il ſe conduit avec ſa candeur & ſon intelligence ordinaires : dans une affaire ſi difficile & ſi importante, il ne s'en fie pas à ſes propres obſervations ; pour rectifier ſon jugement en cas d'erreur, & pour modérer ſes reſſentimens en cas de violence, il fait part de ſon intention à Horatio. *Hamlet qui étoit l'eſpérance & la plus belle fleur de l'état*, &c. connoiſſoit la ſainteté de l'amitié, ſes uſages & ſon importance. Son ami n'étoit pas ſimplement l'aſſocié de ſes amuſemens & de ſes plaiſirs ; propre à nourir ſa vanité par l'adulation ; c'étoit un ami pour le conſeiller & le ſecourir dans des conjonctures délicates & embarraſſantes, pour épurer ſon cœur & corriger ſon jugement. Le mérite d'Horatio, & ce qui le

(1) Page 113.

rend digne de l'eſtime d'Hamlet, ce n'eſt pas la richeſſe ni ces qualités brillantes & vives qui éblouiſſent, ni même un eſprit, un génie extraordinaire, mais ſujet aux écarts; ni un caractère bouillant & fougueux; ce qui le diſtingue à ſes yeux, c'eſt l'égalité, l'indépendance de ſon ame, dont les paſſions ſont bien gouvernées & rectifiées par un jugement ſolide & par un ſage diſcernement.

Horatio, tu es l'homme, &c. (1) (¶)

Hamlet, par le moyen d'un Drame, dans lequel il avoit introduit, ſous d'autres perſonnages, la repréſentation du meurtre de ſon père, s'étant aſſuré par lui-même du crime de Claudius, qu'ont trahi ſes émotions & ſon trouble, n'a plus aucun doute ſur la juſtice de ſon reſſentiment. Si nous ſommes vivement intéreſſés dans la pourſuite d'une fin, ou dans la recherche d'un moyen qui peut conduire à cette fin, notre ſuccès eſt toujours accompagné d'un mouvement de joie, lors même que le but auquel nous tendons devient lui-même une ſource de chagrins. Si la colère & le reſſentiment ſe ſont emparés de l'ame, & y ont excité un déſir de vengeance, s'il reſte encore quelque incertitude ſur la réalité ou la grandeur de l'outrage que nous avons reçu, il arrive ſouvent que, juſqu'à ce que la réflexion opère, nous ſommes plus charmés de voir nos ſoupçons confirmés, & notre reſſentiment juſtifié, que d'être convaincus d'une erreur, & délivrée par-là d'une paſſion pénible. Hamlet, charmé du ſuccès de ſon projet, dont l'iſſue cependant ſollicite de plus en plus ſa vengeance, montre de la joie.

Que le cerf atteint du trait mortel, &c.

Jamais ſcène ne fut mieux imaginée, que celle où

(1) *In quem manca ruit ſemper fortuna.* Horace.

(¶) Page 134.

(*) Page 153.

Roſencranz & Guildenſtern accoſtent le Prince. Créatures de Claudius, & pouſſés par la Reine, ils font l'office d'eſpions d'Hamlet. Il s'en apperçoit, & il les traite avec le mépris qu'ils méritent, de façon cependant à déguiſer, autant qu'il eſt poſſible, l'état réel de ſon ame. Cependant il eſt fatigué de leur importunité; la gaieté de ſon humeur, paſſagère, comme la cauſe qui l'avoit produite, s'évanouit bientôt, pour être remplacée par des réflexions ſur ſa ſituation. Sa colère s'enflamme: indigné que les vils inſtrumens d'un vil uſurpateur aient oſé concevoir l'eſpérance de le ſurprendre & de l'attirer dans le piège, il les confond en leur montrant qu'il avoit pénétré leur deſſein, & il les accable d'un noble dédain.

Voulez-vous jouer ſur cette flûte? &c. (§)

Le Roi, alarmé par la conſcience de ſon crime, eſt devenu défiant. Plein des ſoupçons qui accompagnent naturellement la crainte de la punition, il conçoit de vives appréhenſions des deſſeins d'Hamlet. En conſéquence il engage ſa mère à queſtionner ſon fils, à ſonder ſon ame, & à pénétrer ſon ſecret. Roſencranz & Guildenſtern invitent Hamlet à un entretien: ils ſont ſuivis d'un autre émiſſaire qui avec tout le patelinage & toute la ſuffiſance d'un courtiſan blanchi dans la flatterie & dans la ruſe, s'efforce, en le careſſant, de gagner ſa confiance & de faire échapper ainſi ſon ſecret. Hamlet aigri & revolté par une tentative ſi peu aſſortie à ſes ſentimens & à ſon caractère, le reçoit avec mépris: il tâche de le perſuader de la réalité de ſa folie; mais il a peine à contenir ſon indignation.

POLONIUS.

Seigneur, la Reine voudroit vous parler, &c. (*)

La perfidie & le crime de Claudius ſont maintenant

(§) Page 160.
(*) Page 162.

évidens; toutes les circonſtances du meurtre ſont imprimées en traits ineffaçables dans l'imagination d'Hamlet. Cependant, quoique violemment irrité, les principes de ſon naturel doux & tendre, conſervent toujours leur influence. & il ne ſera point inhumain envers la malheureuſe Gertrude. Son caractère à cet égard, eſt plus beau que celui de l'Oreſte de Sophocle (1) ou d'Euripide; ſa douceur eſt beaucoup plus naturelle, & le rend plus eſtimable & plus intéreſſant. Son violent reſſentiment contre ſon oncle, eſt encore combattu par les réprimandes de ſes facultés morales, & par ſes affections douces & tendres.

Voici le tems de la nuit, &. (¶)

La Scène entre la Reine & Hamlet eſt bien célèbre; & ne peut manquer, quand même elle ſeroit moins avantageuſement repréſentée que par un Garrick & un Pritchard, d'agiter toute eſpèce d'auditoire. Le tems favorable de la nuit, & la ſituation de l'ame d'Hamlet, qui dit, « qu'il pourroit boire le ſang tout fumant, & » faire une action ſi terrible, que le jour frémiroit de la voir, » nous diſpoſe à cet important entretien.

La ſituation d'un fils qui fait ſes efforts pour ramener une mère à la vertu, eſt très-intéreſſante. Tous les ſentimens, toutes les émotions ſont animées & pleines de caractère. Dans la Reine, nous remarquons la tranquille ſécurité d'une ame coupable, qui, à force d'artifices pour ſe tromper elle-même, a réduit au ſilence les reproches de ſa conſcience. Nous remarquons en elle l'adreſſe ordinaire de ceux que l'habitude du vice a pervertis, pour abuſer leur propre raiſon, & ſe dérober

(1) On pourroit dire peut être qu'Oreſte fut pouſſé à immoler Clitemneſtre par des motifs religieux, & par la voix d'un Oracle, tandis qu'un contraire une autorité ſemblable interdit à Hamlet toute vengeance contre la Reine: l'Ombre de ſon père lui défend de rien entreprendre contre elle.

(¶) Page 163.

à eux-mêmes leur faute. Nous appercevons enſuite en elle les angoiſſes & l'horreur d'une ame effrayée & confondue par le ſentiment de ſa dépravation, & ſon ardent déſir d'être affranchie, par quelque moyen que ce ſoit, du pénible ſentiment qui la tourmente. Hamlet, plein d'affection pour ſa mère, cherche à lui rendre ſa tranquillité, & guidé par ſes principes moraux, il tâche d'établir ſa paix ſur les fondemens de la vertu. Animé par tous les ſentimens généreux & tendres, & convaincu de la dignité & de l'excellence ſupérieure d'une conduite irréprochable, il ne peut ſouffrir que ceux qui lui ſont chers, ſoient corrompus. C'eſt pour ſatisfaire cette aimable diſpoſition, qu'il travaille à reſſuſciter dans Gertrude égarée le ſentiment de l'honneur & de la vertu, à tourner ſon attention ſans ſubterfuge & ſans déguiſement ſur ſa propre conduite, & à la rendre ainſi à ſa première réputation. C'eſt avec répugnance qu'il emploie ce remède; il eſt violent, mais le mal eſt déſeſpéré. Son ame éprouve trop d'agitation, pour entrer tranquillement dans une diſcuſſion méthodique & raiſonnée de l'impiété & de l'immoralité de ſa conduite; il n'en fait mention que ſommairement & en paſſant; & ſuivant l'impulſion de ſon ame, il parle le langage d'une violente émotion. Il s'adreſſe à la ſenſibilité de ſa mère, & tâche d'introduire dans ſon cœur une partie de l'indignation dont il eſt enflammé lui-même.

Regardez cette peinture, &c. (†)

Le contraſte qui eſt dans ce paſſage, concurremment avec les autres cauſes, fait un très-grand effet; le paſſage ſoudain de l'admiration de ſon père, à ſon averſion pour ſon oncle, augmente conſidérablement ce dernier ſentiment. Hamlet s'arrête ſur toutes les menues circonſtances du caractère de ſon père; mais paſſant de ce portrait à

(†) Page 176.

celui de Claudius, ſon trouble augmente viſiblement; ſon indignation, ſon horreur deviennent ſi exceſſives, qu'à peine peut-il s'exprimer. La différence entre ces deux caractères, lui paroiſſant trop frappante pour avoir beſoin ni de détail ni de preuves, il retombe avec ſévérité ſur la malheureuſe dépravation d'ame qui a aveuglé Gertrude, & éteint tous ſes ſentimens vertueux.

Vous ne pouvez pas donner à votre choix le nom d'amour, &c. (†)

Il l'a convaincue de ſon crime; mais l'habitude du vice eſt ſi forte & ſi ſéduiſante, qu'en dépit de ſa conviction récente, elle voudroit encore ſe livrer à ſes ſuggeſtions. Elle voudroit, par la ſuppoſition que ſon fils a l'eſprit égaré, diminuer la force de ſon argument, & retomber dans ſa turpitude. Hamlet, pénétrant ſon idée, & jaloux de la rappeller à la vertu, touche avec une main délicate & adroite, le cœur troublé de ſa mère: dans la leçon qu'il lui fait, il montre du cœur humain une connoiſſance & une pénétration qui feroient honneur à un Philoſophe; il tempère par la douceur, la ſévérité de ſes leçons; il l'aſſûre d'une manière pathétique, que ſa tendreſſe & ſon zèle pour ſon bonheur, ſont les ſeuls motifs qui l'animent.

O ma mère, au nom de la grace, &c. (§)

Comme le repentir de Gertrude, & les bonnes intentions qu'elle avoit montrées, étoient l'effet d'une émotion ſoudaine, cette impreſſion n'eſt pas plutôt réfroidie, que ſes premières habitudes reprennent leur empire. Elle paroît irréſolue, & Hamlet plein d'étonnement & d'indignation, s'exprime avec une amertume pénétrante; il s'emporte avec aigreur contre ſon oncle: la Reine enfin, vaincue par ſes invectives, l'aſſûre de ſon repentir.

(†) Page 176.
(§) Page 182.

Ici tout le caractère d'Hamlet eſt développé, & notre objet rempli. Hamlet ayant découvert, avec certitude, la perfidie & l'inhumanité de ſon oncle, & rappellé la Reine au ſentiment de ſa dépravation, devroit auſſi-tôt, ou triompher par la ruine entière de ſes ennemis, ou périr leur victime. Les incidens de la Pièce qui viennent après, ne ſont plus eſſentiellement néceſſaires à la cataſtrophe. Excepté la folie de l'intéreſſante Ophélie, & la moralité de la ſcène des Foſſoyeurs; elle n'offre rien de nouveau dans les caractères: au contraire, le délai refroidit notre impatience, il diminue notre inquiétude ſur le ſort d'Hamlet, & même ôte quelque choſe à notre eſtime pour lui. Qu'il périſſe ſur le champ, puiſque le Poëte le condamne à périr. Cependant la juſtice poétique réclamoit un dénouement plus heureux.

En liſant cette analyſe, on a vu que le ſentiment de la vertu paroît être le principe dominant du caractère d'Hamlet. Ce ſentiment, dans les autres hommes, a toujours un certain degré de force & d'autorité: dans Hamlet, il règne en ſouverain abſolu; uni aux affections les plus aimables, aux dons les plus gracieux, & à toutes les qualités agréables, il les embellit & les illuſtre. C'eſt ce ſentiment qui l'enchaîne à ſes amis, lorſqu'il les en trouve dignes, & qui devient une ſource de chagrins, lorſqu'ils lui paroiſſent corrompus. Il aiguiſe ſa pénétration, & ſi Hamlet découvre quelques turpitudes, quelque défaut choquant & imprévu dans un autre, il eſt porté à approfondir la faute, bien plus qu'il ne le feroit, ſi ſes ſentimens étoient moins délicats & moins épurés. Comme il inſpire à ſon ame une peine & une horreur extraordinaires à la vue des actions perfides & inhumaines qui le provoquent, il aiguillonne ſon reſſentiment; d'un autre côté, attentif à la juſtice, & touché des intérêts de la nature humaine, ce même ſentiment gouverne l'impétuoſité de ſa paſſion, & le diſpoſe à être circonſpect, lorſqu'il s'agit d'admettre

un témoignage au préjudice d'autrui. Il le rend défiant de ſon propre jugement, tant que la paſſion règne ; il le dirige dans le choix des aſſociés, ſur la fidélité & les lumières deſquels il peut ſe repoſer. S'il y a quelque eſpérance de relever ceux qui ſont tombés, & de ranimer en eux les habitudes de la vertu, ce même ſentiment lui fait faire des efforts pour les ſervir. Les hommes d'un autre caractère croiroient tout faire pour leurs amis, en contribuant à leur fortune, à leurs plaiſirs ou à leur conſidération extérieure : mais les biens qu'Hamlet eſtime, & le bonheur qu'il veut donner, ſont une conſcience pure & ſans reproche, la paix & l'honneur de la vertu : & cependant avec toute cette pureté de morale & de ſentimens, avec ſes éminentes qualités, cultivées avec ſoin, & perfectionnées par l'habitude, avec les mœurs les plus polies & les plus décentes, avec la plus grande droiture d'intention, avec le zèle le plus actif dans l'exercice de tous ſes devoirs, Hamlet eſt haï, perſécuté & détruit.

REMARQUES

De M. ESCHENBERG.

Extrait de la Préface.

M. Wieland, dans le troiſième volume du Mercure Allemand, s'eſt expliqué ſur les raiſons qui l'avoient empêché d'entreprendre la nouvelle édition de ſa traduction de Shakeſpeare. Dans la déclaration qu'il a faite à ce ſujet, il abandonne à un autre le ſoin de revoir ſon ouvrage, & l'a laiſſé le maître abſolu d'y faire tous les changemens, toutes les additions qu'il jugeroit à propos.

Les Éditeurs m'ont propoſé de me charger de ce travail. En l'acceptant, je me ſuis promis de revoir & de rectifier ce qui étoit déja traduit, de remplir les lacunes, autant que le génie des deux langues le permettroit, & d'y joindre les quatorze Pièces qui manquoient encore.

Pour l'éclairciſſement de quantité de paſſages, qui ſont ſouvent obſcurs pour les Anglais mêmes, & qui doivent par conſéquent l'être doublement pour des Allemands, j'ai jugé néceſſaire d'y mettre des notes. Dans cette vue, j'ai conſulté les meilleurs Éditeurs & Commentateurs de Shakeſpeare, j'en ai raſſemblé les remarques les plus importantes, & j'en ai ajouté quelques-unes de moi.

J'ai placé à la fin de chaque volume, comme un ſupplément, l'hiſtoire critique de chaque pièce, celle des ſources où le Poëte peut avoir puiſé, & celle des pièces ou imitées ou ſemblables,

Pour tirer le riche tréſor des remarques inſtructives & utiles au Poëte, à l'Orateur, au Philoſophe, au Citoyen, en un mot, à toutes les claſſes d'hommes, qui eſt caché dans les Ouvrages de Shakeſpeare, & remplir dignement cette tâche importante, il faut une étude particulière, & une attention ſoutenue; & peut-être d'autres talens que les miens.

Quiconque connoît les grandes difficultés de cette entrepriſe, n'attendra pas de moi un ouvrage parfait & exempt de critique; il doit être content, s'il trouve que j'aie approché de quelques degrés de plus de la perfection dont cet Ouvrage eſt ſuſceptible.

Je ne me ſuis pas borné à veiller ſur l'exactitude de la traduction; j'ai fait mon poſſible pour conſerver le coloris de ce grand Poëte créateur.

REMARQUES.

I.

Sur la Tragédie d'Othello.

LA Fable de cette Tragédie eſt empruntée des nouvelles *de Giraldi Cinthio* (Hecotomithi, deca. III, nov. 7.) dont pluſieurs ont été traduites en Anglais par *Painter* & par d'autres. Celle dont il eſt ici queſtion, n'a pas, à la vérité, été trouvée encore dans cette langue : c'étoit probablement une brochure imprimée ſeule, qui ſe ſera perdue aiſément, & qui aura été vraiſemblablement priſe, comme d'autres hiſtoires ſemblables, d'une traduction Françaiſe de Cinthio, telle qu'il en exiſtoit déja une en 1584 de Gabriel *Chappuys* (*).

En comparant l'hiſtoire tirée de Cinthio, avec la Tragédie de Shakeſpeare, on voit bien que l'une & l'autre s'accordent dans le fonds, & ne diffèrent que dans les détails. Mais comme on n'a pas encore trouvé l'Hiſtoire Anglaiſe où le Poëte a puiſé ſon ſujet; on ne peut pas fixer & diſtinguer ce qui eſt de ſon invention dans les détails incidens, de ce qui appartient au Nouvelliſte Français ou Anglais. Madame *Lenox* elle-même eſt forcée d'avouer que le ſujet a preſque par-tout gagné à ces changemens.

(*) On a donné un extrait de cette Hiſtoire à la fin du premier volume de cette Traduction.

N. B. Pour éviter d'inutiles répétitions, j'ai ſupprimé ce qui a déja été dit ou indiqué dans les notes de chacune de ces Pièces.

Cinthio, par exemple, ne donne aucun rang diſtingué au Maure; Shakeſpeare le fait deſcendre d'une famille royale; ce qui rend ſa perſonne plus conſidérable, & ce qui motive le rang de Général, que lui donne le gouvernement de Veniſe. Dans la Tragédie, Caſſio eſt repréſenté comme un jeune & aimable Officier, que Desdemona pouvoit aimer ſans peine, & qui pouvoit très-bien exciter la jalouſie du Maure. Au contraire, dans l'Hiſtoire, toutes ces qualités ſont attribuées au ſcélérat qui porte le Maure à aſſaſſiner la femme; & le rival ſuppoſé eſt un homme très-ordinaire. Quant à Emilie, il paroît que le Poëte a donné exprès, à ce caractère, la légèreté féminine, qui incline, ſuivant les occurrences, tantôt à la vertu, & tantôt au vice. Peut-être eſt-ce le ſeul penchant à nouer des intrigues amoureuſes, qui engage Emilie à ſervir les deſſeins de ſon mari, dont elle ne prévoit pas toutes les affreuſes conſéquences. Mais dès qu'elle voit le malheur de Desdemona & ſa mort, ſon attachement pour elle eſt aſſez fort, pour lui faire prendre ſon ſort en pitié; ſa douleur éclate & ſe révolte contre Othello.

La préférence que mérite la Tragédie ſur l'Hiſtoire, eſt encore fondée ſur le ſoupçon de Jago, qu'Othello a eu commerce avec ſa femme Emilie; ce qui motive davantage ſon projet de vengeance contre Othello, explique & juſtifie mieux ſa cruauté envers Desdemona.

Le caractère d'Othello qui paroît être de l'invention du Poëte, eſt un chef-d'œuvre. Dans la *Nouvelle*, c'eſt un monſtre cruel; dans la Tragédie, c'eſt un homme d'un caractère né bon, mais ſans éducation. Ses paſſions ſont féroces comme le pays où il eſt né: ſon amour eſt preſque un délire; ſon amitié une imbécillité; ſa juſtice

une

une cruauté ; & ſon repentir, un ſuicide. Mais ſa beauté naturelle fait que nous déplorons ici les actions, que nous déteſtons dans l'hiſtoire.

Comme le dit Johnſon, les beautés de cette Tragédie ſe gravent ſi profondément dans l'eſprit du Lecteur, que toutes les réflexions critiques ne peuvent rien ajouter à la force de l'impreſſion qu'elles font.

Le Dr. Young, dans ſa Tragédie de *la Vengeance*, a eu Othello ſous les yeux ; un de nos meilleurs Critiques a comparé ces deux Pièces enſemble, & a marqué, avec préciſion, le mérite de chacune. (*Lettre ſur les merveilles de la Littérature, pag.* 224.)

Voltaire lui-même, malgré ſes dédains apparens pour notre Poëte, malgré ſes railleries ſur pluſieurs endroits de cette Tragédie, & ſon ſilence affecté ſur les beautés qu'on y rencontre, a évidemment puiſé l'idée de ſa Zaïre, & même une partie de l'exécution dans Shakeſpeare. Othello a ſervi de modèle au portrait d'Oroſmane. *Cibber* dit que *Voltaire s'eſt emparé de la torche qui a mis en feu le bûcher tragique de Shakeſpeare ;* j'aurois dit : qu'il n'a dérobé qu'un tiſon à demi éteint de ce bûcher enflammé. Nous entendons parler un jaloux dans Oroſmane ; nous lui voyons faire l'action brutale d'un jaloux ; mais il ne nous apprend rien de plus que ce que nous ſavions ſur la jalouſie. Othello, au contraire, eſt le livre le plus inſtructif ſur cette triſte frénéſie ; nous pouvons y apprendre tout ce qui la concerne, tout ce qui l'excite, & ce qui engage à l'éviter. (Voyez *la Dramaturgie de Hambourg, liv.* 1, *pag.* 115.)

Supplément aux Notes d'Othello.

Tome premier, page 13. *The ſagittary*, le ſagitaire eſt ici l'enſeigne d'un cabaret, & s'entend probablement de l'image d'un Centaure avec ſon arc & ſon carquois.

Page 154. La ſève balſamique qui couloit des momies, étoit autrefois célèbre à cauſe de ſa vertu anti-épileptique. Aujourd'hui nous ſommes aſſez ſages pour ſavoir que les propriétés qu'on lui attribuoit, ne provenoient que de l'imagination; cependant on m'a aſſuré qu'on trouve encore de ce baume dans quelques Pharmacies. (*Steevens*).

Page 243. Si Othello ne fit qu'étouffer Desdemona, & ſi la couverture lui fut ôtée de deſſus le viſage, avant qu'elle perdît toute reſpiration, elle pouvoit donc parler, comme elle le fait ici, & reprendre enſuite ſes forces. Mais elle dit qu'elle eſt aſſaſſinée. On peut conjecturer de-là que quelques mots pour diriger les Acteurs, ont été perdus, comme ce paſſage le fait voir. *Je ne voudrois pas te voir ſouffrir long-tems*; So. ſo. *comme cela, comme cela.* Il doit, en diſant cela, la percer, & en répétant les derniers mots, répéter le coup; ainſi Virgile dit: *ſic, ſic juvat ire ſub umbras.* (Steevens.)

Page 266. Steevens croit que c'eſt une alluſion à quelque hiſtoire très-connue du tems du Poëte; peut-être eſt-ce la ſuivante, que le Critique aſſûre avoir trouvée dans un vieux livre Anglois. — Un Juif avoit apporté avec lui, d'une longue captivité en pays étranger, une quantité de perles; il les avoit vendues à ſouhait, à l'exception d'une qui étoit très-groſſe, & à laquelle il avoit mis un

prix exceſſif, auquel il ne vouloit rien diminuer. Ne pouvant s'en défaire à ce prix, il fit venir tous les Marchands de la ville ſur le *Rialto*, leur propoſa encore une fois la perle, mais en vain; alors, après avoir vanté ſa beauté & ſon prix, il la jetta à la mer à leurs yeux.

Corrections ou autres ſens.

ACTE PREMIER.

(*Tom. I, page* 5.) (*Le Florentin eſt un malheureux qui a preſque trouvé ſa perte dans la beauté de ſa femme*) ſuivant quelques-uns, c'eſt Jago, qui s'interrompt, pour dire cela de lui-même: ce qui annonce ſes ſoupçons & ſa baſſe jalouſie.

(*Pag.* 6.) Je reſte avec lui pour ſervir mes propres intérêts.

(*Pag.* 23, *lig.* 20.) Desdemona, ſérieuſe & attentive, prêtoit l'oreille à mon récit.

(*Pag.* 34, *lig.* 15.) Elle ſouhaita que le Ciel lui eût deſtiné un pareil homme pour époux.

ACTE IV.

(*Pag.* 182, *lig.* 15.) —— Et d'une humeur ſi douce & ſi liante.

JAGO.

Ah trop liante. —— *Condition*, ſignifie ſouvent *humeur*.

(*Page* 193, *lig.* 3.) Mais ce ſeroit une méſſagère d'intrigue bien ſimple, que celle qui n'en diroit pas autant. Celle-ci eſt une habile intrigante.

ACTE v.

(*Pag.* 260, *lig.* 1.) Menacez ſeulement d'un roſeau le ſein d'Othello, & il va fuir.

II.

Tome II. Sur la Tempête.

DANS toutes les collections complettes des Œuvres de Shakeſpeare, cette Pièce ſe trouve placée à la tête. Ce n'eſt pas qu'on ſoit ſûr que ce ſoit ſon premier Ouvrage (§); car on ne peut fixer d'époque chronologique à la ſuite des Pièces de cet Auteur, quelles qu'aient été les recherches des Critiques Anglois. Voilà pourquoi cette Tragédie ne ſe trouve pas parmi les vingt (*) qui

(§) On ſait au contraire avec certitude, qu'il y a quelques Pièces de Shakeſpeare qui furent compoſées avant la *Tempête*. *Théobald*, de ce qu'il eſt fait mention des îles *Bermudes* dans cette Pièce, conclut qu'elle doit être poſtérieure à 1609, année où ces îles furent connues des Anglois; mais *Farmer* montre l'erreur de cette hypothèſe. On trouve une deſcription des îles *Bermudes*, par *Henri May*, qui y avoit fait naufrage en 1693. Un autre Critique fait voir encore, que la Tempête avoit été un des derniers Ouvrages du Poëte: c'eſt la manière de bien ſcander le nom de *Stephano*, que Shakeſpeare, dans le Marchand de Veniſe, avoit toujours prononcé long, *Stephâno*, *Ben Johnſon* lui apprît cette vraie prononciation dans la repréſentation de *Every man in his humour*, où Shakeſpeare joua lui-même un rôle en 1598. Ainſi le Marchand de Veniſe doit être au moins plus vieux de deux ans, que la première impreſſion qui en parut en 1600.

(*) Il y a huit ans que ces vingt Pièces ont été raſſemblées, & qu'on les a imprimées, ſans changer l'orthographe, d'après les anciens exemplaires.

Twenty the plays of Shakeſpeare, Lond. 1766, 4 vol. grand *in-8°*. Steevens, à la vérité, dans la Préface, pag. 15, fait mention d'un certain Auteur du *Théatrical Records*, qui parle déjà d'éditions

parurent *in*-4° du vivant de l'Auteur, quoique peut-être à ſon inſçu, ou du moins ſans qu'il y ait beaucoup contribué. On la trouve ſeulement dans l'édition *in-fol.* qui fut miſe au jour ſept ans après la mort de Shakeſpeare en 1623, par deux Comédiens, *Heming* & *Candel.*

On a fait auſſi bien des recherches pour trouver la ſource, où Shakeſpeare peut avoir puiſé le fonds, ou du moins l'idée de cette Pièce; mais perſonne juſqu'aujourd'hui n'a encore réuſſi dans cette découverte.

Capell (§) en conclut, qu'il faut regarder la fiction de la *Tempête* comme étant de l'invention du Poëte, juſqu'à ce que le contraire ſoit prouvé. Cette conjecture paroît haſardée, quand on fait attention au procédé du Poëte dans ſes autres Pièces, dont on peu indiquer les ſources avec aſſez de vraiſemblance pour la plûpart. La féérie qui forme le tiſſu de ce ſpectacle, & qui en eſt tout le reſſort, n'étoit déjà pas toute entière de l'invention du Poëte. Les narrations de ce genre étoient très en vogue de ſon tems, & tout le monde les recherchoit. Par cette raiſon auſſi, elles devoient paroître moins ſingulières & moins extraordinaires aux ſpectateurs de ſon ſiècle, ſur-tout quand on fait réflexion à la ſuperſtition qui régnoit alors dans le peuple.

On trouvoit auſſi des contes de cette eſpèce dans la plûpart des Romans, des narrations poétiques, & dans beaucoup de ballades; qu'on ſe rappelle ſeulement *Chancer* & *Spenſer.* Il n'eſt pas néceſſaire non plus de ſuppo-

---

antérieures, imprimées ſeule à ſeule, & des ſeize autres Pièces: mais il eſt le ſeul qui en parle, & perſonne ne les a trouvées depuis.

(§) Un des plus modernes Éditeurs de Shakeſpeare en dix volumes, imprimés à Londres en 1767, petit *in*-8°.

fer à Shakeſpeare beaucoup de connoiſſance des langues étrangères; attendu que ces contes, ſoit qu'ils fuſſent d'origine Eſpagnole ou Italienne, étoient, comme les Ouvrages des Anciens, traduits en Anglois.

Cependant je ne puis paſſer ſous ſilence certaines conjectures qui ont été haſardées ſur l'origine de ce ſpectacle. Mais il eſt certain que cette fiction n'a pas été priſe des deux Pièces de Théâtre citées par Warburton. L'une eſt le *Negromante* de l'Arioſte. Cette Comédie, que je connois pour l'avoir lue, n'a rien de commun avec le ſujet de la *Tempête*. Les ſortilèges qui s'y trouvent, & qui ſont traités par des moyens très-naturels, ne ſont que les diſpoſitions d'un fourbe, pour amener une intrigue amoureuſe. La ſeconde Pièce eſt le *Negromante Palliato* de *Petrucci*. Mais cette Comédie a été écrite plus tard; je trouve auſſi la première édition de cette Pièce, citée dans la Dramaturgie de *Leone Alacci*, année 1642.

Warton propoſe la ſeconde conjecture, & elle ſe trouve dans l'Appendice de l'édition de Johnſon. Il en appelle à ſon ami M. *Collins William*, qui lui a dit, que la plus grande partie de ce ſpectale étoit fondée ſur un Roman chymique Italien. (Orelio & Iſabelle) où l'on voit paroître un génie tel qu'Ariel. La chymie de ce ſiècle obſcur, ajoute-t-il, étoit pleine de pareils eſprits. —— Il ſeroit à ſouhaiter que *Collins* ou *Warton* euſſent donné quelques inſtructions plus particulières ſur ce Roman. Je n'ai pas réuſſi à le découvrir, pas même dans la Bibliothèque de Wolfenbuttel, dans laquelle on ne cherche pas en vain des Livres de cette eſpèce du ſiècle en queſtion. Il faut eſpérer qu'on n'aura pas encore fait un troc avec l'Hiſtoire de *Giovanni Fiorentino*,

d'*Aurelio* & d'*Iſabelle* (§), dont le contenu eſt très-différent, & dépouillé de toute eſpèce de magie (*).

Je crois inutile de faire remarquer les grandes beautés de cette Pièce. En général, on voit que l'imagination du Poëte eſt grande & ſublime, qu'il apperçoit les replis les plus cachés du cœur humain & de la nature, tant dans l'idée de la Pièce, que dans ſa diſtribution. Elle n'eſt pas, à la vérité, dans toute la rigueur des règles dramatiques; mais elle eſt néanmoins conduite & traitée avec choix & avec fineſſe, ſur-tout dans la peinture énergique des caractères qu'il a, pour ainſi dire, arrachés à la nature, & dans la vérité & le naturel avec leſquels chaque caractère ſe montre dans l'action & dans les diſcours. Le Lecteur doit avoir ſenti combien le caractère de *Miranda* eſt ſéduiſant; comme le cœur ſenſible de cette jeune perſonne ſe montre dès le premier entretien avec ſon père; avec quelle promptiude ce cœur, ſans expérience, s'ouvre au ſentiment de l'amour, & combien le Poëte a ſçu nous rendre cet amour intéreſſant. En un mot, chaque perſonnage, depuis le Roi juſqu'au Matelot, a ſa manière particulière & propre de penſer, de parler & d'agir, & ſoutient juſqu'à la fin le caractère

---

(§) Elle a été ſouvent imprimée en François, en Italien, en Eſpagnol & en Anglois. *A Anvers*, 1556, *in*-12.

(*) Cet échange a certainement été fait, comme je le vois actuellement, par l'édition la plus modetne de notre Poëte. Farmer, dans ſes Obſervations en forme d'appendice à cette édition, rapporte le vrai titre du Roman ci-deſſus, & de l'édition que j'ai indiquée en quatre langues, & il eſt ſurpris, avec raiſon, que *Collins* ait pu lui donnet l'épithète de *Chymique*. *Steevens* remarque pareillement que *Warton* a abandonné ſa conjecture, en conſidérant de plus près ce Roman.

que le Poëte lui a donné d'abord. En veut-on des preuves? Qu'on ſuive attentivement toutes les ſcènes, on rencontrera par-tout des chefs-d'œuvre qui échappent aux yeux de l'Obſervateur ordinaire & fugitif, mais qui deviennent de plus en plus ſenſibles à celui qui étudie ſoigneuſement ce Poëte, qui mérite tant d'être étudié. Une foule de beautés frappantes ſe préſentent d'elles-mêmes à quiconque lit cette Pièce avec un goût qui n'eſt pas corrompu, & ſans les préjugés d'une critique dramatique mal entendue. Pour les Lecteurs d'un goût dépravé & d'un jugement borné, il eſt bon qu'ils s'abſtiennent de lire cet Ouvrage; il y a tant de Pièces régulières & inſipides à leur portée!

On ſait que celles de Shakeſpeare ont ſubi des changemens, des abréviations, & ont été aſſujetties aux règles méchaniques du Théâtre, par des Auteurs modernes. On peut aſſûrer, preſque, ſans exception, que ces Pièces ont beaucoup ſouffert de ces métamorphoſes, & qu'elles y ont perdu des beautés eſſentielles, ſur-tout lorſque l'on ne s'eſt pas contenté de les accourcir ou de les ſoumettre à plus de régularité, & qu'on a encore haſardé d'y faire des additions impertinentes. Et comment en pouvoit-il être autrement d'un Poëte, dont M. *Leſſing* dit avec tant de juſtice : « Sur la moindre de ſes beau-» tés, il y a une empreinte, qui dit tout de ſuite à tout » le monde : *je ſuis Shakeſpeare!* Et malheur à la beauté » étrangère qui a la hardieſſe de ſe placer à côté d'elle! »

Si un Poëte d'un mérite de *Dryden* a échoué, quel devoit être le ſort des Auteurs d'une claſſe inférieure? Quiconque comparera la *Tempête* que Dryden a faite, de concert avec *Davenant*, avec la Pièce de

Shakeſpeare, la mettra bien au-deſſous. Beaucoup d'expreſſions ont été conſervées mot pour mot; l'invention de ces deux Correcteurs y a beaucoup ajouté. Je ferai un court extrait des changemens de cette Pièce, & je ferai obſerver ce qui m'a paru vraiment beau.

Dans le premier acte, la première ſcène, qui ſe paſſe ſur le vaiſſeau, eſt beaucoup allongée par des additions de peu d'importance; *Alonſo* & ſon fils Ferdinand y paroiſſent auſſi. Dans la ſuivante, qui contient la converſation de Proſpero avec ſa fille, les diſcours de Shakeſpeare ſont tantôt accourcis & tantôt allongés; ils ont, dans les deux cas, beaucoup perdu, tant du côté de la vivacité, que de la convenance & de la force. Les autres ſcènes, où Ariel & Caliban paroiſſent, offrent peu de changemens. Dans celle qui vient enſuite, paroît encore Dorinda, ſœur de Miranda, qui raconte le naufrage du vaiſſeau, & en fait la deſcription comme d'un objet qui lui ſeroit étranger, & qu'elle regarde comme une créature vivante. Ceci donne encore matière à un dialogue entre les deux ſœurs, ſur la créature qu'on appelle *homme*, & qui leur eſt pareillement tout à fait étrangère.

Alonſo ouvroit le ſecond acte avec ſa ſuite: ils ſont interrompus dans leur converſation par une muſique inviſible, dont le ſens eſt que l'ambition & la tyrannie ſont puniſſables. Les chants finiſſoient par: « Les Rois, qui » ont obtenu leur couronne par l'injuſtice, ſont aſſis » dans l'enfer ſur des trônes ardens ».

ANTONIO.

Entendez-vous, Seigneur, comme ils nous reprochent nos crimes?

GONZALO.

Les méchants eſprits imitent-ils donc les bons, en montrant aux hommes leurs fautes?

ALONZO.

La différence eſt ſeulement dans la manière. Les premiers avertiſſent avant qu'on les commette, & les autres les reprochent, quand elles ſont faites.

Les eſprits qui ont chanté, paroiſſent enſuite ſous des figures de diables & de perſonnages allégoriques, tels que l'orgueil, la fraude, le vol & le meurtre; ils danſent, & diſparoiſſent après. Tout cela excite des remords de conſcience & de l'inquiétude, ſur-tout dans Alonzo, qui s'en va avec ſa ſuite pour chercher ſon fils. Alors vient la ſcène de Ferdinand, tirée de Shakeſpeare, & accompagnée du chant d'Ariel; enſuite une ſcène entre *Stephano*, *Muſtacho* & *Ventoſo*, où *Trinculo* paroît après; elle eſt plus longue, mais auſſi plus sèche que la ſcène ſemblable de l'original. Il eſt auſſi queſtion ici de boiſſon & de réglemens d'états au ſujet de la ſouveraineté de l'île. Caliban vient à eux; ſon rôle n'eſt conſéquemment pas traité ſi naturellement & ſi comiquement que dans Shakeſpeare; il parle à Trinculo de ſa ſœur, qu'il promet de lui amener. —— Proſpero, qui récite enſuite un monologue, dit au Spectateur, qu'il a pris ſecrétement auprès de lui *Hippolite*, héritier légitime de Mantoue, dont Alonzo s'étoit emparé, & que connoiſſant par le ſecours de ſa magie, qu'un commerce prématuré avec le ſexe, ſeroit la cauſe de ſa mort, il l'a caché avec le plus grand ſoin aux yeux de ſes filles. Actuellement il l'avertit de ſe préſerver de ce danger, & lui fait la deſcription d'une femme. Cet en-

droit eſt ſans contredit une des meilleures additions.

HIPPOLITE.

Mais, dites-moi donc, à quoi reſſemble une femme ?

PROSPERO.

Repréſente-toi un être moyen entre un jeune homme & un ange, dangereuſement beau, & dont les yeux donnent la mort. La voix des femmes enchante plus que le chant du roſſignol; elles ſont toutes *magie*; quiconque les voit une fois, devient pour toujours leur eſclave.

HIPPOLITE.

Eh bien ! Je fermerai les yeux, & je combattrai contre elles.

PROSPERO.

C'eſt en vain: quand même tes yeux ſeroient fermés, tu les verrois à travers tes paupières, & elles perceroient ton cœur. Abſentes, elles ſeroient préſentes à ta penſée, elles te pourſuivroient dans ton ſommeil.

HIPPOLITE.

Je me vengerai d'elles, quand je ſerai éveillé.

PROSPERO.

Il te ſera impoſſible de te venger; elles ſont ſi belles, que tu ne pourras jamais tenter ni même ſouhaiter de les offenſer.

HIPPOLITE.

Sont-elles donc ſi belles ?

PROSPERO.

Le doux ſommeil n'eſt pas auſſi doux; le ſoleil en hiver, & l'ombre en été ſont moins agréables.

HIPPOLITE.

Sont-elles plus belles que des plumes de cigne? ou plus agréables que le plumage du paon? ou que les nuances d'or qui brillent ſur le col des colombes? ou bien ont-elles une beauté plus variée que l'arc-en-ciel? j'ai vu, j'ai admiré tous ces objets ſans danger, &c.

Il eſt ſingulier que Proſpero peigne à ce jeune homme le mal qu'il doit éviter, plutôt du beau côté que du côté dangereux, & qu'il ſemble vouloir le rendre plus curieux que dégoûté de l'objet. Il donne à ſes filles de pareils avertiſſemens, par rapport aux hommes. « Ne te » fie pas à eux, mon enfant, dit-il entr'autres choſes » à Dorinde; dès qu'une femme s'approche trop près » d'eux, elle en éprouve des douleurs pendant neuf » mois entiers ». —— Cependant les deux filles haſardent, après que leur père s'eſt retiré, de ſe gliſſer dans la grotte d'Hippolite. Proſpero appelle. Miranda s'en va; mais Dorinde s'approche du jeune homme & lui parle. Tous les deux ſont d'abord remplis d'effroi; enfin il lui prend la main.

DORINDE.

J'ai ſouvent pris mon père & mes ſœurs par la main, & je n'en ai point reſſenti de douleur; mais, hélas! à préſent que je touche ta main, je ſens quelque choſe qui m'arrache des ſoupirs. J'ai vu de même gémir deux tourterelles qui étoient enſemble. Mais mon affliction a quelque choſe d'agréable; & la leur, je penſe, avoit auſſi quelque choſe d'agréable: car elles gémiſſoient ſans ceſſe, elles paroiſſoient toujours murmurer, & ſe recherchoient cependant toujours.

HIPPOLITE.

O ciel! je ſens la même choſe. Il me ſemble que ta

main me pénétroit d'outre en outre. Je touche mon cœur, & j'y trouve un plaiſir infini, quoiqu'il éprouve auſſi de la douleur.

A ces mots, Proſpero appelle Dorinde.

La première ſcène du troiſième acte ſe paſſe entre Proſpero & ſes filles. Il découvre à Miranda, que l'homme eſt un être de même eſpèce qu'elle, mais qu'elle doit apprendre à en connoître un encore meilleur qu'Hippolite. Il donne des avis à Dorinde, & lui repréſente, avec aſſez de détail & de longueur, encore une fois le danger où elle a été; il la queſtionne ſur ce qui s'eſt paſſé entre elle & Hippolite, & lui permet enfin de le recevoir, à condition qu'elle ne le traitera pas bien. —— Il y a encore ici un procédé ſingulier & mal vu! Avec quelle ſageſſe, avec quelle précaution au contraire le Proſpero de Shakeſpeare n'agit-il pas! —— Enſuite il expédie Ariel qui remplit ſes ordres ſur le champ: ces ordres ſont qu'Alonſo & ſes compagnons ſoient aſſoupis; les eſprits chantent autour d'eux, & leur préparent un repas. Caliban, dans la ſcène ſuivante, préſente ſa ſœur Sycorax à *Trinculo*. On entend à cette occaſion beaucoup de verbiages ſuperflus, tandis qu'au contraire, le caractère de cet avorton femelle n'eſt pas aſſez développé; on remarque bien que la laideur & la dureté doivent le plus ſaillir; mais on n'y trouve aucun trait achevé. La converſation ſuivante des Matelots eſt tout auſſi inutile; ils ont été envoyés à Trinculo en qualité d'Ambaſſadeurs au Sujet de la ſouveraineté de l'île; cette idée que Shakeſpeare n'a fait qu'indiquer, a été prolongée juſqu'à l'ennui par Dryden. Ariel amène alors Ferdinand: tout l'embelliſſement de cette ſcène, qui, dans l'original a tant de grâces, conſiſte dans un jeu

d'Ariel avec l'écho. Suit, avec peu de changemens la ſcène où Ferdinand & Miranda ſe voient pour la première fois, en préſence de Proſpero. Après que Proſpero a fait partir Ferdinand, il s'empare d'Hippolite; il cherche, quoique toujours foiblement, à le détourner de tout commerce avec le ſexe, & l'envoie à Ferdinand pour lui tenir compagnie. Ces deux jeunes garçons paroiſſent enſuite eux-mêmes ſur la ſcène, & ſe font part des ſentimens qu'ils éprouvent à la vue des deux filles. Hippolite fait voir ſon peu d'expérience, & ſe réjouit beaucoup d'avoir découvert qu'il y a encore d'autres filles au monde; il veut les avoir toutes, il veut les aimer toutes.

Dans le quatrième acte, Miranda, à l'inſtigation de ſon père, s'entretient avec Ferdinand, qui lui déclare ſon amour. Elle lui répond avec bonté; mais elle exige en même-tems de lui de l'amour pour Hippolite, dont elle vante tellement à Ferdinand la jeuneſſe & la beauté, qu'il en conçoit de la jalouſie. —— « Il n'eſt que trop » vrai, dit-il entre autres choſes, elle eſt fauſſe, comme » la plûpart de celles de ſon foible ſexe; ſeulement elle » n'a pas encore appris l'art de diſſimuler. La nature l'a auſſi » douée des qualités de ſon ſexe; elle aime le changement. » Comment pourrois-je croire qu'une fille, parce qu'elle » eſt jeune, ſoit innocente? Non, non, leurs nourrices » leur apprennent déjà à aimer le changement, en leur » préſentant tour à tour le lait de chaque mamelle. » —— Proſpero cherche alors à enflammer de plus en plus ſon amour, en rabaiſſant les vertus de Ferdinand. Shakeſpeare a ſans contredit infiniment mieux traité la conduite de Proſpero, & la manière dont le Miranda fait connoître ſon amour pour Ferdinand; elle paroît paſſer

de la manière la plus naturelle de la pitié à la tendreſſe. Dryden place en cet endroit une ſcène entre Hippolite & Dorinde : le premier eſt encore plein du projet qu'il a conçu d'aimer toutes les filles, & marque le plus grand déſir de voir la ſœur de Dorinde. Celle-ci en eſt très-mécontente, mais elle ne veut être aimée que de lui ſeul, & lui peint ſa ſœur très-laide. Ce procédé ne me paroît pas aſſez motivé; du moins offre-t-il une contradiction trop viſible avec la conduite de Miranda, qui ne ſuit que l'inſtinct de la nature, & ſemble n'avoir aucune idée d'un amour excluſif. Il devroit ſans doute y avoir ici un contraſte entre les deux caractères féminins; mais, comme on l'a déjà dit, on ne voit point de fondement de cette différence dans deux filles, dont les ames n'ont été les élèves que de la nature. —— Ferdinand tâche alors de perſuader à Hippolite de renoncer à ſon amour pour Miranda; mais il perſiſte toujours à dire que toutes les femmes ſont pour lui. Ferdinand conclut de-là, qu'il ſera forcé de ſe battre avec lui, & qu'ainſi il voie à lui procurer une épée.

HIPPOLITE.

Une épée ? Qu'eſt-ce que cela ?

FERDINAND.

C'eſt une machine comme celle-ci.

HIPPOLITE.

Et qu'en ferois-je ?

FERDINAND.

Il faut te placer là, & pouſſer contre moi; je pouſſerai enſuite contre toi, juſqu'à ce que l'un de nous reſte mort.

HIPPOLITE.

HIPPOLITE.

Voilà un joli badinage! Mais il ne croît point d'épée dans le bois.

FERDINAND.

Que faut-il donc que nous faſſions pour décider notre diſpute?

HIPPOLITE.

Il nous faut prendre l'épée tour-à-tour, & combattre. Ferdinand lui fait ſentir que la choſe eſt impraticable, il lui donne ſon épée, & en va chercher une qu'il a découverte dans la grotte. Après qu'ils ſe ſont retirés tous les deux, il ſe paſſe une ſcène entre Caliban & Trinculo, qui a épouſé *Sycorax*, ſœur du premier, quoiqu'il raconte d'elle à *Stephano* la plus infamante anecdote. Ils recommencent à boire & à danſer au ſon d'une muſique inviſible. Vient enſuite le duel de Ferdinand & d'Hippolite; le dernier eſt bleſſé, tombe, & eſt cru mort. Proſpero qui arrive ſur ces entrefaites, eſt conſterné, & reproche à Ariel ſon abſence à cette occaſion. Il lui ordonne ſur le champ d'amener Alonſo & ſes compagnons. Après un court intervalle, pendant lequel Dorinde tâche d'éveiller Ferdinand qu'elle croit aſſoupi, arrive Alonſo, qui trouve ſon fils Ferdinand. Cette entrevue n'eſt pas à beaucoup près ſi belle, ni ſi bien amenée que dans Shakeſpeare. Proſpero ſe fait auſſi reconnoître, & déclare à Alonſo, que ſon fils mérite la mort pour le meurtre qu'il a commis. Le père veut le défendre; mais tout-à-coup, il paroît des eſprits qui ſe préparent, à l'ordre de Proſpero, à emmener Ferdinand dans une caverne, où il doit encore paſſer la dernière nuit avec ſon père. Gonſalo & Antonio ſont conduits

ailleurs. Dorinde & Miranda parlent encore de l'état d'Hippolite, ignorant ce que c'eſt que la mort; à la fin elles ſe brouillent, parce que Ferninand eſt l'auteur du meurtre ſuppoſé; & Ariel, à la fin de la ſcène, témoigne ſa joie ſur cette déſunion, & fait la récapitulation de la ſituation actuelle de tous les perſonnages qui ont part au ſpectacle.

Cinquième Acte. Miranda tâche en vain d'engager ſon père à pardonner à Ferdinand. Ariel apporte la nouvelle qu'il a arrêté par la force de la magie, l'ame qui n'avoit pas encore quitté le corps, & qu'ainſi Hippolite eſt encore en vie. Il vient ſur le théâtre avec Dorinde même, & s'entretient avec elle de ſa ſituation, & de ce qu'il penſe du mot *ame*, &c... En même tems, il ſouhaite que Ferdinand ne meure pas, & perſuade Dorinde de prier ſon père pour lui. Cette prière lui eſt accordée; enſuite les quatre amants s'aſsûrent mutuellement de leur tendreſſe & de leur fidélité. La ſcène ſuivante les met tous d'accord; Trinculo, Caliban, Stephano & les autres arrivent auſſi, & propoſent leurs projets d'état. Ariel termine le ſpectacle par une danſe qu'il mène avec Mileſa ſon amante, qui eſt une Sylphide.

Dryden lui-même, dans ſon prologue, compare ce ſpectacle aux nouvelles branches qui croiſſent de la racine d'un arbre abattu. La comparaiſon eſt vraie; car de ſemblables bourgeons ne parviennent pas aiſément à la hauteur & à la force de l'arbre. Mais qui eſt-ce qui abattra l'arbre pour avoir de pareils rejettons? Si Dryden trouvoit ſi heureuſe & ſi ſublime l'idée de *Davenant*, de mettre ſur le théâtre, comme il le dit dans la préface, un jeune homme qui n'a jamais vu de filles; ne ſe ſeroit-

il pas fait plus d'honneur de faire une Pièce d'après cette idée, qu'en mutilant ainſi Shakeſpeare ?

Le Théâtre Anglais a encore deux Pièces reconnues pour être une imitation de la Tempête de Shakeſpeare ; la première eſt *le Voyage de mer* de *Beaumont* & de *Fletcher*. Cependant l'imitation n'eſt qu'éloignée, & la reſſemblance eſt plus dans des ſcènes iſolées, & dans des ſituations, que dans la diſtribution & l'économie de la Pièce, qui a d'ailleurs de grandes beautés. Je vais les faire connoître aux Lecteurs, qui n'ont pas l'occaſion de lire eux-mêmes cette Pièce.

Le ſpectacle s'ouvre par une tempête, & la première ſcène ſe paſſe ſur le vaiſſeau qui eſt ſur le point d'échouer. Les diſcours des Mariniers & des autres perſonnes qui ſe trouvent dans leur ſociété, ont une force & une grâce ſingulières. Du nombre des paſſagers ſont *Albert*, pirate Français, & Aminta qu'il a enlevée, tous les deux ſont très-intéreſſans. Ils ſont jettés avec le vaiſſeau dans une île où ſe trouvent Sébaſtien, ſon couſin & *Nicuſa*, qui ont pareillement été jettés ſur l'île par une tempête, & ſéparés des leurs pendant l'orage. Ils périſſent preſque de faim, attendu que l'île eſt très-déſerte & ſtérile. Le vaiſſeau aborde ici. Sébaſtien & Nicuſa dépeignent aux nouveaux venus leur misère & l'état déplorable où ils ſe trouvent.

ALBERT.

Ne trouve-t-on ici donc aucune nourriture ?

SÉBASTIEN.

Ni vivres, ni repos. Ici il n'y a point d'été qui donne l'eſpoir de recueillir quelque fruit ; il n'y a point d'automne qui empliſſe les mains du Moiſſonneur ; la

terre s'endurcit contre la roſée du ciel, & ne fait germer que des herbes empoiſonnées. On ne trouve nulle part ni ruiſſeaux, ni forêts, ni animaux; tout ce qui a été créé pour l'utilité des hommes, fuit ces contrées. Nul oiſeau n'oſe haſarder d'en franchir l'étendue, tant elles ſont maudites. Les ſerpens & les inſectes les plus odieux, l'opprobre de la nature, des racines d'un goût mauvais & empoiſonné, de l'eau croupie & infecte, c'eſt tout ce qu'on voit ici. Nous trouvons par fois quelques racines impures, & c'eſt pour nous un morceau friand; quelquefois un rat, & nous le pourſuivons comme des Princes pourſuivent le faiſan; & ſi la fortune nous fait trouver une tortue, nous en faiſons un repas ſomptueux! »

Ils déſirent, après cela, d'être délivrés par le vaiſſeau Français nouvellement arrivé, & promettent, à ceux qui en ſont les propriétaires, de les en récompenſer richement en leur donnant les perles, l'or & les pierreries qu'ils leur montrent. Là-deſſus s'élève une grande querelle & une bataille entre ceux qui ſe diſputent la propriété de ce butin. Cependant Sébaſtien & Nicuſa profitent de l'occaſion, & s'éloignent avec le vaiſſeau. Le vent leur eſt favorable; rien ne peut les faire retourner. Les Pirates commencent alors à reconnoître leur folie, & ſe voient en proie à la faim & à la misère.

Cette ſituation donne lieu à une ſcène très-touchante entre Albert & Aminta. Ils entendent dans l'éloignement un bruit de cors-de-chaſſe, & ils découvrent d'une éminence, qu'il vient d'une île voiſine. Une femme Portugaiſe, nommée Roſella, a établi dans cette île une république femelle, formée de ſa fille & de trois autres femmes. Elles ont renoncé à toute ſociété d'hommes,

Les trois dernières ſont ſur le rivage, au moment qu'Albert arrive en nâgeant. Il leur demande du ſecours, & tombe par terre ſans connoiſſance, accablé de la fatigue du trajet. Clarinda, qui n'a encore point vu d'homme, arrive, le prend pour une bête fauve tuée; elle ſe ſent pénétrée de compaſſion, & le rappelle à la vie. Sa mère, qui la ſurprend dans cette occupation, entre en colère, & lui peint toute l'horreur de ce sèxe, avec plus de force que Proſpero ne le fait dans Dryden. Les raiſons que lui inſpire la ſituation préſente où l'infidélité des hommes l'a réduite, ſont très-preſſantes. Cependant elle ne peut réſiſter aux vives inſtances de ſes Républicaines, qui veulent toutes avoir des hommes; & comme Albert parle du reſte de ſon équipage, elle leur permet d'aller toutes enſemble à ſon île, & de demeurer pendant un mois avec les hommes.

Ceux qui ſont reſtés dans cette île, éprouvent le plus grand beſoin. La première ſcène du troiſième acte offre le tableau le plus vif de la faim qu'on puiſſe imaginer. Il eſt, comme l'obſerve M. Leſſing, un peu trop outré; cependant les couleurs vives dont il eſt peint, font une violente impreſſion: & on peut excuſer en quelque ſorte le langage hyperbolique en faveur de cette affreuſe ſituation qui agit ſur l'ame, & la porte quelquefois juſqu'à la démence. L'un déſire d'avoir à ronger les os des chiens qu'il a laiſſés chez lui; l'autre le ſang qu'il a répandu autrefois de ſes bleſſures; un troiſième l'excroiſſance de chair que le Chirurgien a coupée peu auparavant de l'épaule d'un matelot, &c. Ils en viennent enfin juſqu'à arrêter enſemble de tuer Aminta qui dort, mais que *Tibalt*, ami d'Albert, ſauve encore. Albert revient, leur apporte des vivres, & leur annonce en même-tems

l'arrivée de *Roſella* & de ſa compagnie. Elles viennent bientôt après, & ſe partagent entre les hommes. Albert reçoit Clarinde, à qui il a dit qu'Aminte étoit ſa ſœur. Cette circonſtance donne lieu à quelques heureuſes ſituations. Tout va bien, juſqu'à ce qu'ils montrent leurs richeſſes que Roſella reconnoît être les ſiennes; à cette vue, elle entre en fureur: alors les hommes ſont diſtribués entre les femmes en qualité de priſonniers.

Sébaſtien & Nicuſa reviennent avec Raimond dans l'île, il cherche ſa ſœur Aminte qui a été enlevée, & qu'il eſpère y trouver. L'amour partagé d'Albert donne lieu à deux ſcènes des plus intéreſſantes, l'une entre Clarinde & Aminte, dans laquelle la première veut faire de la dernière l'entremetteuſe de ſon amour, & la ſeconde ſcène ſe paſſe entre Aminte & Albert, où elle-même le prie de lui être infidele, pour ſe ſouſtraire à ſon malheur. Dans ces deux ſcènes, on reconnoît le vrai langage du cœur. Enfin Clarinde apprend qu'Aminte n'eſt pas la ſœur d'Albert, mais ſon amante; il entre en fureur, le fait enfermer, fait attacher Aminte à un arbre, & fait auſſi arrêter Raimond qui vient ſur ces entrefaites.

Roſella veut approfondir quels ſont les priſonniers, & s'ils ſont effectivement des voleurs. Elle fait, à ce ſujet, préparer un feſtin pour eux, afin de faire épier leurs diſcours par ſes amies. Albert & Raimond ſe reconcilient à cette occaſion. Dans la converſation, Raimond parle de Sébaſtien & des Portugais volés par les Pirates Français. Ceci amène une des trois femmes auprès d'eux, qui s'informe plus particulièrement de ce Sébaſtien (car c'eſt ainſi que s'appelloit le mari perdu de Roſella) & ſur ce que Raimond lui en dit, elle va le

chercher. Cependant Roſella a déjà préparé l'autel, ſur lequel ces Pirates Français devoient être immolés aux Mânes de ſon époux, lorſque lui-même paroît avec Nicuſa; ainſi tout ſe développe d'un manière heureuſe.

On voit, comme je l'ai déjà fait obſerver, que cette Pièce a conſervé peu de choſes de celle de Shakeſpeare, ſi l'on en excepte quelques ſcènes, ſur-tout celle qui ſe paſſe ſur le vaiſſeau, & le caractère de Clarinde, qui eſt encore ſenſiblement différente de Miranda. Cependant tous les Critiques prennent cette pièce pour une copie de la Tempête; Drydon lui-même l'aſſure dans ſon prologue de cette Pièce qu'il a travaillée. *Durfey* a travaillé le *Voyage par mer* ſous le titre de *République des Femmes*, mais il en a changé les ſcènes (§).

Un autre Poëte du ſiècle précédent, *John Sukling*, écrivit entr'autres une Comédie intitulée *The Goblins*, dont je ne puis m'empêcher de parler ici, parce qu'elle a été donnée par des Éditeurs de Shakeſpeare, pour une imitation de la Tempête. Cependant je ne trouve rien dans toute la Pièce qui reſſemble à une copie; à moins que ce ne ſoit le caractère de Reginella, qui a quelque reſſemblance avec Miranda, en ce que le sèxe maſculin lui eſt tout-à-fait étranger, & un diſcours *d'Orſabrin*, dans le quatrième acte: « Je te jure par toutes les punitions de la fauſſeté, » que je pourrois vivre avec toi ſeule dans cet étroit » & obſcur cachot, & que je croirois que tout le bon-

(§) L'idée d'introduire ſur le théâtre de jeunes perſonnes qui ne connoiſſent point l'autre sèxe, a déjà réuſſi à pluſieurs Auteurs, ſans qu'on puiſſe peut-être leur reprocher pour cela d'avoir imité notre Poëte. On peut ſe rappeller l'Oracle & l'île des Sauvages de Sainte-Foix, & l'île Déſerte de Metaſtaſe, &c.

» heur eſt renfermé dans ces murs ». (acte 1, ſcène 6). Ce diſcours a quelque reſſemblance avec une proteſtation pareille que Ferdinand fait à Miranda. Il ne paroît pas non plus dans la Pièce de *Sukling*, aucuns ſylphes, comme le titre pourroit le faire croire; c'eſt une bande de voleurs, qui ſe tient dans un bois, & qui, pour effrayer davantage, s'eſt habillée en diables. En général la Pièce eſt ſingulièrement couſue, & n'eſt que médiocre.

L'imitation de la *Tempête*, que *Newton* & d'autres prétendent trouver, dans la maſcarade connue de *Milton*, n'eſt pas plus ſenſible. Cette Pièce, excellente & très-poétique, a un tout autre plan, une toute autre exécution, & une contexture qui ne reſſemble que de très-loin à celle de Shakeſpeare.

Supplément aux Notes de la Tempête.

Tome I, pag. 49, *lig.* 4. Déjà les *porc-epics* (*Urchins*) s'exercent, *liſez* Déjà les Eſprits.

Pag. 48. Théobald a le premier attribué à Proſpero ce diſcours: *Eſclave immonde*, *&c.* Tandis que dans les plus anciennes éditions, il eſt mis dans la bouche de *Miranda.* En effet, il paroît qu'il convient mieux au premier; quoique *Holt* déclare ce changement inutile.

Pag. 51. [Le Dieu Setebos de ma mère]. M. Warner obſerve, d'après une nouvelle de John *Barbot*, que les Patagons ont peur d'un grand diable cornu, appellé *Setebos*; il eſt queſtion maintenant de ſavoir comment Shakeſpeare apu en ſavoir quelque choſe, attendu que Barbot eſt un voyageur de ce ſiècle? —— Peut-être avoit-il lu *Eden's Hiſtory of Travougle* 1577, qui dit, pag. 434, que quand les Géans ſe voyoient dans les fers, ils meugloient comme des taureaux, & appelloient Setebos à leur ſecours. —— Le changement de Caliban en Cannibale, ſauté naturellement aux yeux. —— *Farmer.*

Pag. 52, *l.* 10. Dans la chanſon: (il faut vous baiſſer & vous baiſſer,) c'étoit une ancienne coutume en commençant les danſes. *Steevens.*

Pag. 61, *lig.* 8. Il eſt doux & pas à craindre. *Fearful* eſt ſouvent pris en ce ſens.

Pag. 78. —— (Elle qui habite à dix milles au-delà du ſéjour des hommes?) La grande ignorance de Shakeſpeare dans la géographie, n'eſt nulle part plus ſenſible qu'ici, où il croit que Tunis & Naples ſont à une diſtance énorme l'une de l'autre. *Steevens.*

Pag. 104. (Suis-je une folle de pleurer, &c.) Ceci eſt un des traits de nature, par où Shakeſpeare ſe diſtingue de tous les autres Écrivains. Pour conſerver le caractère de Miranda, il étoit néceſſaire, qu'elle ne parût pas ſavoir que l'excès de la joie & l'excès de la douleur arrachent également des larmes; & comme c'eſt ici la première fois qu'un plaiſir parfait s'empare de ſon cœur, elle appelle folie, l'expreſſion de ſa joie par des larmes. —— Toute cette ſcène offre le plus ſéduiſant tableau de la tendreſſe, de la jeuneſſe, que jamais perſonne, & Shakeſpeare même, ait tracé. Le Prince ſe comporte partout avec une délicateſſe conforme à ſa naiſſance & à ſon éducation; & ſon Amante, ſans expérience, laiſſe épancher toute ſon ame, ſans pourtant s'écarter de la dignité d'une vierge : ſa confiance provient évidemment de l'innocence de ſes vues. *Steevens.*

Pag. 107. (*Enſeigne, lui ? Il n'eſt pas un enſeigne*). C'eſt-à-dire, il ne peut pas ſe tenir debout, parce qu'il eſt ivre. On nomme en anglais les arbres fruitiers, ceux qu'on n'étaie pas. *Standards.*

III.

Sur la Tragédie de Jules-Céſar.

La vie de Jules-Céſar, écrite par Plutarque, eſt la ſource où Shakeſpeare a puiſé cette Tragédie. A la vérité les aventures, qui en font le fondement, ne forment que la dernière partie de cette hiſtoire; je vais en donner un court extrait.

Céſar s'étoit acquis la plus grande réputation par ſes belles actions, & par les batailles qu'il avoit gagnées; il avoit ſçu, à la fin de ces campagnes, s'aſſûrer, par différens moyens, la faveur du peuple Romain & celle de la nobleſſe. Le déſir d'un pouvoir ſans bornes étoit depuis long-tems la paſſion ſecrète de ſon cœur & l'aliment de ſon courage; cependant il ſçut cacher ſoigneuſement juſqu'à l'apparence de ce déſir, ſachant que le nom de Roi étoit encore odieux aux Romains; il diſſimula & employa en ſecret tous les moyens qui pouvoient accélérer ſes deſſeins. Le Sénat réſolut de lui donner des marques d'une conſidération publique & extraordinaire; la hauteur avec laquelle il reçut les Députés, & l'arrogance de ſon refus choquèrent le Sénat & le peuple. Céſar s'en apperçut, il alla à ſa maiſon & dit à ſes amis la tête découverte: « Je ſuis prêt à ten-» dre la gorge, à celui qui voudra me tuer ». Auſſi, pour réparer ce qu'il venoit de faire, il prétexta que le mal caduc auquel il étoit ſujet, & la grande affluence du peuple, l'avoient entièrement égaré.

Peu de tems après, à la fête des Lupercales, Antoine ſuivi d'autres Romains, vint ſur la place publique, perça la foule juſqu'à Céſar, & lui offrit une couronne de laurier. Céſar ne voulut pas l'accepter. Antoine lui réitéra ſes inſtances; il la refuſa encore. Le peuple applaudit à grands cris. Cependant on avoit mis des couronnes royales ſur les ſtatues de Céſar, diſtribuées en différentes places de la ville; les Tribuns Flavius & Marcellus en furent indignés, ils arrachèrent les couronnes, & mirent en priſon quelques-uns de ceux qui avoient les premiers qualifié Céſar du titre de Roi. Céſar dépoſa de leur charge les deux Tribuns, & s'attira par-là la haine du peuple.

Parmi ceux qui avoient l'amitié & la confiance de Céſar, étoit Marcus-Brutus, qu'il avoit comblé de bienfaits & d'honneurs. Cependant ceux qui avoient formé le projet de ſe défaire de Céſar, jugèrent Brutus l'homme le plus propre à ſe charger de cette entrepriſe. Ils cherchèrent à faire tomber entre ſes mains des avertiſſemens par écrit, & des défis, afin d'exciter de plus en plus ſa jalouſie & ſon ambition.

Caſſius étoit un des principaux ennemis de Céſar, à qui il étoit ſuſpect. Ce fut lui qui contribua le plus à former la conjuration.

On dit que différens prodiges parurent avant ce tragique évènement; on les regardoit comme autant de préſages de ſa mort. Un Devin la lui prédit pour le 15 Mars. Calpurnia ſa femme eut la nuit d'auparavant les ſonges les plus effrayans, le lendemain elle ne vouloit abſolument pas qu'il allât au Capitole. Il ſongeoit déjà à envoyer Antoine pour ſéparer le Sénat, lorſque Décius-Brutus vint, & le détermina à y aller lui-même.

En chemin il fut encore averti par Artemidore dans une lettre qu'il lui préſenta comme un placet; mais la foule dont il étoit environné l'empêcha de la lire.

Il alla au Sénat, & tous les aſſiſtans s'étant levés, lui témoignèrent leur reſpect; quelques amis de Brutus percèrent enſuite juſqu'à ſon ſiége, & feignirent de vouloir appuyer de leurs ſupplications Métellus-Cimber, qui ſollicitoit alors le rappel de ſon frère. Céſar le refuſa, & fut indigné de leurs inſtances. Enfin *Cimber* lui arracha ſon manteau, & ce fut le ſignal donné aux Conjurés. Caſca lui porta le premier coup de poignard; les autres tirèrent leurs épées, & le bleſsèrent de pluſieurs coups, juſqu'à ce qu'il tombât par terre.

Cet évènement répandit par-tout le trouble & la conſternation. Brutus, l'épée à la main, ſortit du Sénat, & alla comme en triomphe au Capitole, accompagné des autres Conjurés, excitant le peuple à défendre ſa liberté. Le lendemain, Brutus fit une harangue au peuple, qui l'écouta dans le plus grand ſilence, & fit voir en même-tems ſon eſtime pour l'Orateur, & la peine que lui cauſoit le maſſacre de Céſar. Tout reſta tranquille juſqu'à ce que le corps de Céſar fut expoſé ſur le marché. A ce ſpectale, & à l'ouverture de ſon teſtament, qui étoit très-avantageux au peuple, ſa haine éclata contre ſes meurtriers, qu'il chercha de tous côtés pour venger ſur eux la mort de Céſar.

Brutus & Caſſius jugèrent qu'il étoit plus prudent de ſortir de Rome pour ſe mettre en ſûreté.

Caſſius ſe tua enſuite lui-même après la défaite de Philippes, avec le même poignard dont il avoit frappé Céſar.

Auparavant Brutus avoit déjà vu de nuit dans le

camp d'*Abydus*, un ſpectre qui lui annonça ſa mort près de Philippes.

Ici encore il lui apparut pour la ſeconde fois, après la fuite & la défaite de ſon armée. Il perdit toute eſpérance, & ſe fit mourir aidé d'un de ſes amis.

Voilà tout ce que Shakeſpeare trouva dans la vie de Jules-Céſar; mais il a emprunté beaucoup de traits de la vie de Brutus par le même Hiſtorien. Là ſont répétées la plûpart des circonſtances qu'on vient de rapporter, & l'on en trouve quelques autres plus détaillées, avec des événemens épiſodiques dont le Poëte s'eſt ſervi, & des diſcours entiers qui ſont preſque mot à mot dans la Tragédie. Shakeſpeare avoit sûrement ſous les yeux cette deſcription; il l'a preſque ſuivie pas à pas. Il ſeroit trop long de rendre compte ici de toute cette narration; un récit ſommaire des principales circonſtances ſera ſuffiſant.

La délibération de Caſſius avec ſes amis, & la déclaration qu'ils font de leur déſir unanime, que Brutus entrât dans la conjuration; la manière dont ils le perſuadent; l'engagement de Caïus-Ligarius dans leur parti; l'excluſion réfléchie de Cicéron; la forme de la conjuration ſans exiger de ſerment; l'inquiétude de Portia ſur le trouble de Brutus ſon époux; la prédiction qui lui eſt faite de la mort de ſa femme; toutes les circonſtances préliminaires de la mort de Céſar; tout ce qui la ſuivit; la propoſition de tuer auſſi Antoine, & que Brutus détourna; la conduite d'Antoine & du peuple qu'il avoit révolté; le ſort malheureux du Poëte Cinna; le Triumvirat d'Octave, Lépide & Antoine; la bataille de Philippes; la mort de Caſſius & de Brutus même; toutes ces particularités ſe trouvent dans Plutarque.

Il eſt vrai que par-là le caractère de *Brutus* eſt devenu le plus ſaillant de tous, il eſt même plus ſaillant que celui de Céſar qui a donné le nom à la Pièce. Je ne ſaurois mieux abſoudre le Poëte des reproches qu'on lui a faits, qu'en rapportant ici les paroles d'un critique très-éclairé : « S'il n'étoit ici queſtion que de la mort de » l'uſurpateur, il ſeroit le caractère principal ; mais » Shakeſpeare ne l'a employé que comme une baſe pour » fonder ſur ſa chûte le ſort de ſes meurtriers ; & rien n'eſt » plus frappant, rien ne donne lieu à des obſervations » plus inſtructives, que de découvrir le malheur qui ſuit » les Conjurés, comme à la piſte, dans ce Drame & » dans celui d'Antoine & de Cléopâtre. Qu'y a-t-il » ici de giganteſque, de féroce, d'informe ? De quel- » que côté que je me tourne, je ne vois que la foi- » bleſſe de ſes Critiques ».

A la tête de ces derniers eſt Voltaire, toutes les fois qu'il eſt queſtion des Pièces de Shakeſpeare. Dans ſon Commentaire ſur Corneille l'aîné, il a traduit les trois premiers actes de cette Tragédie, & y a ajouté des notes & une critique à ſa façon. Heureuſement que je puis m'exempter du dégoût de répondre à cette critique froide & jalouſe. M^rs. Montaigu, dans ſon Eſſai ſur le Jules-Céſar de Shakeſpeare, & moi dans mon Eſſai ſur le Jules-Céſar de Voltaire, nous l'avons fait avec plus de détails que ſa critique ne méritoit. Nous renvoyons à ces deux Ouvrages le Lecteur curieux de lire des réflexions plus étendues ſur cette Tragédie.

Supplément aux Notes.

Page 188, *lig.* 5. Ce n'étoit pas Décius, mais Décimus-Brutus.

Shakeſpeare, comme l'a fait auſſi Voltaire, change les perſonnages de Marcus & de Décimus l'un pour l'autre. Décimus-Brutus étoit l'ami le plus intime de Céſar. Marcus au contraire l'évitoit, & écartoit de ſoi les récompenſes & les faveurs que l'autre ſe laiſſoit prodiguer.

Page 196. L'art de nager étoit un exercice ordinaire de la Jeuneſſe Romaine. *Cur timet flavum Tybrim tangere?* Dit Horace d'un jeune homme exercé par l'amour. Suivant Suétone, Céſar étoit très-habile nageur.

Page 356. Il y a une contradiction dans ce Diſcours & dans le ſuivant de Brutus. Dans celui-ci Brutus déclare ſa réſolution d'attendre patiemment la volonté de la Providence, & dans le ſecond, il fait entendre que, quand même il ſurvivroit à la perte de la bataille, il ne ſe laiſſeroit pourtant pas conduire à Rome chargé de chaînes. Cette déciſion eſt exprimée d'une manière très-confuſe dans l'ancien Plutarque Anglais, & on pourroit très-aiſément s'y méprendre. Shakeſpeare, dans le premier Diſcours, laiſſe à Brutus une opinion que Plutarque cite avoir été ſon ancien ſentiment, mais qu'il rejettoit alors. *Steevens.*

TOME TROISIÈME.

IV.

Sur la Tragédie de Coriolan.

Les Critiques contemporains de Shakeſpeare ont beaucoup écrit ſur les connoiſſances de ce Poëte. Ce n'eſt point ici le lieu de diſcuter cette queſtion; je n'en fais mention que parce que l'on a cru trouver dans les Tragédies tirées de l'Hiſtoire Romaine, une preuve de ſes connoiſſances dans les langues. Le fonds de cette Pièce a évidemment été pris des Vies de Plutarque; mais c'eſt précipiter ſon jugement, que de ſoutenir que Shakeſpeare les a lues dans les originaux grecs, ou dans la traduction latine. Richard Farmer a démontré, que Shakeſpeare a eu ſous les yeux l'ancienne traduction Angloiſe de Plutarque, par Thomas Vorth, qui parut en 1576, & qui a été traduite du Français d'*Amyot*. Des Diſcours entiers de cette Tragédie ſe trouvent dans cette traduction.

Un court extrait de la vie de Coriolan montrera mieux ce que le Poëte doit à l'Hiſtorien.

Caïus-Marcius étoit d'une des plus illuſtres & des plus conſidérables familles de Rome. Il perdit ſon père dès ſa première enfance; & ſa mère l'éleva. Son penchant pour la guerre & ſon courage ſe montrèrent dans ſes premières années. La vigueur dont la nature l'avoit doué, fut encore augmentée par des exercices continuels. Il fit la première campagne de ſa jeuneſſe, dans le tems que

Tarquin, chaſſé, avoit aſſemblé une armée de Latins, pour ſe remettre en poſſeſſion du trône Romain. Marcius, dans cette occaſion, ſe comporta ſi glorieuſement, que le Dictateur lui donna une couronne de feuilles de chêne, pour avoir ſauvé la vie à un Romain qui étoit tombé à ſes côtés (§). Sa réputation ne fit que s'accroître. Il ne pouvoit manquer d'occaſions d'acquérir de la gloire dans les fréquentes guerres que les Romains eurent à ſoutenir dans ce tems-là. Il jouiſſoit déjà d'une grande conſidération, quand il s'éleva entre le Sénat & le peuple une méſintelligence, qui fut occaſionnée par les oppreſſions dont le peuple ſe plaignoit, & par la protection que le Sénat accordoit aux riches & aux Grands qui étoient les auteurs de ces vexations. Quelques membres du Sénat étoient d'avis qu'il falloit céder au peuple ; mais Marcius, de concert avec quelques autres, étoit d'un ſentiment oppoſé, & regardoit le mécontentement du peuple, comme un attentat aux droits du Sénat. Il crut néceſſaire, pour obvier à un plus grand mal, de lui oppoſer une vigoureuſe réſiſtance. Cependant le peuple irrité, s'aſſembla, quitta la ville, & ſe réfugia ſur le Mont-Sacré. Cette démarche répandit la conſternation dans le Sénat, qui lui envoya quelques Députés. A leur tête, Menenius-Agrippa porta la parole & il employa toutes les reſſources de l'éloquence pour porter le peuple à prendre de plus doux ſentimens. Il y réuſſit (*),

---

(§) Volumnia fait mention de cette fameuſe circonſtance, dans le récit qu'elle fait de la jeuneſſe de ſon fils.

(*) On trouve dans Plutarque & dans Tite-Live, l'apologie que Menenius employa pour faire comprendre au Peuple l'abſurdité de ſa révolte.

& le peuple reſta tranquille après qu'on lui eut accordé cinq Tribuns. Ils nommèrent des premiers Brutus & Licinius qui avoient été les principaux auteurs de la ſédition. Alors le peuple conſentit à s'enrôler pour la guerre. La campagne qu'on avoit décidée étoit contre les Volſques, dont la principale ville étoit *Corioli*. Le Conſul Romain Cominius, aſſiéga la ville; & les autres Volſques s'aſſemblèrent auſſitôt de tous côtés pour la défendre contre les Romains, & les attaquer des deux côtés. Cominius partagea ſon armée, & s'avança avec une partie contre l'ennemi qui approchoit: & Titus-Lartius continua le ſiège avec l'autre. Les Bourgeois de Corioli firent une ſortie où ils eurent d'abord de l'avantage ſur les Romains, & les pourſuivirent juſque dans leur camp.

Mais Marcius auſſitôt venant à leur rencontre avec une poignée d'hommes, ſe fraya le chemin avec ſon épée, & rappella à haute voix les Romains fugitifs.

L'ennemi prit la fuite à ſon tour. Marcius le pourſuivit juſque ſous les portes de Corioli. Près de ſes murs, la plûpart des Romains perdirent courage, parce qu'on leur tiroit des remparts une grêle de traits, & ils refuſoient d'avancer plus loin. Cependant Marcius vouloit abſolument qu'on pénétrât dans la ville, & voyant que très-peu de ſes ſoldats conſentoient à le ſuivre, il fondit à travers l'ennemi, & ſe trouva preſque ſeul dans la ville. Là il fit, avec un courage extraordinaire, des actions incroyables d'héroïſme: tout ſe rendit à lui, & Lartius entra enſuite ſans danger avec les Romains.

La ville étant priſe, la plûpart des ſoldats s'amusèrent au pillage, quoique le ſort de Cominius ne fût pas encore décidé.

Marcius retourna à l'armée du Conſul avec quelques ſol-

dats, pour partager avec lui le danger, & il rejoignit cette armée couvert de ſang & de ſueur. Son arrivée ranima le courage des Romains, qui demandèrent d'un conſentement unanime à retourner contre l'ennemi. Marcius demanda qu'on le mît en tête des *Antiates* les plus courageux & les plus braves, & choiſit lui-même une partie de l'armée pour l'accompagner.

Il fit encore dans ce combat les exploits les plus brillants, & vainquit l'ennemi, quelque peine que lui coutât cette victoire. Cominius, le jour ſuivant, loua publiquement la valeur de Marcius, & lui offrit la dixième partie du butin. Marcius refuſa généreuſement les louanges & les récompenſes, & ne demanda que la délivrance d'un de ſes amis, qui étoit priſonnier chez les Volſques. Ce procédé lui valut l'admiration générale des Romains. Cominius propoſa de lui donner le ſurnom de *Coriolan*, mérité par ſon courage : un cri univerſel confirma cette dénomination.

Peu de tems après la fin de cette guerre, Coriolan ſollicita la dignité de Conſul à Rome. Au lieu des démarches humbles & flatteuſes qui étoient néceſſaires & d'uſage pour acquérir cette place, il montra au peuple les nombreuſes bleſſures qu'il avoit reçues dans les guerres qu'il avoit ſoutenues pour ſa patrie.

Les Citoyens, par reſpect pour ſa valeur, concertèrent entr'eux de l'élire Conſul; mais voyant enſuite que le Sénat & les Patriciens prenoient ſon parti avec un zèle plus qu'ordinaire, & craignant une entière oppreſſion ſous ſon conſulat, ils changèrent d'avis, & en nommèrent deux autres.

Coriolan fut indigné de l'inconſtance du peuple. Il trouva bientôt l'occaſion de parler publiquement contre lui avec

beaucoup d'aigreur, & de propoſer la ſuppreſſion des Tribuns. Ces derniers en furent très-offenſés, & excitèrent le peuple contre lui. Il s'éleva une révolte générale. Les Tribuns ſommèrent Coriolan de comparoître devant eux; il chaſſa ceux qu'on lui avoit envoyés pour lui faire cette ſommation; alors ils ſe tranſportèrent eux-mêmes chez lui avec les Édiles. Ils l'accablèrent des injures que leur dicta la fureur, & ils ſe mettoient déjà en devoir de mettre la main ſur lui, lorſque les Patriciens qui étoient accourus à ſon ſecours, chaſsèrent de ſa maiſon les Tribuns & les Édiles en les accablant de coups.

La ſédition fut appaiſée pour ce jour-là; mais le lendemain le peuple s'étant aſſemblé, menaça d'une nouvelle révolte. Le Sénat tenta de le calmer par des flatteries & par des promeſſes, & il réuſſit auprès du plus grand nombre. Ils demandèrent ſeulement l'interrogatoire juridique de Coriolan, afin de l'humilier par un aveu de ſes fautes, ou, s'il refuſoit de le faire, de le rendre entièrement odieux au peuple.

Le fier Coriolan comparut; mais ſon diſcours, au lieu d'être ſon apologie, ne fut qu'une ſatyre remplie d'amertume contre le peuple. Le peuple en fut indigné, & le Tribun Licinius prononça l'arrêt de mort contre lui, & ordonna aux Édiles de le conduire ſur le Mont-Tarpeïen, & de le précipiter. On eut beaucoup de peine à empêcher que cet ordre ne fût exécuté. On convint du jour d'un nouvel interrogatoire, où Coriolan devoit rendre compte de ſa conduite au peuple. Les Tribuns y ſçurent tellement diſpoſer les choſes, & aggraver leurs inculpations, qu'on le bannit enfin pour toujours de Rome.

Le peuple fut très-content de ce jugement, qui conſterna le Sénat. Coriolan conſerva, dans cette occaſion, le plus

grand ſang froid, quoïque ſon cœur fût déchiré. Il ſe tranſporta chez lui, prit congé de ſa mère & de ſon épouſe inconſolables, tâcha de les encourager, & ſortit de la ville accompagné de la Nobleſſe Romaine.

Il s'arrêta quelques jours à ſa maiſon de campagne, & plein du déſir de la vengeance, il conçut le deſſein d'engager les peuples voiſins dans une guerre contre les Romains. Dans cette vue, il alla chez les Volſques, à Antium, où réſidoit Tullus-Aufidius, célèbre par ſa valeur, & que Coriolan avoit connu dans pluſieurs combats. Ces deux Héros, comme ennemis, ſe haïſſoient à la mort. Coriolan ſe déguiſa, & alla le ſoir dans l'obſcurité à la maiſon de Tullus, où il ſe plaça en ſilence avec le viſage défiguré. On appella Tullus qui entra en converſation avec lui, & à qui Coriolan ſe fit connoître. Shakeſpeare a preſque copié de Plutarque, mot à mot, ce que Coriolan lui dit à cette occaſion. Tullus le reçut avec diſtinction dans ſa maiſon, & ils concertèrent enſemble les moyens qu'il falloit prendre pour déclarer la guerre aux Romains.

Cependant tout étoit en mouvement à Rome, & la querelle excitée entre la nobleſſe & le peuple ſubſiſtoit toujours. Les Prêtres & les Aruſpices augmentoient encore l'inquiétude & le trouble par leurs dangereuſes prédictions.

D'abord les Volſques fatigués ne vouloient pas entendre parler d'une nouvelle guerre avec les Romains, avec qui ils avoient fait une paix de deux ans; mais ils y furent enfin déterminés par les Romains eux-mêmes, peut-être par les inſtigations ſecrettes de Coriolan, attendu qu'on banniſſoit tous les Volſques de Rome. Tullus profita de cet événement, & perſuada à ſes compatriotes

de leur déclarer la guerre. Coriolan fut auſſi-tôt nommé commandant de l'armée avec Tullus. Coriolan ſe hâta de ſurprendre les Romains à l'improviſte, avant qu'ils puſſent ſe mettre en défenſe; & cette première tentative lui réuſſit au point, que les Volſques vainqueurs eurent peine à emporter tout le butin qu'ils avoient fait.

On excepta du pillage les biens des Patriciens; ce qui occaſionna à Rome, comme c'étoit le deſſein de Coriolan, la déſunion & les diſputes. Cet heureux début lui gagna la confiance & l'affection entière des Volſques, qui ceſsèrent de craindre les Romains. On réſolut de laiſſer une partie de l'armée dans les villes, & d'entreprendre une campagne avec l'autre; Tullus prit le commandement des villes, & Coriolan ſe mit en campagne. Il pénétra toujours de plus en plus avec le même bonheur, dans les terres des Romains, & on n'oſa haſarder une bataille avec lui. Coriolan s'approchant toujours de Rome, & aſſiégeant même Lavinium, où les Romains avoient le ſanctuaire de leurs Dieux tutélaires, le peuple demanda avec empreſſement qu'on abolît la ſentence de banniſſement, & qu'on rappellât Coriolan à Rome; mais le Sénat rejetta cette propoſition. Ce refus aigrit encore plus Coriolan; il marcha droit à Rome, & fixa ſon camp à quarante ſtades ſeulement de cette capitale. Alors on réſolut unanimement ſon rappel, & pour l'émouvoir plus facilement, on lui envoya ſes parens pour lui en faire la propoſition.

Ses parens furent conduits à travers le camp, & lui furent préſentés. Il les reçut avec beaucoup de fierté & de dédain, rejetta leur offre, demanda une réparation complette des dommages qu'on avoit faits aux Volſques, dans les guerres paſſées, & accorda aux Romains

un délai de trente jours pour en délibérer. Enſuite il ſe retira du territoire de Rome.

Malgré l'union & l'intelligence avec leſquelles Tullus & Coriolan avoient conduit de concert l'armée des Volſques, le bonheur & la réputation de ce dernier excitèrent pourtant la jalouſie du Général Volſque. Il ſe ligua avec quelques jaloux; il chercha à rendre ſuſpecte la probité de Coriolan, & principalement ſa retraite du territoire de Rome, qu'il voulut préſenter comme une preuve de la fauſſeté de ſes intentions, quoique Coriolan continuât de les juſtifier par la conquête ſuivie de pluſieurs villes des Alliés des Romains. Le délai accordé aux Romains étant écoulé, on envoya des Députés à Coriolan, qui lui offrirent un conſentement général à tout ce qu'il avoit demandé, ſi lui & les Volſques vouloient mettre bas les armes. Il rejetta cette propoſition, & leur donna encore trois jours pour y réfléchir. Alors ils lui envoyèrent tous les Prêtres & les Augures dans le plus grand appareil, pour l'émouvoir par leurs prières. Il les renvoya encore.

Le trouble univerſel qui régnoit à Rome, & le ſentiment d'une inſpiration ſupérieure engagerent *Valeria*, veuve de Publicola, d'aller, avec pluſieurs autres Romaines, trouver la mère de Coriolan, afin de l'engager à ſe tranſporter avec toute ſa famille dans le camp, pour tâcher de fléchir le Général courroucé.

Coriolan fut frappé à la vue de ce cortège, mais il ſe remit bientôt de ſon émotion, & ſe propoſa d'être inexorable. Mais la nature eut trop de pouvoir ſur ſon cœur; il embraſſa ſes parens avec la plus grande tendreſſe, & écouta e long diſcours de ſa mère qui lui peignit la cruelle poſition de Rome & la ſienne. Son éloquence vainquit

ſon fils; il la renvoya à Rome, & dès la nuit ſuivante il ſe retira avec les Volſques. Les Romains furent enchantés de cette retraite; mais la plûpart des Volſques en étoient mécontens, & Tullus les excita encore plus contre Coriolan. On voulut qu'il ſe démît de ſa place, & qu'il rendît compte de ſa conduite. Coriolan était prêt à ſe juſtifier publiquement; mais ſes ennemis, qui craignoient les effets de ſon éloquence, ne lui permirent pas de parler; ils élévèrent un grand cri, ſe jettèrent ſur lui & le maſſacrèrent.

Voilà tout le fonds du ſujet que le biographe grec a fourni au Poëte Anglais. Quand on compare la Tragédie du dernier avec le récit du premier, on voit évidemment, il eſt vrai, que l'Hiſtorien a été la ſource où le Poëte a puiſé; que Shakeſpeare a très-exactement ſuivi Plutarque; qu'il a introduit dans ſa Pièce pluſieurs ſcènes qui étoient comme tracées dans l'Hiſtoire; qu'il en a conſervé pluſieurs diſcours preſque littéralement. Mais malgré cela, combien il reſte de beautés particulières au Poëte! Il a employé en maître les moindres traits de l'Hiſtorien; il a ſçu tirer des ſcènes ſi intéreſſantes des circonſtances qui n'étoient qu'indiquées, donner à ſes caractères tant de vérité, tant de variété & tant de beautés propres! Le caractère original & ſingulier de Ménénius eſt tout entier de lui. Sans doute que la circonſtance de l'apologue qu'il raconte, produiſit dans ce Génie dramatique la première idée de ce caractère, & ce génie n'avait beſoin que de la plus légère impulſion, pour faire éclore ſon pouvoir créateur. Combien le caractère principal de la Pièce n'eſt-il pas ſaillant! Avec quelle juſteſſe la fierté noble & guerrière de Coriolan, n'eſt-elle pas peinte! Qu'elle eſt différente de la peinture ordi-

naire d'un héros! Lors même que la connoiſſance qu'il a de ce qu'il vaut le pouſſe à la dureté, à l'orgueil, à l'opiniâtreté & à la colère; lors même que nous déſirerions trouver un homme plus humain, plus modeſte, plus indulgent & plus tranquille, nous admirons encore ſa grandeur; nous voyons toujours en lui un homme extraordinaire, qui eſt trop au-deſſus des autres, pour penſer & agir comme le commun des mortels. Et avec quelle dignité ne paroit-il pas dans les momens où les ſentimens de la nature s'emparent de ſon cœur? Combien encore ſes ſentimens humains & tendres ſont élevés au-deſſus des mouvemens des ames foibles! — Rien ne pouvoit mieux faire contraſte avec ce grand caractère, que celui de la mère & de l'épouſe de Coriolan; & cependant ils ont leurs différentes nuances. Volumnia, avec toute la tendreſſe d'une femme, a encore une certaine dignité qui convenoit à la mère d'un Héros. Virgilie au contraire a toute la douceur, la timidité, la décence, qui rendent une femme ſéduiſante. Les caractères oppoſés ſont auſſi heureuſement peints. La méchanceté, l'odieuſe perſécution, l'envie & l'arrogance des Tribuns, ſont bien au-deſſous de la jalouſie noble, mais puniſſable de Tullus, dont l'héroïſme auſſi eſt ſi différent de celui de Coriolan!

Shakeſpeare a ſçu donner encore à cette Tragédie des beautés ſingulières tirées de ſon propre fonds, & tenir le Lecteur ou le Spectateur dans une attention continuelle, par la variété qu'il a miſe dans le deſtin de ſon Héros.

Ce que j'admire le plus dans cette Pièce & dans les ſuivantes, c'eſt la vérité du caractère dans le langage, dans les procédés & dans l'expreſſion que l'on ne ſau-

roit méconnaître dans les principaux perſonnages de cette Pièce. Un homme qui ne connoiſſoit ces caractères que par quelques hiſtoires traduites médiocrement dans ſa langue, dans leſquelles, comme dans beaucoup d'autres, il pouvoit très-bien être tout-à-fait manqué, & qui malgré cela l'a ſaiſi d'un regard pénétrant, qui l'a ſçu rendre avec tant de juſteſſe; en vérité, cet homme devoit être bien extraordinaire!

Ce qui prouve encore la grande ſupériorité du génie de Shakeſpeare, c'eſt qu'aucun Poëte de ſa nation ni des autres, n'a ſi bien réuſſi dans le même ſujet que lui. On a fait en Angleterre pluſieurs tentatives pour changer ce morceau, ou pour en faire un nouveau; mais aucun n'eſt comparable à celui de notre Poëte. Du nombre des premiers eſt la Tragédie de ce nom, par Jean *Dennis*, aujourd'hui preſque oubliée; & auparavant celle de Tho. *Sheridan*, imprimée à Londres en 1755, qui eſt auſſi peu eſtimée que ſon *Roi Léar*. Le Coriolan du fameux *Thomſon*, nouvellement travaillé, eſt plus remarquable que ces deux Pièces. En qualité de Poëte tragique, il mérite d'être admiré, quoique ſon rang de Poëte pittoreſque ſoit préférable. Mais ſon Coriolan eſt malheureuſement la plus foible de toutes ſes Tragédies, ou plutôt de tous ſes Poëmes. Son plan eſt différent de celui de Shakeſpeare, quoique fondé pour la plus grande partie ſur l'Hiſtoire de Plutarque, dont il a ſçu mettre à profit quelques détails échappés à notre Poëte.

Il commence ſa Pièce après l'exil de Coriolan, par la ſcène où il arrive exilé a la maiſon de Tullus, & où il s'unit avec lui contre les Romains. Il y a dans toute la Pièce peu de vie, peu d'action; on remarque preſque par-tout la diſette de matière & de génie dramatique; cependant

on y trouve quelques belles ſcènes détachées, de beaux diſcours, & la diction en eſt noble & poétique. La première ſcène du cinquième acte, au moment où le cortège des femmes Romaines vient vers Coriolan, eſt une des plus belles. Cette Tragédie ne fut miſe au Théâtre, qu'après la mort de *Thomſon*, & la recette en fut remiſe à ſes ſœurs en Écoſſe. Le beau prologue de *G. Lyttelton*, & l'émotion touchante avec laquelle *Quin*, ami du défunt le récita, contribuèrent le plus à procurer à cette Pièce *orpheline*, comme elle eſt nommée à la fin de l'épilogue, neuf repréſentations.

En général, Coriolan eſt un des ſujets tragiques qui aient été le plus ſouvent travaillés pour le Théâtre. *Leone Allaci*, dans ſa *Dramaturgie*, fait mention de deux Tragédies Italiennes de ce nom; on connoît, outre cela, un Opéra, *Coriolano*, que *Graun* a mis en muſique. Les Français ont huit Tragédies ſur le même ſujet, mais aucune n'a obtenu un ſuffrage diſtingué. La première eſt de *Hardy*, avec des chœurs, jouée dès l'an 1607, & imprimée en 1626; la ſeconde porte le tire de, *Véritable Coriolan*: elle eſt de *Chapotin*, repréſentée en 1638; la troiſième de *Chevreau*, dans la même année; la quatrième de l'Abbé *Abeille*, de l'an 1676; la cinquième de *Chaligny Deſplanies*; elle ne fut jouée qu'une fois en 1722: la ſixième de *Mauger*, 1748; la ſeptième de *Richer*, imprimée la même année, mais non jouée. La huitième enfin eſt de M. *Gudin*, en quatre actes, & n'a été miſe au Théâtre Français que le 14 d'Août 1776.

Il faut chercher dans la nature de ce ſujet, la raiſon pour laquelle la plûpart des Tragédies de Coriolan n'ont pas été heureuſes. Le ſimple héroïſme, la grandeur & la fermeté de l'ame excitent, il eſt vrai, l'admiration.

Mais ce ſentiment eſt trop froid pour le but de l'art tragique. L'action principale, le triomphe de la nature ſur le déſir de la vengeance, & ſur cet héroïſme ſont renfermés dans une ſeule ſcène, & ne fourniſſent pas aſſez de matière pour une plus longue repréſentation. Il falloit un maître dans l'art dramatique comme Shakeſpeare, pour repandre ſur cinq actes tant de vie & tant de variété, & pour produire ſur les Lecteurs & ſur les Spectateurs, avec le ſentiment de l'admiration, l'intérêt le plus vrai & le mieux ſenti.

SUR

MACBETH.

La Chronique d'Angleterre, d'Écoſſe & d'Irlande, par *Holingshed*, eſt la principale ſource où Shakeſpeare a puiſé les ſujets des Tragédies où il a peint des portions de l'Hiſtoire de ſa patrie. Un extrait de cette Chronique contenant l'hiſtoire de Macbeth, mettra le Lecteur en état de le comparer avec l'ouvrage dramatique.

Sous le règne de *Duncan*, Roi d'Écoſſe, qui, ſuivant les Hiſtoriens, étoit un Prince doux, paiſible & puſillanime, il s'éleva une ſédition parmi le peuple de *Lochaber ;* un certain *Macdowald*, homme très-conſidéré dans ce pays pour ſon grand courage, fit une conjuration avec ſes parens & ſes amis, & devint le chef des Rebelles.

Les grandes promeſſes groſſiſſoient tous les jours le nombre de ſes partiſans ; une foule de Conjurés accoururent des îles occidentales ; les *Kernes* & les *Galloglaſſes*, vinrent volontairement d'Irlande pour ſervir ſous lui ; en peu de tems, il ſe vit à la tête d'une armée formidable, avec laquelle il défit entièrement les troupes que le Roi avoit envoyées contre lui ; il prit *Malcolm*, qui les commandoit, & le fit décapiter après la bataille.

Le Roi ayant appris cette défaite, aſſembla ſon Conſeil, pour délibérer ſur les moyens de diſſiper la conjuration. *Macbeth*, couſin du Roi, & qui étoit auſſi fier, auſſi cruel & auſſi vindicatif, que *Duncan* étoit doux &

pacifique, imputa à la lâcheté & à la molleſſe du Roi, tous ces troubles, & déclara que ſi *Banquo* & lui étoient à la tête des armées du Royaume, & marchoient contre les Rebelles, il ſe faiſoit fort de les vaincre & de les faire diſparoître du pays.

Il accomplit ſa promeſſe. Les Rebelles furent effrayés de ſon approche; pluſieurs abandonnèrent ſecrétement leur chef, qui, forcé de recevoir la bataille avec ce qui lui reſtoit de combattans, fut entièrement défait par *Macbeth*.

Macdowald déſeſpéré de la perte de cette bataille, & abandonné de ſes partiſans, s'enfuit dans un château où ſa femme & ſes enfans s'étoient enfermés. Là, voyant qu'il ne pourroit ſe défendre long-tems contre ſes ennemis, & que, s'il ſe rendoit, il ne pouvoit manquer de perdre la vie; dans l'accès de ſon déſeſpoir, il tua d'abord ſa femme, puis ſes enfans, & finit par ſe donner la mort.

Macbeth entré dans le château, trouva le corps de *Macdowald* étendu par terre à côté de ceux de ſa femme & de ſes enfans; il montra à cet horrible aſpect ſa cruauté naturelle, trancha la tête de *Macdowald*, l'envoya au Roi, qui ſe tenoit à *Bertha*, & fit accrocher le corps à une haute potence.

Les habitans des îles occidentales, qui avoient ſoutenu *Macdowald*, ſollicitèrent leur grace; *Macbeth* leur impoſa de groſſes amendes pécuniaires, & fit périr tous ceux qu'il trouva à *Lochaber*, & qui y étoient venus pour combattre le Roi.

A peine ces troubles furent appaiſés, que l'on reçut la nouvelle que *Sueno*, Roi de Norvège, avoit débarqué à *Fiſe*, pour attaquer l'Écoſſe avec une puiſſante armée.

Cette nouvelle arracha le Roi à l'inſenſibilité & à la nonchalance dans leſquelles il étoit enſeveli ; il aſſembla à la hâte une armée, dont il donna le commandement à *Banquo* & à *Macbeth*. La bataille qui ſuivit fut malheureuſe pour les Écoſſois ; les Norvégiens vainquirent, & *Duncan* s'enfuit à *Bertha*. Là il paſſa quelque tems en négociations avec l'ennemi, & envoya à *Macbeth*, qui avoit encore avec lui une partie de l'armée, l'ordre d'attaquer les Danois qu'il ſavoit énervés par le repos & la débauche. *Macbeth* ſe hâta de marcher vers leur camp, tua les gardes, & fit un horrible maſſacre des malheureux Danois qu'il trouva plongés dans l'ivreſſe, dans le ſommeil & dans la plus parfaite ſécurité. *Sueno*, échappa & accompagné ſeulement de dix hommes, ſe ſauva en Norvège.

La joie des Écoſſois victoricux fut troublée par la nouvelle qu'une autre flotte de Danois étoit arrivée à *Kinghorne*, & qu'elle étoit envoyée par *Canut*, Roi de Danemarck, pour venger la défaite de ſon frère.

Macbeth & *Banquo* furent encore envoyés avec une forte armée, pour repouſſer ces ennemis déjà débarqués, & occupés au pillage. Ils attaquèrent les Danois, les tuèrent en partie, & contraignirent les autres de ſe ſauver ſur leurs vaiſſeaux. Ceux qui échappèrent & qui purent arriver à bord, obtinrent de *Macbeth*, à force d'argent, la permiſſion d'enterrer à *Saint-Colmes-Inch*, ceux de leurs amis qui avoient été tués dans le dernier combat.

Peu de tems après, *Macbeth* & *Banquo* allant à Fife où étoit le Roi, & paſſant ſeuls dans un champ, virent tout-à-coup trois femmes bizarrement habillées, & ayant l'air de créatures d'un autre monde. Tandis qu'ils

les

les conſidéroient, & qu'ils s'étonnoient d'une ſi rare apparition, elles s'approchèrent de *Macbeth*, & la première dit: « ſalut à toi, *Macbeth*; la ſeconde lui dit la » même choſe; & la troiſième: ſalut à *Macbeth*, qui ſera » dans la ſuite Roi d'Écoſſe! —— Quelles femmes êtes-» vous, dit *Banquo* conſterné, vous qui m'êtes ſi peu favo-» rables? Vous prédiſez à mon camarade les plus hauts » honneurs, & même la royauté; & à moi, rien. »

« Oui, dit la première; nous te prédiſons de plus grands avantages qu'à lui. Il eſt vrai qu'il s'aſſeoira ſur le trône, mais ſa fin ſera malheureuſe; & il ne laiſſera point de deſcendans qui puiſſent hériter de ſa couronne. Pour toi, à la vérité tu ne régneras pas, mais ta poſtérité occupera le trône d'Écoſſe, pendant une longue ſuite d'années. » A peine elle eut prononcé ces mots, que toutes les trois diſparurent à la fois.

D'abord *Macbeth* & *Banquo* regardèrent cet évènement comme une erreur de leur imagination; & même *Banquo* appelloit ſouvent, par plaiſanterie, *Macbeth* Roi d'Écoſſe, & *Macbeth* appelloit *Banquo* père d'une foule de Rois. Mais dans la ſuite l'opinion commune fut, ou que ces femmes étoient des enchantereſſes, c'eſt-à-dire les Déeſſes du deſtin, ou des Nymphes, ou des Fées, qui avoient appris, par la magie noire, à prédire l'avenir, parce que tout ce qu'elles avoient dit, arriva.

Le Gouverneur de *Cawdor* fut, peu de tems après, exécuté à mort pour crime de haute trahiſon; & le Roi donna ſa place & ſes biens à *Macbeth*. Voyant une partie de la prédiction ainſi accomplie, *Macbeth* réfléchit ſur le reſte, & commença à ſonger aux moyens qui pourroient lui faire obtenir la royauté. Mais comme ſa première fortune lui étoit venue ſans qu'il l'eût cher-

chée, il prit la réſolution d'attendre que la Providence l'élevât à la dignité qu'il déſiroit ardemment.

Duncan avoit deux enfans de ſa femme, qui étoit fille de *Seyward*, Comte de Northumberland; il déclara *Malcolm* l'aîné, Prince de Cumberland, & le déſigna pour ſon ſucceſſeur au gouvernement du royaume après ſa mort. Dans les anciennes loix de l'état, il y avoit un réglement qui portoit, que ſi le Prince deſtiné à monter ſur le trône, n'étoit pas, à la mort de ſon prédéceſſeur, en âge de prendre les rênes du gouvernement, ſon plus proche parent monteroit ſur le trône.

Macbeth voyant par cette diſpoſition du Roi, ſes eſpérances évanouies, commença à méditer des projets, pour obtenir le royaume par la force, & ſe crut offenſé par *Duncan*, qui, par cette élévation de ſon fils encore mineur au trône, détruiſoit toutes ſes prétentions. Les paroles des Magiciennes contribuèrent auſſi à le fortifier dans ſes deſſeins; & ſon épouſe, femme altière & ambitieuſe, tourmentée du déſir de devenir Reine, ne ceſſa de l'obſéder, que lorſqu'elle l'eut enfin déterminé. Il confia ſes deſſeins à ſes intimes amis, dont *Banquo* étoit le premier, & ſe repoſant ſur le ſecours qu'ils lui avoient promis, il maſſacra le Roi à *Inverneſs*, dans la ſixième année de ſon règne. *Macbeth*, qui n'avoit autour de lui que des gens qui lui étoient dévoués, ſe fit proclamer Roi, & alla ſur le champ à *Scone*, où, d'un conſentement unanime, il fut couronné & ſacré Roi dans les formes accoutumées.

Malcolm Caumore, & *Donald Banc*, fils de *Duncan*, craignant que *Macbeth*, pour s'aſſurer de plus en plus la couronne, ne leur ôtât la vie, ſortirent ſecrétement d'Écoſſe. *Malcolm* ſe retira à Cumberland, où il reſta

juſqu'à ce que Saint Édouard, fils du Roi *Alfred*, ayant reconquis la couronne d'Angleterre des mains des Danois, le prit ſous ſa protection, & le traita d'une manière digne de ſa naiſſance. *Donald Banc*, ſon frère, ſe réfugia en Irlande, dont le Roi l'accueillit généreuſement.

Après le départ de ces deux Princes, *Macbeth*, à force de préſens, s'efforça de gagner l'affection de la nobleſſe Ecoſſaiſe. Lorſqu'il ſe vit tranquille poſſeſſeur du royaume, il réforma les loix, & abolit toutes les vexations, & les abus qui s'étoient introduits par la foibleſſe & la négligence de *Duncan:* il fit lui-même pluſieurs bonnes loix, & gouverna, pendant dix années, le royaume avec beaucoup de ſageſſe & de juſtice.

Mais cet extérieur d'équité & de zèle pour le bien public, n'étoit qu'un maſque dont il ſe couvroit pour gagner l'affection du peuple. Les tyrans ſont toujours méfiants, toujours en crainte, que quelqu'autre ne leur arrache le pouvoir par les moyens injuſtes qu'ils ont employés eux-mêmes pour y parvenir.

Macbeth, encouragé par le ſuccès de quelques violences, ne cacha plus ſes penchans; il ne connut plus de frein, & ſe permit toutes ſortes de cruautés. Les diſcours des trois enchantereſſes étoient toujours préſens à ſa penſée. Elles lui avoient annoncé la royauté, & il en étoit en poſſeſſion; mais elles l'avoient promiſe auſſi aux deſcendans de *Banquo;* & cette prophétie pouvoit également s'accomplir. Pour anéantir cette menace, il réſolut de maſſacrer *Banquo* & ſon fils. Dans cette vue, il les invita à un feſtin; & comme ils s'en retournoient chez eux, quelques aſſaſſins, apoſtés ſur le chemin, l'attaquèrent & le tuèrent; ſon fils *Fleance* ſe ſauva à la

faveur de la nuit, & ſe réfugia dans le pays de Galles.

Après le maſſacre de *Banquo*, le bonheur de *Macbeth* ſembla décliner; aucune de ſes entrepriſes ne lui réuſſit; chacun commença à trembler pour ſa vie; perſonne n'oſoit ſe préſenter à ſa vue; tout le monde le craignoit, & il craignoit tout le monde; & dans ſes terreurs, il cherchoit toujours l'occaſion de faire périr ceux qui lui faiſoient ombrage.

Sa méfiance & ſa cruauté croiſſoient de jour en jour; ſa ſoif du ſang ne s'appaiſoit plus; les biens des nobles, qu'il faiſoit périr ſans ceſſe, enrichiſſoient ſon tréſor, & le mirent en état d'entretenir une puiſſance capable de le mettre à l'abri des entrepriſes de ſes ennemis. Au milieu de ces vexations contre ſes ſujets, pour mettre ſa perſonne encore plus en ſûreté, il fit bâtir un château ſur la pointe d'une haute montagne appellée *Dunſinane*, & ſituée dans le *Gowry*, à dix milles de *Perth*. Cette montagne étoit ſi prodigieuſement haute, que de ſon ſommet on découvroit preſque tous les environs de *Fife*, de *Stermond* & de *Tweedale*. Après que ce château fut commencé ſur la pointe de cette montagne, il chargea le royaume de gros impôts, pour payer la dépenſe qu'avoit entraînée ce bâtiment élevé dans un lieu preſque inacceſſible. *Macbeth*, voulant qu'il fût bientôt achevé, ordonna que tous les *Thanes* de chaque comté fuſſent chargés à leur tour d'une partie de la conſtruction.

Le tour de *Macduffe Thane* de *Fife* arriva; il y envoya des ouvriers avec tous les matériaux néceſſaires, & leur commanda de remplir leur tâche avec la plus grande fidélité & le plus grand ſoin, pour ôter au Roi toute occaſion d'être mécontent de ce qu'il n'y venoit pas en perſonne, comme les autres *Thanes*. Car il n'ignoroit pas

que *Macbeth* le craignoit & le ſoupçonnoit, & il jugea qu'il étoit plus ſûr de ne pas paroître à ſes yeux.

Macbeth ne tarda pas à aller voir comment alloit ſon bâtiment, & fut très-irrité de n'y pas voir *Macduffe*. Dès ce moment il lui jura une haine irréconciliable. Les Magiciennes, à qui il avoit livré ſa confiance en voyant l'accompliſſement de leurs prédictions, l'avoient averti de ſe défier de *Macduffe*, qui, lui avoient-elles dit, n'attendoit qu'une occaſion de le perdre. Cette prédiction l'auroit porté à faire périr *Macduffe*, ſi une autre Magicienne, dont les prophéties étoient auſſi auprès de lui d'un très-grand poids, ne l'eût aſſuré, qu'il ne ſeroit jamais tué par un être né d'une femme, ni vaincu, avant que la forêt de *Birnam* fût venue au château de *Dunſinane*. Ces prédictions raſſurèrent *Macbeth*, & bannirent toute crainte de ſon ame. Il donna un libre cours à la cruauté de ſon caractère, il opprima impitoyablement ſes ſujets, & commit toutes ſortes d'excès.

Enfin *Macduffe* craignant pour ſes jours, s'enfuit en Angleterre, eſpérant déterminer *Malcolm Caumore* à faire revivre ſes prétentions à la couronne d'Écoſſe. *Macbeth*, qui avoit un eſpion dans la maiſon de chaque Gentilhomme parmi ſes domeſtiques, apprit bientôt les deſſeins de *Macduffe* ; il ſe tranſporta ſur le champ en *Fife* avec une armée, & aſſiégea le bourg où *Macduffe* s'étoit retiré, eſpérant l'y trouver. Les portes lui furent auſſi-tôt ouvertes par les Officiers, qui n'y voyoient nul danger; mais *Macbeth* plein de rage, en voyant *Macduffe* échappé, ordonna qu'on maſſacrât ſa femme, ſes enfans, & tous ceux qui étoient dans le bourg.

Macduffe étoit en ſûreté à la cour d'Angleterre, quand il reçut la nouvelle de cette odieuſe & lâche barbarie.

le désir de délivrer l'Écosse opprimée, se ranima alors par l'espoir de sa propre vengeance; il conjura le Prince *Malcolm* de se remettre en possession de ses droits. Il lui représenta, de la manière la plus touchante, l'état déplorable où la cruauté inhumaine de *Macbeth* avoit plongé sa patrie, & l'ardeur que montroit pour secouer son joug le peuple, qui le détestoit à cause des meurtres qu'il avoit commis sur la Noblesse & sur les simples Citoyens.

Malcolm, qui sentoit la plus vive compassion pour le malheur de ses compatriotes, poussa un profond soupir, tandis que *Macduffe* parloit; ce dernier le remarqua, & lui fit de nouvelles instances. *Malcolm* fut très-ému de ses discours; cependant il doutoit encore s'il n'étoit pas envoyé par *Macbeth* pour le trahir. Il voulut donc mettre sa probité à l'épreuve, avant d'accepter sa proposition. Dans ce dessein, il lui répondit: « *Macduffe*, » le malheur qui accable depuis si long-tems ma mal» heureuse patrie, m'afflige; mais quand même le pen» chant que je sens à la soulager, seroit aussi fort que » le désir que tu témoignes, je ne suis pas en état de » hasarder une si grande entreprise. Il est des vices » incorrigibles qui sont profondément enracinés dans » mon cœur. Je suis si plongé dans la volupté & dans » la sensualité, sources odieuses de tous les autres vices, » que si je possédois le pouvoir royal, l'honneur de » vos femmes & de vos filles ne seroit plus en sûreté: » une incontinence aussi démesurée, vous seroit encore » plus à charge, que la tyrannie sanguinaire de *Macbeth*.

« L'incontinence, reprit *Macduffe*, est un grand vice. » Bien des Rois & des Princes, pour en avoir été souillés, » ont perdu la couronne & la vie; mais enfin il reste

» encore assez de femmes en Écosse pour contenter vos » désirs. Suivez donc mon conseil, faites-vous Roi vous- » même; je me charge de satisfaire si secrétement votre » penchant à la volupté, que votre gloire n'en souffrira » pas.

» Mais, repliqua *Malcolm*, je suis encore l'homme du » monde le plus avare; & si j'étois Roi d'Écosse, je ferois » périr la plus grande partie de la Noblesse, pour m'empa- » rer de ses biens.

» Ce vice, dit *Macduffe*, est beaucoup plus grand que » l'autre; car l'avarice est le germe de tous maux; c'est » un vice pour lequel plusieurs Rois ont été massacrés. Je » vous prie cependant encore de faire valoir vos préten- » tions à la couronne; il reste assez de richesses en Écosse » pour assouvir votre cupidité.

» Je suis enclin aussi, dit *Malcolm*, à la dissimulation » & à la fourberie, & rien ne me réjouit tant que de » trahir ceux qui se sont confiés à moi. Et comme rien » ne fait plus chérir un Prince que la constance, la justice » & la bonne foi, & que je suis entièrement adonné » aux vices contraires, tu vois combien je suis peu pro- » pre à gouverner. Tu as sçu excuser mes autres vices: » essaie maintenant d'excuser celui-ci.

» La dissimulation, répondit *Macduffe*, est en effet le » pire de tous. Je vais donc vous quitter. Hélas! ô infor- » tunés & déplorables Écossois, ajouta-t-il, vous qui êtes » accablés de tant de fléaux inévitables! L'abominable » tyran qui règne actuellement sur vous sans aucun droit, » vous opprime de sa cruauté sanguinaire; & celui-ci qui » a les droits les plus justes à la couronne, est tellement » souillé des vices honteux des Anglois, qu'il ne mérite » pas de l'obtenir. Car, de son propre aveu, il est non-

» ſeulement très-avare, mais il eſt encore enfoncé dans la » débauche; & un traître ſi faux, qu'on ne peut comp- » ter ſur aucune de ſes paroles. Adieu donc, pour tou- » jours, ô Écoſſe! Je me regarde à préſent comme un » proſcrit, ſans eſpoir de conſolation ou de ſecours. » —— En diſant ces mots, il pleuroit amèrement.

Malcolm le voyant prêt à partir, le prit par la main & lui dit : « Calme-toi, *Macduffe*; je n'ai aucun des » vices qui te font gémir. Tout ce que j'ai dit, n'étoit » qu'un jeu, pour mettre ta probité à l'épreuve, & diſſiper » mes ſoupçons. *Macbeth* s'eſt ſouvent ſervi de ce moyen » pour m'attirer dans ſes mains; mais plus je t'ai paru élói- » gné de ſeconder tes déſirs, plus je vais à préſent me » donner de mouvemens pour les mettre en exécution ». Alors il s'embraſsèrent, ſe promirent de ſe ſeconder mutuellement de tout leur pouvoir, & délibérèrent ſur les moyens de conduire leur projet au ſuccès.

Macduffe ſe tranſporta peu de tems après ſur les frontières d'Écoſſe, & envoya en ſecret des lettres aux Nobles du royaume, par leſquelles il leur annonçoit, que *Malcolm* ſe préparoit à venir ſubitement en Écoſſe, pour reprendre ſa couronne, & qu'il les prioit d'aider le véritable & légitime héritier, à arracher la couronne des mains du tyran.

Cependant *Malcolm* ſçut amener le Roi Édouard à conſentir que le vieux *Seyward*, Comte de Northumberland, fût mis à la tête de dix mille hommes, pour aller avec lui en Écoſſe ſoutenir ſes prétentions au trône.

Lorſque le bruit de cette prochaine irruption ſe fut répandu en Écoſſe, la Nobleſſe ſe partagea en deux partis oppoſés; l'un reſta à *Macbeth*, & l'autre ſe déclara

pour *Malcolm*. Il ſe fit pluſieurs eſcarmouches entre ces deux partis; mais celui de *Malcolm* ne voulut pas haſarder une bataille réglée, que ce Prince ne fût arrivé avec les troupes que Northumberland conduiſoit.

Macbeth ne ſe crut pas aſſez fort pour combattre les Anglois; il fortifia un camp, près du château de *Dunſinane*, avec la ferme réſolution de ne pas riſquer la bataille, ſi l'ennemi ne le pourſuivoit pas. Cependant quelques-uns de ſes amis lui conſeillèrent, ou d'entrer en accommodement avec *Malcolm*, ou de s'enfuir dans les îles, & d'emporter ſes tréſors, pour être en état d'attirer dans ſon parti quelques-uns des plus puiſſans Princes du royaume, & de conſerver à ſa ſolde des Étrangers, ſur qui il pourroit plutôt compter que ſur ſes ſujets, qui le quittoient tous les jours. Mais il avoit une confiance ſi aveugle en ſes prophéties, qu'il croyoit fermement qu'il ne ſeroit pas vaincu, avant que la forêt de *Birnam* ne vînt juſqu'au château de *Dunſinane*, & qu'il ne ſeroit pas maſſacré par un être né d'une femme.

Malcolm qui avoit pourſuivi *Macbeth* à la hâte, arriva le ſoir la veille de la bataille, auprès de la forêt de *Birnam*; & quand ſon armée s'y fut un peu délaſſée, il ordonna à chaque ſoldat de couper une branche d'arbre, & de marcher en la portant à la main, afin que ſous l'ombre de cette verdure, ils puſſent cacher à la vue de l'ennemi, le nombre des combattans.

Macbeth les ayant apperçus le lendemain, en fut fort étonné, & ſe reſſouvenant des prophéties, qui lui avoient été faites long-tems auparavant, il ne douta plus qu'elles ne fuſſent ſur le point d'être exécutées, puiſqu'il voyoit la forêt de *Birnam* s'approcher de *Dunſinane*. Cependant

cite la circonſtance où les ſoldats de *Malcolm* marchoient un rameau à la main, que comme un ſimple effet de l'eſpoir qu'ils avoient de la victoire ; & il nomme fictions tout ce qui accompagne la mort de *Macbeth*, ſon reſſouvenir des anciennes prophéties, & autres choſes ſemblables, plus théâtrales qu'hiſtoriques.

Quelques Critiques penſent que Shakeſpeare a emprunté de cet Hiſtorien le caractère de *Lady Macbeth*. Mais quand on compare ce caractère avec ceux qu'on trouve dans *Holingshed* & *Hector Boethius*. (*Eſſai de Farmer*, *pag.* 54.) on n'apperçoit pas le moindre fondement à cettte conjecture. Ajoutez, qu'on voit évidemment que Shakeſpeare a eu devant les yeux *Boethius*, plutôt qu'*Holingshed*, comme *Farmer* le prouve d'une manière plus détaillée. *Macbeth*, ajoute ce ſçavant Critique, fut très-certainement un des derniers morceaux de Shakeſpeare ; & peut-être une petite pièce ſur le même ſujet, qui fut jouée à Oxford en 1605, devant le Roi Jacques, lui en donna-t-elle l'idée. Voici ce qu'en dit *Wacke* dans ſon *Rex Platonicus : Fabulæ anſam dedit antiqua de regia proſapia Hiſtoriola apud Scoto-Britannos celebrata, quæ narrat, tres olim Sybillas occurriſſe duobus Scotiæ proceribus, Macbetho & Bachoni, & illum prædixiſſe Regem futurum, ſed Regem nullum geniturum ; hunc Regem non futurum, ſed Reges geniturum multos. Vaticinii veritatem rerum eventus comprobavit. Bachonis enim è ſtirpe potentiſſimus Jacobus orlundus.*

Milton, qui laiſſa un catalogue de cent deux ſujets pour des Tragédies, avoit auſſi indiqué celui de *Macbeth*. Son deſſein étoit de commencer par l'arrivée de *Malcolm* au château de *Macduffe*. Ce qui ſe paſſe avec *Duncan*, dit-il, peut être traité par l'apparition de ſon Eſprit. On

devroit conclurre de cette remarque, dit *Steevens*, que *Milton* avoit déſapprouvé la liberté qu'avoient priſe ſes prédéceſſeurs, de rapporter une hiſtoire auſſi longue dans la courte durée d'un ſpectacle, & qu'il avoit voulu travailler le tout ſuivant le plan de l'ancien drame; du moins ne pouvoit-il pas ſe flatter de la vaine eſpérance de ſurpaſſer Shakeſpeare dans la Tragédie de *Macbeth*.

Trois ans auparavant, le *Dr. Johnſon* avoit déjà mis au jour un petit écrit particulier ſur cette Tragédie, dont la plus grande partie ſe trouve ſemé dans les notes de ſon édition de Shakeſpeare. Voici une des plus importantes.

« Pour bien apprécier le mérite d'un Écrivain, & ſes qualités, il eſt toujours néceſſaire d'approfondir le génie de ſon ſiècle, & les opinions de ſes contemporains. Un Poëte qui voudroit aujourd'hui fonder ſur la magie, l'action de ſa Tragédie, & produire les principaux faits par le ſecours des forces ſurnaturelles, mériteroit avec juſtice le reproche d'avoir outre-paſſé les bornes de la vraiſemblance; on le r'enverroit du théâtre à l'école des enfans, & il ſeroit jugé plus digne d'écrire des contes de Fées, que des Tragédies. Au contraire, la recherche des idées & des opinions dominantes dans le tems où cette tragédie fut écrite, prouvera que Shakeſpeare n'avoit pas à craindre une pareille critique; il n'a fait uſage que du ſyſtême qui étoit reçu alors.

« La réalité de la ſorcellerie ou de la magie, qui, à proprement parler, ne ſont pas la même choſe, mais qui ſe trouvent néanmoins mêlées ou confondues dans cette Pièce, a de tous tems & dans tous les pays, été crue & reçue par l'homme du peuple, & dans la plûpart par les Sçavans mêmes. Il eſt vrai que ces phantômes appa-

roiſſoient d'autant plus fréquemment, que l'obſcurité & l'ignorance étoient plus grandes; au reſte, il eſt difficile de faire voir que l'éclat des lumières & des connoiſſances ait, dans aucun tems, été ſuffiſant, pour les diſſiper tout-à-fait. Le tems où cette ſorte de ſuperſtition a atteint ſon plus haut point, paroît avoir été celui de la guerre Sainte, dans laquelle les Chrétiens attribuoient leurs défaites aux enchantemens, ou à la puiſſance du diable. Le ſçavant *Warburton*, dans ſon Supplément à l'introduction de *Don Quixote*, ſemble croire que les premières hiſtoires de magie ont été apportées dans nos contrées par ceux qui étoient revenus de leurs campagnes dans les pays Orientaux. Cependant il y a toujours un certain eſpace entre la naiſſance & la maturité de la folie, comme de la méchanceté. Cette opinion étoit déjà depuis long-tems dans le monde, quoique dans les tems antérieurs elle n'ait pas été ni ſi commune, ni ſi généralement reçue. *Olympiadorus*, dans les Extraits de *Photius*, fait mention d'un certain *Libanius*, qui exerça cette ſorte de magie guerrière; & comme il avoit promis *de faire de grandes choſes ſans ſoldats*, il fut mis à mort, à la ſollicitation de l'Impératrice *Placidie*, dans le moment qu'il étoit ſur le point de donner des preuves de ſon habileté. Cette Impératrice, dans ſa rigueur, montra cependant quelque bonté, en le faiſant exécuter dans la fleur de ſa réputation, & avant qu'il eût pût la compromettre.

« Mais on trouve une preuve encore plus remarquable de l'ancienneté de cette opinion, dans le Livre *de Sacerdotio* de Saint Chryſtoſtôme, où l'on voit une ſcène d'enchantemens, qu'aucun Roman du moyen âge n'a pouſſés plus loin. Il prend un Spectateur qui fait la viſite

d'un champ de bataille, & qui eſt accompagné d'un autre, qui démêle les objets multipliés de l'épouvante, les inſtrumens de la dévaſtation, & du meurtre. . . « Il lui montre de plus des chevaux enchantés » & volans parmi les ennemis, des hommes armés con- » duits par les airs, & chaque pouvoir magique ». Que Saint Chryſoſtôme ait cru que de tels enchantemens étoient en effet viſibles un jour de bataille, ou qu'il ait ſimplement cherché à rendre ſa deſcription plus vive en employant les idées & les images vulgaires, il n'en eſt pas moins vrai que de ſemblables opinions étoient en uſage de ſon tems, & que par conſéquent ce ne ſont pas les Sarraſins qui les ont introduites dans des tems plus reculés. Cependant les guerres avec les Sarraſins ont ſervi à les propager, parce que la ſcène de l'action étoit dans un grand éloignement, & plus propre encore au merveilleux, que la ſuperſtition aime.

Quoique le jour des ſciences s'accrût de plus en plus, les eſprits folets de la magie continuoient d'errer encore dans le crépuſcule. Du tems de la Reine Éliſabeth arriva le procès remarquable des ſorciers à *Warbais;* on fait même encore aujourd'hui à *Huntingdon*, tous les ans, un ſermon ſolemnel en mémoire de ce procès. Mais ſous le règne du Roi Jacques, où cette Tragédie fut écrite, différentes circonſtances concoururent à prolonger & à affermir cette opinion. Le Roi, que ſes lumières avoient rendu très-célèbre, avoit, avant ſon arrivée en Angleterre, interrogé une femme, accuſée de ſorcellerie; il avoit même donné un Traité en forme des arts & des preſtiges des malins Eſprits, des actions ſecrètes des ſorciers, des uſages pratiqués parmi eux, de la manière de les découvrir, & de procéder juridiquement à leur

punition; & ce Traité ſe trouve dans ſes Dialogues ſur la Démonologie, écrits en Dialecte écoſſoiſe, & imprimés à Edimbourg. Ce Livre fut réimprimé à Londres, peu de tems après ſon avènement au trône; & comme le plus court chemin pour arriver à la faveur du Roi Jacques, étoit de flatter ſes caprices, le ſyſtême de la Démonologie fut univerſellement reçu de ceux qui déſiroient s'avancer ou conſerver leurs emplois. Alors la doctrine des ſortilèges fut traitée très-ſérieuſement; & comme la plûpart des hommes n'ont d'autres motifs pour leurs opinions que la mode, elle dut faire de rapides progrès, étant encore favoriſée par la vanité & la crédulité. Le Parlement en fut même bientôt infecté: il y avoit dans la première année du règne du Roi Jacques une Ordonnance, où il étoit dit: (chap. xii). » S'il arrive que quelqu'un ſe ſerve d'une invocation » ou d'une conjuration des eſprits malins; ou (2) qu'il » prenne conſeil d'un eſprit malin dans quelque affaire, » qu'il s'entretienne avec lui, l'emploie ou le récom- » penſe; (3) ou qu'il prenne un homme mort, une » femme ou un enfant dans un tombeau, ou la peau, » les os, ou quelque autre partie d'un cadavre, pour » en faire des ſortilèges, de la magie ou des conjura- » tions: (4) ou s'il exerce quelque eſpèce de ſorcelle- » rie, de magie ou de conjuration: (5) par quoi quel- » qu'un ſoit tué, offenſé, bleſſé, exténué ou rendu » eſtropié en quelques parties du corps: (6) que celui » qui le fera, ou qui ſera convaincu de l'avoir fait, » perde la vie ». Ce règlement n'a été aboli que de nos jours.

Ainſi, du tems de Shakeſpeare, la ſcience de la magie étoit confirmée par l'uſage & par la loi. Non-ſeulement

c'étoit ne pas être politique d'en douter, mais ce doute étoit encore puniſſable; & comme on voit d'autant plus de merveilles, qu'on en cherche davantage, on découvroit chaque jour des ſorciers, & ils étoient ſi nombreux en certains lieux, que l'Évêque *Hall* fait mention d'un village dans le *Lancashire*, où il y avoit plus de ſorciers que de maiſons. Les Jéſuites & autres ſectaires ſçurent mettre à profit cette erreur commune, en s'efforçant d'attirer à leur parti une nouvelle conſidération, par la guériſon ſimulée des poſſédés & des gens tourmentés des malins Eſprits; mais ils furent découverts.

« Il eſt donc aiſé de pardonner à notre Poëte d'avoir établi une pièce ſur cette démence univerſelle, d'autant plus qu'il ſuivoit avec la plus grande exactitude, des récits hiſtoriques qu'on croyoit vrais alors. Il ne faut pas douter non plus que les ſcènes de ſorciers, dont on rit aujourd'hui, n'aient été regardées par les Spectateurs de ſon tems comme très-reſpectables & très-touchantes ».

Johnſon, dans une note ſur la première ſcène du quatrième acte, explique la nature des conjurations des ſorciers; je rapporterai ici cette note qui peut ſervir à répandre du jour ſur cette ſcène.

« Shakeſpeare a choiſi avec beaucoup de diſcernement » toutes les circonſtances, & ce qu'il y avoit de plus im» poſant dans cette ſcène, & il s'eſt conformé aux nar» rations & aux opinions communes. »

Trois fois j'entendis crier le chat.

La figure ordinaire ſous laquelle le peuple fait agir les Eſprits avec les ſorciers, eſt celle d'un chat. Une ſorcière, qui fut jugée environ cinquante ans avant Shakeſpeare, avoit

avoit un chat qui s'appelloit *Kutterkin*. L'Eſprit d'une de ces Sorcières portoit le nom de *Grimalkin* ; & quand elle vouloit faire quelques ſortilèges, elle avoit coutume d'ordonner à *Kutterkin*, *d'aller & de voler*. Mais une fois qu'elle voulut faire partir *Kutterkin*, pour tourmenter une fille de la Comteſſe de *Rutland*, le chat n'alla ni ne vola, il ne fit que *miauler* ; preuve qu'il n'avoit aucun pouvoir ſur la jeune Comteſſe : car le pouvoir des ſorcières n'étoit pas abſolu, il avoit des bornes, ce que Shakeſpeare n'a pas oublié d'indiquer en diſant :

» Quoiqu'il ne ſoit pas en mon pouvoir
» De briſer ſon vaiſſeau contre les rochers,
» Il retournera cependant très-maltraité
» Par l'orage & par la tempête.

Les fléaux ordinaires que produiſoit la méchanceté des Sorcières, étoient la mélancolie, les convulſions & le maraſme du corps. Une des Sorcières de Shakeſpeare fait encore cette menace :

» Neuf fois le tems de ſept jours je veux
» Le faire errer par les mers ; je veux
» Le rendre ſec comme du foin.
» La douleur & le chagrin veilleront
» Sur ſes paupières, ſans relâche & ſans ſommeil, &c.

De plus elles avoient coutume de ravager les troupeaux de leurs voiſins ; & les Fermiers de la campagne, ont encore aujourd'hui pluſieurs pratiques, pour préſerver leurs vaches & leur bétail de ſortilèges. Mais les cochons paſſoient pour être l'objet principal de leur méchanceté.

Auſſi Shakeſpeare fait dire à l'une de ſes Sorcières, qu'elle a tué des cochons; & le Dr. *Harſenet* obſerve que dans ces tems un cochon ne pouvoit avoir une maladie, ni une fille des vapeurs hyſtériques, que l'on ne cherchât une Sorcière dans quelque vieille femme des environs.

» Crapaud, toi qui reſtas jour & nuit
» Sous une pierre froide, qui ſuças des mois entiers
» Le poiſon, &c.

On a auſſi ſoupçonné long-tems que les crapauds contribuoient en quelque choſe aux ſorcelleries; auſſi Shakeſpeare, dans la première ſcène de cette Pièce, appelle un des Eſprits *Padocke*; & alors il commence par faire jetter un crapaud dans la chaudière. Lorſque *Vanini* fut arrêté à Toulouſe, il ſe trouva dans ſa demeure, *ingens bufo vitro incluſus*; ce qui fit que ſes perſécuteurs l'accusèrent d'empoiſonnement, *veneficium exprobrantes*.

» Serpens nourris dans le marais, cuiſez
» Et ſifflez ſur notre âtre; mettons-y auſſi
» Des dents de grenouilles, des poils
» De chauves-ſouris, des dents de chiens.

On peut apprendre à connoître la propriété de ces ingrédiens, en liſant les Livres *de Viribus animalium*, ou *le Mirabilibus mundi*, qu'Albert le Grand a écrits, & où le Lecteur oiſif & crédule trouvera une foule de ſecrets merveilleux.

» Le petit doigt de petits garçons
» Égorgés en naiſſant, & mis dans une foſſe.

Dans l'Ordonnance contre les Sorcières, on a vu qu'on croyoit qu'elles enlevoient des cadavres, pour les employer à leurs ſortilèges. C'eſt ce qu'avoua la femme que le Roi Jacques interrogea; elle avoit, dans une de leurs aſſemblées où l'on diſtribuoit les membres d'un corps mort, reçu deux doigts pour ſa part. Il eſt remarquable que Shakeſpeare, dans cette grande occaſion où il étoit queſtion du ſort d'un Roi, multiplie toutes les circonſtances de la peur. Le garçon dont on emploie le doigt, doit avoir été égorgé en naiſſant; il faut que la graiſſe ſoit non-ſeulement de la graiſſe humaine, mais qu'elle ait encore été exprimée du corps d'un aſſaſſin attaché à un gibet; & même la truie dont on emploie le ſang, doit avoir outragé la nature, en mangeant ſon petit. Ce ſont autant de traits de jugement & de génie.

» Chantez maintenant, rangez-vous autour
» De la chaudière —— Eſprits, noirs, blancs,
» Bleus & gris, quels que ſoient vos noms,
» Retournez (ter) tant que vous pourrez retourner.

Et dans le premier acte:

» Les ſœurs du deſtin, en ſe tenant par la main,
» Errent par terre & par mer,
» Tournent en rond trois fois pour toi,
» Et trois fois pour moi; encore trois fois,
» Pour qu'il y en ait neuf.

Je rapproche ici ces deux couplets, parce que l'on voit par un paſſage des Anecdotes d'Irlande par *Camden*, qu'ils ſont fondés ſur une pratique qui étoit réellement en uſage

chez les habitans barbares de ce pays. « Lorſque quel-
» qu'un fait une chûte, dit celui qui en inſtruiſit *Camden*,
» il ſe relève vîte, ſe tourne trois fois à droite, & fait
» un trou dans la terre. Ils croient qu'il y a un Eſprit;
» & quand, dans deux ou trois jours, l'homme devient
» malade, ils envoient une de leurs femmes experte en
» ces cas, à cet endroit, où elle dit: je t'appelle de
» l'eſt, de l'oueſt, du nord & du ſud, des forêts & des
» buiſſons, des rivières & des mers, des Fées rouges,
» noires, blanches ». —— On avoit auſſi avant Shakeſpeare
un Livre, dans lequel, entr'autres propriétés des Eſprits, leurs couleurs étoient auſſi décrites. On pourroit encore citer pluſieurs autres circonſtances, dans leſquelles Shakeſpeare a montré des lumières & du diſcernement.

Pour les grandes beautés particulières à cette Tragédie, qu'on doit admirer comme un chef d'œuvre de notre Poëte, & même de l'eſprit humain, je renvoie le Lecteur à ce qui en eſt dit, ſur-tout du caractère des perſonnages, dans l'*Eſſai ſur le génie & les écrits de Shakeſpeare*, par *Miſtriſs Montaigu*, & depuis peu dans la *Recherche Philoſophique* de *Richardſon*, & dans l'*Eclairciſſement de quelques-uns des caractères les plus remarquables de Shakeſpeare*. Ce dernier ſur-tout a expliqué, avec un génie ſcrutateur, vraiment philoſophique, le caractère de *Macbeth*, & ſon paſſage de ſes premiers ſentimens bons & vertueux, à la cruauté la plus ſanguinaire. On trouve auſſi dans le *Cenſeur Dramatique*, écrit périodique que j'ai déjà cité ailleurs, un examen très-étendu de cette Tragédie: parmi beaucoup de louanges bien méritées, ſont mêlées pluſieurs critiques de ſcènes détachées & de caractères, dont ce grand Poëte ſe ſeroit aiſément juſtifié.

On ſait quelle admiration conſtante ſuit encore aujour-

d'hui la repréſentation de cette Pièce en Angleterre, ſur-tout lorſqu'elle eſt jouée par *Garrick*, Acteur ſi digne du Poëte. Voici les louanges qu'on lui donne au ſujet de *Macbeth*.

« Comme Shakeſpeare s'élève en beaucoup d'endroits au-deſſus de lui-même, ainſi ce grand Acteur ne repréſente pas ſeulement les beautés du Poëte à l'imagination, il les fait encore paſſer au cœur vivement ému. Entre mille autres exemples d'un talent, qui tient preſque de la magie, nous en rappellerons un petit nombre dans le caractère de *Macbeth*. Qui a jamais vu cet Acteur immortel, avant le maſſacre de *Duncan*, reculer à l'idée du poignard qu'il croit voir, ſans donner un corps, à la figure effrayante du poignard aérien que voit *Macbeth*? Qui a jamais entendu les ſons profonds & pénétrans de ſa voix, quand l'action eſt conſommée, & quand il récite ces paſſages inimitables des Officiers endormis, & *du meurtre* du ſommeil, ſans ſentir ſes nerfs violemment ſecoués? Qui a jamais vu les remords & le trouble peints dans les traits de ſon viſage, quand l'ombre de *Banquo* lui apparoît dans un feſtin, ſans ſacrifier ſa raiſon à la peur réelle d'un fantôme imaginaire? Qui peut l'entendre parler avec l'angoiſſe de la mort quand il a reçu la bleſſure mortelle, ſans trembler de l'idée des punitions futures, & ſans plaindre cet infortuné mourant, quoique ſouillé des crimes les plus abominables (§)?

(§) Dans le changement, d'après lequel cette Tragédie ſe joue aujourd'hui, *Macbeth* meurt ſur le théâtre, & termine ſa vie en récitant quelques vers de la compoſition de *Garrick*, ſe rappellant ſes fautes, ſon aveuglement, les Magiciennes, & la punition dont il étoit menacé dans l'avenir.

L'art du Comédien paroît à la plûpart des Spectateurs, une diſpoſition méchanique des membres, & un art de débiter comme un perroquet; en effet, c'eſt-là tout le mérite des Acteurs ordinaires. Mais un grand talent va bien au-delà de ces bornes étroites & vulgaires; il pourſuit la nature dans la multiplicité de ſes replis, il en pénètre les plus profonds abîmes, & ſaiſit mille beautés, que l'art ni la ſimple méthode n'apperçoivent jamais. Un eſprit ordinaire peut apprendre à entrer ſur la ſcène, par un côté ou par un autre, à ſe placer à telle ou telle place, à élever ici la voix, à l'abaiſſer là; mais ſi les mouvemens & le débit ne ſont pas dirigés par une connoiſſance parfaite du monde, & par un ſentiment naturellement juſte, on n'atteint pas à un plus haut dégré de mérite, on n'acquiert qu'une froide régularité.

Le génie de *Garrick* n'enchaîne pas ſeulement notre ſentiment fugitif, il laiſſe encore dans notre ame une impreſſion durable, & pour ainſi dire une ſubſtance morale dont elle ſe nourrit long-tems.

Quin, *Sheridan*, *Barry*, *Powell*, *Holland* & *Smith*, furent moins heureux dans la repréſentation de ce grand rôle.

TOME TROISIÉME.

NOTES SUR MACBETH.

ACTE PREMIER.

Scène 5, pag. 275, à la fin.

Holingshed dit, que *Duncan*, pendant l'armiſtice précédent, envoya aux Danois une quantité de vins mêlés de graines *ſoporatives*, ſous prétexte de leur procurer des vivres, & que dans l'aſſoupiſſement où cette boiſſon les plongea la nuit ſuivante, il les maſſacra. *Banquo* fait alluſion à ce fait, qui étoit alors un évènement récent. *Steevens.*

Scène 7, pag. 281.

Le procédé du *Thane* de *Cawdor*, s'accorde preſque dans toutes les circonſtances, avec ce que *Stowe* raconte de l'infortuné Comte d'*Eſſex*. Cette alluſion devoit produire le plus grand effet ſur les Spectateurs, dont pluſieurs avoient été les témoins oculaires de cette exécution, qui avoit enlevé à ce ſiècle un de ſes plus grands ornemens, & privé *Southampton*, protecteur de *Shakeſpeare*, de ſon plus intime ami. *Steevens.*

Scène 8, pag. 288, lig. 23.

Arrête, arrête. Penſée empruntée de l'ancien droit de la guerre, qui impoſoit la peine de mort à celui qui donnoit encore un coup à ſon adverſaire, après qu'un troiſième, pour les ſéparer, avoit crié, *arrêtez*. *Tollet.*

Ibid. ligne 25.

Steevens remarque ici l'inſenſibilité féroce de *Lady Macbeth*, qui ſe décèle dans les moindres traits, même dans cette apoſtrophe, dont l'objet eſt bien plus de diriger déjà les idées de ſon mari vers ſon affreux projet, que de lui marquer ſa tendreſſe & ſa joie de ſon retour.

Scène 11, *page* 296, *ligne* 1.

Les motifs qu'emploie *Lady Macbeth*, pour perſuader le meurtre à ſon mari, prouvent la connoiſſance que Shakeſpeare avoit du cœur humain. Sa femme lui repréſente l'excellence du courage, idée brillante, dont les hommes ſe ſont de tout tems laiſſés éblouir, & qui tantôt anime le conquérant au combat, & le voleur à l'aſſaſſinat. *Macbeth* détruit le ſophiſme, en diſtinguant la vraie valeur de la fauſſe, & cela en un vers & demi, qui eſt ſublime. Cette réponſe convient ſur-tout ici. Car rien n'eſt plus ſenſible à un homme de guerre, que de s'entendre accuſer de lâcheté par une femme. —— *Lady Macbeth* lui rappelle enſuite les ſermens par leſquels il s'eſt engagé à aſſaſſiner le Roi; ſecond artifice ſophiſtique, par lequel on tâche ſouvent de tromper ſa conſcience, en croyant que ce qui ſeroit un crime chez les autres, eſt vertu chez nous. Conformément à ce plan, Shakeſpeare ne devoit rien objecter à ce motif, quelque facilité qu'il eût à le détruire; car une obligation poſtérieure ne fait pas ceſſer celle qui l'a précédée, & les devoirs que nous nous ſommes impoſés, ne vont pas au-delà de ceux que nous preſcrit l'Etre ſuprême. *Johnſon.*

Acte 2, *ſcène* 1, *page* 300, *lig.* 4.

On voit ici que *Banquo* avoit eu un ſonge qui l'exci-

toit à faire quelque entrepriſe pour l'accompliſſement de la prédiction des Sorcières, & qui lui fit horreur à ſon réveil. Shakeſpeare préſente ici un beau contraſte entre le caractère de *Banquo* & celui de *Macbeth*. *Banquo* prie, même dans le ſommeil, la Divinité d'écarter de ſon eſprit la tentation des mauvaiſes penſées; tandis que *Macbeth* court au devant de la tentation, & ajoute à ſon projet des projets criminels, pour accélérer ſes deſſeins. L'un voudroit repouſſer le ſommeil, dans la crainte qu'il a de ſe voir encore tourmenté par les mêmes ſpectres, tandis que l'autre ſe prive de tout repos, dans l'impatience où il eſt de commettre l'aſſaſſinat qu'il médite. *Steevens.*

Scène 2, *page* 203, *lig.* 21.

Johnſon lit *ſlides*, ſe gliſſe: *Steevens* préfére *ſtrides*, enjambe, & l'explique par les grands pas que l'on fait ordinairement dans l'obſcurité, pour voir ſi l'on peut appuyer ſon pied en ſûreté, & par ceux que les aſſaſſins & les voleurs font par la même raiſon, & auſſi dans la vue de diminuer le nombre de leurs pas, & de répéter le moins ſouvent qu'il eſt poſſible, le bruit des pieds appliqués ſur la terre.

Ibid. page 308, *ligne* 6.

Warburton change *death* en *birth*; *la naiſſance de la vie de chaque jour.* Sa raiſon eſt, que l'idée de la mort ne lui paroît pas ſupportable auprès des autres effets bienfaiſans du ſommeil qui ſont nommés ici; mais il me paroît qu'il eſt ici queſtion d'un jour paſſé dans le chagrin, auquel un ſommeil déſiré met fin, comme la mort.

Ibid. page 310, ligne 3.

On regardoit le ſang blanc comme le ſigne de la lâcheté.

Scène 7, page 321, à la fin.

Holingshed raconte la plûpart des merveilles rapportés ici comme des évènemens arrivés à la mort du Roi *Duffe*; celui-ci ſur-tout, que des chevaux d'une ſingulière beauté avoient mangé leur propre chair. La circonſtance auſſi que *Macbeth* tue les pages de *Duncan*, eſt venue du maſſacre des Officiers de *Duffe*. *Steevens.*

Acte 3, Sène 3, page 337, ligne dernière.

But in them nature's copy's not eternal. —— *Johnſon* explique *copy* par le mot *leaſe*, qui ſignifie un bail à loyer, le ſens ſeroit alors: la nature ne leur a pas loué leur vie pour l'éternité.

Scène 5, page 343, ligne pénultième.

En liſant avec Johnſon: *Tis better thee without, than he within*; voici le ſens: Il vaut mieux que le ſang de *Banquo* ſoit ſur ton viſage, que dans ſes veines. Cette leçon eſt préférable.

Acte 4, Scène 2, page 362.

On a critiqué le Poëte, d'avoir fait paroître *Hecate* avec les Sorcières du commun, & d'avoir mêlé la ſuperſtition des tems anciens & modernes l'une avec l'autre. Cependant on peut l'excuſer. *Debrio*, dans ſon *Diſquis. mag. l. 2, quæſt. 9*, cite un paſſage d'*Apuleïus*, (*de quâdam caupona*,

Regina ſagarum,) & il ajoute : (*ut ſcias, etiam tunc quaſdam ab iis hoc titulo honoratas*). Steevens.

Scène 6, page 389.

Malcolm reconnoît au coſtume Écoſſois, que *Roſſe* eſt ſon compatriote. *Steevens.*

VI.

SUR LA TRAGÉDIE

DE CYMBELINE.

La neuvième Nouvelle de Boccace, de la ſeconde *Giornata*, eſt ordinairement regardée comme la ſource de cette Tragédie.

Quelques Marchands Italiens, que leurs affaires arrêtoient à Paris, ſoupoient habituellement enſemble dans une Hôtellerie. Un jour la converſation tomba ſur leurs femmes qu'ils avoient laiſſées à la maiſon. L'un dit: j'ignore ce que fait la mienne en mon abſence; mais ce que je ſais, c'eſt que quand je ne ſuis pas avec elle, je m'accommode du premier objet qui me plaît, & que je fais mon poſſible pour gagner ſon amour. Un autre dit, qu'il en faiſoit autant; car, ajoute-t-il, je puis croire de ma femme ce que bon me ſemble, elle n'en fera pas moins ce qu'il lui plaira. Un troiſième étoit du même ſentiment; enfin ils s'accordèrent tous à penſer que leurs femmes ſauroient bien profiter de l'abſence de leurs maris. Il n'y eut qu'un Marchand de Gênes, nommé *Bernabo Lomillin*, qui les contredit, & qui ſoutint qu'il avoit l'épouſe la plus vertueuſe & la plus parfaite qui fût en Italie (1): elle eſt, dit-il, d'une beauté raviſſante,

(1) *Manni* dans, ſon *Hiſtoria del Decamerone*, *pag.* 213, remarque que Boccace, dans cette Hiſtoire, a très-bien obſervé le coſtume des

dans la fleur de ſa jeuneſſe, & parfaitement entendue dans les affaires du ménage ; elle lit, elle écrit & parle comme un Négociant ; ajoutez qu'elle eſt prudente, intelligente, agréable, & ſi vertueuſe & ſi ſévère dans ſa conduite, que je pourrois être abſent d'elle pendant dix ans, ſans craindre de ſa part la moindre infidélité.

Un jeune Négociant de *Piacenza*, nommé *Ambrogivolo*, rit de ces éloges, & demanda à *Bernabo*, ſi par haſard il avoit obtenu de l'Empereur un privilège particulier ſur les autres hommes ? — Non, dit *Bernabo*, ce n'eſt pas l'Empereur qui m'a accordé ce privilège, mais Dieu. *Ambrogivolo* ſoutint que c'étoit une erreur & une confiance aveugle ; qu'une femme penſoit & agiſſoit comme une autre femme ; que les hommes qui avoient naturellement plus de fidélité & de conſtance, ne pouvoient cependant pas réſiſter à certaines tentations ; qu'on devoit bien moins attendre du beau ſexe, qu'il fit une longue réſiſtance aux prières des hommes, à leurs éloges, à leurs préſens, & à mille autres ſéductions. *Bernabo* lui répondit, qu'il n'y avoit que les femmes indifférentes à la honte & à l'honneur, qui puſſent violer leur fidélité ; mais que cela n'étoit pas à craindre de la part des femmes vertueuſes & ſpirituelles, comme l'était la ſienne. — Sans doute, dit *Ambrogivolo*, que s'il pouſſoit, ſur le champ, à chaque infidelle, un ſigne d'infidélité, elles prendroient plus garde à elles ; mais ce ſigne viſible ne paroît pas, le délit n'eſt pas apperçu. Il croyoit, par plus d'une expérience, être bien convaincu de ce qu'il

---

Nations. *Jacopo Bracelli* parle de cette femme de Gênes, dans ſon Livre *de Claris Genueſibus, &c. pag. 533.*

avançoit, & ſe promettoit de faire en très-peu de tems chanceler la fidélité de la plus fière Honeſta. *Bernabo* paria ſa tête contre mille florins d'or qu'il échoueroit auprès de ſa moitié. Je ne puis rien faire de votre tête, répondit *Ambrogivolo*; mais pariez cinq mille florins contre mille, je vous promets d'aller à Gênes, & dans trois mois, à compter du jour de mon départ, de vous rapporter un des plus précieux bijoux de votre épouſe, avec des preuves ſi convainquantes, que vous ſerez forcé d'avouer ma victoire. Promettez-moi ſeulement de ne point aller à Gênes pendant ce tems-là, & de ne pas écrire. — *Bernabo* accepta la propoſition avec joie. Les autres Négocians au contraire en craignoient des ſuites fâcheuſes, & tâchèrent d'éluder la gageure. Mais ceux-ci n'en démordirent pas, & le pari fut rédigé dans un écrit en forme. Quelques jours après, *Ambrogivolo* partit pour Gênes, & *Bernabo* reſta à Paris, conformément à leur convention.

Auſſi-tôt que *Ambrogivolo* fut à Gênes, il s'informa ſecrétement de la conduite de l'héroïne, & il entendit par-tout confirmer les éloges que lui avoit donnés ſon mari. Il déſeſpéroit déjà de réuſſir, lorſque le haſard lui fit connoître une pauvre femme qui avoit un libre accès dans la maiſon de la *Donna Zinevra*. Il l'engagea à force d'argent à lui prêter ſon miniſtère. Il fit faire une caiſſe, ſe mit dedans; la vieille joua ſon rôle: elle feignit des affaires indiſpenſables qui l'appelloient à la campagne pour quelques jours, & pria la *Donna Zinevra* de garder cette caiſſe dans ſa chambre à coucher. Cette prière lui fut accordée, & la caiſſe où étoit *Ambrogivolo*, fut portée au lieu convenu. *Zinevra* alla ſe coucher à l'heure accoutumée, & lorſqu'elle fut endormie, *Ambrogivolo*

ſortit tout doucement de la caiſſe, & à la faveur d'une bougie qui brûloit la nuit, il examina les tableaux & tous les meubles de l'appartement. Enſuite il ſe gliſſa auprès du lit, ſouleva légèrement la couverture, & chercha à découvrir quelques marques qui puſſent lui ſervir à tromper plus aiſément le mari. Enfin, il apperçut ſous le ſein gauche un ſigne très-viſible couvert de poils couleur d'or. Charmé de ſa beauté, il délibéra longtems s'il l'éveilleroit; mais réfléchiſſant à ſa vertu inébranlable, il s'en abſtint. Vers le matin, il ſe remit dans la caiſſe, & prit une bourſe, une ceinture & d'autres bagatelles. La nuit ſuivante ſe paſſa de même, & le jour ſuivant, la vieille revint prendre ſa caiſſe. *Ambrogivolo* quitta auſſi-tôt Gênes, & arriva à Paris même avant le terme fixé.

Il fit appeller *Bernabo* & les Marchands qui avoient été préſens à la gageure, & leur déclara qu'il avoit gagné. Il ſe glorifia de ſa victoire, montra les preuves dont il s'étoit muni, comme s'il les eût reçues de la Belle en préſent, & fit la deſcription de la chambre à coucher. Cependant *Bernabo* ne trouvoit pas ces preuves ſuffiſantes; *Ambrogivolo* propoſa de citer une circonſtance qui, ſelon lui, ne devoit laiſſer aucun doute. Il parla du ſigne qu'il avoit obſervé ſous le ſein de *Zinevra*. A ce mot fatal, *Bernabo* ne douta plus, lui paya la gageure, quitta Paris, & s'en retourna à Gênes, plein de rage contre ſon infidelle. Il alla d'abord à ſa maiſon de campagne, ordonna à un valet de tenir prêts deux chevaux, & de porter une lettre à ſa femme, par laquelle il lui mandoit de venir le joindre avec ce valet, à qui il avoit ordonné de la maſſacrer en chemin dans un lieu favorable à ce forfait.

Zinevra lut cette lettre avec beaucoup de joie, & prépara tout pour le départ du lendemain; elle partit ſeule avec le valet. Lorſqu'ils arrivèrent dans une vallée éloignée & déſerte, environnée de hauts arbres; le valet jugeant ce lieu très-propre pour l'exécution de l'ordre de ſon maître, s'arrêta tout-à-coup, tira un long poignard, ſaiſit ſa maîtreſſe par le bras, & lui dit de recommander ſon ame à Dieu. Sa frayeur, ſes larmes, ſes repréſentations & les aſſurances de ſon innocence attendrirent le valet; *Zinevra* lui dit qu'il pouvoit en même-tems éviter un crime, contenter ſon mari, & la ſauver; c'étoit de lui donner ſon ſurtout & ſon chapeau, & de porter à ſon mari ſes vêtemens, pour preuve de ſa mort. Elle lui promit auſſi de s'éloigner & de ſe tenir cachée, pour le mettre à l'abri de toute découverte. Le valet y conſentit, lui donna ſon ſurtout & même de l'argent; il la ſupplia ſeulement de s'éloigner de Gênes, & ſe rendit près de ſon maître, à qui il annonça que ſa femme étoit tuée, & ſon corps dévoré par les loups.

Cependant *Zinevra* ſuivit un ſentier: ce ſentier la mena dans un petit village où elle paſſa la nuit dans la cabane d'une vieille femme, qui lui vendit un habit de matelot; elle le mit, & le jour ſuivant, elle ſe tranſporta ſur le bord de la mer; elle y trouva un Catalan, dont le vaiſſeau ne faiſoit que d'aborder. Elle lui offrit ſes ſervices. Le Catalan la prenant pour un homme, la reçut. *Zinevra* prit le nom de *Sicurano*, s'embarqua avec ſon nouveau maître, & gagna bientôt ſa faveur par ſa fidélité & ſon exactitude à le ſervir.

Peu de tems après le Catalan fit un voyage à Alexandrie, emporta avec lui de très-beaux faucons, dont il fit préſent au Sultan, qui le fit manger ſouvent à ſa table.

table. *Sicurano* ne quittoit pas ſon maître, il plut tellement au Sultan, qu'il pria le Catalan de lui céder cet Eſclave ; ce qu'il fit avec quelque regret. *Sicurano* ſe fit bientôt aimer du Sultan, qui lui donna toute ſa confiance. Un jour il l'envoya, en qualité de Commandant de la garde à Acri, où ſe tenoit tous les ans une foire conſidérable. Parmi la foule de Commerçans qui s'y trouvoient, il y avoit pluſieurs Italiens, avec leſquels *Sicurano* s'étoit lié particulièrement. Un jour étant dans un magaſin de Marchands Vénitiens, il apperçut une ceinture & une bourſe, qu'il reconnut d'abord pour les ſiennes. Il demanda ſi elles étoient à vendre ? On appella *Ambrogivolo* qui en étoit le poſſeſſeur. *Ambrogivolo* dit que ces effets lui appartenoient, qu'à la vérité ils n'étoient pas à vendre, mais que s'ils lui plaiſoient, il offroit de lui en faire préſent. Ayant lié converſation avec lui, il ſe vanta d'avoir reçu ces préſens d'une *Donna Zinevra* de Gênes, avec laquelle il avoit paſſé une heureuſe nuit, & raconta de ſuite les circonſtances de la gageure. Tout-à-coup *Sicurano* vit dans cet homme l'auteur de ſon malheur, & réſolut de s'en venger d'une manière ſanglante. Il fit parler plus clairement *Ambrogivolo*, & l'amena à lui découvrir toute la tromperie. Enſuite *Sicurano* l'attira à Alexandrie, & parvint à engager *Bernabo* à l'accompagner avec quelques Marchands de Gênes. Bientôt *Ambrogivolo* & *Bernabo*, ſur la requiſition de *Sicurano*, furent ſommés de paroître devant le Sultan ; & le premier fut contraint de confirmer la vérité de ce qu'il avoit avancé ſur la femme de *Bernabo*. Il avoua tout, & *Bernabo* confeſſa pareillement qu'il avoit fait aſſaſſiner ſa femme en punition de ſa prétendue infidélité. *Sicurano* ſupplia le Sultan de faire

punir le fourbe, & de pardonner à celui qui avoit été trompé ; lui promettant de faire paroître l'infortunée *Zinevra*. Auſſi-tôt que ſa demande lui fut accordée, elle ſe jetta aux pieds du Sultan, & ſe découvrit à lui ; elle ſe rejetta enſuite dans les bras de *Bernabo*, & lui pardonna le paſſé. Le Sultan commanda ſur le champ qu'on attachât *Ambrogivolo* à un poteau, qu'on lui enduisit tout le corps de miel, & qu'on le laiſſât mourir ainſi expoſé au ſoleil. Tout ſon bien fut adjugé à *Zinevra*, qui, outre des préſens conſidérables, obtint la permiſſion de s'embarquer avec ſon mari dans un vaiſſeau qui retournoit à Gênes, où ils vécurent enſemble dans l'opulence & le bonheur (1).

La reſſemblance de cette hiſtoire, avec une partie de la fiction de cette Tragédie, eſt frappante. Cependant il ne paroît pas que Shakeſpeare l'ait priſe immédiatement dans une traduction de Boccace, mais plutôt dans un ancien Livre d'Hiſtoires, intitulé : *Weſtward for ſmelts*,

---

(1) On trouve encore cette Hiſtoire dans l'ancien Livre : *Badinages avec la vérité*, pag. 9, ſous le titre : « Comment un Marchand perdit, » ſur la fidélité de ſon épouſe, cinq mille couronnes qu'il avoit pariées » avec quelqu'un qui les gagna par un menſonge & fourberie ; c'eſt » pourquoi le Marchand fit égorger ſa femme, qui fut pourtant con- » ſervée ſecrétement, ſon innocence fut trouvée merveilleuſement quel- » ques années après, le menſonge du fourbe découvert, & cruellement » puni ». *Jean Sachs* a fait auſſi une Pièce ſur ce Conte de Boccace, que *Ehrnhold* dit expreſſément dans ſa Préface avoir été la ſource où il a puiſé : cette Pièce eſt intitulée : *Comédie en neuf perſonnages*, où la Femme innocente (Genevra) : elle eſt en cinq actes. Voyez le troiſième Livre de ſes Poéſies, (*Nuremb.*, 1589, *fol.*) *part.* 2, *pag.* 8.

où l'on trouve une imitation de cette Nouvelle, avec quelques changemens (1). Cependant les deux Hiſtoires s'accordent dans le fonds.

Au reſte, il eſt ſingulier que Shakeſpeare ait cherché à fondre dans l'Hiſtoire véritable, les circonſtances romaneſques de ce conte, ou plutôt qu'il n'ait donné à ſes perſonnages que les noms de l'Hiſtoire. Car, dans les Auteurs anciens & modernes, il n'eſt guères fait mention de *Cymbeline* ou *Cynobelin*, Roi des Bretons, ſous le règne de l'Empereur Auguſte (2); ſinon qu'il avoit avoit refuſé de payer aux Romains le tribut qu'il leur avoit promis, & qu'enſuite, l'Empereur lui ayant envoyé des Ambaſſadeurs pour le menacer de la guerre, il s'étoit arrangé pour le paiement de ce tribut. Shakeſpeare trouva cette circonſtance dans *Holingshed*: le reſte eſt de ſon invention. Si l'endroit où le Poëte s'eſt écarté de la Nouvelle de Boccace, & la ſuite des Avantures d'*Imogène*, occaſionnées par la réſolution qu'elle avoit priſe de ſe traveſtir, eſt purement de ſon fonds, ou ſi, comme cela lui eſt arrivé quelquefois, il a fondu deux Hiſtoires en une, c'eſt ce qu'on ne ſauroit décider avec certitude. Mais en mêlant le romaneſque avec la véritable Hiſtoire, il n'avoit peut-être en vue que de donner

(1) *Franceſco Sanſovino* a inſéré cette Hiſtoire avec des changemens dans le commencement, parmi ſes Nouvelles. Voyez *Manni. l. c. pag.* 213. C'eſt peut-être de là qu'elle a été traduite dans l'ancien Livre d'Hiſtoires Anglaiſes.

(2) Il eſt fait mention de ce Roi, dans *Dionis Caſſii, Hiſt. Rom. l.* LX, *ch.* 20. [*ed. Reimar, pag.* 957]. *Sueton. in Calig. c.* 44. Voyez auſſi *Rapin Thoyras, Hiſt. d'Angl. vol.* 1, *pag.* 31, *Henry's Hiſtory of great Britain.* [*Lond.* 1771, in-4°.] *Vol.* 1, *pag.* 17.

à cette Pièce plus de rapport avec ſes compatriotes, & d'y jetter par là plus d'intérêt.

On ne peut nier que ce mêlange n'ait introduit du louche & des diſparates dans la Tragédie de Shakeſpeare. Mais on ſait déjà que le Poëte a aſſez de beautés par devers lui, pour mériter une juſte indulgence ſur les fautes de cette eſpèce; & il falloit que Madame *Lenox* fût bien atteinte de la manie de la critique, pour lui faire un reproche ſérieux d'avoir compromis des Princes en mettant ſous leur nom une aventure de Marchands. Shakeſpeare a-t-il donc déshonoré le rang des perſonnages qui paroiſſent dans cette Hiſtoire, ou les mœurs de ces perſonnages, en attribuant les mœurs d'une Marchande à une Princeſſe, le procédé de deux amis épris de vin, à un héros Anglais, & à un gentilhomme Romain? Qu'y a-t-il dans ce procédé dont une perſonne de plus haut rang ne puiſſe être capable? Il ſe rencontre tant de ſituations dans leſquelles des perſonnes d'un état très-différent peuvent ſe trouver, & dans leſquelles elles peuvent ſe comporter d'une manière toute ſemblable!

Le libre accès que *Jachimo* obtient auprès d'*Imogène*, la permiſſion qu'elle a de conſerver auprès d'elle un domeſtique & un confident de *Poſthumus*; ſon départ à cheval ſans autre ſuite que ce domeſtique; la prétention de *Jachimo*, & le procédé d'*Imogène* à cette occaſion; tous ces incidens ſemblables ſont qualifiés par Madame *Lenox* de diſparates, qui, à ſes yeux, rendent la Pièce inſipide & ridicule. Quiconque peut, comme elle, s'aveugler ſur les beautés rares de cette Tragédie, peut, s'il lui plaît, ſe ranger du parti de cet Ariſtarque femelle.

Le romaneſque de cette Tragédie me paroît, à certains

égards, être plutôt une beauté, parce qu'il augmente l'intérêt & le pathétique de la plûpart des ſcènes & des caractères. Il n'eſt pas beſoin d'indiquer ici les plus frappantes beautés de cette Pièce; elles ſe préſentent d'elles-mêmes au Lecteur attentif & non préoccupé, qui admirera cet Ouvrage, malgré ſes irrégularités, comme une production ſublime de l'art dramatique. Quoi de plus doux, de plus ſéduiſant, de plus vrai & de plus naturel; que le caractère d'*Imogène* (1); que les belles ſcènes entr'elle & *Bellarius*, & les deux Princes, &c.

Je dirai un mot des changemens que des Poëtes plus modernes ont faits à cette Tragédie. Le plus ancien eſt de *Durfey*, il eſt intitulé: *The injur'd Princeſs, or the fatal wager. Lond. in-4°.* Je n'en connois que le titre, & que ce que j'en ai vu dans le jugement peu favorable qu'en porte *Gildon* (2). Un troiſième plus moderne eſt de *W. Hawkins* (3), qui a cherché à rendre cette Pièce plus régulière & plus propre à la repréſentation. Cependant on ne joue cette Pièce qu'avec les changemens de *Garrick*, qui y a fait beaucoup de retranchemens, & a donné aux ſcènes une autre forme & une autre diſpoſition. *Garrick*, dans ſa courte Préface, s'excuſe des omiſſions qu'il s'eſt permiſes, ſur l'impoſſibilité de jouer cette Pièce, telle qu'elle étoit, dans une ſoirée. Le Cenſeur dramatique, qui s'étend beaucoup ſur ce nouveau plan

(1) On a vu les Réflexions de *W. Richardſon*, ſur ce charmant caractère, pag. 173.

(2) Dans l'édition Shak. Works [*Lond. 1728*, 10 *vol.* in-8°.] vol. x, pag. 418.

[3] Cymbeline, a Tragedy, altered. From. Shak. 67. *W. Hawkins* Lond. *1719*, *in-8.*

& ſur la repréſentation, porte le jugement ſuivant ſur ces deux Auteurs modernes de *Cymbeline* : « Shakeſpeare, entre les mains de ces deux Meſſieurs, nous paroît être un arbre qui a beaucoup de verdure & de branches inutiles. L'un (*Garrick*) a été ſi parcimonieux & ſi économe dans ſa coupe, qu'il eſt encore reſté une foule d'excroiſſances : l'autre (*Hawkins*) a tellement admiré la fertilité de ſon propre cerveau, qu'il a tronqué ce bel arbre comme un buiſſon, pour l'orner enſuite, comme un Mai, de guirlandes poétiques, qui ſont plutôt des ornemens agréables qu'utiles. *Garrick* a, ſans contredit, le mieux arrangé cette Pièce pour la repréſentation ; mais le changement de M. *Hawkins* plaira beaucoup plus à tout Lecteur qui a le ſentiment poétique, parce qu'il en a rendu, en beaucoup d'endroits, l'expreſſion plus harmonieuſe, & les paſſages obſcurs plus intelligibles ».

Il y a auſſi une imitation en Allemand de cette Tragédie, qui a paru il y a quelques années (†).

(†) Cymbelline, Roi de Bretagne, Tragédie travaillée d'après les matériaux de Shakeſpeare. *Dantzig*, 1772, *in*-8°.

Supplément aux Notes de Cymbeline.

ACTE PREMIER.

Scène 2, pag. 9, ligne 2.

Jeu de mots: *Gall* ſignifie en Anglais le *fiel* & une *noix de galle*. L'amertume eſt propre à tous les deux. *Steevens* obſerve, d'après une ancienne recette, qu'on faiſoit autrefois de l'encre avec du fiel de bœuf.

Scène 4, page 16, ligne 16.

La réponſe du ſecond Lord ne me paroît pas bien intelligible. Peut-être le ſens eſt-il: *Son fer le rendoit comme un débiteur échappé qui regarde la ville avec le dos.*

Scène 5, pag. 21, lig. 17.

Warburton ſoutient avec autant de confiance, que s'il eût été préſent à ces adieux, que les *deux mots charmans* étoient, *adieu, Poſthumus*. Mais Édouard dit qu'*Imogène* auroit bien peu entendu le langage de l'Amour, ſi elle n'avoit pu trouver d'expreſſions plus tendres, que le nom dont on appelloit ſon mari. *Steevens.*

Acte 2, Scène 2, pag. 59, ligne 6.

C'étoit une ancienne coutume de ſemer de joncs les appartemens.

Ibid. page 60, ligne 19.

L'emploi de tirer le char de la nuit étoit attribué au Dragon, à cauſe de la vigilance qu'on lui ſuppoſoit. *Steevens.*

Scène 6, page 81, ligne 1.

C'étoit autrefois la coutume en Angleterre, d'exiger des domeſtiques de la Nobleſſe, en entrant, un ſerment de leur fidélité; comme cela ſe pratique aujourd'hui à la réception des Officiers du Roi. *Percy.*

Scène 7.

Milton dut probablement à ce monologue de *Poſthumus*, les ſentimens qu'il met dans la bouche *d'Adam*, dans le dixième chant du *Paradis perdu*. Steevens.

Acte 3, Scène 3, pag. 95, ligne 13.

L'idée d'un Géant fut toujours confondue avec celle d'un Sarraſin, par les Lecteurs de Romans, qui étoient les ſeuls ouvrages du tems. *Johnſon.*

Ibid. pag. 97, ligne 18.

La crainte d'arriver à la vieilleſſe, ſans proviſions & ſans matière pour parler & pour réfléchir, eſt un ſentiment très-naturel. Il n'eſt point d'homme plus malheureux que le vieillard à qui il ne reſte aucuns plaiſirs de l'ame, quand ceux des ſens l'ont abandonné. *Johnſon.*

Scène 4, pag. 106, lign. 18.

Autre ſens: « Et je m'afflige en ſongeant combien ta mémoire ſera tourmentée de mon ſouvenir, quand une fois tu ſeras raſſaſié de celle qui te poſſéde aujourd'hui ». *Imogène* a toujours l'imagination remplie de l'idée que c'eſt quelque maîtreſſe à laquelle ſon mari la ſacrifie.

VII.

TOME QUATRIÈME.

SUR ROMÉO ET JULIETTE.

Le fonds de cette Tragédie paſſe pour une hiſtoire véritable qu'on croit être arrivée à Vérone au commencement du quatorzième ſiècle. Voici comme la raconte *Girolamo della Corte*, dans ſon Hiſtoire de Vérone.

Sous la Préture d'*Angiolo da Reggio*, cette triſte avanture de deux malheureux Amans arriva dans notre ville. Il y avoit alors à Vérone deux familles très-nobles & très-riches, (*Montrecchi & Capelletti*) qui conſervoient, l'une contre l'autre, une ancienne & ſanguinaire inimitié, ſouvent pouſſée juſqu'à l'aſſaſſinat. Le Prince *Alberto*, prédéceſſeur d'*Angiolo*, avoit tout employé pour les réconcilier; mais toujours en vain; la haine étoit trop profondément enracinée dans leurs cœurs. Cependant *Bartolomeo dalla Scalla* les avoit amenés au point de faire ceſſer toutes hoſtilités & inſultes publiques; & depuis, quand ils ſe rencontroient dans les rues, les jeunes gens cédoient le pas aux anciens, & l'on ſe ſaluoit réciproquement. Au *Carnaval*, tems où les feſtins & les maſcarades commençoient, *Antonio Capelletto*, chef de ſon parti, donna un ſuperbe feſtin auquel il fit inviter quantité de Seigneurs & de Dames. *Romeo Montrecchio*, le plus beau & le plus aimable jeune homme de Vérone, s'y rendit avec quelques-uns de ſes amis, tous maſqués.

On ne le reconnut pas tant qu'il garda ſon maſque, enfin il l'ôta, & ſe mit dans un coin de la ſalle, d'où il pouvoit voir & être vu de toute l'aſſemblée. Chacun s'étonnoit qu'il eût oſé venir dans cette maiſon prendre part aux divertiſſemens; cependant comme il étoit très-aimable, on ne lui en fit aucun reproche. Il étoit encore dans la même place, quand une jeune perſonne d'un beauté raviſſante s'offrit à ſa vue, & lui inſpira le plus violent amour ; elle le remarqua pareillement, & le trouva ſi charmant & ſi beau, qu'elle ſe ſentit atteinte du même trait que lui. Tant que durèrent les plaiſirs du feſtin, ils ne firent que ſe regarder avec les yeux les plus tendres; enfin la danſe aux flambeaux commença, & *Roméo* fut invité à danſer par une femme de qualité. Il fit quelques tours avec elle, & ſe préſenta enſuite à *Juliette* (c'étoit le nom de la jeune perſonne) pour l'engager à danſer avec lui; mais elle danſoit avec un autre. Auſſi-tôt qu'elle s'apperçut qu'il lui touchoit la main de l'autre côté, elle lui dit : *bénie ſoit votre arrivée.* A ces mots il lui ſerra la main, & répondit : *quelle bénédiction puis-je vous apporter, Madame?* Elle repliqua en ſouriant : *ne ſoyez pas ſurpris, Monſieur, ſi je bénis votre arrivée ; car le Signor* Marcuzio *me glace depuis long-tems, & vous avez la bonté de venir me réchauffer.* Le jeune *Marcuzio*, qui danſoit avec elle, avoit toujours les mains plus froides que de la glace. *Roméo* lui répondit, *croyez qu'il m'eſt bien agréable de vous être bon à quelque choſe.* Comme la danſe étoit fort avancée, *Juliette* ne put ajouter que ces mots, *ah ! Je ſuis plus à vous qu'à moi-même !* En ſortant, *Roméo* apprit d'un de ſes amis, que cette jeune perſonne étoit une fille d'*Antonio Capelletto* ; elle apprit auſſi de ſon ancienne

Gouvernante, que le jeune Cavalier s'appelloit *Roméo Montrecchio*, découverte qui lui fut très-déſagréable, & lui donna beaucoup d'inquiétude ſur le ſuccès de ſon amour. A quelques jours de-là, *Roméo* paſſoit la nuit dans une rue, qu'il avoit coutume de traverſer ſouvent, pour voir ſa *Juliette*, dont les fenêtres ouvroient ſur cette rue; & *Juliette*, qui le connoiſſoit à ſon éternuement, ou à quelques ſignes ſemblables, ouvroit auſſitôt ſa fenêtre. La lune luiſoit, & à ſa clarté, ils ſe reconnurent bien tôt, ſe ſaluèrent & parlèrent long-tems de leur amour. A la fin ils convinrent de s'épouſer, quoiqu'il en pût arriver. Ils réſolurent d'employer le miniſtère du Père *Lonardo da Reggio*, Franciſcain, qui devoit aller trouver *Roméo* & lui donner avis de tout. Ce Moine étoit un homme très-ſavant, grand Chymiſte, & en grande relation avec la mère de *Juliette*, dont il étoit le Confeſſeur auſſi-bien que celui de ſa fille; tous les *Montrecchio* & une grande partie de la ville ſe confeſſoient auſſi à lui. *Roméo* alla trouver ce Religieux, & lui raconta tout; le Religieux réfléchit, & crut voir dans cette occaſion un moyen de réconcilier ces deux familles ennemies, & de ſe rendre par-là encore plus agréable au Prince & aux autres perſonnes de conſidération de la ville. Quelque tems après, dans une ſemaine de Carême, *Juliette* & ſa mère allèrent à confeſſe; *Juliette* ſe préſenta la première au confeſſional, & *Roméo* ſe trouva de l'autre côté avec ſon père; le Religieux profita du moment, fit paſſer leurs mains par le grillage du confeſſionnal, & leur donna la bénédiction nuptiale. Quelques nuits après, par le moyen d'une vieille femme de la maiſon, ils conſommèrent le mariage, dans un jardin de *Juliette*, eſpérant que le Religieux, ſuivant ſa promeſſe, opéreroit dans peu la réconciliation des deux Maiſons. Après Pâques,

il arriva que plusieurs *Capelletti* rencontrèrent quelques *Montrecchio*, non loin de la porte de *Borsari*, sur lesquels ils fondirent avec beaucoup d'impétuosité; du nombre des premiers étoit *Tebaldo*, cousin de *Juliette*; il attaqua *Roméo* qui lui porta, en se défendant, un coup à la gorge, & l'étendit mort par terre. Cette malheureuse avanture força *Roméo* à s'éloigner de Vérone, & cet éloignement le plongea dans le désespoir. Il alla à Mantoue, pour n'être pas trop éloigné, & rester à portée de recevoir de tems en tems, par son Confesseur, des nouvelles de sa chère *Juliette*. Celle-ci fut très-sollicitée par ses parens de se marier. Ne sachant que faire dans cet embarras extrême, elle eut recours au Religieux, qu'elle alla trouver sous prétexte de se confesser. Celui-ci promit de lui envoyer une poudre qui la plongeroit dans un sommeil léthargique, semblable à celui de la mort. Il l'assura que lorsqu'on la croiroit morte, & qu'on l'auroit mise dans le tombeau de sa famille qui étoit dans l'Église de son Couvent, il iroit pendant la nuit lui porter d'autres habillemens, & l'enverroit ainsi à Mantoue auprès de *Roméo*, qu'il alloit instruire de tout. *Juliette* prit la poudre, qui produisit l'effet promis. Elle fut enterrée dans l'Église des Franciscains, & le Religieux donna avis à *Roméo* de tout le mystère. Cependant *Roméo* qui avoit déjà, par une autre voie, appris la mort de sa *Juliette*, étoit parti sur le champ pour Vérone, suivi d'un valet, & y étoit arrivé le soir même du jour qu'on l'avoit enterrée; ce qui l'empêcha de recevoir les nouvelles que lui avoit adressées le Religieux. Pendant la nuit, il alla à l'Église avec son valet, ouvrit le tombeau qui étoit près du cimetière, y entra, versa sur le corps de *Juliette* les larmes les plus amères & les plus tendres,

réſolut, dans l'excès de ſon déſeſpoir, de ne pas vivre plus long-tems, prit du poiſon qu'il avoit apporté avec lui, & tomba à côté de ſa bien aimée; au moment même où le Père *Lonardo* entroit dans le tombeau, pour accomplir ſa promeſſe. Son ſang ſe glaça à la vue du ſpectacle inattendu qui s'offrit à ſes yeux. *Juliette* revenue inſenſiblement à elle-même, apperçoit ſon cher *Roméo* étendu mort à ſes pieds; la douleur la ſaiſit au point qu'elle rendit le dernier ſoupir à côté du corps de ſon amant. Le Prince fut informé dès le jour ſuivant de cette cataſtrophe, & alla lui-même au tombeau, où s'étoit aſſemblé une foule de gens de la ville. Il ſe fit tout raconter, & ordonna qu'on fît à ces deux infortunés amans les plus ſuperbes funérailles, auxquelles aſſiſtèrent les deux familles avec beaucoup de magnificence. Les deux amans furent enterrés dans le même tombeau...

Dalla Corte aſſure à la fin de ſon Hiſtoire, qu'il a vu ſouvent les reſtes de ce tombeau.

L'hiſtoire que raconte ici de *Dalla Corte*, étoit trop extraordinaire & trop romaneſque dans ſon eſpèce, pour qu'elle échappât aux Écrivains Italiens, qui en avoient écrit différens récits, même avant que cette Hiſtoire-ci parût. D'abord ce Conte fut donné ſeul par un Anonyme, & imprimé, comme l'annonce *Steevens*, à Veniſe en 1549, & réimprimé en 1553. *Capelle* dit qu'il poſsède cette nouvelle édition. . . M. *Leſſing* m'a communiqué une ancienne Nouvelle qu'il avoit trouvée parmi les papiers mis au rebut dans la Bibliothèque de *Wolfenbutel*; ſuivant toute apparence, elle eſt plus ancienne que l'édition citée par *Steevens*. Le défaut de date fait même conjecturer ſon ancienneté. C'eſt vraiſemblablement la

même Nouvelle dont lui & *Capelle* veulent parler ; on ne peut pas bien l'assûrer, attendu qu'ils ne citent de la leur aucune circonstance, pas même l'intitulé. La mienne a été pareillement imprimée à Venise, chez *Benedetto de Bendoni*, *in*-8°. & a pour titre : *Historia Novellamente ritrovata di due nobili amanti*, &c. On y trouve en tête une dédicace pompeuse : *Alla bellissima e leggiadra Madonna Lucina Savorgnana* (1), que l'Auteur anonyme appelle sa proche parente. Dans cette épître, il déclare qu'il est lui-même un amant malheureux, & dit que ce sera son dernier ouvrage poétique. Il raconte dans son introduction qu'un jour il alloit de Friuli à Udine, accompagné d'un de ses gens (un *Veronesian*) & comme il étoit enfoncé dans des pensées tristes & accablantes sur ses malheureuses amours, un de ses compagnons de voyage cherchant à le distraire, lui exposa les tristes suites de l'amour, & lui raconta, à cette occasion, l'histoire tragique de *Roméo* & *Juliette*. Je parlerai de cette Histoire après en avoir cité deux autres.

Bandello, Nouvelliste Italien connu, a pareillement traité un Conte dont cette Histoire fait le sommaire. Il a beaucoup de ressemblance en plusieurs endroits avec l'ancienne ; le ton de la narration en est un peu plus agréable & moins fatiguant, mais n'est pas exempt de la prolixité ordinaire à ses compatriotes, il est intitulé : *La Sfortunata morte di due infelicissimi amanti*, &c.

---

(1) Je trouve dans *Fontanini* (Vol. II, pag. 99) une collection de Poésies funèbres, intitulé : *Lagrime di diversi nobilissimi spiriti*, &c. mise au jour en 1599, *in*-4°. — Cette *Savorgnana* est sans doute la même personne ; cependant il ne s'ensuit pas nécessairement que cette collection ait été faite aussi-tôt après sa mort.

Boiſtel qui a pris ſes *Hiſtoires tragiques* continuées par *Belleforeſt*, dans *Bandello*, raconte auſſi cette hiſtoire, XVIII. *Hiſtoires tragiques, extraites des Œuvres italiennes de Bandel*, &c. Dans la nouvelle forme qu'il leur a donnée, comme dans ſes autres Contes, il s'eſt écarté de ſon original, & y a fait des changemens & pluſieurs additions.

Ces trois narrations s'accordent dans le fonds, autant avec l'Hiſtoire de *Dalla Corte*, qu'avec elles-mêmes; mais dans les détails, elles s'écartent autant de cette Hiſtoire, qu'elles s'écartent l'une de l'autre. Voici ces différences principales.

L'Hiſtorien ne fait point mention de l'amour ancien & peu favoriſé de *Roméo*; les trois conteurs en inſinuent quelque choſe, ſans citer le nom de ſon Amante, & allèguent le chagrin de cet amour, comme la cauſe qui donna lieu à ſes amis de l'engager à chercher à une diſtraction dans la danſe.

Dans l'ancienne Nouvelle, l'accord du mariage entre les deux Amans ne ſe fit pas d'abord la première nuit que la lune éclairoit, mais dans une autre où il étoit tombé beaucoup de neige, & après que *Roméo*, qui étoit ſous les fenêtres de *Juliette*, l'eut priée auparavant, quoiqu'en vain, de le laiſſer entrer dans ſa chambre. Dans *Bandel* & *Boiſtel*, cet accord ſe fait tout de ſuite dès leur premier entretien.

Le Moine ne s'appelle pas *Lonardo* dans les trois narrations, mais *Lorenzo da Reggio*. Suivant l'ancienne Nouvelle, *Roméo* & *Juliette* paſſent, après la bénédiction nuptiale, la première nuit enſemble, & puis pluſieurs autres. *Boiſtel* & *Bandel* font précéder un entretien dans la chambre de *Juliette*, où *Roméo*, aidé de ſon valet, s'eſt introduit avec une échelle de corde. Le premier

fait ſeulement du jardin le lieu de la ſcène de leur tendre union; dans le ſecond, c'eſt la chambre de *Juliette*.

Suivant l'Hiſtoire, *Roméo* dans l'attaque des *Montrecchio* & des *Capelletti*, fut forcé, pour ſe défendre, de s'attaquer à *Tibaldo*, comme le diſent les Conteurs modernes; l'ancienne nouvelle allègue le maſſacre de quelques-uns de ſes amis, pour juſtifier l'ardeur avec laquelle il tua, malgré lui, ſon adverſaire. Dans Shakeſpeare, c'eſt de même la mort de ſon ami *Mercutio*, qui l'excite à la vengeance.

Suivant la Nouvelle, *Roméo* & *Juliette* prennent congé l'un de l'autre dans la cellule de *Lorenzo*. Selon *Bandel*, c'eſt dans le jardin; & dans *Boiſtel* & *Bandel*, c'eſt dans la chambre de *Juliette*.

Dalla Corte ne nomme point le jeune homme auquel les parens de *Juliette* devoient la marier; l'ancien Nouvelliſte le nomme ſeulement un Comte de *Lodrone*, le Moderne & ſon Traducteur y ajoutent le nom de *Pâris*.

Selon le récit du Nouvelliſte, *Juliette*, qui dans ſon embarras extrême, a recours au Père *Lorenzo*, lui demande du poiſon, afin de le boire le jour arrêté pour ſon mariage avec le Comte *Pâris*. *Bandel* fait ici une amplification à ſa manière. D'abord *Juliette* demande ſeulement au Religieux des habits d'homme, afin de ſe rendre *incognito* auprès de *Roméo* à Mantoue; mais comme *Lorenzo* les lui refuſe par de bons motifs, elle lui demande du poiſon; & en place de poiſon, il lui donne une potion ſoporative. Dans *Boiſtel* elle déclare ſeulement qu'elle eſt réſolue à s'ôter la vie plutôt que de conſentir à épouſer *Pâris*; & cette réſolution détermine *Lorenzo* à lui offrir ſon remède.

L'Hiſtorien ne fait point mention de ſon retour auprès de

de ſa mère, ni de ſa feinte ſoumiſſion aux volontés de ſon père; les Auteurs des trois Contes s'accordent ſur cette circonſtance.

Ces derniers s'écartent encore de l'Hiſtorien, en ce que *Lorenzo*, ſelon eux, envoie à Mantoue un Frère de ſon ordre, qui, ſuivant l'ancienne Nouvelle, manque *Roméo*, & ne peut lui remettre la lettre. Au contraire, ſuivant les deux Auteurs modernes, comme ſuivant Shakeſpeare, ce frère eſt ſoupçonné d'apporter le mauvais air d'une maladie contagieuſe, & retenu à Mantoue dans un Couvent. Il n'eſt pas fait mention non plus dans cette Nouvelle de la lettre que *Roméo* écrit à ſon père après la réſolution qu'il a priſe de mourir. Un fait ſur lequel ils s'accordent tous trois, c'eſt qu'il vient à Vérone traveſti, après s'être muni auparavant de poiſon, pour exécuter ſon deſſein. L'ancienne Nouvelle & *Bandel*, diſent ſeulement qu'il avoit fait proviſion de poiſon, & *Bandel* dit qu'il ne révéla qu'à ſon valet le nom du Marchand qui le lui avoit vendu; *Boiſtel* le lui fait d'abord acheter chez un Apothicaire.

L'inſtant où *Juliette* revient de ſon aſſoupiſſement, n'eſt pas raconté d'une manière uniforme. Suivant les Nouvelles de l'Anonyme & de *Bandel*, elle s'éveille avant l'arrivée de *Lorenzo*, & avant la mort de *Roméo* qui la tenoit embraſſée, & qu'elle prend d'abord pour *Lorenzo*, encore étourdie de ſon ſommeil, ce qui lui fait ſoupçonner quelque fourberie. Tous les deux la font enſuite mourir de même que *Dalla Corte*, d'un excès de déſeſpoir, & à force de retenir ſon haleine. Mais dans *Boiſtel* elle ne s'éveille qu'après que *Lorenzo* eſt arrivé, & que *Roméo* eſt déjà mort, & elle ſe perce d'un poignard qu'elle arrache du côté de *Roméo*.

Bandel n'entre pas dans autant de détails ſur ce qui ſe paſſa après la mort des deux Amans, que le font les anciens Écrivains & le françois. Le récit de ce dernier s'accorde parfaitement avec le dénouement de Shakeſpeare.

En général, on ſe ſera déjà apperçu dans cette comparaiſon, que la plûpart des changemens que *Boiſtel* a faits dans cette Hiſtoire, ſe trouvent auſſi dans Shakeſpeare, & ſi l'on lit en entier cette hiſtoire très-circonſtanciée, on remarquera aiſément la reſſemblance de la Tragédie angloiſe avec le conte françois de *Roméo* & *Juliette*, non-ſeulement dans les détails hiſtoriques, mais encore dans la manière de repréſenter les caractères du père, celui de la Gouvernante, & même dans pluſieurs diſcours & dialogues des perſonnes qui y font un rôle. On conjecturera naturellement que Shakeſpeare devoit avoir connu cet Ouvrage de *Boiſtel*, ne fût-ce que par une ancienne traduction Angloiſe en vers, qu'un inconnu fit paroître à Londres en l'année 1562, *in*-8°, ſous ce titre: *The Tragical hiſtorie of Romeo and Juliet* (1). Je n'ai pas cet ancien Poëme entre les mains; mais *Capel* aſſure que notre Poëte l'a ſuivi dans tout le cours de ſa fable, & qu'il en a même emprunté quelques penſées & quelques expreſſions; la traduction de cette hiſtoire, *in Painter Palace of pleaſure* (*Tom. II*, *Nov.* 25), a été faite ſur *Boiſtel*, peut-être Shakeſpeare l'a-t-il eue ſous les yeux; & en général

(1) *Steevens* & *Capel* avoient tous les deux ſous les yeux l'édition des Hiſtoires tragiques de 1696, ce qui leur fit croire que la Nouvelle françoiſe devoit avoir été imprimée ſeule dès l'an 1562; elle étoit imprimée, non pas ſeule, mais dans une édition plus ancienne de la collection de 1560 que j'ai en ma poſſeſſion.

cette hiſtoire étoit très-connue de ſon tems, & fut ſouvent amplifiée par les Poëtes, comme le prouvent *Steevens* & *Farmer*, par d'autres exemples.

De toutes les Pièces de Shakeſpeare, il n'en eſt aucune qui ſoit moins de l'invention du Poëte, que celle-ci. Si l'on en excepte la mort du Comte *Pâris* que *Roméo* tua en duel, & le caractère original de *Mercutio*, il a tout tiré de l'hiſtoire dont il s'eſt ſervi, & dont le fonds à beaucoup de part à l'intérêt touchant de cette Tragédie. Quoique la manière avec laquelle le Poëte a travaillé ce fonds, prie en total, ſoit digne de lui, cependant cette Tragédie, avec toutes ſes beautés, a moins de naturel que les autres; on n'y trouve pas, dans le langage de la paſſion & du ſentiment, l'expreſſion ſimple & naïve de la nature, qui découle toujours avec tant d'aiſance de la plume de notre Poëte. Peut-être cette Pièce eſt-elle un de ſes premiers Ouvrages en ce genre. On en a encore une plus ancienne édition, que Shakeſpeare a changée lui-même enſuite. Au reſte ces changemens ne conſiſtent qu'en quelques amplifications & quelques additions.

On a fait depuis lui différens changemens à cette Tragédie. Le plus ancien eſt de *Howard*, qui en fit une tragi-comédie, où il ne fait pas mourir les deux principaux perſonnages. Ce changement, je crois, n'a jamais été imprimé; mais il fut joué par la Troupe des Comédiens de *Davenant*, alternativement avec la Pièce de Shakeſpeare.

Il y a une autre refonte de cette Pièce par *Théophile Cibber*, fils de *Colly Cibber*, célèbre Poëte comique. Elle fut imprimée en 1746, & jouée ſur le Théâtre de *Haymarket*. Il l'écrivit en proſe, & abrégea quelques ſcènes & quelques tirades.

Sheridan & *Lee* ont pareillement entrepris d'accommoder cette Tragédie aux Théâtres d'Edimbourg & de Dublin, mais elles n'ont pas été imprimées.

Les nouveaux changemens du célèbre *Garrik* ſont les plus remarquables. C'eſt d'après les ſiens, qu'on joue aujourd'hui cette Pièce. Son objet principal, d'après ſon aveu, étoit de débarraſſer l'original autant qu'il étoit poſſible, d'une foule de choſes peu naturelles. Je ne le ſuivrai point ſcène à ſcène. Je ne ferai obſerver que les trois principaux changemens : l'omiſſion du premier amour de *Roméo ;* le convoi funèbre de *Juliette*, à l'occaſion duquel on fit un cantique funèbre, & des airs à deux chœurs ; & ſur-tout le changement qu'il a fait très-heureuſement d'après *Bandel*, dans le dénouement: *Juliette* revient encore de ſon aſſoupiſſement avant la mort de *Roméo*. La dernière converſation des deux Amans dans cette touchante ſituation, a très-bien réuſſi à *Garrick* (1).

Otway, dans ſa Tragédie, *The hiſtory and fall of* Caïus-Marius, a évidemment imité cette Tragédie de Shakeſpeare. L'amour de *Lavinia* & du jeune *Marius*, & le dénouement de cet amour, ne ſont que des copies de *Roméo* & *Juliette*. Il y a même des choſes qui ont été conſervées littéralement, par exemple, la ſcène de l'Apothicaire, qui vend le poiſon à *Marius*. Toute cette Pièce, qui, en général, n'eſt pas la meilleure de cet excellent Poëte, a beaucoup plus perdu par ce mêlange, qu'elle n'y a gagné, & la ſcène de la mort de ces deux Amans n'a pas aſſez de naturel, pas aſſez de vraie force tragique, pour produire l'effet dont cette ſituation étoit ſuſceptible.

---

(1) Voyez tom. IV, pag. 416 : j'ai donné ces changemens en entier.

Parmi le grand nombre des Pièces Eſpagnoles de *Lopez de Vega*, il s'en trouve auſſi une, dont ce ſujet fait le fonds, elle eſt intitulée: *Caſtelvines y Montéſes, Comedia famoſa de Lopez de Vega Carpio.* Il en a fait une Comédie. Après que *Juliette* eſt revenue de ſon aſſoupiſſement, il fait prendre la fuite aux deux Amans traveſtis, qui enfin obtiennent le conſentement de leurs parens pour leur mariage. Au reſte, il n'a conſervé que le fonds principal de cette hiſtoire, auquel il a joint une foule d'épiſodes. *Gray* a traduit (1) en Anglois le plan de cette Pièce, dans le ſecond Volume de ſes obſervations ſur Shakeſpeare. L'opinion où il eſt, que cette Comédie eſpagnole a donné lieu à la Tragédie angloiſe, eſt inſenſée, & ne méritoit pas que *Farmer* s'arrêtât à la réfuter.

Les talens que M. *Weiſſ* a déployés ſur ce ſujet qu'il a ſi heureuſement travaillé pour le théâtre Allemand, ſont connus univerſellement parmi nous, & il en a été récompenſé depuis long-tems par le ſuffrage du public, qui compte cette Pièce parmi ſes Tragédies favorites. M *Weiſſ*, pour former ſon plan, a conſulté l'Hiſtoire de *Bandello*, & la Nouvelle imprimée depuis peu à Veniſe, par *Luigi Porto.*

Il y a cinq ans qu'il parut à Paris une imitation aſſez foible de cette Tragédie de *Weiſſ.* Je ne ſache pas qu'elle ait jamais été miſe au théâtre. Rien n'eſt plus vrai que

(1) Voyez le volume IV, pag. 466. On aſſure que depuis peu on a compoſé un Opéra allemand ſur le même ſujet.

ce que dit l'Anonyme dans ſa Préface : *Une main plus habile que la mienne, y auroit mieux réuſſi.*

Enfin, je nommerai encore une nouvelle Pièce dramatique ſur le même ſujet, faite pour la muſique. *Romeo e Jiulia, Dramma per muſica in due atti, &c. Berlin 1773, grand in-8°. compoſto d'al Sanſeverino, per S. A. S.*

Supplément aux Notes
DE ROMÉO ET JULIETTE.

ACTE PREMIER.

C'eſt un malheur pour cette Pièce, qui a d'ailleurs tant de beautés, qu'une grande partie ſoit écrite en vers rimés. Jamais un génie poétique n'a ſçu moins ſe tirer de ces chaînes que Shakeſpeare; ſes vers rimés ſont pour la plûpart durs, forcés & obſcurs. La rime lui fait toujours dire le contraire de ce qu'il veut, ou du moins elle le force à mal exprimer ſes idées. Les ennemis de la rime citeront peut-être cet exemple comme une nouvelle preuve pour rendre odieuſes ces entraves du génie. Mais pourquoi, par exemple, *Pope* ſait-il allier dans ſes rimes, les plus belles penſées, l'imagination la plus brillante, le goût le plus fin, l'eſſor le plus libre, la plus vive expreſſion, la grace la plus parfaite, l'élégance, la correction, & plus que tout cela, le plus haut degré de l'harmonie muſicale, dont la poéſie devient ſuſceptible dans ſa langue avec la rime? Vraiſemblablement ce n'eſt pas toujours la faute des rimes, ſi elles deviennent pour quelques rimeurs, des chaînes trop peſantes; pour un *Prior* & un *Chaulieu*, elles ſont des guirlandes de fleurs, dont il ſemble que les grâces les aient entourés, & dans leſquelles ils voltigent avec autant de liberté & d'aiſance que les jeux & les amours, leurs éternels compagnons. Le génie de Shakeſpeare étoit trop ardent & trop impétueux, & il prenoit trop peu de tems & de peine à polir ſes vers: voilà la vraie raiſon pourquoi la rime le

défigure tant, & met ſouvent ſon Traducteur au déſeſpoir. *Mr. Griffith.*

Scène 2, pag. 460.

Comme cette Pièce fut écrite ſous le régne de la Reine Éliſabeth, il me paroît que ces diſcours de *Roméo* ſont un compliment caché à cette Reine, à qui il n'étoit probablement pas déſagréable, d'entendre vanter ſa chaſteté, dans le tems qu'elle étoit ſoupçonnée de l'avoir perdue, ou d'entendre exalter ſa beauté dans ſa ſoixante-ſeptième année, quoiqu'elle n'eût pas été belle même dans ſa jeuneſſe. Sa réſolution, qu'elle avoit annoncée de vivre dans le célibat, rend cette conjecture encore plus vraiſemblable. *Steevens.*

Scène 3, pag. 262.

En Anglois : *She is the hopeful Lady of my earth.* Elle eſt la fille d'eſpérance de ma terre; *Galliciſme*, ſuivant *Steevens*, attendu que *fille de terre*, équivaut à *héritière*. De-là on dit auſſi en Anglois, *Lordſland* & *Ladoſland*.

Scène 4, pag. 264, lig. 2.

Remède qui arrête le ſang, dont on ſe ſervoit autrefois pour les bleſſures fraîches. *Steevens.*

Scène 6, pag. 271, lig. 12.

Dans la Pièce d'Henri VIII, où le Roi ſe trouve lui-même au feſtin que donne *Wolſey*, il paroît maſqué comme *Roméo* & ſes compagnons, & envoie quelqu'un en avant qui excuſe la ſurpriſe qu'il leur fait. C'étoient ordinairement ceux qui n'étoient pas invités qui prenoient ce déguiſement pour

être mieux cachés, ou pour jouir plus librement de la converſation. On trouve dans *Timon* un exemple ſemblable : Cupidon marche devant une troupe de femmes avec une harangue. *Steevens.*

Scène 7, pag. 277.

Le proverbe ancien étoit, *le bœuf noir m'a marché ſur le pied.* (*Johnſon*) — Il etoit probablement employé par les vieilles gens, pour s'excuſer de ce qu'ils ne danſoient pas.

Ibid. pag. 273, lig. 12.

La Fée *Mab* paroît encore dans le *ſonge de la nuit d'Été*; ce n'eſt pas une abſurdité de la nommer la Sage-femme des Fées, comme le croit *Warburton. Steevens* obſerve que les anciens Poëtes attribuent cette charge à Junon & à Diane même. *Queen*, en *Anglo-Saxon*, ne ſignifie pas non plus *une Reine*, mais ſeulement le ſexe féminin.

Ibid. lign. 14.

Sur les portraits des anciens Bourguemeſtres (& *Burgo-master* étoit ici l'ancienne façon de lire), l'anneau eſt ordinairement à l'index. D'après un paſſage d'Henri IV, première partie, on peut conjecturer que du tems de Shakeſpeare, les Bourgeois portoient l'anneau au pouce.

Scene 7, pag. 278, lig. 4.

Ce couſin *Capulet* s'appelle *oncle* ſur le billet d'invitation; mais comme *Capulet* eſt dépeint comme vieux, *couſin* eſt bien le vrai mot dans les deux endroits. Il y a pourtant une ſingulière différence entre l'âge de *Capulet* & celui de ſon épouſe; il y a déjà trente ans qu'il ne

danſe plus, & elle, comme le dit *Juliette*, n'a que vingt huit ans. *Johnſon.*

Acte 2, *Scène* 4, *pag.* 313, *lig.* 13.

C'étoit alors l'uſage de faire porter un éventail devant ſoi. *Farmer.*

Ibid. pag. 318, *lig.* 4.

LA NOURRICE.

« *Roſemarie* & *Roméo* ne commencent-ils pas tous deux par la même lettre.

ROMÉO.

Oui, Nourrice: hé bien, que s'enſuit-il? Tous les deux commencent par un *R.*

LA NOURRICE.

Ah, railleur! C'eſt le nom d'un chien, &c.

Il faut ſuppoſer, avec *Warburton*; que cette Gouvernante ne ſait ni lire ni écrire : voilà pourquoi *Roméo* ſe joue d'elle. Elle penſe que l'R convient au chien; parce que le ſon ou bruit d'un chien ronflant, reſſemble à celui de l'*R*. Dans les écoles angloiſes l'*R* s'appelle la lettre des chiens. *The dog's letter*; & *Benjonſon*, dans ſa Grammaire, cite à ce ſujet ce vers:

Irritata canis quod R R *quam plurima dicat.*

Acte 3, *Scène* 1, *pag.* 331, *lig.* 2.

Man a la double ſignification d'*Homme* & de *Valet*.

Ibid. pag. 332, *lig.* 4.

Stoccata eſt le mot italien pour ſignifier un coup de fleuret.

Acte 3, Scène dernière, pag. 374, lig. 22.

Le caractère de la Gouvernante eſt une peinture parfaite des gens, dont les actions n'ont aucun principe. Elle a été infidelle à la confiance que *Capulet* a eue en elle, & elle cherche maintenant le moyen de détourner les ſuites de ſon infidélité. *Steevens.*

Acte 4, Scène 3, pag. 391.

Notre Poëte prit probablement cette idée du lieu de ſa naiſſance. La *Maiſon des Oſſemens* de *Stratford*, eſt très-ſpacieuſe, & contient peut-être une plus grande quantité d'oſſemens que l'on n'en voit partout ailleurs en Angleterre.

Acte 5, Scène 5, pag. 416.

Suivant l'ancienne manière de lire: *thy conjuration*, au lieu de *Commiſération*. *Steevens* entend d'anciennes conjurations ſuperſtitieuſes des morts, que *Pâris* croit que *Roméo* veut faire au détriment de ſa famille.

Pag. 437, lig. 3.

C'eſt ici un de ces traits de nature, qui auroit échappé à la main d'un Peintre moins attentif que ne l'étoit Shakeſpeare. Ce qui arrive à une perſonne tourmentée par la crainte, lui paroît comme un ſonge, quand il ne craint plus. Homère, dans le huitième livre, repréſente *Rheſus* mourant dans un profond ſommeil, qui croit voir ſon ennemi en ſonge, lui enfonçant ſon épée dans le ſein. Quiconque, dit Pope, ſe trouve en pareille circonſtance, ne voit, en s'éveillant, que trouble qui l'environne, & ne croit pas que ce ſoit une réalité, mais un ſonge. *Steevens.*

VIII.

TOME CINQUIÈME.

Sur la vie et la mort du Roi Léar.

Des ſources où Shakeſpeare peut avoir puiſé le fonds de cette Tragédie, la plus reconnue c'eſt la Chronique de *Holingshed*, qui lui a fourni auſſi les matériaux de ſes Pièces hiſtoriques, tirées de l'Hiſtoire d'Angleterre. Voici l'extrait de cette Chronique qu'on a inſéré dans le *Shakeſpeare éclairci*, volume 3, pag. 273. (1).

Léar, fils de Baldub, fut élu Régent de Bretagne l'an du monde 3105, dans le tems que Joas régnoit en Judée. Ce Léar étoit un Prince juſte qui gouverna avec beaucoup de ſageſſe & de gloire. Il fit bâtir la ville de *Cairleir*, appellée aujourd'hui *Leiceſtre*, & ſituée ſur le *Dore*. On écrit qu'il eut de ſa femme trois filles qui furent ſes ſeuls enfans: elles s'appelloient *Gonorilla*, *Regan* & *Cordeilla*. Il aimoit beaucoup ſes filles, ſur-tout Cordeilla la plus jeune, qu'il chériſſoit encore plus que ſes aînées.

Léar ſe voyant vieux, & ſentant le poids de l'âge, réſolut de ſonder le cœur de ſes filles, & d'élever au trône celle qui l'aimeroit le plus. Il commença par interroger l'aînée Gonorilla; elle prit les Dieux à témoin, & jura qu'elle l'aimoit plus que ſa propre vie. Le père charmé de cette réponſe, s'adreſſa à ſa ſeconde

(1) Il y a auſſi une Hiſtoire abrégée du Roi Léar, dans *Tyrrel's general hiſtory of England*, (Lond. 1700, fol.) vol. I, pag. 11.

fille, & lui demanda comment elle l'aimoit. Elle répondit, & jura ſes grands Dieux qu'elle le chériſſoit plus que ſa langue ne pouvoit l'exprimer, & qu'elle l'aimoit plus que tous les tréſors de la terre.

Cordeilla eut ſon tour, & répondit à la même queſtion : «je ſais l'amour & les ſoins paternels que vous avez eus »pour moi de tout tems; je ne veux vous répondre que »que ce que je penſe, & d'après ma conſcience. Je vous »proteſte que je vous ai toujours aimé, & que je vous »aimerai toute ma vie comme mon véritable père. Et »ſi vous voulez connoître l'amour que je vous porte, »ſoyez aſſuré que je vous rends autant d'amour que vous »en méritez, mais pas plus ».

Le père fut très-mécontent de cette réponſe; il maria ſes deux aînées, l'une au Duc de *Kornwall*, nommé *Henninus*, & l'autre au Duc d'*Albanie*, appellé *Maglanus*, & diſpoſa tout pour qu'après ſa mort ſon royaume fût partagé entre ſes deux gendres, auxquels il en céda ſur le champ la moitié; il ne réſerva rien à Cordeilla.

Cependant *Aganippus*, un des Princes de la Gaule, appellée aujourd'hui *France*, ayant entendu vanter la beauté, la ſageſſe & le bon caractère de Cordeilla, la rechercha en mariage. Il envoya un Député à ſon père pour en faire la demande; le père lui répondit qu'il auroit ſa fille, mais ſans dot, parce qu'il avoit diſtribué tout ſon royaume entre ſes deux autres gendres.

Aganippus ne fut point rebuté par cette réponſe; il préféra la jeune Princeſſe à la dot; il la prit pour épouſe, par le ſeul attrait de ſa perſonne & de ſes vertus. Cet Aganippus étoit un des douze Rois qui gouvernoient dans ces tems-là Gaule, comme le dit l'Hiſtoire de Bretagne. Lorſque Léar fut parvenu à l'extrême

vieilleſſe les Ducs ſes gendres s'impatientant de ne pas voir dans leurs mains le gouvernement de l'autre moitié de l'Empire, ſe révoltèrent contre lui à main armée, impoſèrent à ce vieillard des conditions très-dures, & le réduiſirent à une modique ſomme qu'ils lui aſſignèrent pour ſon entretien, ſomme qui fut encore diminuée de jour en jour par ſes gendres ingrats.

Léar fut pénétré de douleur, en voyant la dureté de ſes filles. Ne pouvant ſubſiſter du peu qu'on lui avoit laiſſé, il étoit forcé d'aller, de l'une à l'autre, mandier ſon entretien; bientôt même elles ne voulurent plus lui accorder qu'un ſeul valet pour le ſervir. Enfin elles pouſsèrent la dureté ſi loin, qu'il fut forcé par le beſoin d'abandonner le pays. Il fit voile vers la France, pour y chercher quelques conſolations auprès de ſa jeune fille Cordeilla, qui avoit été la victime de ſa folle averſion.

Dès que la Reine Cordeilla eut appris dans quelle misère étoit tombé ſon père, elle lui envoya ſecrettement une ſomme d'argent pour s'habiller, & ſe procurer un certain nombre de gens qui le ſerviſſent avec la décence qui convenoit à ſon premier état. Elle l'engagea à venir à ſa cour avec ſa ſuite; il y vint & fut reçu avec tant de joie, d'amour & de nobleſſe par ſon gendre Aganippus & ſa fille Cordeilla, que ſon cœur fut enchanté. Il étoit honoré comme s'il avoit été le ſouverain du pays. Alors il raconta à ſon gendre & à ſa fille les mauvais traitemens qu'il avoit reçus de ſes deux aineés. Aganippus fit lever une puiſſante armée, & équipper une flotte pour paſſer en Angleterre, & rétablir ſon beau-père ſur le trône.

Il fut arrêté que Cordeilla iroit avec lui prendre poſſeſſion du pays, que lui la déclareroit ſon unique héri-

tière, malgré la donation antérieure qu'il en avoit faite à ſes ſœurs & à leurs maris. Lorſque l'armée & les vaiſſeaux furent prêts; Léar, ſa fille & ſon époux, s'embarquèrent; arrivés en Bretagne, ils combattirent leurs ennemis, & les défirent dans une bataille où *Maglanus* & *Henninus* furent tués. Léar fut rétabli dans ſes états. Il régna encore deux ans, & mourut après un régne de quarante ans. Son corps fut enterré à Leiceſter, dans un caveau, ſous l'aqueduc de la rivière de Dore, près de cette ville.

L'ancienne Ballade du Roi Léar, & de ſes trois filles, a été inconteſtablement puiſée dans cette chronique, ou dans Geoffroi de *Monmouth*, qui fut le prédéceſſeur de *Holinshed*; & la ſource où puiſa ce dernier Écrivain. Cette Pièce n'a aucun mérite poétique & ne mérite pas la peine d'être traduite.

L'original de cette Ballade eſt dans une ancienne collection, intitulée: *The golden garland*; mais, comme on l'a dit, on ne peut pas marquer avec préciſion le tems où elle a été faite. Il eſt évident qu'elle a été copiée de la chronique; on n'y a ajouté que la fureur de Léar. Mais auſſi la parfaite reſſemblance de cette Ballade, avec la Pièce de Shakeſpeare eſt frappante, ſur-tout dans la circonſtance de la fureur, des cruels procédés des deux filles, de la mort de Léar, &c... La conjecture la plus vraiſemblable eſt qu'elle eſt antérieure à la Pièce de Shakeſpeare, & voici les fondemens ſur leſquels Johnſon ſe fonde: dans la Ballade, il n'eſt nullement queſtion de la tempête nocturne de Shakeſpeare, qui eſt cependant trop frappante & trop touchante, pour que l'Auteur l'eût paſſée, s'il avoit déjà eu cette Pièce ſous les yeux. Elle ſuit trop exactement la Chronique; elle a la même

baſe que la Pièce de théâtre, mais aucune de ſes augmentations. L'Auteur de la Ballade a fait des additions à l'Hiſtoire; c'eſt une preuve qu'il en auroit fait davantage, s'il lui en fût venu davantage dans l'eſprit; ce qui n'auroit pas manqué d'arriver, s'il avoit connu la Pièce de Shakeſpeare. L'Auteur de la Ballade, qui peut-être étoit comtemporain de Shakeſpeare, étoit ſans doute auſſi l'Auteur anonyme d'une ancienne Tragédie, intitulée : *The true chronikle hiſtory of king Leir aud his three daughters, Gonorill, Regan, aud Cordella, as it has been divers aud Sundry times lately acted.* Elle fut imprimée à Londres en 1605, *in*-4°, & la première édition de la Tragédie de Shakeſpeare ne le fut qu'en 1608 (1).

Voici un court extrait de cette ancienne Pièce, qui n'a pas un grand mérite poétique, qui eſt écrite d'un ſtyle foible & rampant, & qui n'eſt diviſée ni en actes, ni en ſcènes.

« Le Roi Léar délibère avec les Nobles de ſon » royaume ſur les diſpoſitions qu'il projette pour l'ave- » nir. Il penſe à marier ſes deux filles aînées à ſes voiſins » les Rois de Kornwal & de Cambrie, & la jeune qu'il » aime le plus au Roi d'Irlande, avec l'intention de la » faire un jour héritière de ſon royaume. Il veut d'a- » bord mettre ſon amour à l'épreuve ». Gonorille & Regan, dans un court entretien, font paroître leur mécontentement contre leur cadette; Scaliger, un des Conſeillers du Roi, va les trouver & leur découvre les intentions de leur père. Elles concertent enſemble la conduite qu'elles tiendront aveclui, & la réponſe qu'elles

(1) *Steevens* l'a fait réimprimer à la fin de ſes vingt Pièces de théâtre de notre Poëte, & l'a enrichie de la plus exacte critique.

lui

lui feront. Perillus, auſſi Conſeiller de Léar, qui, dans cette Tragédie, fait le même rôle que Kent dans celle de Shakeſpeare, reçoit l'ordre de faire venir les trois filles. Les deux aînées donnent les plus fortes aſſurances de leur amour filial; Gonorille offre, pour l'amour de ſon père, de ſe faire attacher une meule de moulin au cou, & de ſe faire précipiter de la plus haute tour, ou d'épouſer, s'il l'exige, le plus miſérable mendiant. Regan fait les mêmes proteſtations de tendreſſe & d'aveugle obéiſſance: Cordeilla aſſure ſimplement ſon père, qu'elle lui rendra inviolablement tous les devoirs d'une fille. Léar prend ſa ſincérité pour de la froideur, l'exclut du partage de ſon royaume, & l'exile de ſa préſence.

Le Roi de France propoſe à ſon conſeil le projet qu'il a conçu, de paſſer en Bretagne déguiſé, pour juger par ſes yeux de la beauté tant vantée des filles de Léar, & de s'en choiſir une pour épouſe.

Mumford, un de ſes courtiſans, doit l'accompagner dans le voyage. Les Rois de Kornwall & de Cambrie ſe rencontrent dans leur route en Bretagne, où Léar les a mandés. Gonorille & Regan s'applaudiſſent de l'exil de Cordeilla. Léar partage ſon royaume entre ces deux Rois, qui tirent leur part au ſort. Le Roi Gaulois paroît avec ſon compagnon, tous deux déguiſés en pelerins; Cordeilla les rencontre; le Roi eſt charmé de ſa beauté & touché de ſon malheur: il lui déclare ſon amour, ſe découvre à elle & l'amène en France... Le malheur de Léar, & l'ingratitude de ſes deux filles aînées commencent: le ſeul Perillus lui reſte fidèle... Scaliger donne à Gonorille l'idée de diminuer les revenus de ſon père, & de les lui ôter inſenſiblement tous. Elle le traite avec du-

reté, & lui montre la porte. Léar eſt pénétré de la plus profonde douleur, & ne peut retenir ſes larmes. Perillus tâche de le conſoler, & le détermine à aller chez ſa ſeconde fille. Regan, dans un court monologue, montre ſa joie de la fortune qu'elle a reçue de ſon père, mais en même-tems elle annonce combien elle eſt peu diſpoſée à le ſecourir... L'époux de Gonorille eſt inquiet de l'éloignement de Léar, elle lui dit qu'il eſt allé chez ſa ſœur. Lui, pour s'en aſſurer, veut y envoyer un courier, mais Gonorille le fait arrêter, s'empare de la lettre, & lui en donne une autre à la place, dans laquelle elle calomnie indignement ſon père auprès de ſa ſœur, quelle excite à l'aſſaſſiner, en lui offrant la main du courier qu'elle lui envoie, pour exécuter ce parricide. — Cordeilla, dans un monologue, remercie le Ciel du bonheur qu'il lui a envoyé, & ne déſire que le retour de l'amitié de ſon père... Léar & Perillus arrivent chez le Roi de Cambrie accablés des fatigues du voyage. Regan accueille ſon père avec une feinte tendreſſe. Elle reçoit enſuite la lettre de ſa ſœur; & donne rendez-vous au meſſager pour le lendemain, afin de concerter avec lui le maſſacre de Léar. Le Roi cherche ſon épouſe, pour l'engager à calmer l'affliction que lui cauſe la nouvelle de la diſgrace de ſon père. Regan complotte avec le meſſager le maſſacre de ſon père & de Perillus. Elle ſe propoſe de les envoyer le lendemain dans un bois épais, où il doit exécuter ce meurtre, après leur avoir montré auparavant la lettre de la ſœur... Un Ambaſſadeur de France vient à la cour de Gonorille avec des lettres & des préſens, que Cordeilla envoie à ſon père, & que Gonorille s'efforce d'intercepter... Léar & Perillus arrivent dans le bois, où Regan a promis de les ſuivre. Aſſis

ils prient, & s'endorment. Cependant arrive le meurtrier muni de deux poignards : l'aſpect vénérable de Léar dormant avec un livre de prières à la main, le fait heſiter & reſter à l'écart. Ils s'éveillent ; Léar raconte à ſon ami un ſonge inquiétant qu'il a fait pendant ce court ſommeil. Ils apperçoivent le meurtrier & le prennent pour un mendiant : il leur apprend le ſujet de ſa commiſſion ; Léar recule d'horreur en voyant l'infamie de ſes deux filles, & en liſant la lettre de Gonorille ; le meurtrier perſiſte à vouloir les tuer tous deux ; l'un demande la vie de l'autre. Le meurtrier commence à être ému de ce combat de généroſité : le tonnerre & les éclairs ajoutent l'effroi à l'attendriſſement ; il frémit, laiſſe tomberſes deux poignards & s'en va.

Perillus perſuade enfin au Roi d'aller en France, demander un aſile à ſa jeune fille... L'Ambaſſadeur François a appris que Léar eſt en Cambrie, il ſe détermine à aller le trouver, pour lui remettre ſes lettres & ſes préſens... Le Roi de France projette avec Cordeilla & Munford, un voyage en Bretagne, qu'ils doivent faire enſemble déguiſés... Regan feint d'être extrêmement affligée de l'abſence de ſon père, & tâche de faire ſoupçonner Cordeilla de mauvais deſſeins contre lui. Elle fait auſſi à l'Ambaſſadeur de France les plus violens reproches à ce ſujet, & comme il excuſe la Reine, Regan s'emporte au point de le frapper... Léar & Perillus ont fait voile vers la France ; ils manquent d'argent pour payer leur paſſage, & comme les matelots témoignent avoir envie de leurs habillemens, ils les échangent contre les leurs, eſpérant, par ce déguiſement, atteindre plus aiſément leur but. Léar eſt toujours inquiet de l'accueil que lui fera ſa jeune fille ; Perillus l'encourage.

Ils rencontrent le Roi Gaulois avec ſon épouſe & Munford, qui, traveſtis en payſans, faiſoient le voyage d'Angleterre. Léar tombe de faim & de fatigue; Cordeilla entend ſes plaintes, reconnoît la voix de ſon père, & veut ſe faire connoître à lui; ſon époux l'en empêche; elle donne des rafraîchiſſemens aux deux infortunés, ſans ſe découvrir, & ſe fait raconter, par Léar, tous ſes malheurs: enſuite vient la reconnoiſſance. Léar eſt ici, comme dans Shakeſpeare, à genoux devant ſa fille, qui tombe à ſes pieds; il lui demande pardon, elle, ſa bénédiction. Il jure par le ciel qu'il ſe vengera de ſes deux filles; & le Roi Gaulois lui promet des ſecours... Regan eſt très-inquiète ſur l'incertitude où elle eſt de l'exécution de ſon parricide.... Le Roi Gaulois, Léar & Mumford arrivent avec leur armée, dont ils animent le courage. Ils trouvent le moment favorable; tout eſt plongé dans le ſommeil; la Garde a quitté ſon poſte, & s'eſt ennivrée. Ils remportent une victoire facile: Léar eſt remis ſur le trône, & les deux filles ingrates ſont chaſſées de leurs Etats avec leurs maris.

Cette légère eſquiſſe ſuffit pour faire ſentir, que cette ancienne Tragédie n'étoit déjà pas à dédaigner. On y trouve de belles ſituations & de l'invention; mais l'exécution n'y répond pas, quoiqu'il s'y trouve quelques ſcènes ſupportables. Elle ne peut ſoutenir la comparaiſon avec la Pièce de Shakeſpeare, qui cependant en a emprunté pluſieurs traits détachés; mais qui y a ajouté une foule d'incidens: la fureur de Léar, & l'expulſion de ſes Chevaliers, ſa mort, celle de Cordeilla, &c. L'ancienne Tragédie, dans le dénouement, s'écarte auſſi de la moderne, de la Chronique & de la Ballade. Il n'eſt pas poſſible de dire quel peut être l'Auteur, ni même de

le préſumer d'après le caractère du ſtyle, qui, dans aucun Poëte tragique connu de ce tems-là, n'étoit ni ſi foible, ni ſi peu poétique.

Il y a encore dans la Tragédie de Shakeſpeare, l'intéreſſant épiſode de Gloceſter & de ſes deux fils, dont il faut chercher la ſource dans l'*Arcadie de Sidney*, où l'on trouve un chapitre intitulé : « *La ſituation pitoyable & la malheureuſe Hiſtoire du dénaturé Roi Paphlagon & de ſon aimable fils* ». Les Princes du royaume de Galacie, dont il eſt ici queſtion, furent contraints par une violente tempête, de chercher un aſyle dans le creux d'un rocher. De-là ils entendirent parler; ils s'approchèrent plus près, pour voir, ſans être vus. Ils apperçurent un homme âgé & un jeune homme, tous les deux mal couverts & maltraités de la tempête: le vieillard étoit aveugle, le jeune homme le conduiſoit. Malgré leur misère, on remarquoit en eux un air de nobleſſe, qui ſembloit décéler un rang plus élevé. Le vieillard prioit ſon jeune conducteur, qu'il nommoit *Leonatus*, de l'abandonner, parce qu'il ne vouloit pas ſouffrir qu'il fût livré à la mort à cauſe de lui. Le jeune homme, qui l'appelloit ſon père, refuſoit de le quitter, & le vieillard ſe déſoloit de n'avoir pas mérité tant de tendreſſe, & ſe reprochoit ſes mauvais procédés envers ſon fils. Ces diſcours engagèrent les Princes à s'approcher d'eux. Ils demandent au jeune homme, qui ils étoient. « Il n'y a pas long-tems encore, répond le jeune homme, que ce vieillard étoit le légitime ſouverain de Paphlagonie; un fils ingrat & dénaturé l'a détrôné, & a eu la barbarie de lui créver les yeux. Ce malheur l'a porté au déſeſpoir, & il me prie, moi, ſon fils! de le précipiter en bas du rocher, pour finir ſa vie & ſes ſouf-

frances ». Enſuite il prià les Princes de prendre le malheureux Roi ſous leur protection. Le père l'interrompit & lui reprocha d'avoir paſſé ſous ſilence la principale circonſtance de ſon hiſtoire. « Ce fils, dit le vieillard, eſt né de mon légitime mariage, il fut toujours bon fils, & il méritoit toute ma tendreſſe. Mais un fils naturel que j'avois, me trompa & m'excita à lui ôter mon amour, puis à le haïr, & enfin à le faire périr. J'ordonnai à quelques-uns de mes gens de le conduire dans un bois, & de le faire mourir; ils furent plus humains que moi, & lui laiſsèrent la vie. Il ſe fit ſoldat au ſervice d'une puiſſance voiſine; il étoit ſur le point d'être avancé par ſon mérite, lorſqu'il apprit que je me laiſſois conduire & gouverner par ce bâtard, & que je devenais à mon tour ſa juſte & malheureuſe victime. Ce miſérable eut la cruauté de me détrôner, de me faire créver les yeux, & de me plonger dans la misère où vous me voyez. C'eſt dans cet état affreux que ce fils, qui eſt ici préſent, m'a cherché pour me donner des ſecours que je n'avois pas droit d'attendre de ſa part. Mais je ſuis ſûr qu'auſſi-tôt que mon perſécuteur l'apprendra, il fera tout pour le perdre; voilà pourquoi je l'ai prié de me conduire ſur la pointe de ce rocher, pour me précipiter; & c'eſt la première fois de ſa vie qu'il m'a refuſé l'obéiſſance. Je vous prie, honnêtes Seigneurs, divulguez par-tout mon hiſtoire, & accordez-moi le bienfait que mon fils me refuſe. . . . Ce touchant récit pénétra les Princes juſqu'au fond du cœur. Un inſtant après arriva le bâtard Plexirtus, avec quarante cavaliers, pour tuer ſon frère, dont il avoit appris l'arrivée. Ce fils pieux, ſoutenu des deux Princes, ſe mit en défenſe; mais ils auroient ſuccombé ſous le nombre de leurs ennemis,

ſi le Roi de Pont conduit en cet endroit par un ſonge, n'avoit paru ſoudain à la tête de cent cavaliers. Plexirtus de ſon côté reçut du ſecours de *Tydeus* & *Telenor*, deux vaillans Gentilshommes. Les Princes de *Pont* & de *Phrygie* aſſemblèrent une plus grande troupe, & parvinrent enfin à rétablir *Leonatus* dans ſes droits & ſur ſon trône.

Il faut encore citer ici une ſource d'où probablement Shakeſpeare a pris le genre de mort de Cordeilla. *Spenſer* donne dans le dixième chant du ſecond livre de ſa *Reine des Fées*, une chronique abrégée des Rois Bretons, & raconte dans quelques Stances l'hiſtoire de Léar. Il dit que Cordeilla avoit aidé ſon père à remonter ſur ſon trône, qu'elle lui avoit ſuccédé après ſa mort, mais qu'elle avoit été détrônée une ſeconde fois par les enfans de ſes ſœurs, qui l'avoient jettée dans une priſon, où le déſeſpoir l'avoit portée à ſe pendre. Shakeſpeare fait exécuter ce genre de mort, non par elle-même, mais par un Soldat, pour ſauver à une fille ſi vertueuſe le crime du ſuicide.

L'union de toutes ces parties éparſes, pour en former un tout, le travail d'un ſujet auſſi varié, appartient en entier à Shakeſpeare, & lui fait plus d'honneur que ne lui en auroit pu faire toute la gloire de l'invention même. Le *Roi Léar* eſt unanimement regardé, & avec bien de la juſtice, comme un des plus grands chefs-d'œuvre de notre Poëte. Il faudroit écrire un volume, ſi l'on vouloit détailler toutes les beautés particulières de cette ſublime Tragédie, avec une critique vraie & philoſophique. Je me contenterai de renvoyer le Lecteur à ce qu'en a écrit M. Warton, dans un des meilleurs *papiers*

publics de Londres, & d'inſérer ſeulement ici le jugement de Johnſon ſur cette Tragédie.

« Le Roi Léar paſſe, avec juſtice, pour l'une des plus célèbres Pièces de Shakeſpeare. Il n'en eſt peut-être pas une qui fixe plus l'attention, qui remue davantage nos paſſions, & qui occupe tant notre curioſité. Le tiſſu d'un intérêt ſi varié, le contraſte frappant des caractères oppoſés, les changemens ſoudains de fortune, & la ſucceſſion rapide des aventures, rempliſſent l'eſprit d'un mouvement continuel d'indignation, de pitié & d'eſpérance. Chaque Scène contribue de ſa part à accumuler les douleurs, ou à augmenter la force de l'action, & preſqu'à chaque ligne on voit avancer le dénouement. L'imagination du Poëte reſſemble ici à un torrent, qui entraîne l'ame qui s'y livre, d'une manière irréſiſtible.

La conduite de Léar, paroît d'abord invraiſemblable, ſi on la juge d'après les mœurs de notre ſiècle. Mais cette invraiſemblance diſparoît, lorſqu'on réfléchit ſur la barbarie du ſiècle où cette aventure eſt tranſportée. De telles préférences pour une fille aux dépens d'une autre, de ſemblables abdications du Trône à certaines conditions, ſeroient encore croyables aujourd'hui, ſi on les racontoit d'un petit Prince de Guinée ou de Madagaſcar. Il eſt vrai que Shakeſpeare en introduiſant dans ſa Pièce des Comtes & des Ducs, nous donne l'idée d'un âge plus policé, & d'un genre de vie épurée par des mœurs douces, & l'on ne peut nier, que, malgré la deſcription exacte des caractères de ſes perſonnages, il n'ait ſouvent confondu de tems différens, en aſſociant enſemble les mœurs anciennes & modernes, angloiſes &. étrangères.

M. Warton, qui a analyſé cette Tragédie dans *l'Aventurier*, obſerve que les cruautés qui s'y rencontrent ſont trop féroces, & que l'*Epiſode* d'*Edmond* nuit à la ſimplicité de l'Hiſtoire. Cette critique ne peut regarder la cruauté des filles; c'eſt un fait hiſtorique; le Poëte n'y a preſque rien ajouté; il n'a fait que mettre leur ingratitude & leur cruauté en dialogue & en action dans une ſuite de Scènes liées enſemble. Quant à la barbarie d'arracher les yeux de Gloceſter, elle paroît trop odieuſe; mais il faut ſe ſouvenir ſeulement que notre Poëte ſavoit très-bien ce qu'il falloit pour plaire aux Spectateurs, pour leſquels il écrivoit.

Le tort qu'Edmond peut faire à la ſimplicité de l'action, eſt richement réparé par l'accroiſſement d'intérêt & de variété, qu'il y jette, par l'art avec lequel il eſt enchaſſé dans ce qui mène au but principal, & par l'occaſion qu'il fournit au Poëte d'allier la perfidie avec la perfidie, & de placer le fils dénaturé à côté des filles dénaturées, afin d'en déduire cette importante maxime; « que la méchanceté ne s'arrête jamais, & qu'un crime devient la ſource d'un autre crime ».

Malgré cette leçon, Shakeſpeare laiſſe cependant ſuccomber la vertu de Cordeilla dans une cauſe juſte, & en cela il a agi contre les idées naturelles de la juſtice, de l'eſpoir du Lecteur, & ce qui eſt encore plus ſingulier, contre la chronique. Le *Spectateur* juſtifie ce dénouement, & critique *Tate*, ſur ce que, dans les changemens qu'il a faits à cette Pièce, il rend Cordeilla heureuſe; ce qui, ſuivant lui, ôte à cette Pièce, la moitié de ſa beauté; comme ſi une Pièce de Théâtre en étoit plus mauvaiſe, parce que la juſtice y eſt obſervée, lorſque toutes les autres beautés ſont égales d'ailleurs; comme ſi les Spectateurs ne s'en retournoient pas plus contens, quand ils

ont vu triompher à la fin la vertu perſécutée. Au reſte, le Public a décidé le procès. Cordeilla, depuis les changemens de *Tate*, a toujours quitté le Théâtre, heureuſe & couverte de gloire. (1).

Les Critiques ont encore agité une autre queſtion ſur cette Tragédie. Ils demandent ſi c'eſt la perte du Royaume de Léar, ou la cruauté de ſes filles qui affecte le plus ſon ame déchirée. M. *Murphy*, Critique judicieux, a démontré par quelques paſſages, que la cruauté de ſes filles étoit la principale ſource de ſes chagrins, & que la perte de ſon Royaume ne le touchoit que comme un mal du ſecond ordre. Il obſerve avec juſteſſe, que Léar n'exciteroit notre pitié que médiocrement, ſi le père opprimé ne nous attachoit pas plus, que le Roi détrôné.

Nahum Tate, connu par la Dunciade de Pope, a fait à cette Pièce quelques changemens, heureuſement imaginés & bien conduits. Les principaux ſont, l'Amour entre Edgar & Cordeilla, par lequel il a cherché, dès le commencement de la Pièce, à rendre plus vraiſemblables la froide réſerve de Cordeilla & la violence de ſon père, & à donner à la diſſimulation d'Edgar un motif plus noble que ſa propre conſervation: la ſuppreſ-

(1) *Steevens* remarque que Cordeilla, ſuivant l'hiſtoire, revint victorieuſe de la bataille livrée pour ſon père, & le remit ſur le trône; mais que dans une autre bataille que lui livrèrent les fils de ſes deux ſœurs, après la mort de Léar, elle fut faite priſonnière, & mourut miſérablement dans ſa priſon. Shakeſpeare trouva ce ſecond fait dans l'Hiſtoire, ce qui lui donna envie d'avancer ſa mort, qu'il ſavoit être arrivée quelques années après. De ſon tems, les Comédiens laiſſoient le moins qu'il leur étoit poſſible, leurs héros & leurs héroïnes ſortir en vie du théâtre.

ſion du fol; & enfin l'heureux dénouement qui conſerve la vie à Léar auſſi-bien qu'à Cordeilla. Mais les vers qu'il y a ajoutés ne lui ont pas réuſſi.

M. *Colman*, connu par ſes Poéſies dramatiques, eſt l'Auteur d'une autre transformation du Roi Léar de Shakeſpeare. Il critique, dans ſa Préface, les changemens de Tate, ſur-tout l'Amour d'Edgar & de Cordeilla qu'il y a introduit, & il l'en a retranché; mais il a donné, comme Tate, à la Pièce un heureux dénouement. En général il a ſuivi plus exactement ſon original. On trouve dans le *Cenſeur dramatique* une comparaiſon étendue de ces deux changemens. Dans la plupart des Pièces on donne la préférence à l'ancienne ſur la moderne. Sur le Théâtre de *Drury-Lane*, on joue une troiſième Pièce dans laquelle l'original de Shakeſpeare eſt lié avec quelques changemens de Tate.

IX.

SUR HAMLET.

WARBURTON, contre l'opinion de Dryden & de Pope, qui eſt la plus univerſellement reçue, a pris la défenſe des tirades d'une Tragédie étrangère, inſérées dans le ſecond acte. Il trouve ces tirades belles & poétiques, & veut prouver que Shakeſpeare en avoit la même opinion. Voici l'abrégé de ſes preuves.

1°. Hamlet eſt le principal caractère de la Pièce; & Hamlet vante ces tirades & la Tragédie d'où elles ſont tirées; & les louanges qu'il lui donne ne paroiſſent pas une ironie.

2°. Ces paſſages ont en eux-mêmes un mérite évident: la deſcription de la chûte commune d'Ilion & de Priam. L'impreſſion qu'elle fit ſur Pyrrhus, & la belle comparaiſon de la Tempête, ſont de beaux morceaux, & qui ſont loin d'être ridicules.

3°. L'effet que produiſit la déclamation de ces tirades. Hamlet en fait l'éloge: l'Acteur en eſt très-affecté; il n'y a que l'imbécile Polonius, qui les trouve ennuyeuſes.

Warburton conclut que ce fragment n'eſt point emprunté d'un Poëte étranger, mais d'une Pièce de Shakeſpeare même, qu'il avoit travaillée ſuivant les règles du Drame grec. Il penſe que le Public n'avoit pris aucun goût à la ſimplicité de cette Pièce; & que le Poëte cherchoit ici à s'en venger.

Steevens répond: « la louange, qu'Hamlet prodigue à

cette Pièce, eſt à coup sûr une feinte louange, qui s'accorde très-bien avec le caractère du délire qu'Hamlet affectoit en préſence des autres. Les endroits qu'il en cite ont ſi peu de mérite, qu'il n'y a qu'une ſingularité affectée qui pouvoit exciter Warburton, à en prendre la défenſe. Peut-être le Poëte vouloit-il offrir une image fidèle des Spectacles de ſon tems, dans leſquels les fautes étoient trop nombreuſes pour qu'on pût les paſſer en faveur de quelques vers ſaillans. L'Acteur ſavoit ſon métier, & prononçoit les vers d'une manière touchante, parce qu'Hamlet avoit déclaré qu'ils étoient pathétiques; peut-être auſſi qu'ils lui paroiſſoient tels. L'imagination d'Hamlet étoit ſuſceptible d'idées ſombres, & ſes larmes étoient prêtes à couler au premier défi. Et quand même Shakeſpeare auroit employé ailleurs des penſées & des expreſſions ſemblables, ce qui n'eſt pas démontré; que s'enſuivroit-il, ſinon que Shakeſpeare péchoit ſouvent contre ſa volonté & par précipitation? On en eſt encore à ſavoir, s'il avoit quelques connoiſſances des règles des anciennes Pièces de Théâtre; mais s'il avoit fait abſolument dans le goût des anciens une Pièce mal accueillie, les Auteurs contemporains en euſſent immanquablement fait mention, & Ben Johnſon eut certainement été le premier à en parler.

Ce fut un bonheur pour Shakeſpeare d'avoir choiſi la Nature pour guide, & d'abandonner à Ben Johnſon la bibliothèque de l'érudition: par-là il a évité une diſpute qui auroit fait le malheur de ſa vie, & nous n'aurions eu que des copies bien moins précieuſes de la Nature. »

Je ne prononcerai point, reprend M. Eſchenberg, entre ces deux Critiques; cependant j'avoue que j'incline plus

du côté de la dernière opinion, non par préjugé pour ſon *univerſalité*, mais par le ſentiment de ma propre conviction.

Voltaire qui ne laiſſe échapper aucune occaſion de rendre ſuſpect à ſes Lecteurs le mérite de Shakeſpeare, ſoit par une ignorance affectée de ſon prix, ſoit par jalouſie d'Auteur, s'eſt étendu particuliérement ſur cette Tragédie, & en a préſenté le plan ſous un jour ridicule, & l'a accompagné de Notes critiques (*Contes de Guillaume Vadé*, *p.* 133.) J'avois envie d'examiner en détail cette Critique, & d'en montrer le peu de ſolidité; mais au moment que je la parcours dans cette vue, ſa ſéchereſſe inexprimable, & le dégoût que m'inſpirent une mauvaiſe bouffonnerie & l'affectation de méconnoître le beau & le ſublime, me détournent de ce projet. Il ſuffit de ce que j'ai dit ailleurs pour la juſtification de Shakeſpeare.

Sans égard pour la Critique de Voltaire, M. Ducis haſarda, il y a ſept ans, de mettre Hamlet ſur le Théâtre François. Mais ce n'eſt pas le Hamlet de Shakeſpeare, quoiqu'il paroiſſe l'avoir choiſi pour l'original de ſon imitation. Il avoue lui-même qu'il n'entend pas l'Anglois, & qu'il ne connoît ſon original, que par quelques extraits. Il n'a donc pas connu une foule de grandes beautés de la Tragédie Angloiſe. Au reſte, ſi l'original lui avoit fourni un meilleur plan & une meilleure exécution, une certaine délicateſſe qu'exigent le goût dramatique de ſa Nation, & la forme de la Tragédie Françoiſe, dont on ne peut s'écarter, lui auroit lié les mains dans le plan comme dans l'exécution. Il en eſt réſulté une Pièce ſans action, une copie enfin qui ne peut ſoutenir aucune comparaiſon avec l'original.

Quelques circonſtances eſſentielles du ſujet ſont même ici changées ; ce n'eſt pas Claudius, mais le jeune Hamlet lui-même qui eſt Roi de Danemarck ; l'autre eſt le premier Prince du Sang qui n'aſpire qu'à la poſſeſſion du Trône. Il n'eſt pas encore marié avec Gertrude, quoique leur intrigue amoureuſe ait été le premier mobile du maſſacre du Roi précédent. Gertrude réſiſte bien davantage à ſes propoſitions par ſcrupule & par le mouvement de ſa conſcience ; M. Ducis, pour montrer l'inquiétude de ſon ame avec plus de liberté, lui a donné une confidente, Elvire. Ophélie eſt ici fille de Claudius, ſans doute pour augmenter l'intérêt, & pour donner lieu au combat entre ſon amour & le devoir filial, quoique ce combat ne l'occupe pas beaucoup ; car auſſi-tôt qu'elle découvre les projets d'Hamlet contre ſon père, oubliant l'intérêt de ſon amour, elle trahit ſon Amant & le livre à ſon père. A la vérité elle eſt aſſez changeante pour ſe déclarer de nouveau en faveur de ſon Amant, quand elle entend les menaces que fait ſon père, après cette découverte, contre Hamlet. Elle veut alors lui déclarer les deſſeins de ſon père ; mais elle en eſt empêchée, parce que ſon père la fait garder à vue. La curioſité, plutôt que ſa tendreſſe, la porte enſuite à ſavoir ce qui ſe paſſe dans l'ame d'Hamlet. Quelle part le Poëte pouvoit-il eſpérer qu'on prendroit à un tel caractère? ..... L'Ombre ne fait pas ici acte de comparution ſur le Théâtre ; Claudius en parle ſeulement comme d'une erreur de la ſuperſtition du peuple ; Hamlet ſeul a vu l'Ombre de ſon père, & raconte à ſon ami ce qu'il lui a dit ; cette apparition ſe repréſente encore de tems en tems à ſes yeux. La démence feinte d'Hamlet eſt ici transformée en une vraie mélancolie, & on ne finit pas dans la recherche qu'on fait

pour en découvrir la véritable cauſe. Pour s'aſſurer de la vérité de ſes ſoupçons ſur le maſſacre de ſon père, & de ce que l'Ombre lui a dit, il n'emploie pas ici le ſecours d'un Spectacle, comme dans Shakeſpeare, mais l'urne qui renferme les cendres de ſon père; à la vue de cette urne la mère avoue ſa faute. Gertrude eſt enſuite maſſacrée par Claudius. Celui-ci a formé une conjuration contre Hamlet, à laquelle Palonius & d'autres prennent part. Au moment que les Conjurés veulent attaquer Hamlet, il enfonce le poignard dans le ſein de Claudius, effraie les Conjurés qui ſe retirent, & il reſte en vie. Au dénouement de la Pièce, il répond à Ophélie, qui trouve le cadavre de ſon père, & qui lui demande.

Ah! qu'as-tu fait, Barbare?

HAMLET.

Mon devoir, &c. (1)

Un Anonyme a traduit en Italien ce Hamlet François; dans la Préface il donne un extrait du plan de Shakeſpeare, mais qui eſt très-défectueux, & qui eſt à coup sûr emprunté de Voltaire.

La traduction même eſt en vers ïambiques, non rimés & travaillés avec aſſez de liberté: tantôt elle retranche, tantôt elle change quelque choſe de l'original; au reſte elle eſt ſouvent foible & proſaïque.

(1) Tels ſont l'analyſe & le jugement que le Traducteur Allemand de Shakeſpeare donne du *Hamlet* de M. Ducis. Cette Critique n'ôte point à cette Pièce ſes beautés, & ſur-tout cette diction énergique & brillante, qu'on retrouve avec plus d'éclat dans les belles Scènes de ſon *Œdipe*.

X.

SUR ANTOINE ET CLÉOPATRE.

PLUSIEURS Poëtes ont travaillé ce ſujet pour le Théâtre. Parmi les Pièces Angloiſes, après celle de Shakeſpeare, la plus remarquable eſt la Tragédie de Dryden: *all for Love*, or *the World Well Loſt*. Elle a plus de régularité, plus d'égalité dans la diction. On y trouve d'excellentes Scènes détachées, & des morceaux de la plus belle Poéſie: mais il s'en faut bien qu'on y rencontre le feu de l'action, le caractère diſtinctif des perſonnages & de leur expreſſion, ni ces ſublimes beautés qui caractériſent le vrai génie dramatique. Dryden avoue lui-même qu'il a imité le *divin* Shakeſpeare dans ſon ſtyle; en conſéquence il s'eſt écarté comme lui de ſa méthode ordinaire d'écrire en vers rimés. On rencontre auſſi dans plus d'un endroit ces imitations, & le Lecteur qui connoît un peu Shakeſpeare, apperçoit tout de ſuite les paſſages imités de pluſieurs de ſes Tragédies. Dryden ſe flatte, par cette imitation, de s'être ſurpaſſé dans cette Pièce, que les Critiques Anglois reconnoiſſent pour être, en général, la meilleure qu'il ait faite.

L'action commence après la bataille d'Actium qui fut ſi funeſte à Antoine. Cléopâtre cherche à le diſtraire par les reſſources du luxe, & par les divertiſſemens qu'elle a ordonnés pour célébrer le jour de ſa naiſſance. Une des plus belles Scènes du premier Acte, à laquelle Dryden lui-même donne la préférence ſur toutes celles qu'il ait jamais faites

c'eſt la Scène entre Antoine découragé & preſque déſeſpéré, & ſon ami, le vertueux & brave *Ventidius*, qui lui reproche ſes débauches & ſa paſſion pour le plaiſir. D'abord il s'attire l'indignation d'Antoine, qui cependant revient inſenſiblement au ſentiment de reconnoiſſance qu'il doit aux vertueuſes intentions de ſon ami, & qui prend la réſolution de redevenir un homme & un héros, en haſardant une nouvelle tentative contre ſon ennemi.

Cléopâtre, au commencement du ſecond Acte, eſt extrêmement inquiète & mécontente de ce qu'Antoine veut l'abandonner. Elle ménage encore un rendez-vous avec lui, pour le faire chanceler dans ſon projet. En vain *Ventidius* cherche-t-il à empêcher cette dangereuſe entrevue. Antoine ſe fait d'abord violence, & lui reproche tout ce qu'elle lui a fait négliger & perdre. Elle ſe juſtifie, & lui montre les offres ſéduiſantes que Céſar lui a fait propoſer, & qu'elle a rejettées pour lui. Ce foible Romain ſe laiſſe enfin tellement ſéduire, qu'il renonce à tous ſes projets héroïques, & reſte auprès d'elle.

Antoine ſe livre de nouveau à la débauche & aux plaiſirs que Cléopâtre lui prépare. *Ventidius* fait de nouveaux efforts pour l'en arracher; & ſon ami Dolabella, qui revient de Rome, lui apprend les conditions avantageuſes d'un accommodement avec Céſar. *Ventidius* croit les devoir à ſa médiation & à ſon amitié; mais Dolabella lui apprend qu'il n'y a pas contribué, & dit qu'il veut lui amener ſes Avocats. C'eſt Octavie ſon épouſe, avec ſes deux enfans. Antoine leur montre d'abord beaucoup de froideur & d'indifférence : mais leur généroſité le ſubjugue, & réveille en lui ſa première tendreſſe. Cléopâtre inquiète de l'arrivée d'Octavie, lui témoigne, dans une Scène très-courte, qui finit le troiſième Acte, ſon dépit avec beaucoup de hauteur.

Antoine ſe ſent trop foible pour faire ſes adieux à ſa Maîtreſſe, il en charge ſon ami Dolabella. Celui-ci eſt lui-même épris des charmes de Cléopâtre. Sa commiſſion lui fournit l'occaſion de lui déclarer ſon amour. Cléopâtre, d'après le conſeil d'*Alexas*, profite de cet aveu pour exciter la jalouſie d'Antoine & ranimer ſa paſſion. Ventidius & Octavie ont épié la converſation de Cléopâtre avec Dolabella; ils la racontent à Antoine, qui indigné contre eux, leur en fait les plus amers reproches. Ils ſe juſtifient tous deux, & Cléopâtre en rejette toute la faute ſur *Alexas*, qui lui avoit conſeillé de piquer ſa jalouſie pour le retenir. Ils ſe ſéparent.

Dans l'intervalle du quatrième & cinquième Acte, ſe donne la bataille navale, qui achève la perte d'Antoine, & pendant laquelle toute la flotte d'Egypte eut la perfidie de ſe jetter du côté de Céſar. Cette perte le confond, Antoine excite ſa rage, & le plonge dans le découragement. Cléopâtre, pour ſe ſouſtraire à ſa colère, ſe retire dans ſon tombeau, & lui fait parvenir, par *Alexas*, la nouvelle de ſa feinte mort. Cette perte met le comble au déſeſpoir d'Antoine; il prie Ventidius de lui ôter la vie, mais celui-ci s'étant poignardé lui-même, Antoine ſe précipite ſur ſon épée. Cléopâtre accourt, le trouve mourant, & elle ſe donne auſſi la mort, comme dans Shakeſpeare.

Il ne faut que comparer ce plan abrégé de la Tragédie de *Dryden* avec celui de Shakeſpeare, pour voir que le premier a beaucoup plus de ſituations; & que l'enchaînement en eſt mieux réfléchi. Quiconque lira cette Pièce de *Dryden*, y verra par-tout les ſoins & le travail du Poëte, qui, avant de commencer ſon ouvrage, s'eſt bien pénétré de ſon ſujet & des plus petites circonſtances qui y avoient trait, par la lecture de Plutarque, d'Appien &

de Dion-Caſſius, ſources où il a puiſé. Il eſt vrai qu'on ne trouvera pas tous ces traits dans Shakeſpeare, quoiqu'on y en rencontre pluſieurs: mais Shakeſpeare s'emparera tellement du Lecteur, il entraînera & occupera ſi fort ſon cœur, qu'il lui fera oublier ou négliger toutes les froides réflexions de la critique.

L'*Antoine & la Cléopâtre* de Sir Carl Sedley, eſt bien au-deſſous de la Tragédie de *Dryden* : celle-ci ne fut imprimée qu'en 1677 ; je n'en connois que l'hiſtorique, mais j'ai lu une autre Tragédie du même Auteur, intitulée : *Beauty the Conqueror, or the death of Marc-Anthony, à Tragedy in imitation of the Roman way of Writing :* elle eſt imprimée avec une collection *in*-4° de quelques œuvres de *Sedley*, miſe au jour par le Capitaine Ayloffe, à Londres 1702. Elle eſt en vers rimés, & dans un ſtyle très-inégal, ſouvent très-enflé, quelquefois noble, & très-ſouvent foible. Les efforts de Céſar pour engager Cléopâtre à quitter Antoine, en ſont le principal ſujet: cette Princeſſe va même juſqu'à le trahir. En général le Poëte s'eſt écarté en différentes occaſions de la vérité de l'Hiſtoire; mais ſes propres épiſodes n'ont pas une grande valeur. Il amène, par exemple, ſur la Scène un grand ſcélérat, *Achillas*, à qui il fait ourdir des trames ſecrettes pour s'emparer du Trône d'Egypte, qu'il eſpère partager enſuite avec ſa Maîtreſſe Iras. L'imitation du *ſtyle Romain*, qu'annonce le titre de la Pièce, ne ſe trouve que dans les chœurs des quatre premiers Actes; encore manquent-ils du vrai *ſtyle lyrique*.

XI.

SUR TIMON.

DANS les Dialogues de Lucien, on en trouve un intitulé : *Timon* ou le *Miſantrope*. Il commence par les reproches amers, que Timon vomit dans ſa fureur contre Jupiter ; lorſque, abandonné de ſes faux amis, il ſort d'Athènes pour aller cultiver la terre dans les bois. Jupiter demande à Mercure, quel eſt cet être chétif & miſérable, qui oſe élever ſa voix vers lui du pied du Mont-Hymette ? « Certainement, dit le Dieu, c'eſt un Philoſophe, ſans » quoi il ne blaſphémeroit pas ainſi contre moi ». Mercure lui fait connoître Timon & toutes ſes aventures. Jupiter trouve juſte de s'intéreſſer à un malheureux qui lui a ſacrifié tant de chèvres & de taureaux, dont la douce odeur dure encore dans ſes narines. Il ordonne à Mercure de conduire le Dieu des richeſſes à Timon, pour habiter de nouveau avec lui, & il ſe réſerve la punition des flatteurs & des faux amis de Timon, auſſi-tôt que ſa foudre, dont une pointe s'eſt rompue, ſera reforgée. Plutus refuſe d'aller chez Timon, parce qu'il l'avoit chaſſé autrefois de chez lui, & qu'il n'avoit pas ſu connoître le prix de la richeſſe. Jupiter ne reçoit point cette excuſe, & le force d'y aller. Plutus & Mercure arrivent chez Timon, & trouvent en ſa compagnie la pauvreté, le travail, la patience, la ſageſſe, la fermeté & tout le cortège de la faim. La pauvreté leur adreſſe la parole, & n'approuve point du tout cette ambaſſade. Mais comme

c'eſt la volonté de Jupiter, elle eſt forcée de déloger avec toute ſa ſuite. Timon accueille mal les deux meſſagers divins, les maltraite de paroles, & menace de leur jetter de la terre & des pierres. Mercure lui apprend qui ils ſont : mais Timon s'en rit ; il hait les Dieux comme les hommes. Il eſt ſur-tout en colère contre Plutus, parce qu'il le regarde comme l'auteur de ſon malheur ; c'eſt lui qui lui a attiré des flatteurs, ſuſcité des ennemis & des envieux, qui l'a ruiné par la débauche, & qui a fini par l'abandonner avec perfidie. Il eſt content de ſon genre de vie actuel, & ne demande pas les bienfaits de Jupiter. Plutus ſe défend & ſe plaint de l'abus que Timon a fait de ſes richeſſes. Cependant pour obéir aux ordres de Jupiter, Plutus fait trouver une grande quantité d'or à Timon en fouillant la terre. Timon ſe détermine à acheter le champ qu'il cultive, pour conſerver cet or dans une tour, dont il veut faire ſon habitation ſolitaire & dans la ſuite, ſon tombeau ; au reſte, il eſt bien réſolu de haïr & de déteſter les hommes comme auparavant. Il voit venir chez lui une foule de gens attirés par le bruit de ſes tréſors ; il ſe propoſe de leur parler, mais pour les charger d'inſultes & les renvoyer avec mépris. Le premier qui ſe préſente eſt *Gnathonides*, l'un de ſes faux amis qui lui préſente un Dithyrambe. Timon le rebute en le frappant vigoureuſement de ſa bèche. Vient enſuite *Philiades*, à qui il avoit anciennement fait préſent d'une terre & de deux talens pour marier ſa fille, mais qui l'avoit auſſi abandonné dans ſon déſaſtre. Il le reçoit de même à coups de bèche. Succède le Rhéteur *Démea*, qui lui lit un décret par lequel on lui donne les louanges les plus exagérées, & on lui décerne les honneurs les plus extraordinaires. Il n'eſt pas mieux reçu que les

autres. Après lui vient le Philoſophe *Thraſiclès*, qui prêche la vertu & la ſobriété, mais dont la conduite eſt tout le contraire de ſa morale. Il feint qu'il n'eſt venu que dans l'intention de l'avertir de ne point abuſer de ſes richeſſes, & il lui conſeille de les rejetter toutes, & cependant de lui remplir auparavant ſa poche d'or, pour récompenſe de ſes bons avis, attendu qu'il ſe contente de peu. Des coups de bèche ſont encore la réponſe à cette demande. Il arrive encore une foule de pareils importuns; Timon ſe place ſur un rocher, & du ſommet il leur jette des pierres.

Ainſi Plutarque & Lucien ſont les principales ſources de l'hiſtoire de Timon. On demande maintenant, où Shakeſpeare a puiſé le ſujet de ſa Tragédie? L'Épiſode de Plutarque ne paroît pas avoir été ſuffiſant, pour lui fournir le grand nombre de circonſtances qu'il a inſérées dans ſon drame, & qui n'ont cependant pas l'air d'être toutes de ſa propre invention. Il eſt vrai qu'on trouve dans Lucien quelques-unes des ſituations de la Pièce, mais il s'en faut bien qu'elles y ſoient toutes; & d'ailleurs du tems de notre Poëte, on n'avoit pas encore en Angleterre une traduction complette de Lucien, ni même de ce dialogue iſolé (1). Il faut croire qu'il puiſa le fond de ſon ſujet dans quelque narration populaire de l'hiſtoire de Timon le Miſantrope, qu'il pouvoit avoir trouvée dans quelques recueils de Contes & d'Hiſtoires dont il ſe ſervoit ordinairement. Farmer obſerve (2) que cette Hiſtoire eſt racontée dans preſque toutes les collections de cette eſpèce, de même que dans le *Palace of pleaſure*,

(1) Il n'y avoit alors de traduit que la *Nécromancie* & *Toxaris*.

(2) *May on Sh. Learning*, pag. 22.

d'où notre Poëte tira quelques ſujets. Peut-être auſſi le Plutarque Anglois lui donna-t-il l'idée de mettre ce caractère en drame, dans le tems qu'il travailloit à la Tragédie d'Antoine. *Farmer* ajoute, qu'à en juger par un paſſage d'une ancienne Tragédie, intitulée: *Jack Drum's entertainment*, il paroît vraiſemblable qu'on avoit déjà mis ſur la Scène une Pièce quelconque dans le même genre.

Timon d'Athènes eſt ſans contredit un des meilleurs morceaux de Shakeſpeare, & elle eſt réputée une des plus inſtructives. Les ſuites funeſtes d'une libéralité faſtueuſe & mal entendue, & le peu de fonds qu'on doit faire, dans une grande fortune, ſur des amis flatteurs, l'injuſtice de la Miſantropie générale, tous ces objets ſont peints dans ce drame avec les couleurs les plus vives. Le caractère très-original d'Apemanthus décèle lui ſeul une main de maître: Timon & ſon honnête Intendant *Flavius*, ne ſont pas moins vrais ni moins caractériſés.

Thomas Shadwell, Poëte Laureat, ſous le Roi Guillaume III, & rival jaloux de Dryden, publia en 1678 (1), cette Pièce avec des changemens, ſous le titre: *The Hiſtory of Timon of Athens, the Man-hater, as it is acted at the dukes Theatre, made into a play.* Dans l'Epître dédicatoire au Duc de Buckingham, il rend toute la juſtice qu'il doit à la Pièce de Shakeſpeare; il croit ſeulement pouvoir dire avec vérité, qu'il eſt le premier qui en ait fait un Spectacle régulier, comme l'annonce le titre. Dans l'Epilogue,

(1) Il arracha le laurier poétique à Dryden, & celui-ci écrivit à cette occaſion une Satyre amère contre lui. On a recueilli en 1720 les *Œuvres Dramatiques de Shadwell*, en quatre vol. *in*-4°.

il l'appelle une greffe entée ſur le tronc de Shakeſpeare, & il ſe flatte qu'on lui pardonnera ſes changemens en faveur de la part que ce Poëte y conſerve. Sans contredit les ſituations de l'ancienne Pièce dominent ſur les augmentations & les changemens du Poëte moderne. On rencontre ces changemens dans preſque toutes les Scènes; je n'en rapporterai ici que les principaux.

D'abord dans la première Scène, il fait lire au Poëte qui a chanté les louanges de Timon, pluſieurs épreuves de ſon Poëme dans un ſtyle héroïque & empoulé. Sans doute que le but de ces paſſages étoit de tourner en ridicule le goût de quelques Poëtes de ſon tems. Timon, en dépit de ſon caractère, eſt amoureux; & ſon amour eſt partagé entre Evandra & Méliſſe. Il veut épouſer la dernière, & donne en ſon honneur un feſtin magnifique. Evandra y paroît ſuivie d'une troupe de femmes maſquées, & le Poëte donne pour entr'acte une maſcarade de Bergers & de Nimphes, qui chantent les louanges de l'Amour, & de Ménades & d'Ægipans, qui célébrent le Dieu du vin & ſes dons, & qui chantent alternativement. A la fin paroiſſent Bacchus & Cupidon, qui décident la diſpute ſur les rangs, & déclarent qu'ils ſont les Souverains du genre humain.... Evandra trouve enſuite l'occaſion de ſe découvrir à Timon, lui fait des reproches ſur ſon infidélité, & feint de vouloir ſe poignarder de déſeſpoir. Cette ruſe ramène Timon dans ſes fers, & il l'aſſûre de la continuation de ſon amour.... Dans le troiſième Acte, *Apemanthus* parle en termes menaçans & injurieux aux Sénateurs & au peuple; & comme les domeſtiques de Timon implorent en vain en ſa préſence le ſecours des faux amis de leur Maître, *Apemanthus* ſe déchaîne toujours contre leur ingratitude:.... Alors Méliſſe abandonne

Timon devenu malheureux, renoue ſon intrigue amoureuſe avec Alcibiade, & lui jure une fidélité éternelle. Les anciens amis de Timon paroiſſent à leur tour ſur la ſcène, le regardent avec froideur, & affectent de ne le pas connoître... La ſeule Evandra lui reſte fidelle; elle le conſole dans ſon infortune, lui offre ſon bien pour acquitter ſes dettes & veut aller vivre avec lui dans la ſolitude. Timon eſt touché de tant de généroſité; mais il refuſe d'accepter ſes offres. Elle s'obſtine à le ſuivre dans le déſert, & elle le menace de s'arracher la vie, s'il perſiſte à ne vouloir pas la ſouffrir auprès de lui. Enfin il cède; elle partage avec lui ſa grotte & ſes racines. Méliſſe, attirée par le bruit des tréſors que Timon a trouvés dans la terre, revient à lui, pour l'engager à retourner à Athènes; mais il la chaſſe, après lui avoir fait les plus amèrs reproches. Enfin, Timon ſuccombe ſous le poids de ſon chagrin, & meurt dans les bras de ſa tendre & ſenſible Evandra, qui l'accompagne encore dans la mort, en ſe perçant le ſein.... Méliſſe eſt rejettée d'Alcibiade, qui a découvert ſa fauſſeté.

On voit que le principal (1) changement que Shadwell vouloit faire dans cette Tragédie, étoit d'y mêler l'amour. Sans doute qu'il croyoit cette paſſion néceſſaire à l'intrigue; il ſe figurait qu'il donneroit par-là plus d'intérêt à l'action, & qu'il en releveroit le caractère principal. Mais il s'eſt, à mon avis, bien écarté du but, & le moyen qu'il choiſiſſoit, n'étoit pas le plus propre pour y parvenir. Le caractère de Timon reçoit par-là une modifica-

(1) C'eſt le Timon de *Shadwell*, qu'on trouve dans le Théâtre Anglois de M. de la Place.

tion dont il n'étoit pas ſuſceptible, & qui ne ſied pas à un homme qui, par l'expérience qu'il avoit de la duplicité des hommes, ſe croyoit autoriſé à abhorrer tout le genre humain. Auſſi Shakeſpeare lui fait-il faire une exception, en laiſſant ſon fidele ami Flavius le ſuivre dans la ſolitude, & forçant Timon de reconnoître l'honnêteté de ſes ſentimens; mais tandis qu'il avoue la probité de Flavius, qu'il rend juſtice à ſon cœur, & qu'il le récompenſe avec de l'argent, Timon n'en reſte pas moins dans ſa miſantropie. Il ne veut pas permettre à Flavius de reſter avec lui; les prières de cet ami fidèle ne ſervent qu'à irriter ſa bile; « ſi tu hais les » malédictions, dit-il, ne t'arrête pas ici, mais fuis, » avant que tu t'en voies accablé par moi: ne vois plus » aucun homme, & que je ne te revoie jamais! » (1) M. Cumberland, connu parmi nous par ſes Œuvres Dramatiques, eſt l'Auteur des nouveaux changemens faits dans cette Pièce, telle qu'on la joue actuellement à Londres (2). Il a conſervé la plus grande partie de l'original, & les lignes qui ont été ajoutées ſont ſpécialement marquées, en ſorte que la part qu'y a chaque Poëte, s'offre d'abord aux yeux. En général, la Pièce telle que l'a donnée Cumberland avec ſes changemens, eſt bien préférable à l'ancienne de Shadwell. Cumberland entend mieux l'art d'entrer dans l'eſprit de ſon original, & ſon ſtile, abſtraction faite de quelques ſuperfluités, & d'un peu trop de déclamation, s'écarte moins de celui de Shakeſpeare. La principale addition qu'il ait

(1) Acte v, Scène 1.

(2) *Timon of athens, altered from* Shakeſpeare; *a Tragedy, as it is acted at the Théatre royal, in Drurylane, Lond.* 1771, *in-8°.*

faite, eſt le rôle d'Evanthe, fille de Timon, qui eſt aimée d'Alcibiade : Lucius la recherche auſſi en mariage, mais après la cataſtrophe de Timon, il le quitte comme ſes autres faux amis, & renonce à ſa fille. Evanthe conçoit le plus grand chagrin du malheur de ſon père; elle emploie tout pour le ſecourir, ſacrifie tous ſes bijoux, & même juſqu'à un portrait de ſon père, auſſi bien peint que s'il eût été de la main d'Appelle. Elle veut ſuivre ſon père qui s'eſt enfui d'Athènes; elle eſt arrêtée par les Sénateurs, dont elle implore l'appui, dans l'embarras où la jette la crainte qu'elle a d'Alcibiade. Elle cède à leurs prières, après leur avoir propoſé auparavant certaines conditions pour l'intérêt de ſon père. L'argent que Timon trouve en fouillant la terre, eſt le tréſor que Lucullus, un de ſes anciens flatteurs & un de ſes cliens, a enfoui pour le mettre en ſûreté contre les ennemis. Les tréſors de Lucius deviennent auſſi la proie des Soldats, à qui Alcibiade ordonne de les piller. Le dénouement de la Pièce eſt entièrement changé, & en effet embelli; je vais le rapporter tout entier.

Le Théâtre repréſente une perſpective très-étendue d'une contrée ſauvage & inculte, avec les débris d'un Temple des Faunes. Timon qui étoit derrière le Théâtre, eſt amené ſur la Scène par Flavius; en même-tems Evanthe paroît, elle le conſidère un peu de tems, & tandis qu'il s'avance à pas lents ſur le devant du Théâtre, elle dit :

EVANTHE.

Quel aſpect, grands Dieux! Eſt-ce mon père? Sont-ce là ces ruines déplorables de l'homme, ce tronc dépouillé & flétri, ce cep fécond, ſous l'ombre duquel ſe repoſoit n'aguères un peuple entier, qui ſe rafraîchiſſoit de

ſes raiſins... maintenant ſéché, giſſant ſur la terre !— Calme-toi, mon cœur! Ne ſuccombez pas, mes genoux, ſous le faix du malheur, mais portez-moi à ſes pieds.... (*Elle ſe met à genoux*). Mon digne père!

TIMON.

Lève-toi, lève-toi, ma fille. — Je puis donc encore te ſerrer dans mes bras! — Ah! mon enfant, je ſuis vieux & foible, & le chagrin m'a frappé à mort. — Dieux! comme l'ingratitude flétrit votre ouvrage! La dureté du cœur, ſemblable à une contagion mortelle, altére & flétrit tout ce qui vit ſous la ſphère de la lune; la création gémit, la nature enfante, avec des douleurs plus vives que les douleurs maternelles, la plus ingrate de ſes créatures, *l'homme*.

EVANTHE.

Tout ira bien encore.

TIMON.

Tout, tout va bien; car je te vois encore devant moi. Muets, comme cette ſolitude, & tranquilles comme la mer en Été, aſſéyons-nous ici pour réfléchir quelque tems; puis mourons, pour être en paix.

EVANTHE.

Oh! ne parlez pas ainſi.

TIMON.

Pardonne, j'ai beaucoup ſouffert, je crains que le chagrin n'ait beaucoup affoibli mon eſprit. Mais dans les plus affreux momens de mon affliction, j'ai toujours penſé à bénir mon enfant.

ÉVANTHE.

Oh ! béniſſez-moi tout-à-fait, mettez le comble à ma joie ; rendez-vous à moi, à vos Concitoyens, à vous-même, & jettez loin de vous ces viles marques de votre averſion, qui vous conſument, comme la robe de *Neſſus*; & faites la paix avec un monde qui ſe repent de vous avoir outragé.

TIMON.

Puis-je enſeigner les doux accens de la paix, moi qui ai évoqué du fond des enfers, les mauvais Génies, pour exterminer le genre humain ; moi qui chaque nuit ſur le rivage ſolitaire, ou dans ce tranquille déſert, ai vomi mille imprécations vers la lune, juſqu'au lever de la première aurore ? La nature, cette mère commune, me pardonnera-t-elle d'avoir enfoncé un aiguillon de fer dans ſon ſein patient ?... Cela n'eſt pas poſſible !

FLAVIUS.

Ceſſez de le preſſer ; c'eſt en vain.

TIMON.

Cependant, j'en avois ſujet. — Parle, Flavius. — Tu es honnête, & ne ſais point flatter ; n'en avois-je pas ſujet ?

FLAVIUS.

Puiſſent les juſtes Dieux, qui connoiſſent vos ſouffrances, vous en venger !

TIMON.

Paix, paix, c'eſt aſſez. — Soyons tranquilles. Tout flétri par les orages, je vois enfin le port, & je vogue au devant du paiſible rivage de la mort. — Réjouis-toi,

mon enfant; les ſouffrances de ton père vont finir; ſa vie & ſes peines ceſſeront en même-tems.

EVANTHE.

Ah! mon père, ne parlez pas ſur ce ton funèbre: des années plus ſereines s'approchent pour couronner votre eſpérance; le grand Alcibiade défend votre cauſe; le Sénat ſuppliant vient tomber à vos pieds; il vient vous combler de richeſſes, tandis qu'Athènes, pleine de ſon repentir, fait ſortir des foules innombrables de ſes portes, pour célébrer votre heureux retour.

TIMON.

Eh bien, laiſſe-les venir! Quand Alcibiade, en faveur du vieux Timon, pourroit réduire Athènes en cendres, écraſer le fier Sénat, & engloutir ce honteux eſſain de faux amis, qui m'ont plongé dans l'état d'opprobre où je languis; Timon devroit-il dire? Je te remercie du grand ſervice que tu m'as rendu! Un homme qui, avec un amour pur & un cœur vrai, ne remue jamais la main, pour aider ſon frère ſouffrant, devroit-il tenir ce langage à un autre homme?

EVANTHE.

Cela eſt dur, il eſt vrai.

TIMON.

Fais plutôt dire à ton père: j'ai une fille charmante, jeune & belle comme un lys qui n'a pas vu le Soleil. Ton œil s'eſt épris de ſes charmes, & ton cœur le déſire avec ardeur; livre donc Athènes aux flammes; n'en épargne aucun, qui n'ait prononcé le nom de Timon avec reſpect. — Oh! c'eſt une amitié bien glorieuſe que d'aimer le père dans les bras de ſa fille!

EVANTHE.

Votre fille n'eſt pas aſſez imprudente, mon père, pour aimer quiconque lui fait des propoſitions. Quoique la Nature ait pourvu Alcibiade de tous les charmes que peuvent donner tous les bienfaits réunis des Dieux, je ne l'aurois cependant pas diſtingué entre Lucius & Lucullus, ni parmi la foule des flatteurs ordinaires, s'il étoit auſſi vil que vous le dépeignez.

TIMON.

C'eſt aſſez, il eſt homme. Flavius n'eſt rien de plus: cependant il eſt honnête; tu vas dire qu'un autre peut l'être auſſi.... Deux hommes honnêtes, Dieux!..... Peut-il y en avoir deux? Vous pouvez faire de grandes choſes, ô Divinités ſuprêmes, je le ſais! C'eſt pourquoi je dis qu'elle eſt poſſible; mais, ma fille, fais bien attention à ce que je te dis; je ne l'affirme pas; ce ſeroit trop haſarder.

EVANTHE.

La fauſſeté ſe couvre-t-elle donc d'un vêtement céleſte? Voyez, le voici. Qui peut voir cette figure, & douter que l'honneur habite dans ce beau ſanctuaire? Non, il éclate dans chaque regard, dans ſes geſtes, il eſt ſur ſa langue, il brille dans ſes yeux, il pénètre, anime & remplit toute ſon ame.

ALCIBIADE *arrive.*

Salut, réputation & ſanté, paix, bonheur & joie au noble Timon! Le Sénat d'Athènes pénétré de repentir & de honte, vient lui-même dans ta ſolitude te prier de rentrer avec lui dans Athènes.

TIMON.

Dis au Sénat, que tu m'as vu mourir, que Timon n'exiſte

n'exiſte plus, que ſa victime eſt ici giſſante. (*Il tombe ſur les degrés du Temple, Evanthe & Flavius le ſoutiennent dans ſa chûte.*) Tu vois maintenant dans les bras de la mort le cerf vigoureux, mais vieilli, qu'ils ont pourſuivi ſi long-tems devant eux, & qu'ils ont enfin réduit aux abois.

ALCIBIADE.

O Timon, homme trop outragé, ils reconnoiſſent actuellement leur crime; ils ont abjuré leur ancienne avarice; leurs tréſors & leurs cœurs te ſont ouverts.

TIMON.

Ah ! les bonnes gens!.... Ce ſont de raffinés meurtriers ! La bleſſure eſt petite & difficile à découvrir, quand c'eſt la plus noire ingratitude qui l'a ouverte : voilà pourquoi ils diſent que je n'ai point été bleſſé. Mais le Ciel rejette leurs détours perfides, & voit dans mon cœur le trait mortel qui le fait ſaigner.

ALCIBIADE.

Vis, ô vis ! Écarte loin de toi le déſeſpoir, & conſens à vivre, digne Timon. Regarde, mes Soldats te couvrent de toutes parts; je t'ai ſoumis Athènes, & j'ai mis en fuite cet odieux eſſain, dont la noire ingratitude déchire ton cœur.

TIMON.

Quelle récompenſe Timon peut-il donner à Alcibiade ?

ALCIBIADE.

Timon peut lui donner plus qu'il n'a reçu des Dieux, en recevant d'eux la vie. Tu peux me donner Evanthe.

EVANTHE.

O Alcibiade, dans ces triſtes momens, ne penſez pas à une union qui préſage l'infortune ! Eſt-ce ainſi que doit

commencer notre mariage? Eſt-ce le tems de prier le Ciel qu'il nous béniſſe? Le terrible moment où un père meurt, ce moment qui ne doit être conſacré qu'à la triſteſſe, qu'au ſentiment du malheur, peut-il être heureux?

TIMON.

C'eſt aſſez; donnez-moi vos mains, approchez-vous à mes côtés... Que le Ciel qui vous couvre de ſes ombres, vous comble d'éternelles bénédictions! Que vos deux cœurs n'en faſſent qu'un; qu'un même eſprit, que la fidélité, la probité & la joie vous uniſſent. Fuyez le genre humain. Ne vivez que pour vous & pour les Dieux!

EVANTHE.

Briſe-toi, mon cœur!

TIMON.

Ne pleure pas ſur moi, mon enfant; la mort eſt ma guériſon, la vie eſt mon mal. Mon fils, ma fille, mon ami, adieu! Ne tranſportez pas mon corps dans les murs d'Athènes; mais enterrez-moi ſur le bord de la mer, où le grand Neptune verſera continuellement des larmes ſur mon humble tombeau... Ne l'oubliez pas.... Ah! c'en eſt fait. (*Il meurt.*)

EVANTHE.

Son ame s'eſt envolée... Recevez-la, Dieux immortels, dans votre demeure céleſte... Oui, mon père, nous t'enterrerons ſur le rivage, tout près des flots!... Et quand les vagues amoncelées courberont chaque jour leurs têtes, pour careſſer ton tombeau, ſemblables aux amis adulateurs de ce monde perfide, & retombant, te laiſſeront nud & découvert, alors je deſcendrai ſur le rivage deſſéché, pour arroſer ton tombeau de mes pleurs intariſſables, juſqu'au retour des flots.

ALCIBIADE.

Evanthe, détournez les yeux de ce triſte aſpect, & regardez votre Amant. N'altérez pas la bénédiction que ſa bouche mourante a prononcée ſur nous, & ne le regrettez pas, lui qui, délivré de ce monde pervers, goûte, après tant de peines, les douceurs du repos; portons-le au plus prochain rivage, & enterrons-le avec les honneurs funèbres de la guerre, ſous la voûte de ce rocher, comme il nous l'a demandé. De l'amour le plus extrême il fut forcé de paſſer à la haine la plus violente, & il ſuccomba victime de ce combat douloureux & cruel, qui l'a étendu dans le tombeau ».

Deliſle a traité le même ſujet d'une manière toute différente pour le Théâtre des Italiens de Paris, & en a fait une Comédie avec un Prologue, des Chants, des Danſes, des Perſonnages allégoriques & un Arlequin (1). Cette Pièce a, ſans contredit, dans ſon genre, beaucoup de mérite, beaucoup d'invention & de comique; mais c'eſt préciſément à cauſe de cette différence dans le genre qu'elle ne ſoutient pas le parallèle avec la Pièce de Shakeſpeare. On en jugera par cette courte analyſe. Timon commence le Prologue en murmurant contre les Dieux. Mercure paroît, & apprend le ſujet de ſes plaintes. Timon ne peut ſouffrir aucune créature avec lui, que ſon âne, auquel il ſouhaite une voix &

(1) *Timon le Miſantrope*, Comédie en trois actes, précédée d'un Prologue, par le ſieur Deliſle, à la *Haye*, 1723, *in*-8°. On en trouve une traduction Allemande dans la Compagnie de *Leipzig*, part. III, pag. 663. La même Pièce ſe trouve en Anglois, avec quelques changemens, ſous le titre ſuivant: *Timon in love, or the innocent theft, by J. Kelly, Lond.* 1733, *in*-8°.

une figure humaine. Son ſouhait lui eſt accordé, & l'âne paroît ſous la figure d'Arlequin. Mercure prend lui-même le maſque d'une femme, *c'eſt Aſpaſie*, & apprend à Eucharis, Amante de Timon, la manière de le gagner, c'eſt de l'imiter & de prendre ſon humeur bourrue. Elle réuſſit par ce ſtratagême à réveiller l'amour de Timon pour elle. La fauſſe Aſpaſie perſuade à Arlequin de voler ſon maître, & les paſſions perſonifiées qui terminent le premier Acte avec des Danſes & des Chants, l'y encouragent de plus en plus. Dans le ſecond Acte, Timon eſt volé par Arlequin; le reſte n'eſt en partie qu'une longue Scène épiſodique entre Arlequin & Socrate, & eſt terminé par un Ballet de Flatteurs. Dans le troiſième Acte, Arlequin eſt à ſon tour volé par Aſpaſie, qui lui eſcamote le tréſor, & reparoît bien-tôt après ſous ſa vraie forme de Mercure, pour donner à Timon une leçon ſur la folie de ſa miſantropie, pour lui rendre le goût du bonheur, & l'unir au nom des Dieux avec Eucharis; une Danſe de vérités & un Monologue d'Arlequin terminent le Spectacle.

Fin des Remarques.

DRAMES

HISTORIQUES.

On ne ſera pas étonné ſans doute de rencontrer dans quelques-uns de ces Drames hiſtoriques quelques menſonges, quelques injures contre la France. L'épithète de perfide eſt depuis long-tems un cri de guerre conſacré pour le peuple Anglois, & l'on trouve bon en politique d'entretenir dans l'eſprit des ſoldats, qui doivent ſe battre contre les ſoldats François, l'idée qu'ils ont affaire à des traîtres, des mécréans, & pour dire pis, des papiſtes, &c. Cette idée ajoute la fureur au courage, & tout cela aide à tuer & à détruire. « Il n'eſt pas vrai, dit Milord Cheſterfield, » qu'un Anglois, comme le dit le peuple de Londres, » batte quatre François; mais cette opinion les aidera » du moins à en battre un. » L'exacte impartialité ne peut guères être la vertu des Nations. Les Romains appelloient *Barbares* des peuples qui méritoient bien un peu plus de politeſſe de leur part, & juſqu'aux Grecs, leurs Maîtres, & qui furent bien plus ſages

qu'eux, étoient flétris de cette dénomination injurieuſe. On connoît leur proverbe de la *foi Punique*, ſi outrageant pour Carthage, & cependant nous autres barbares qui les avons vaincus, nous ſavons que ce peuple, qui parloit tant de juſtice, violoit très-leſtement les traités les plus ſacrés, dès qu'ils y trouvoient leur intérêt, toujours couvert du beau nom *de la gloire & de la majeſté du Peuple Romain.* Le trait des fourches Caudines & tant d'autres démentiront à jamais cette bonne foi Romaine, ſi vantée par leurs Hiſtoriens, & qui ſavoit ſi bien éluder la juſtice & les loix du véritable honneur moral, par des diſtinctions métaphyſiques. Mais cet eſprit d'orgueil, cette opinion faſtueuſe, qu'un citoyen Romain entretenoit de ſoi-même, le pouſſoit à faire des efforts incroyables, & l'aidoit à triompher dans une bataille. Voilà le bien politique qui réſultoit de ce mal moral. Voilà pourquoi la paiſible philoſophie & la politique ne peuvent guères ſe concilier, tant qu'il y aura des paſſions chez les hommes, & des guerres entre les Souverains. L'Hiſtoire d'une Nation tendra toujours à exagérer les fautes d'une Nation rivale, & gardera toute ſon indulgence pour celles de la ſienne, qu'elle oſera nier, ou qu'elle déguiſera au point de faire paſſer un crime pour un écart néceſſaire, autoriſé par les circonſtances.

« Un eſprit juſte, dit M. de Voltaire, en liſant

» l'Hiſtoire eſt preſque toujours occupé à la refuter ». Mais qui peut blâmer l'Hiſtorien de chercher à effacer, à blanchir les taches de ſes compatriotes, & à noircir, à groſſir celles de ſes ennemis? Si la vérité en ſouffre un peu, le patriotiſme inſpire, conſeille, exige même ſouvent ces menſonges officieux, & le ſacrifice trop généreux de la gloire de ſa Nation à la vérité, pourroit expoſer le Philoſophe au reproche de n'être pas citoyen. Les Nations peuvent donc ſe pardonner réciproquement cette infidélité: puiſqu'il n'en eſt aucune, ni ancienne, ni moderne, qui puiſſe s'en croire tout-à-fait exempte. Un Ecrivain, en prenant la plume, a beau ſe vanter, qu'il va écrire pour l'Univers: ſon premier Univers ſera toujours & doit être ſa Patrie, juſqu'à ce que cet Univers ſoit corrigé de toutes ſes folies, & devenu ſage.

« Un peuple, dit Plutarque, doit s'intéreſſer à la » gloire & à la réputation de ſes ancêtres, non-ſeule- » ment par un ſentiment naturel, mais encore parce » que les préjugés pour ou contre le caractère d'une » Nation ſont de la plus grande conſéquence. » Quand la raiſon, la vérité & l'humanité règneront par-tout tenant le ſceptre de la paix univerſelle, alors, s'il reſte un Peuple qui veuille encore mentir pour ſa gloire, ce Peuple aura tort. Juſqu'à cette époque chimérique, la vérité hiſtorique ſera altérée par le

patriotiſme ; à plus forte raiſon, la vérité dramatique ſera-t-elle indifféremment modifiée par le Poëte dans ſes Drames nationaux, ſelon l'intérêt de ſon plan, ſelon le caractère plus ou moins fougueux de ſes compatriotes à qui il doit plaire, & ſelon les circonſtances particulières où ſe trouve ſa Nation, ſoit par rapport à elle-même, ſoit par rapport à ſes ennemis, ſelon qu'elle eſt en paix ou en guerre avec eux. Le Poëte paſſeroit pour bien mal adroit, ſi en peignant ſa Nation aux priſes avec ſa rivale, il chantoit les louanges de la dernière. Le petit nombre des gens ſenſés & ſans partialité qui pourroient applaudir en ſilence à ſon courage, ne feroit pas la fortune de ſa Piéce. Nous ne nous fâcherons donc point des injures que Shakeſpeare nous diſoit, & étoit obligé de nous dire, il y a bientôt trois ſiècles. Nous ſommes dans ſon ſecret, & nous ſavons à quoi nous en tenir ſur les faits qu'il aggrave ou qu'il dénature. Permis au premier Shakeſpeare François, qui nous donnera des Pièces nationales, de prendre ſa revanche toutes les fois que cela arrangera ſa fable, ſes caractères & ſon Dialogue. Ce n'eſt point dans le répertoire des Comédiens, que les Rois prétendent puiſer les articles & les argumens de leurs manifeſtes, & les jeux de Melpomène ne ſerviront jamais de mémoires pour inſtruire les grands procès de la politique, & ſervir de moyens à la diſcuſſion des droits & de la réputa-

tion des Peuples. Chacun a eu ſes taches & ſes foibleſſes, ſon fanatiſme & ſes paſſions, ſes années de gloire & ſes jours de honte, ſes bonnes fortunes & ſes fatalités, & il ſeroit bien ridicule de demander à une foule d'hommes & de générations ſucceſſives qui devoient paſſer au travers des ſiecles de barbarie, d'ignorance & de fanatiſme, une chaîne de vertus non interrompue, une perfection morale, conſtante & ſans mêlange, une pureté d'honneur & de renommée, dont n'oſeroit peut-être ſe vanter un ſeul individu dans l'Univers. Chaque Nation exige des autres là-deſſus plus qu'elle ne peut fournir elle-même; leur Hiſtoire eſt un fleuve qui roule enſemble la fange & l'or : la plus brillante dans ſon cours, eſt celle où le bien domine ſur le mal; *ubi plura nitent, paucis ego non offendar maculis* eſt la ſeule deviſe, qui puiſſe convenir à la plus parfaite ; & chaque peuple, ſe faiſant à lui-même ſes aveux, devroit garder un ſilence prudent & juſte ſur ſes voiſins.

Je n'entrerai donc pas dans de longs détails pour refuter quelques faits peu avantageux à la France, que Shakeſpeare ſuppoſe, ou envenime dans ſes Drames, d'après le préjugé de ſes compatriotes, pour chatouiller leurs paſſions & leurs foibleſſes, ou pour mieux remplir ſon but théâtral. Ma tâche eſt celle de Traducteur & non d'Hiſtorien, & les accuſations ont été puiſées la plupart dans le Moine Anglois

Mathieu Pâris, ou autres Chroniqueurs pleins du même fiel, & elles ont été repouſſées avec autant de ſuccès, qu'elles avoient été infidèlement préſentées. Ce n'eſt plus une nouveauté pour nous qu'un Roi proteſtant inſulte le Pape, qu'un Républicain furieux invective contre la Monarchie, qu'un Annaliſte Anglois nous prête autant d'infidélités & de trahiſons, qu'il en pourra colorer, & nous n'en ſommes pas plus choqués, que de voir ſur notre Scène le fourbe Mahomet parler en Prophète, & agir en impoſteur & en tyran.

Ces dix Pièces hiſtoriques différent des autres. Ce ſont des tableaux animés d'une portion de la vie des Rois qui en ſont le ſujet, & la peinture de divers perſonnages diſtingués, contemporains de ces Rois. Qu'on n'y cherche donc pas ni intrigue ni plan d'après les règles d'Ariſtote; ici l'unité de héros tient lieu en quelque ſorte de l'unité d'action. Elles ſont d'une eſpèce particulière, & on auroit tort de les juger ſur des règles qui ſont incompatibles avec elles. Mais on verra que ces Pièces ſi ſinguliérement intéreſſantes pour les Anglois, contemporains du Poëte, & pour leurs deſcendans qui y voient une partie de l'Hiſtoire de leurs Rois, de leur Nation, de leurs Héros, retracée ſous les couleurs les plus vives & les plus vraies, du moins d'après leurs Ecrivains, ſont loin d'être ſans intérêt pour les Lecteurs étrangers. On ne lit point l'Hiſtoire, on la voit; on aſſiſte au ſiècle & à ſes

événemens les plus frappans; on en voit les Acteurs parler & agir dans la plus grande vérité du caractère & des circonſtances, & il eſt inutile de prévenir le Lecteur ſur la foule de beautés qui l'attacheront à ces Pièces, qui cependant ont entr'elles différens degrés de mérite. Comme elles ſont le portrait vivant des perſonnages & des événemens de ces tems, il eſt néceſſaire, pour en bien ſaiſir tous les détails, toutes les alluſions, de lire avant chaque Pièce l'abrégé hiſtorique qui appartient à chacune. On a raſſemblé de ſuite, à la tête du huitième Volume, dans un court extrait, les faits néceſſaires pour les entendre & concevoir l'origine, les actions, les caractères & les rapports des différens perſonnages. Cette lecture préliminaire eſt ſur-tout indiſpenſable pour des étrangers qui ne ſont pas obligés d'avoir préſens à la mémoire des faits perſonnels à une autre Nation; ſur-tout lorſque cette Nation a, ſuivant l'uſage, altéré, exagéré, déguiſé, la plupart de ces faits, ſuivant leurs principes, leur politique, leur haine ou leur amour. Auſſi, pour que ce précis fût plus reſſemblant au Drame qu'il doit éclairer, j'en ai recueilli les faits dans les Hiſtoriens Anglois eux-mêmes, d'après leſquels le Poëte a compoſé, & qui a dû néceſſairement par penchant & par toutes ſortes d'intérêts, adopter leurs menſonges & épouſer leurs préjugés. En un mot, ſans négliger l'occaſion de ſemer de tems

en tems les remarques qui s'offriront ſous ma plume; & qui démentent les ſuppoſitions fauſſes du Drame; je ne réponds ici que de la fidélité de la traduction, & je puis dire avec l'eſtimable Auteur de celle de Thompſon: « J'ai pouſſé la fidélité juſqu'à maudire » ou braver notre Nation en bon Anglois. La plu- » part de ces endroits ſont pleins de force & de » beautés, & il me ſemble que ce n'eſt pas à un » Traducteur à émonder les paſſions de ſon Auteur. »

On ſait trop, que ſi l'on veut en croire quelques Hiſtoriens Anglois, tous nos Rois ont été perfides, & que la juſtice, le courage & l'humanité n'habitent que dans leur île privilégiée. Cette opinion ne ſera jamais contagieuſe; car l'on ſait auſſi que la mauvaiſe foi a ſouvent préparé, que la férocité a ſouvent ſouillé leurs plus heureuſes victoires.

LA VIE
ET
LA MORT
DU ROI JEAN.

PERSONNAGES.

LE ROI JEAN.

LE PRINCE HENRI, *ſon fils.*

ARTHUR, *Duc de Bretagne & neveu du Roi.*

Lords Anglois.
- PEMBROK, *Comte de Pembroke, Guillaume Mareshall.*
- ESSEX, *Comte d'Eſſex, Geoffroy Fitz-peter.*
- SALISBURY, *Comte de Salisbury, Guillaume Longue-Epée, fils de Henri II, par Roſamond Clifford.*
- HUBERT,
- BIGOT, *Roger, Comte de Norfolk & de Suffolk.*

PHILIPPE FAULCONBRIDGE, *fils naturel de Richard Ier.*

ROBERT FAULCONBRIDGE, *frère naturel du bâtard.*

JACQUES GOURNEY, *attaché au ſervice de Lady Faulconbridge.*

PIERRE DE POMFRET, *Devin.*

PHILIPPE, *Roi de France.*

LOUIS, *Dauphin.*

L'ARCHIDUC D'AUTRICHE.

LE CARDINAL PANDOLPHE, *Légat du Pape.*

LE COMTE DE MELUN, *Seigneur François.*

CHATILLON, *Ambaſſadeur de France envoyé au Roi Jean.*

ÉLÉONOR, *Reine-mère d'Angleterre.*

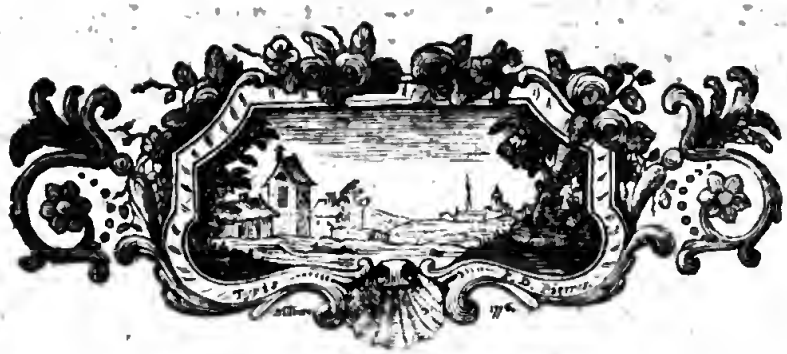
CONSTANCE, *mère d'Arthur.*

BLANCHE, *fille d'Alphonſe, Roi de Caſtille, & niéce du Roi Jean.*

LADY FAULCONBRIDGE, *mère du bâtard & de Robert Faulconbridge.*

BOURGEOIS D'ANGERS, HÉRAUTS, MESSAGERS, SOLDATS, &c.

La Scène eſt tantôt en Angleterre, & tantôt en France.



LA VIE ET LA MORT *DU ROI JEAN* (1).

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente la Cour d'Angleterre dans la ſalle où le Roi donne audience aux Ambaſſadeurs (†).

SCÈNE PREMIÈRE.

Entrent LE ROI JEAN, LA REINE ÉLÉONOR, PEMBROK, ESSEX, & SALISBURY, *avec* CHATILLON, *envoyé de France.*

LE ROI JEAN.

Hé bien, Chatillon, parlez; que veut de nous la France?

(†) L'action ne commence qu'à la trente-quatrième année

CHATILLON.

Le Roi de France vous ſalue, & enſuite voici ce qu'il déclare, par mon organe, à la Majeſté, la Majeſté uſurpée de l'Angleterre.

ÉLÉONOR.

Etrange début ! Majeſté uſurpée !....

LE ROI JEAN.

Daignez, ma mère, daignez faire ſilence & écouter l'ambaſſade.

CHATILLON.

Philippe de France, épouſant la cauſe & les juſtes droits du fils de Geoffroi, votre frère décédé, d'Arthur Plantagenet, revendique, au nom de la Loi, cette belle île & ſon territoire, l'Irlande, Poitiers, l'Anjou, la Touraine, le Maine. Il demande que vous dépoſiez l'épée, qui dans vos mains envahit l'autorité de ces différens titres, pour la remettre aux mains du jeune Arthur, votre neveu & votre royal & légitime Souverain.

LE ROI JEAN.

Et que s'en ſuivra-t-il, ſi nous le refuſons ?

---

du Roi Jean, renferme quelques événemens intéreſſans de ſon règne, depuis cette époque juſqu'à ſa mort, & embraſſe environ dix-ſept années. *Theobald.*

CHATILLON.

Le terrible fléau d'une guerre cruelle & ſanglante, pour reſſaiſir par la force ces droits retenus par la violence.

LE ROI JEAN.

Nous avons ici guerre pour guerre, ſang pour ſang & force contre force (2). Rendez cette réponſe à la France.

CHATILLON.

Hé bien ! recevez donc par ma voix le défi de mon Roi. Là finit mon ambaſſade.

LE ROI JEAN.

Portez-lui le mien, & partez de ces lieux en paix. — Tu ſeras aux yeux de la France, l'éclair de la foudre. Car avant que tu aies pu lui annoncer que je vais y entrer, le tonnerre de mon canon s'y ſera fait entendre. Allons, pars, ſois la trompette qui lui annonce notre vengeance, & le préſage ſiniſtre de votre commune ruine... Qu'on le reconduiſe avec honneur hors de mes états. Pembrok, veillez-y. Adieu, Chatillon.

(*Chatillon ſort avec Pembrok*).

SCÈNE II.

Les mêmes.

ÉLÉONOR.

Hé bien, mon fils: ne vous l'ai-je pas toujours dit, que cette ambitieuſe Conſtance n'auroit point de repos qu'elle n'eût ſoulevé la France & le Monde entier pour les prétentions & le parti de ſon fils? Et voilà ce qu'on auroit pu prévenir. On auroit pu concilier par des moyens faciles d'amitié, la querelle, qu'il faut aujourd'hui que le choc de deux Royaumes décide par l'iſſue incertaine & ſanglante des combats.

LE ROI JEAN.

Nous avons pour nous le puiſſant avantage de la poſſeſſion & nos droits.

ÉLÉONOR, *s'approchant de l'oreille du Roi.*

Dites, la force de la poſſeſſion, bien plus que vos droits; ou bien il faut avouer votre honte & la mienne. Oui, ma conſcience murmure ici à votre oreille, ce que nul autre que le Ciel, vous & moi, n'entendra prononcer.

SCÈNE III.

Les mêmes.

Entre le Shériff de Northampton qui parle bas à ESSEX.

ESSEX.

Mon Souverain, voici la plus étrange contestation venue de la Province, dont on ait jamais oui parler. Les deux parties demandent que vous les jugiez : les ferai-je comparoître?

LE ROI JEAN.

Qu'ils paroissent. (*Le Shériff sort.*) Nos Abbayes & nos Prieurés payeront les frais de cette expédition. (*Le Shériff rentre avec Robert Faulconbridge & Philippe* (3) *son frère.*)

SCÈNE IV.

Les mêmes. ROBERT FAULCONBRIDGE *& PHILIPPE* (†) *le bâtard, ſon frère.*

LE ROI.

QUELS hommes êtes-vous ?

PHILIPPE.

Moi, votre fidèle ſujet, moi, Gentilhomme né dans la province de Northampton, & le fils aîné, à ce que je préſume, de Robert Faulconbridge, un ſoldat que Richard Cœur-de-Lion, de ſa main qui donne l'honneur, a fait Chevalier dans le champ de bataille.

LE ROI, *à Robert.*

Et toi qui es-tu ?

ROBERT.

Le fils & l'héritier de ce même Faulconbridge.

(†) Richard I, avoit eu un fils naturel, nommé Philippe, qui tua le Vicomte de Limoges, pour venger la mort de ſon père.

LE ROI.

Il eſt l'aîné, lui; & tu es, toi, l'héritier? Vous n'êtes donc pas ſortis d'une même mère, ſuivant toute apparence?

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Très-certainement d'une même mère, puiſſant Roi; c'eſt ce qui eſt bien connu; &, je le veux bien croire, d'un même père auſſi: mais pour la certitude de cette vérité, je l'abandonne au Ciel & à ma mère; quant à moi, j'en doute, comme pourroient en douter tous les enfans des hommes (4).

ÉLÉONOR.

Qu'oſes-tu dire, homme groſſier? Tu diffâmes ta mère, & par ce doute tu outrages ſon honneur.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Moi, Madame? Non: je n'ai nul intérêt de le faire: c'eſt la prétention de mon frère; & nullement la mienne. S'il peut en fournir la preuve, il me fait tomber de la main au moins cinq cent belles livres ſterling de revenu par an. Que le Ciel conſerve l'honneur à ma mère, & à moi mon héritage!

LE ROI.

Voilà un jeune Ruſtre d'une franchiſe brutale! Et pourquoi donc, lui, étant le cadet, prétend-il à ton héritage ?

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Je n'en ſais rien, pourquoi ; ſi ce n'eſt pour avoir mes terres. — Une fois il m'a inſulté du reproche de bâtardiſe. Si je ſuis né légitime ou non, c'eſt un fait dont je laiſſe répondre la tête de ma mère : mais que je ſois, mon Prince, auſſi-bien né que lui (Dieu faſſe paix aux oſſemens qui ont pris la peine de m'engendrer!) voyez, comparez nos viſages ; & jugez vous-même, ſi c'eſt le vieux Sir Robert qui nous a engendrés tous deux, & s'il eſt poſſible, qu'il ſoit notre père, (*montrant Robert*) & que ce fils lui reſſemble. O vieux (†) Sir Robert, notre père, à genoux je remercie le Ciel, de ce que je ne te reſſemble pas.

(†) *Sir*, titre de politeſſe que l'on donne à la perſonne qu'on veut ſe préférer. C'eſt le titre d'un Chevalier ou d'un Baronnet. — On l'ajoute auſſi ordinairement au mot *Loin*, dernière vertèbre de l'épine d'un bœuf, parce qu'un Roi d'Angleterre, dans une ſaillie de bonne humeur, qualifia ce morceau du titre de *Knight*, *Chevalier*. J'ai conſervé le mot *Sir*, faute d'équivalent en François. *Voyez* la note 3me de la fin.

LE ROI.

Quel écervelé le Ciel nous a envoyé là ?

ÉLÉONOR.

Il a dans ſa phyſionomie un air de Richard Cœur-de-Lion ; il y a auſſi de ſon accent dans le ſon de ſa voix. Ne remarquez-vous pas quelques reſſemblances avec mon fils, dans la large & robuſte ſtature de cet homme ?

LE ROI.

Mes yeux ont bien examiné toutes ſes formes, & je retrouve par-tout Richard lui-même (*à Robert*). Jeune homme, parle : qui te porte à revendiquer les terres de ton frère ?

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Parce qu'il n'a qu'un demi viſage comme mon père ; & pour ce demi viſage (†) il veut avoir mon domaine entier ! A un demi viſage d'homme, cinq cent livres de revenu par an !

(†) *Half-groat.* Alluſion à une monnoie Angloiſe, qui ne fut frappée que ſous le règne de Henri VII. *Groat*, pièce de quatre ſols, ſur laquelle il n'y avoit que des demi-faces, des têtes de profil. Philippe compare la maigre face de ſon frère, aux demi-viſages empreints ſur cette monnoie. *Théobald.*

ROBERT.

Mon gracieux Souverain, lorſque mon père vivoit, votre frère a beaucoup employé mon père à ſon ſervice. ....

PHILIPPE FAULCONBRIDGE *l'interrompant.*

Fort bien: mais, ami, ce n'eſt pas là un titre pour avoir mes terres. Ce que vous devez expliquer, c'eſt comment il employa ma mère.

ROBERT *continuant.*

...Et un jour il l'envoya en ambaſſade en Allemagne, pour y négocier avec l'Empereur des affaires importantes & relatives à ces tems. Le Roi ſe prévalut de ſon abſence, & dans cet intervalle, il ſéjourna dans la maiſon de mon père. Quels y furent ſes progrès & ſa victoire, je rougirois de le dire: mais la vérité eſt la vérité. De vaſtes eſpaces de mers & de rivages s'étendoient entre mon père & ma mère, comme je l'ai pluſieurs fois ouï dire à mon père lui-même, lorſque ce robuſte jeune homme, que voilà, fut engendré. Par ſon teſtament, ſur ſon lit de mort, mon père a légué ſes terres à moi, & il a répondu ſur ſa mort, que cet homme, le fils de ma mère, ne fut jamais le ſien; ou, que s'il étoit, il étoit donc venu au monde

quatorze ſemaines révolues avant le terme de la nature. Ainſi, mon bon Souverain, laiſſez-moi poſſéder ce qui eſt à moi, les terres de mon père, conformément à la dernière volonté de mon père.

LE ROI *à Robert.*

Jeune homme, votre frère eſt légitime. L'épouſe de votre père l'a conçu après le mariage ; & ſi elle en a violé la foi, cette faute la regarde ſeule, & c'eſt une faute dont tous les maris ſe ſoumettent à courir le haſard, le jour qu'ils prennent femme. — Réponds-moi : ſi mon frère, qui, dis-tu, a pris la peine d'engendrer ce fils, avoit revendiqué de ton père ce fils pour le ſien? Certes, mon ami, ton père auroit pu retenir, contre les efforts de l'Univers entier, ce jeune taureau, ſorti des flancs de ſa geniſſe : ſans contredit, il l'auroit pu. Donc, s'il étoit le fils de mon frère, mon frère ne pouvoit le reclamer à lui ; & par les mêmes raiſons, ton père, quand il ne ſeroit pas ſon fils, ne peut le rejetter. Cet argument décide la queſtion. Le fils de ma mère a engendré l'héritier de ton père ; l'héritier de ton père doit avoir ſon héritage.

ROBERT.

Et la volonté de mon père n'aura-t-elle donc aucune force, pour dépoſſéder l'enfant qui n'eſt pas le ſien ?

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Pas plus de force, ami, pour me dépoſſéder, que ſa volonté n'eut d'influence ſur ma naiſſance, à ce que je préſume.

ÉLÉONOR *à Philippe Faulconbridge.*

Que préférerois-tu, ou d'être un Faulconbridge, & de reſſembler à ton frère, pour poſſéder ton héritage; ou bien d'être le fils reconnu de Cœur-de-Lion, propriétaire de ta ſeule grandeur perſonnelle (5), ſans un pouce de terre?

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Madame, ſi mon frère avoit ma perſonne & que j'euſſe la ſienne, celle de Sir Robert, comme il l'a, & que mes deux jambes fuſſent ces deux fuſeaux, mes bras affilés comme une peau d'anguille, ma face ſi maigre, que je n'oſerois pas attacher une roſe (†) à mon oreille, de peur qu'on ne dît: voyez,

(†) Nouvelle alluſion à d'anciennes Médailles, que la Reine Eliſabeth ſeule fit battre, & où l'on voyoit ſon portrait. *Théobald.*

Les pièces de trois demi-ſols & de trois deniers avoient la roſe. C'étoit auſſi la mode, à la Cour de ce tems-là, de ſe parer de roſes artificielles. La plupart étoient faites de rubans. Je me

où va cette pièce de trois deniers ? & qu'au prix de ſa figure, je duſſe être l'héritier de tout ce Royaume; je veux ne jamais ſortir de cette place, ſi je ne le donnois pas juſqu'au dernier pouce de terre, pour reprendre cette phyſionomie (*ſe montrant*). Je ne voudrois pas pour rien au monde être Sir Robert.

ÉLÉONOR.

Tu me plais. —Veux-tu abandonner ta fortune, lui céder ta terre, & me ſuivre? Je ſuis guerrière, & je vais m'embarquer pour la France.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE *à Robert.*

Mon frère, prenez ma terre; moi, je prendrai ma deſtinée. Votre figure a gagné cinq cent livres ſterling de revenu par an, & cependant votre figure, à cinq ſols, ſeroit vendue fort cher. —Madame, je vous ſuivrai juſqu'à la mort.

---

rappelle un tableau de Vandick, que j'ai vu à Ambrosbury, dans lequel les boucles étoient treſſées près des oreilles, & ſe terminoient en roſes. *Steevens.*

Burton dit, que c'étoit anciennement la mode de s'attacher des roſes, & des fleurs naturelles dans l'oreille.

ÉLÉONOR.

Je voudrois que vous arrivaſſiez avant moi en France.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

C'eſt la coutume de mon pays, de céder le pas à nos ſupérieurs.

LE ROI.

Quel eſt ton nom ?

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Philippe, mon Souverain ; tel eſt mon nom. Philippe, le fils aîné de la femme du bon vieux Sir Robert.

LE ROI.

Déſormais, porte le nom de l'homme, dont tu portes la figure. Que Philippe fléchiſſe le genouil, & ſe releve plus grand. — Lève-toi Richard & Plantagenet. (*Le Roi le fait Chevalier*).

PHILIPPE FAULCONBRIDGE *à Robert.*

Frère naturel, donne-moi ta main : mon père m'a donné l'honneur, le tien t'a donné des terres : maintenant bénie ſoit l'heure de la nuit ou du jour, où je fus engendré, en l'abſence de Sir Robert !

ÉLÉONOR.

Il a tout le cœur & les ſentimens de Plantagenet : je ſuis ta grand'mère, Richard : appelle-moi de ce nom.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Madame, vous l'êtes par un haſard, & non pas ſuivant les règles & par la voie de l'honneur. — Hé bien, quoi ? Un peu aux environs ; à quelques pas du droit chemin, par la fenêtre ou par la lucarne (†) ; celui qui n'oſe agir le jour, il faut bien qu'il ſorte la nuit : avoir, eſt tout, quel qu'en ſoit le moyen ; de près ou de loin, a bien viſé, qui gagne le prix. Et je ſuis moi ce que je ſuis, de quelque manière que j'aie été engendré.

LE ROI *à Robert.*

Retire-toi, Faulconbridge : maintenant tes vœux ſont remplis. Un Chevalier ſans terres, fait de toi un Seigneur terrier. — Venez, Madame : — Suis-moi, Richard. Il faut partir pour France, pour France : nous avons trop tardé.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE *& Robert.*

Mon frère, adieu. Que la fortune t'accompagne ! Car tu as été conçu dans les règles de l'honnêteté.

(Tous ſortent, excepté Philippe.)

(†) *In at the Window.* Expreſſion populaire, pour déſigner un bâtard.

SCÈNE V.

PHILIPPE *ou* LE BATARD.

Ainsi j'ai fait un pas de plus dans le chemin de l'honneur ; mais auſſi, combien je perds de milliers de toiſes en terres! N'importe. Maintenant je puis d'une griſette faire une Lady. — *Salut, Seigneur Richard.* — *Grand merci, l'ami.* Et ſi ſon nom eſt *George*, je l'appellerai *Pierre.* Car l'honneur de nouvelle création oublie les noms des hommes. Ce ſeroit trop ſe compromettre, trop ſe familiariſer, que de permettre qu'un Vaſſal converſe (6) avec vous. — C'eſt à préſent que notre Voyageur (†)... Oh on le verra toujours avec ſon curedent, aſſis à la table de ma Seigneurie. Lorſque mon eſtomac de Chevalier ſera ſuffiſamment rempli, alors je fais rouler ma

(†) Dans ce tems-là, un des principaux entretiens des Grands étoient les récits des Voyageurs. De-là le proverbe : *c'eſt une bonne choſe qu'un Voyageur après le dîner.* — Se curer les dents, & porter une barbe & des ſouliers pointus, étoient regardés comme une imitation des modes étrangères, & c'étoit la coutume des Voyageurs, & des petits Maîtres du tems. *Johnſon.*

langue ſur mes dents, & je vous interroge mon élégant convive ſur les contrées étrangères... — *Mon cher*, commençai-je, ainſi appuyé ſur mon coude, *je vous ferai une prière*... Voilà la demande : & auſſi-tôt vient la réponſe, auſſi infailliblement que dans un catéchiſme. *Ah, Seigneur!* dit la réponſe, *tout à vos ordres, à votre ſervice, tout dévoué à votre plaiſir.* — *Non, mon cher hâte*, dit la demande, *c'eſt moi, mon cher ami, qui ſuis tout à vous.* Et ainſi avant que la réponſe ſache ce que veut la demande, elle ſert en ſecond ſervice un Dialogue de complimens... & il me parle des Alpes, des Apennins, des Pyrenées & du fleuve du Pô, & le récit vous conduit le ſouper juſqu'à la fin. Mais vraiment c'eſt là la ſociété (†) des gens de Cour, & elle convient à une ame ſupé-

(†) *Worship full ſociety* : Société adorable. *Men of Worship* (*) Hommes d'adoration, de vénération, hommes de Cour, grands Seigneurs. Dans ce Monologue, le Bâtard, nouveau Chevalier, fait plaiſamment l'énumération des prérogatives de ſa nouvelle dignité. Il obſerve qu'il aura le Voyageur à ſes ordres, eſpèce de gens, qui à cette époque de la découverte récente du Nouveau-Monde, étoient les convives les plus recherchés. Au premier ſigne qu'il donne du déſir d'entendre raconter des hiſtoires étrangères, le Voyageur obéit complaiſamment, & lui

(*) Il y avoit auſſi certains Magiſtrats, appellés *Men of Worship*.

rieure, & faite pour monter, comme la mienne. Car c'eſt un fils dégénéré du tems, que l'homme qui ne ſait pas profiter de l'expérience & des obſervations, qui ne ſuit pas ſon ſiècle, dans ſon maintien, dans ſes propos, dans ſes manières, & dans ſon acoutrement extérieur, & qui ne ſait pas débiter de ſon propre fonds le doux poiſon du menſonge & du merveilleux, qui chatouille ſi délicieuſement le palais des vieillards.

Je ne veux pas pratiquer cet art pour tromper ; je veux ſeulement l'apprendre & l'employer, pour éviter que l'on ne me trompe. Cet art ſémera de fleurs les degrés de mon élévation..... Mais qui vient

---

donne à peine le tems de lui faire des queſtions : toujours la réponſe prévient la demande, & devine ce que celle-ci veut. Ainſi l'hiſtoire s'allonge juſqu'au ſouper. *N'eſt-ce pas là*, dit-il, *une Société adorable ?* Ces récits étoient comme une eſpèce de ſecond ſervice à la table des grands Seigneurs. — On voit ici la tournure romaneſque des Voyageurs de ce tems-là, & avec quelle avidité leurs relations étoient dévorées des gens de Cour. Les ſavoir & les répéter, étoit un moyen de s'avancer & de plaire. *Warburton.*

En ce tems-là les complimens étoient pouſſés juſqu'à l'extravagance, & allongés en formules ridicules. Par exemple. *Ah ! Seigneur, l'étoile qui préſide à ma bonne fortune, m'accorde le bonheur de m'enterrer dans vos bras. — Vous vous mocquez, Seigneur ; c'eſt une trop indigne enceinte pour contenir un tréſor ſi précieux.* Tollet.

à moi à pas ſi précipités & en habit d'Amazone, quelle femme eſt cette courrière ſi rapide ? (*) O Dieu ! c'eſt ma mère.

SCÈNE VI.

LE BATARD, LADY FAULCONBRIDGE & JACQUES GOURNEY.

LADY *au Bâtard* (7).

Où eſt ce miſérable, ton frère ? Où eſt-il cet homme, qui pourſuit & diffame par-tout mon honneur ?

LE BATARD.

Mon frère Robert ? Le fils du vieux Sir Robert, du Géant Colbrand (†), ce puiſſant mortel ? Eſt-ce le fils de Sir Robert que vous cherchez ainſi ?

(*) « N'a-t-elle point d'époux qui prenne la peine de donner du cor devant elle & de l'annoncer ».

(†) Colbrand, géant Danois, qui ſous le règne d'Athelſtan, prenant le parti des Danois, défia tous les Anglois à un combat ſingulier. Guy, Comte de Varwick, accepta le cartel, & n'étant connu que du Roi ſeul, il combattit le géant, près de Wincheſter & le tua ; & les Danois cédèrent la victoire. Guy, vainqueur, ſe retira dans la grotte d'un Hermite, près de Wincester, & y finit ſolitairement ſes jours. *Gray.*

LADY.

Le fils de Sir Robert; oui, enfant ſans reſpect, le fils de Sir Robert : pourquoi inſultes-tu Sir Robert ? Il eſt le fils de Sir Robert, & tu l'es auſſi, toi.

LE BATARD.

Jacques Gourney, veux-tu nous laiſſer ſeuls un inſtant.

GOURNEY.

Très-volontiers, mon cher Philippe.

LE BATARD.

Philippe! Me prend-il pour un moineau (†)? — Jacques, il court des bruits dans le monde.... Dans un moment je t'en dirai davantage, (*Gourney ſort.*) (*A ſa mère.*)

Madame, jamais je ne fus le fils du vieux Sir Robert. Sir Robert auroit pu (†) céder la part qu'il a à mon exiſtence, ſans rien perdre du ſien. Oui, Sir

(†) On donne le nom de *Philippe* au Moineau. Il y a un Poëme de Skelton, conſacré à la mémoire de Philippe le Moineau. *Pope.* — Warburton change *Sparrow*, en *Spare-me. Epargne-moi*, c'eſt-à-dire, *ne me traite pas ſi légèrement.*

(†) Phraſe proverbiale. Sir Robert auroit pu manger le Vendredi la part qu'il eut à mon exiſtence, ſans rompre ſon jeûne.

Robert le pouvoit. Allons, de bonne foi, avouez la vérité, a-t-il pu m'engendrer? Non; Sir Robert ne le pouvoit pas. Nous connoiſſons de ſes chefs-d'œuvre : ainſi, ma bonne mère, allons, parlez : à qui ſuis-je redevable de ces membres nerveux? Car pour Sir Robert, jamais il n'a contribué à former cette jambe. (*la montrant*).

LADY.

T'es-tu donc auſſi ligué avec ton frère contre moi, toi, qui pour ton propre intérêt, devrois prendre la défenſe de mon honneur? Où tend cette inſulte, vil eſclave?

LE BATARD.

Je ſuis Chevalier; Chevalier, ma bonne mère.... Tout autant que Baſiliſco (†)..... Oh d'honneur, j'ai

(†) Alluſion à une ancienne & mauvaiſe Tragédie *Soliman & Perſeda*, où un Chevalier fanfaron, nommé *Baſiliſco*, paroît, & dans une Scène, avec un Valet, ſoutient qu'il doit l'appeller Chevalier, *Knight*, tandis que le Valet le nomme *Knave*, mot, qui en Anglois ſignifie *coquin*, *homme de néant*, *malheureux*. Lady Faulconbridge, ſe ſert auſſi de ce mot *Knave* contre ſon fils, & l'on voit qu'il la reprend, & qu'il dit à ſa mère, qu'il eſt non pas *Knave*, mais *Knight*, *Chevalier*. La chûte de cette Tragédie étoit un fait bien connu alors, & donne lieu à ce ſarcaſme contre l'Auteur. *Théobald*.

reçu le coup d'épée qui fait les Chevaliers: je l'ai ſur mon épaule. Non, ma mère; je ne ſuis pas le fils de Sir Robert: j'ai déſavoué Sir Robert & ſes domaines; la légitimité, le nom, tout eſt anéanti. Ainſi, ma tendre mère, daignez me faire connoître mon père. Quelque bel homme, j'eſpère. Quel étoit ſon nom, ma mère (5)?

LADY.

As-tu renié le nom de Faulconbridge?

LE BATARD.

D'un cœur auſſi ſincère, que je renie Satan.

LADY.

Le Roi Richard Cœur-de-Lion fut ton père. Séduite par de longues & vives pourſuites, je lui cédai enfin une place dans la couche de mon époux. Veuille le Ciel me pardonner mon offenſe! Tu es le fruit d'une faute ſi chère, & que je n'ai commiſe, que vaincue par une force qui a triomphé de ma longue défenſe.

LE BATARD.

Par cette lumière qui luit, ſi j'étois encore à naître, Madame, je ne ſouhaiterois pas un plus noble père.

Il eſt des fautes, qui, ſur la terre du moins, ſont privilégiées, & telle eſt la vôtre. Votre foibleſſe ne fut pas la folie d'une inſenſée. Il fallut bien céder votre cœur à ſa diſcrétion, comme un tribut ſoumis à l'empire invincible de l'amour; l'amour, dont la furie & la force irréſiſtible triompheroient du lion le plus intrépide. Le lion n'a pu dégager ſon noble cœur de la main de Richard, & celui dont le bras arrache le cœur des lions (†), peut aiſément dompter le cœur d'une femme. Oui, ma mère, je vous remercie de tout mon cœur du père que vous m'avez donné. Quiconque reſpire & oſera avancer que vous fîtes une faute au moment où je fus conçu, j'envoie ſon ame aux enfers. — Venez, Madame, je veux vous préſenter à ma famille. Tous conviendront, que ſi le jour que Richard m'engendra, vous lui aviez dit, *non*, ç'eût

(†) Alluſion à une vieille Romance de Richard Cœur-de-Lion. Suivant la Romance, Richard avoit gagné ce ſurnom, pour avoir arraché le cœur d'un lion, à la fureur duquel le Duc d'Autriche l'avoit fait expoſer, pour ſe venger de ce que Richard avoit tué ſon fils d'un coup de poing. *Percy.*

D'autres diſent qu'il fut appellé de ce nom, à cauſe de ſa force & de ſon courage intrépide.

été un crime. Quiconque dit que c'en fut un, dit un menſonge : moi, je ſoutiens, que ce n'en fut pas un (8). (*Ils ſortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente dans l'Enfoncement les murailles de la Ville d'Angers, aſſiégée par l'armée Françoiſe.

PHILIPPE, *Roi de France*, LOUIS DAUPHIN, L'ARCHIDUC D'AUTRICHE, CONSTANCE, ARTHUR *ſon jeune Fils.*

LOUIS, *à l'Archiduc.*

VAILLANT Duc d'Autriche, ſoyez le bien venu devant les murs d'Angers. (*à Arthur.*) Jeune Arthur, ce héros dont le ſang coule dans tes veines, Richard, qui arracha le cœur d'un lion (†), & qui dans les

(†) Raſtall, dans ſa Chronique, fait mention de cette aventure. On raconte, dit-il, que Richard étant priſonnier, on conduiſit un lion dans ſa priſon pour le dévorer; mais au

guerres ſaintes, étonna la Paleſtine de ſa valeur, deſcendit trop-tôt au tombeau, victime de ce brave Duc : & lui, pour expier ſa mort, en ſervant ſa poſtérité, cédant à nos inſtances, vient ici, jeune enfant, déployer ſes drapeaux pour ta défenſe. Il vient repouſſer l'uſurpation de Jean d'Angleterre, ton oncle dénaturé : accueille-le, embraſſe-le, aime-le.

ARTHUR, *à l'Archiduc.*

Dieu vous pardonnera la mort de Richard mon aïeul, puiſque vous rendez la vie à ſa race, en protégeant ſes droits ſous l'ombre de vos étendards. Je vous en rends graces, en vous tendant une main

---

moment où l'animal ouvroit la gueule, Richard y enfonça ſon bras, & lui ſerra tellement le cœur qu'il l'étouffa. De-là vient, que quelques-uns l'appellent Cœur-de-Lion. D'autres diſent que c'étoit ſa hardieſſe & ſon intrépidité qui lui firent donner ce ſurnom. *Gray.*

Cette aventure eſt une erreur, que Shakeſpeare a ſuivie. Le Duc d'Autriche n'eſt point l'auteur de la mort de Richard : il perdit la vie au ſiege de Chaluz, long-tems après ſa délivrance des mains du Duc. Son corps fut partagé en trois portions, qui furent enterrées en trois endroits différens.

Viſcera Carleolum, fons corpus ſervat Ebraudi.
Et cor Rothomagus, magne Ricarde, tuum.

impuiſſante ; mais je vous offre un cœur plein d'un amour ſincère. Soyez le bien venu devant les portes d'Angers, généreux Duc.

LOUIS.

Noble Enfant, qui pourroit ne pas aimer à venger tes droits ?

L'ARCHIDUC *embraſſant Arthur.*

Que ce tendre baiſer, que j'imprime ſur ta joue, ſoit le ſceau du ſerment que te fait mon amitié ! Elle te jure, que je ne reverrai jamais mes Etats, qu'après qu'Angers, & les Domaines qui t'appartiennent en France, & auſſi ces rivages aux rochers blanchiſſans (†), dont le pied repouſſe l'Onde écumante de l'Océan, & qui ſéparent ſes inſulaires des autres contrées de l'Europe, cette fière Angleterre, que la mer entoure d'un rempart de flots, & qui ſe rit avec confiance de tous les projets de l'Etranger, t'aura reconnu & ſalué ſon Roi, juſque dans ſon angle le plus reculé vers l'Occident ; juſqu'à ce moment, aimable Enfant, je ne me ſouviendrai point de ma Patrie, & je ne quitterai point ces armes.

(†) On croit que le nom d'Albion, donné à l'Angleterre, vient des Rochers blancs qui ſont face à la France. *Johnſon.*

CONSTANCE.

Oh ! recevez les remerciemens de ſa mère, les remerciemens d'une veuve, juſqu'à ce que votre bras puiſſant, ſoutenant ſon enfance, lui donne le pouvoir de reconnoître plus dignement votre généreux zèle.

L'ARCHIDUC.

La paix du Ciel eſt pour ceux qui tirent l'épée dans une guerre auſſi juſte & auſſi charitable.

PHILIPPE.

Allons, il faut agir. Nos batteries vont ſe tourner contre les remparts ſourcilleux de cette ville opiniâtre..... Aſſemblons nos chefs les plus expérimentés, pour choiſir enſemble les plans & les moyens les plus avantageux..... Il ſe pourra que nous laiſſions peut-être les oſſemens d'un Roi au pied de cette ville, qu'il nous faille marcher dans des flots de ſang François, juſqu'au centre de ſes rues : mais nous la ſoumettrons à ce jeune Enfant.

CONSTANCE.

Attendez encore la réponſe à votre Ambaſſade, & n'allez pas tremper imprudemment vos épées dans le ſang. Chatillon, revenant d'Angleterre, peut nous

rapporter, avec la paix, ces mêmes droits que nous voulons reconquérir par la guerre. Nous nous reprocherions alors chaque goutte de ſang, qu'une ardeur trop aveugle auroit ſi malheureuſement verſée.

SCÈNE II.

Les mêmes. CHATILLON *revenant d'Angleterre.*

PHILIPPE.

ADMIREZ donc (†), Madame : ſur votre déſir, voilà Chatillon qui arrive! (*à Chatillon.*) Que répond l'Angleterre? Parlez en peu de mots, brave Seigneur; nous nous taiſons, pour vous entendre : parlez, Chatillon.

CHATILLON.

Rappellez vos troupes de ce ſiége peu intéreſ-

(†) La merveille eſt, que Chatillon arrive juſte à l'inſtant où Conſtance parloit de lui. Le Roi de France, d'après une ſorte de ſuperſtition, qui domine plus ou moins une ame occupée de grands intérêts, voit, dans cette rencontre, du merveilleux & un heureux préſage. *Johnſon.*

ſant, & conduiſez-les à une tâche bien plus importante. L'Anglois, révolté de vos juſtes demandes, a pris les armes : les vents ennemis, dont j'ai été forcé d'attendre le loiſir, lui ont donné le tems de débarquer ſes légions auſſi-tôt que moi : il marche à grandes journées vers cette ville ; ſon armée eſt nombreuſe, ſes ſoldats pleins de confiance. Avec lui vient la Reine-Mère, furie, qui l'anime aux combats & au carnage. Avec elle, vient ſa nièce, Blanche d'Eſpagne. Ils ſont ſuivis d'un Bâtard du Roi décédé, & de toute la jeuneſſe du pays, dont l'humeur inquiète cherche les aventures ; fiers volontaires, intrépides & fougueux, qui ſous des viſages de femmes, portent des cœurs de lions. Ils ont vendu leur héritage dans leur pays natal, & portant fièrement leur patrimoine ſur leurs épaules, ils viennent chercher dans les haſards de la guerre une fortune nouvelle. En un mot, jamais plus brave élite de guerriers invincibles ne monta les vaiſſeaux Anglois & ne vogua ſur le dos des mers, pour porter la guerre & le ravage dans la Chrétienté. (*On entend le bruit des tambours Anglois*). Le bruit de leurs tambours menaçans m'interrompt & m'interdit de plus longs détails. Ils ſont à la porte du camp ; & demandent une conférence ou le combat : ainſi préparez-vous.

PHILIPPE.

Que cette marche ſi rapide eſt imprévue pour nous !

L'ARCHIDUC.

Plus elle eſt inattendue, & plus nous devons redoubler d'efforts pour les bien recevoir. Le courage croît avec le danger : qu'ils ſoient donc les bienvenus ; nous ſommes prêts.

SCÈNE III.

LE ROI JEAN, LE BATARD, FAULCONBRIDGE, ÉLÉONOR, BLANCHE, PEMBROK *& autres Lords ; les deux armées ſont rangées en face l'une de l'autre.*

LE ROI JEAN *s'avançant à la tête de la ſienne.*

LA paix à la France : ſi la France nous laiſſe entrer en paix dans nos poſſeſſions héréditaires. Sinon ; que le ſang de la France coule, & que la paix remonte au Ciel ; tandis que nous, Miniſtre du courroux de

l'Eternel, nous châtierons l'orgueil de ceux qui offenſent la paix, cette fille du Ciel, & la forcent de fuir de la terre.

PHILIPPE.

La paix à l'Angleterre, ſi cette armée retourne en Angleterre pour y vivre en paix! Nous aimons l'Angleterre; & c'eſt pour elle que j'ai endoſſé cette armure peſante. La tâche dont je me charge, devroit être la tienne: mais tu es ſi éloigné d'aimer l'Angleterre, que tu as par de ſourdes menées ſupplanté ſon légitime Roi, ſubverti l'ordre de la ſucceſſion établi par la Nature, renverſé la royale fortune de cet enfant, à qui tu as indignement ravi une couronne, vierge encore, & que jamais n'avoit profanée la main d'un uſurpateur, (*montrant Arthur.*) Regarde ici; vois le portrait de ton frère Geoffroy... Ces yeux, ce front n'offrent-ils pas tous ſes traits? Ce jeune enfant renferme, comme en miniature, l'abrégé de tout ce qui eſt mort dans Geoffroy. Et la main du tems, développant ſes formes, le rendra en tout égal à ſon père. Ce Geoffroy étoit né ton frère aîné; & voilà ſon fils! L'Angleterre étoit l'héritage de Geoffroy, & voilà le fils de Geoffroy! Au nom de Dieu, comment arrive-t-il donc qu'on t'appelle Roi, tandis que le ſang bat dans les veines de ce front, à qui appartient la couronne dont tu t'empares?

LE ROI JEAN.

Et de qui tiens-tu, Roi de France, la ſuprême autorité d'exiger ma réponſe à tes interrogations?

PHILIPPE.

De ce Juge ſuprême, qui inſpire au cœur de ceux qui ont la force & l'autorité en main, la généreuſe penſée de rechercher les infractions & les crimes (†) qui bleſſent la juſtice. C'eſt ce Juge, qui m'a établi le Tuteur de cet enfant; c'eſt en ſon nom que je t'accuſe ici d'injuſtice: & c'eſt par ſon ſecours, que je prétends punir l'uſurpateur (*).

ÉLÉONOR.

Qui oſes-tu appeller uſurpateur, Roi de France?

CONSTANCE *avec vivacité.*

Laiſſez-moi répondre... L'uſurpateur, c'eſt ton fils.

L'ARCHIDUC.

Silence.

LE BATARD *d'une voix forte.*

Toi, écoute ce Héros, qui te défie à grands cris.

(†) *Blots, taches.* C'eſt ce qu'on appelle en blazon *armes barrées*, ou la différence de celles de la branche illégitime, qui ſont d'ailleurs celles de la famille. *Steevens.*

L'ARCHIDUC.

Quel eſt ce bruyant fanfaron, qui nous aſſourdit les oreilles de la tempête de ſa voix ?

PHILIPPE.

Femmes, & vous hommes inſenſés, ceſſez vos vains propos. — Roi Jean, voici en deux mots ce qu'il faut décider..... L'Angleterre, l'Irlande, l'Anjou, la Touraine, le Maine, je les revendique de ta main, en vertu des droits d'Arthur : veux-tu les céder & mettre bas les armes ?

LE ROI JEAN.

Ma vie plutôt..... Roi de France, je te défie. — Arthur de Bretagne, approche & confie-toi à moi ; ma ſeule tendreſſe te donnera plus, que jamais la main timide & lâche de la France ne pourra conquérir pour toi. Soumets-toi, jeune enfant.

ÉLÉONOR.

Viens, enfant, viens dans les bras de ton aïeule.

CONSTANCE *avec ironie.*

Va, mon fils, va dans ſes bras, donne à ta grand'mère un Royaume, & elle te donnera un

hochet d'enfant. Voilà comme ta grand'mère eſt généreuſe.

ARTHUR *ému juſqu'aux larmes.*

Hé ! ceſſez ma tendre mère : je voudrois être enſeveli dans ma tombe. Je ne vaux pas cette fatale querelle, dont je ſuis la cauſe.

ÉLÉONOR.

Voyez, comme ſa mère le rend honteux. Le pauvre enfant, il pleure !

CONSTANCE.

Ce ſont les injuſtices de ſon aïeule, & non les paroles de ſa mère, qui font couler de ſes yeux ces larmes innocentes, faites pour attendrir le Ciel. Oui, ces larmes toucheront le Ciel ; il lui fera juſtice, & le vengera de toi.

ÉLÉONOR.

Femme odieuſe, tu calomnies le Ciel & la Terre!

CONSTANCE.

C'eſt toi, qui inſultes le Ciel & la Terre ! Ne me donne pas le nom que tu mérites ſeule. Toi & ton fils, vous uſurpez la Royauté, les Domaines & les Droits de cet enfant opprimé. Il eſt le fils du fils

aîné. Et ſon ſeul malheur eſt de t'avoir pour aïeule : Ce ſont tes crimes, que le Ciel viſite & punit dans cet enfant infortuné. C'eſt ſur lui que tombe la peine des jugemens céleſtes, lui qui n'eſt éloigné que d'une génération de ton coupable ſein.

LE ROI JEAN.

Inſenſée, taiſez-vous.

CONSTANCE.

Ciel, au lieu de cet enfant, punis plutôt l'uſurpateur, le fils de cette femme (†) : la punition du fils, ſera celle de la mère..... Malédiction ſur elle !

ÉLÉONOR.

Femme extravagante, qui nous importunes de tes cris ; je ſuis en état de te produire un teſtament qui exclut ton fils.

CONSTANCE.

Hé ! qui en doute ? Un teſtament ! Un teſtament inique ! la volonté d'une femme ! Ce teſtament, eſt celui de ta haine & de ta perverſité.

PHILIPPE.

C'eſt aſſez, Conſtance. Ceſſez ou modérez-vous. Il

(†) C'eſt le Roi Jean.

convient mal dans cette assemblée de se livrer à ces clameurs indécentes & trop répétées. — Qu'un Héraut somme les Bourgeois d'Angers de paroître sur leurs remparts : écoutons-les, & qu'ils déclarent quels droits ils reconnoissent, ceux d'Arthur ou ceux de Jean ? (*Les Trompettes sonnent.*)

SCÈNE IV.

Les mêmes. LES BOURGEOIS D'ANGERS *paroissent sur les Remparts.*

UN CITOYEN.

Qui nous somme de paroître sur nos murs ?

PHILIPPE.

La France, au nom de l'Angleterre.

LE ROI JEAN.

L'Angleterre, en son nom seul. Citoyens d'Angers, mes affectionnés sujets.....

PHILIPPE *l'interrompant.*

Fidèles Citoyens d'Angers, sujets d'Arthur, ce

ſont nos Trompettes qui vous ont invités à ce paiſible pour-parler.....

LE ROI JEAN *l'interrompant.*

Oui, pour votre intérêt — Ecoutez-nous parler le premier..... Ces étendards de la France qui ſont rangés ici à la vue de votre Cité, n'ont avancé ſous vos murs que pour votre perte. Ces canons (†) ont leurs flancs chargés de fureur, & vous les voyez déjà montés & prêts à vomir contre vos murailles une grêle de fer. Tous les apprêts d'un ſiege ſanglant, & tout l'appareil cruel de ces François ſans

(†) Shakeſpeare commet ici un anachroniſme de cent cinquante ans (faute très-indifférente). La poudre à canon ne fut inventée au plutôt qu'à la fin du treizième ſiecle. Les premiers canons qu'on vit en France, ſuivant Larrey, y furent conduits par les Anglois, qui s'en ſervirent à la bataille de Crecy, l'an 1346, & Mézerai ajoute qu'Edouard jetta la terreur dans l'armée Françoiſe, par cinq ou ſix canons. Ce fut Jean Owen, qui en 1535, commença le premier à fondre de l'artillerie en Angleterre; ainſi ce fut ce peuple philoſophe, qui ſaiſit le premier avec tranſport un moyen nouveau d'accélérer la deſtruction de l'eſpèce humaine; & il a compté la journée de Crécy comme une preuve de ſa ſupériorité de courage. Ces foudroyantes machines valoient bien cependant les premiers éléphans, qui épouvantèrent ſi fort l'armée Romaine.

pitié,

pitié, menace le front de votre ville & vos portes entr'ouvertes; & ſans notre arrivée, cette immobile ceinture de pierres qui vous environne, foudroyée par leurs batteries formidables, ſeroit déjà renverſée de ſa baſe écroulée, & ſes vaſtes débris ouvriroient de larges brèches à la furie d'une armée acharnée ſur le ſein de vos paiſibles foyers. Mais à notre approche, à la vue de votre légitime Roi, qui, par une rapide & pénible marche, a conduit devant vos portes une armée capable de contenir vos ennemis, & de conſerver entiers vos murs menacés; vous le voyez; déjà les François confondus vous demandent un pour-parler; au lieu de boulets lancés dans les feux ſur vos murs tremblans, ils ne vous envoient que de vaines paroles de paix, qui ſe perdent dans l'air comme la fumée: ils veulent ſéduire vos oreilles & tromper votre crédulité; ajoutez-y la foi qu'elles méritent, dignes Citoyens, & ouvrez l'entrée de vos portes à votre Roi, qui, épuiſé par la fatigue de cette marche forcée, implore un aſyle & le repos dans le ſein de vos murs.

PHILIPPE.

Quand j'aurai parlé, répondez-nous à tous deux. Voyez, à ma main droite, cet enfant qu'elle tient, &

dont j'ai fait vœu à Dieu de défendre la cauſe; c'eſt Arthur Plantagenet, le fils du frère aîné de cet Anglois, & ſon Souverain, comme de tout ce qu'il poſſéde. C'eſt pour venger ſes juſtes droits foulés aux pieds, que rangés en ordre de bataille, nous foulons ces vertes (†) plaines qui environnent vos murs; nous ne ſommes vos ennemis, qu'autant que nous y force le devoir d'un zèle hoſpitalier, qui nous ordonne de relever cet enfant qu'on opprime. C'eſt ſa cauſe vertueuſe qui nous met les armes à la main. Rendez donc de bonne grace l'hommage légitime que vous devez à celui à qui il eſt dû, à ce jeune Prince, & auſſi-tôt nos armes tomberont de nos mains ſans vous nuire, & n'auront plus, comme un lion emmuſelé, rien de menaçant que l'aſpect. Nos bronzes déchargeront leur vaine fureur contre le ſein invulnérable des nuages. Dans une retraite paiſible & bénie par vous, nous remporterons dans notre Patrie nos épées & nos caſques entiers, & le ſang belliqueux, dont nous venions arroſer vos remparts; & nous laiſſerons en paix vos femmes, vos enfans & vous. — Mais ſi vous dédaignez follement

(†) Angers eſt, en effet, ſitué au milieu d'une vaſte plaine très-verte & très-riante.

l'offre que nous vous propoſons, ce ne ſera pas l'enceinte de vos vieilles murailles, qui pourra vous garantir de nos aſſauts, quand tous ces Anglois, avec toutes leurs forces & leur valeur, ſeroient logés dans leur enceinte. Répondez : votre ville veut-elle reconnoître en nous ſon Souverain, pour le Prince au nom duquel nous reclamons ſon hommage ? ou bien, donnerons-nous le ſignal à notre fureur, & irons-nous à travers des flots de ſang reprendre notre bien ?

UN CITOYEN.

En deux mots, nous ſommes les ſujets du Roi d'Angleterre. C'eſt pour lui & en ſon nom que nous tenons cette ville.

LE ROI JEAN.

Reconnoiſſez donc votre Roi & ouvrez-nous vos portes.

LE CITOYEN.

Nous ne le pouvons pas ; mais nous prouverons notre foi de ſujets à celui qui prouvera qu'il eſt notre Roi. Juſques-là, nos portes ſont irrévocablement fermées contre tout l'Univers.

LE ROI JEAN.

La couronne d'Angleterre que je porte, n'en prouve-

t-elle pas le Roi ; & ſi cette preuve ne ſuffit pas, je vous produis trente mille Anglois pleins de cœur pour témoins....

FAULCONBRIDGE.

Tant bâtards que légitimes.

LE ROI JEAN.

Prêts à juſtifier notre titre aux dépens de leur vie.

PHILIPPE.

Et nous, autant de cœurs, auſſi bien nés que les ſiens.....

FAULCONBRIDGE.

Parmi leſquels ſont auſſi des bâtards.

PHILIPPE.

Qui s'oppoſent à lui en face, pour combattre ſa prétention.

LE CITOYEN.

Juſqu'à ce que vous ayez décidé vos droits entre vous, nous retenons dans nos mains notre hommage, pour le réſerver au meilleur droit.

LE ROI JEAN.

Que Dieu veuille donc pardonner leurs offenſes,

à toutes les ames qui vont, avant que la roſée du ſoir tombe, s'envoler vers leur éternel ſéjour, dans le ſanglant procès qui va donner un Roi à mes Etats!

PHILIPPE.

Par le Ciel, je joins mes vœux aux tiens... Allons, Chevaliers, aux armes.

FAULCONBRIDGE.

S. George (1), toi, qui domptois le Dragon, & qui depuis parois, monté ſur ſon dos, dans l'enſeigne de mon Hôteſſe, inſpire nous quelque bonne ruſe de guerre. (*à l'Archiduc.*) Ami, ſi j'étois dans ton pays, ſeul dans ta caverne, avec ta lionne, je coëfferois ta peau de lion d'une tête de monſtre.

L'ARCHIDUC.

Ceſſe tes bravades.

FAULCONBRIDGE.

Tremblons; car voilà le lion qui rugit.

LE ROI JEAN, *à quelques Généraux.*

Avançons plus haut dans la plaine, pour y ranger nos légions dans le meilleur ordre.

FAULCONBRIDGE.

Faites donc diligence, pour vous ſaiſir de l'avantage du poſte.

PHILIPPE *à ſes Officiers.*

Oui, voilà le plan... Commandez au reſte des troupes de ſe porter ſur l'autre colline. Dieu & nos droits! (*Tous ſortent.*)

SCÈNE V.

Après pluſieurs eſcarmouches, le Héraut de France s'avance devant les portes de la Ville avec des Trompettes. Les Trompettes ſonnent le pour-parler.

LE HÉRAUT FRANÇOIS.

CITOYENS d'Angers, ouvrez vos portes & recevez le jeune Arthur de Bretagne, qui, par le bras de la France, vient de préparer bien des larmes aux mères Angloiſes, dont les fils ſont épars ſur la terre enſanglantée, aux veuves, dont les époux giſſans, embraſſent, au lieu d'elles, la froide pouſſière.

Déjà la victoire achetée par un peu de ſang careſſe nos étendarts flottans. Les François triomphent, & ſont près d'entrer en conquérans dans vos murs, pour y proclamer Arthur de Bretagne, Roi de l'Angleterre & le vôtre.

SCÈNE VI.

Les mêmes. LE HÉRAUT ANGLOIS *s'avançant à ſon tour avec ſes Trompettes, & après le même ſignal.*

RÉJOUISSEZ-VOUS, habitans d'Angers: ſonnez toutes vos cloches: votre Roi & celui de l'Angleterre, Jean s'avance remportant l'honneur de cette chaude & fatale journée! L'Anglois, dont vous avez vu reluire les armures brillantes, en s'éloignant de vos murs, les rapporte ſous vos yeux rougies du ſang de vos ennemis. Pas un panache Anglois n'a perdu une ſeule plume ſous les coups d'une épée Françoiſe. Nos drapeaux reviennent portés dans les mêmes mains, qui les ont déployés d'abord en marchant au combat; & nos robuſtes ſoldats, comme une troupe joyeuſe

de Chaſſeurs (†), s'avancent tous leurs mains teintes du carnage de leurs ennemis. Ouvrez vos portes, & l'entrée aux vainqueurs.

UN CITOYEN.

Hérauts, du haut de nos tours, nous avons pu contempler, depuis le commencement juſqu'à la fin l'attaque & la retraite des deux armées; & l'œil le plus perçant n'a pu diſtinguer aucun avantage remporté par l'une ou par l'autre. Le ſang a payé le ſang; les coups ont répondu aux coups; la force à la force, & le courage a repouſſé le courage. L'égalité eſt parfaite, & nous applaudiſſons aux deux armées: mais il faut que l'une l'emporte ſur l'autre. Tant que la balance reſtera dans cet équilibre, notre ville n'eſt ni pour Philippe ni pour Jean, & cependant elle eſt pour tous les deux.

(†) Les anciens Chaſſeurs, à ce que je préſume, avoient la coutume féroce de tremper tous leurs mains dans le ſang du cerf en ſigne de victoire. *Johnſon.*

SCÈNE VII.

Les deux Rois paroiſſent, chacun à la tête de ſon armée, devant deux portes différentes.

LE ROI JEAN.

FRANCE, as-tu encore du ſang à perdre? Réponds. Laiſſeras-tu à nos droits leur libre cours; ou t'obſtines-tu à le traverſer? Si tu ne laiſſes pas notre autorité en paix régner juſqu'à l'Océan, notre puiſſance, ſortant de ſon lit naturel, ſe répandra, comme un torrent furieux, ſur tes propres rivages.

PHILIPPE.

Angleterre, tu n'as pas, dans cette chaude journée, ſauvé une goutte de ſang de plus que la France. Tu en as même perdu davantage; & j'en jure par cette main, ſouveraine de la terre que domine ce climat; avant que nous dépoſions ces armes que la Juſtice a miſes dans nos mains, nous te ferons mordre la pouſſière, ou bien l'on comptera un Roi parmi les morts. Et l'hiſtoire, en nombrant les pertes de cette guerre, ornera ſes liſtes du nom de Rois confondus par le carnage, avec la foule des morts vulgaires.

FAULCONBRIDGE.

O Majeſté des Rois ! à quelle hauteur tu montes, lorſque le ſang royal s'allume ! — Maintenant la mort arme d'acier ſa bouche affreuſe (2). Les épées des ſoldats ſont les dents & les griffes du monſtre, & dans la joie de cette horrible fête, il ſe repaît de la chair des hommes, tant que durent indéciſes les querelles des Rois. — Pourquoi ces deux armées reſtent-elles immobiles ? Rois, criez-leur : *carnage* ! & vous, retournez ſur la plaine ſanglante, Potentats égaux en puiſſance, en ſuccès, en fureur. Que la ruine d'un parti cimente la paix de l'autre : juſqu'à cette déciſion, combats, ſang & mort !

LE ROI JEAN *aux habitans d'Angers.*

Lequel des deux partis la ville d'Angers reconnoît-elle ?

PHILIPPE.

Répondez, Citoyen ; au nom de l'Angleterre, quel eſt votre Roi ?

LE CITOYEN.

Le Roi d'Angleterre, dès que nous le connoîtrons.

PHILIPPE.

Reconnoiſſez-le en moi, qui ſoutiens ici ſes droits.

LE ROI JEAN.

En moi, qui ſuis ici mon propre repréſentant, préſent en perſonne, & Souverain de moi-même, d'Angers & de vous.

LE CITOYEN.

Un pouvoir plus grand que le vôtre, Rois, celui de la Providence s'oppoſe à vos prétentions; & juſqu'à ce qu'elles ceſſent d'être douteuſes, nous tiendrons nos doutes enfermés dans nos portes impénétrables: nos doutes ſeront nos Rois (†), juſqu'à ce qu'ils ſoient réſolus par la ſupériorité d'un Souverain inconteſtable.

FAULCONBRIDGE.

Par le Ciel, cette populace d'Angers ſe joue de de vous, Rois: tranquille ſur ſes remparts, comme ſur un théâtre, d'où ils contemplent avidement, & ſe montrent l'un à l'autre vos ſcènes ſanglantes & les jeux cruels de la mort. — Rois, laiſſez-vous conduire par mes conſeils. Imitez les rebelles de Jéruſalem. Soyez amis pour un tems, & lancez tous deux ſur

(†) *Autre ſens.* Nous ſommes les Maîtres de nos craintes, & de notre incertitude; nous ſaurons les maîtriſer, juſqu'à ce que, &c.

cette ville les traits réunis de votre fureur. Du levant & du couchant, que la France & l'Angleterre pointent leurs canons chargés juſqu'à la bouche; que leur feu roule, juſqu'à ce que leur épouvantable tonnerre ait foudroyé les flancs de cette inſolente Cité. Moi, je voudrois battre ces ruineuſes & vieilles murailles, juſqu'à ce qu'une vaſte ruine laiſsât ces Citadins découverts & nuds, comme l'air de cette plaine. — Cela fait, ſéparez-vous, ſéparez vos drapeaux unis: tournez-vous front contre front, & fer contre fer: alors la fortune aura bientôt choiſi l'heureux favori, à qui elle veut donner la gloire de la journée, & le baiſer d'une brillante victoire. — Comment goutez-vous ce conſeil, puiſſans Rois? N'eſt-il pas d'un fin politique?

LE ROI JEAN.

Par ce firmament étendu ſur nos têtes, cet avis me plaît aſſez. — France; nous unirons nos forces, & nous mettrons cette ville de niveau avec la plaine; & après, un combat décidera qui de nous en ſera le Roi.

FAULCONBRIDGE, *à Philippe.*

Roi, ſi tu as le cœur d'un Roi... inſultés comme nous le ſommes par cette ville rebelle.... tourne les bouches de ton artillerie, comme nous ferons les

nôtres, contre ces murs insolens, & lorsque nous les aurons renversés sur la terre; hé bien alors, attaquons-nous les uns les autres, & mêlés ensemble, travaillons sur nous-mêmes pour le ciel ou pour l'enfer.

PHILIPPE.

Hé bien, j'y consens. De quel côté attaquerez-vous?

LE ROI JEAN.

Nous, du côté de l'Orient nous lancerons la destruction sur cette ville.

L'ARCHIDUC.

Moi, du côté du Nord.

PHILIPPE.

Et nous, notre tonnerre grondera du Midi, & fera pleuvoir une grêle de boulets sur ces murs.

FAULCONBRIDGE.

Allons, partons, partons.

LE CITOYEN.

Ecoutez-nous, grands Rois; arrêtez un moment, & je vais vous montrer la paix, & le moyen de former une heureuse union. Gagnez cette ville sans

coups ni bleſſures; renvoyez mourir dans leurs lits, tous ces braves ſoldats qui viennent s'immoler dans un champ de bataille : ne vous obſtinez pas dans votre projet : daignez m'écouter, puiſſans Rois.

LE ROI JEAN.

Parlez avec confiance; nous ſommes prêts à vous entendre.

LE CITOYEN.

Cette Infante d'Eſpagne, qui eſt dans votre camp, Blanche (†), eſt unie par le ſang à l'Angleterre: comptez les années de Louis, Dauphin de France, & celles de cette aimable Princeſſe. Si l'Amour voluptueux cherche la beauté, où la trouvera-t-il plus belle que dans les traits de Blanche? Si l'Amour plus noble cherche la vertu, où la trouvera-t-il plus pure que dans le cœur de Blanche? Si l'Amour ambitieux cherche l'illuſtre naiſſance, dans quelles veines coule un ſang plus auguſte que dans celles de Blanche? Et comme elle, le jeune Dauphin eſt accompli en beauté, en vertu & en nobleſſe; ou s'il manque quelque choſe à leur perfection, c'eſt que lui n'eſt

(†) Blanche, étoit fille d'Alphonſe IX, Roi de Caſtille, & nièce du Roi Jean par ſa ſœur Éléonor, *Steevens*.

pas elle, & qu'elle n'eſt pas lui; chacun des deux eſt une moitié précieuſe, qui n'a beſoin pour devenir parfaite, que d'être unie à l'autre. (2) Cette union, Rois, plus forte que toutes vos batteries, forcera nos portes : à l'inſtant de cette alliance, vous les verrez roulant ſur leurs vaſtes gonds vous ouvrir l'entrée plus rapidement qu'elles n'auroient cédé à l'effort du ſalpètre. Mais, ſans cet Hymen, la mer en courroux n'eſt pas plus ſourde, les lions ſi intrépides, les monts & les rochers ſi immuables, la mort, non, la mort même n'eſt pas ſi inflexible dans ſa fureur homicide, que nous dans le deſſein de fermer & de défendre cette Cité.

FAULCONBRIDGE.

Vraiment, voilà un ouragan capable de faire trembler les morts dans leurs linceuls! Quelle bouche foudroyante! Elle vomit le trépas, les montagnes, les rochers & les mers. Cet Orateur vous parle auſſi familièrement de lions rugiſſans, qu'une jeune fille de treize ans de ſon épagneul. Quel eſt le Canonier qui a engendré ce Rodomont? Il ne parle que canon, feu, fumée & tonnerre; il vous renverſe du fouet de ſa langue; nos oreilles ſont aſſourdies des éclats de ſa voix: il n'y a pas une de ſes paroles, qui n'aſsènent

un coup plus péſant, que n'en peut appliquer un bras François. S. George! jamais je ne me ſuis ſenti ſi étourdi, depuis que ma langue enfantine bégaya pour la première fois le nom de mon père.

ÉLÉONOR (*au Roi Jean.*)

(*Philippe & le Dauphin ſon fils, s'entretiennent tout bas.*)

Mon fils, prêtez l'oreille à cette propoſition; formez cette alliance; donnez à votre nièce une riche dot. Par ce nœud, vous affermiſſez ſur votre tête une couronne encore mal aſſurée. Et ce petit Arthur, comme un jeune arbriſſeau, deſtiné à périr, ne trouvera point de ſoleil pour mûrir la fleur qui lui promettoit un ſi beau fruit. Je lis le conſentement de la France dans les yeux de ſon Roi. Voyez, avec quelle action ils ſe parlent tout bas. Preſſez-les de conclurre, tandis que leurs ames ſont ouvertes à l'ambition, de crainte que leur zèle, maintenant plein d'ardeur, ne vienne à ſe glacer & à s'éteindre par de touchantes prières, par les réflexions & les remords de la pitié.

LE CITOYEN.

Pourquoi vos Majeſtés tardent-elles à répondre à cette offre pacifique, que vous propoſe notre ville menacée par vos armes?

PHILIPPE.

PHILIPPE.

Roi d'Angleterre, parle le premier, toi qui le premier as entamé la conférence avec ces habitans. Que réponds-tu ?

LE ROI JEAN.

Si le Dauphin, ton fils, peut lire dans les yeux de cette beauté, *j'aime*, ſa dot égalera celle d'une Reine. L'Anjou, la belle Touraine, le Maine, Poitiers, & tout ce qui en deçà de la mer, à la réſerve de cette ville que nous aſſiégeons, ſe trouve dépendant de notre couronne, ornera ſon lit nuptial, & l'enrichira de titres, d'honneurs, de dignités, autant qu'en poſſéde aucune Princeſſe de l'Univers, comme il n'en eſt point qu'elle n'égale en beauté, en naiſſance, en graces & en vertus.

PHILIPPE.

Et toi, mon fils, que dis-tu ? Conſidère les traits de cette Princeſſe.

LOUIS.

Mes yeux la contemplent, Seigneur, & je vois dans les ſiens mon image embellie. Je proteſte que

jamais je ne me ſuis tant plû à moi-même, que depuis que je me vois peint ſous des traits ſi flatteurs dans le globe de ſon bel œil (*4).

(*Il parle tout bas à Blanche.*) [3]

FAULCONBRIDGE, *à part.*

Oui! peint dans le globe de ſon bel œil! — Tout ce beau langage décéle un traître à l'Amour (*5). — Ce ſeroit grand pitié, que cette beauté fût la proie de ce jeune imbécille.

BLANCHE *à Louis.*

Sur ce point, la volonté de mon oncle eſt la mienne. S'il voit en vous l'objet qui peut lui plaire, j'en ferai aiſément celui de mon affection. Je ne veux point vous flatter, Prince, en vous diſant, que tout ce que je vois en vous mérite mon amour. Je vous dirai ſeulement, que je ne vois rien en vous, que le juge le plus ſévère pût trouver digne de cenſure ou de haine.

LE ROI JEAN *les voyant parler enſemble.*

Que diſent ces enfans? Que dites-vous ma niéce?

BLANCHE.

Que l'honneur me fait un devoir d'obéir; à ce que votre prudence vous inſpirera de me dicter.

LE ROI JEAN.

Parlez donc, jeune Dauphin: pouvez-vous aimer cette Princeſſe?

LOUIS.

Ah! demandez-moi plutôt, ſi je puis m'empêcher de l'aimer. Je l'aime, de l'amour le plus ſincère.

LE ROI JEAN.

Hé bien, je vous la donne avec le Vexin (†), la Touraine, le Maine, Poitiers & l'Anjou; & j'ajoute à ces cinq Provinces, trente mille marcs Anglois. Philippe de France, ſi tu es content, commande à ton fils & à ta fille d'unir leurs mains.

PHILIPPE.

Je ſuis ſatisfait.... Mes enfans, donnez-vous la main.

(†) *Volqueſſen*: ancien nom du pays, appellé aujourd'hui le Vexin, en latin *Pagus Velocaſſinus*. La partie nommée aujourd'hui le Vexin-Normand, étoit diſputée entre Jean & Philippe-Auguſte. *Steevens*.

L'ARCHIDUC.

Et un baiſer auſſi : car je ſuis bien sûr d'en avoir donné un, la première fois que je fus fiancé.

PHILIPPE.

Maintenant, Citoyens d'Angers, ouvrez vos portes. Recevez les amis que vous avez faits : car à l'heure même, la célébration de ce mariage va s'accomplir dans la Chapelle de Sainte Marie. — Conſtance n'eſt-elle point dans cette aſſemblée ? Je ſuis bien sûr qu'elle n'y eſt pas ; car ſa préſence auroit apporté de grands obſtacles au mariage que nous venons d'arrêter.... Où eſt-elle ? Où eſt ſon fils ? Le ſait-on ?

LOUIS.

Elle eſt dans la tente de votre Majeſté, triſte & chagrine.

PHILIPPE.

Et ſur mon honneur, ce traité que nous venons de faire ne guérira pas ſa triſteſſe. (*à Jean*) Mon frère d'Angleterre, comment pourrons-nous contenter cette veuve ? Nous ſommes venus pour appuyer ſes droits, & voilà que nous les avons, Dieu le ſait, détournés à notre propre avantage.

LE ROI JEAN.

Nous remédierons à tout : nous créerons le jeune Arthur Duc de Bretagne & Comte de Richemont, & nous le ferons Seigneur de cette riche & belle ville. — Faites avertir Conſtan e ; envoyez un courrier diligent l'inviter à ſe rendre à la cérémonie. Je me flatte, que ſi nous ne parvenons pas à combler la meſure de ſes vœux, du moins nous la ſatisferons aſſez, pour impoſer ſilence à ſes plaintes. Allons, marchons auſſi promptement qu'il ſe pourra à cette fête imprévue, & pour laquelle nous ſommes mal préparés.

(*Tous ſortent, excepté Faulconbridge.*)

SCÈNE VIII.

FAULCONBRIDGE *seul.*

Monde insensé ! Rois insensés ! pacte bisarre ! Jean, pour enlever à Arthur ses droits sur tous ses Etats, en céde de grand cœur une partie ! Et le Roi de France, à qui la justice même avoit de sa main attaché son armure, que sa conscience & un zèle charitable avoient conduit au champ de bataille, comme le Lieutenant de Dieu même, a eu à l'oreille un entretien secret avec ce Démon subtil, qui change les résolutions de l'homme ; cet agioteur, qui égorge l'honneur & la bonne foi ; cet artisan journalier de parjures, qui débauche tout, Rois, mendians, vieillards, jeunes gens, & jusqu'à la tendre Vierge qu'il dépouille de son unique bien, de son fragile honneur ; ce tyran a la physionomie douce & flatteuse, à qui les mains démangent sans cesse..., l'intérêt. L'intérêt, cet aiman qui attire & fait pencher le monde, que la Nature avoit sagement balancé sur lui-même, & qu'elle avoit fait pour rouler d'un cours

égal & conſtant, dans une ligne toujours droite & uniforme; l'intérêt, ce mobile univerſel, trouble cet heureux équilibre, rompt par tout l'égalité, & détourne le monde de la voie droite, de ſes loix & de ſa fin. Cette idole de proſtitution, cet agent de parjures, ce mot qui change & corrompt tout dans l'Univers, l'intérêt, offert à la vue du volage Roi de France, lui a fait retirer le ſecours qu'il avoit juré de donner, & interrompre une guerre honorable & décidée dans ſes réſolutions, pour accepter la paix la plus lâche & la plus honteuſe!—Et moi, pourquoi déclamai-je ici contre l'intérêt? Uniquement parce que l'intérêt ne m'a pas encore ſouri. Ce n'eſt pas que j'euſſe la force de fermer ma main incorruptible, ſi ces écus (†) brillans venoient la ſaluer de leurs dons; c'eſt parce que ma main n'a pas encore été induite en tentation: je ſuis dans le cas du pauvre qui invective le riche..... Oui, tant que je ſerai miſérable, je déclamerai contre le riche, & je ſoutiendrai qu'il n'eſt point de plus grand crime que la richeſſe; mais ſi je deviens riche, alors, toute ma vertu ſera de dire, qu'il n'eſt point

(†) *Anges*, Monnoie Angloiſe.

d'autre vice, que la pauvreté. Puiſque des Rois violent leurs ſermens au gré de l'intérêt (†), intérêt, ſois mon Dieu : c'eſt à ton culte que je me dévoue.

(*Il ſort.*)

(†) Et l'intérêt, ce vil Roi de la terre,
Pour qui l'on fait & la paix & la guerre,
Triſte & penſif auprès d'un coffre fort,
Vend le plus foible aux crimes du plus fort.

Voltaire.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE. (1)

La Scène repréſente la Tente du Roi de France au milieu de ſon Camp.

CONSTANCE, *ſon fils* ARTHUR: SALISBURY, *envoyé pour lui apprendre le mariage du Dauphin avec Blanche, & l'inviter à la cérémonie.*

CONSTANCE. (†)

PARTIS, pour ſe marier, pour jurer une paix ! Le fils d'un traître, uni au ſang d'un traître ! Partis, pour

(†) L'étonnement de Conſtance, lorſqu'elle apprend que les intérêts de ſon fils ont été ſacrifiés dans le traité; les doutes que nous laiſſe naturellement la nouvelle ſoudaine d'un grand malheur dont on redoute la vérité, la foibleſſe de l'ame & des organes d'une perſonne accablée d'infortune, & ſur-tout d'une femme ſans reſſources & ſans appui, ſont bien peints dans tout ce diſcours. *Mrs Griffith.*

ſe réconcilier ! Louis aura Blanche ! Et Blanche aura ces Provinces ! Il n'en eſt rien ; tu t'es mal expliqué ; tu as mal entendu. — Réfléchis bien : recommence moi ton récit. Cela ne peut pas être. Tu dis ſeulement, *cela eſt*. Je me flatte, que je peux ne pas m'en rapporter à toi : ton récit n'eſt que la vaine parole d'un homme vulgaire. Va, je ne t'en crois pas : j'ai le ferment d'un Roi pour garant du contraire. Tu ſeras puni, pour me cauſer tant d'effroi. Car je ſuis malade, & dès-lors ſuſceptible de frayeurs : je ſuis accablée d'outrages, & dès-lors remplie d'allarmes : je ſuis une veuve, ſans époux pour appui, & dans cette ſolitude, mon ame eſt ouverte aux terreurs : je ſuis une femme, & mon ſexe eſt foible & naturellement craintif. Quand tu m'annoncerois à préſent que ton récit n'eſt pas ſérieux, je ne pourrois pas calmer mes eſprits agités ; ce tremblement de tous mes nerfs, & mon trouble, dureront tout le jour. — Que me veux-tu faire entendre en ſecouant ainſi la tête ? Pourquoi ce regard triſte attaché ſur mon fils ? Pourquoi cette main poſée ſur ton ſein ? Pourquoi ces larmes, qui roulent malgré toi de tes yeux (*) ? Ces triſtes ſoupirs confirment-ils tes paroles ? Parle donc encore : dis, non pas tout ce que tu m'as rapporté : mais un ſeul mot : ton récit eſt-il vrai ?

SALISBURY.

Vrai, comme je penſe que vous avez raiſon de réputer faux, ceux qui ſont les auteurs de la vérité de mon récit.

CONSTANCE.

Oh ! ſi tu m'apprends à croire ce qui cauſe ma douleur, enſeigne donc auſſi à ma douleur à me faire mourir; & que le coup dont cette nouvelle aſſaſſine ma vie, ſoit auſſi furieux que la rencontre ſoudaine de deux ennemis déſeſpérés, qui, au premier choc, tombent & meurent ! — Louis marié à Blanche ! — O mon fils, (*regardant Arthur.*) que vas-tu donc devenir ? La France amie de l'Angleterre ? Que vais-je devenir moi-même ? — Homme, retire-toi. Je ne puis ſupporter ta vue. Cette nouvelle t'a rendu horrible à mes yeux. (†)

SALISBURY.

Quel mal ai-je fait, Madame, que de vous apprendre le mal que d'autres vous ont fait ?

(†) Il eſt dans la nature, d'enviſager du même œil d'averſion, & le malheur & le meſſager funeſte, quoiqu'innocent, qui nous l'annonce. *Mrs Griffith.*

CONSTANCE.

Ah! ce mal eſt ſi affreux pour moi, qu'il rend criminels à mes yeux tous ceux qui me l'annoncent.

ARTHUR.

Calmez-vous, ma mère, je vous en conjure.

CONSTANCE *le regardant tendrement.*

Ah! toi, qui me dis de me calmer, ſi ta naiſſance étoit l'opprobre du ſein de ta mère (†); ſi la laideur défiguroit ton viſage; ſi tu étois un monſtre difforme, d'une ſtructure odieuſe & biſarre; ſi tes membres eſtropiés & contrefaits, couverts de taches déſagréables & choquantes à la vue, n'offroient en toi qu'un avorton diſgracié de la nature, je ſerois indifférente à ton ſort, je ne m'affligerois pas; car alors je ne t'aimerois pas; & toi, tu ne ſerois pas digne de ton illuſtre naiſſance, & tu ne mériterois pas une couronne. Mais tu es beau, mon cher fils, & à ta naiſſance, la nature & la fortune ont travaillé de concert à te former pour de grandes deſtinées. Tu peux

(†) Cette partialité, cette prédilection pour la beauté, qui ſe fait ſentir à tous les cœurs, même lorſque tout eſt égal d'ailleurs dans deux objets différens, eſt fortement exprimée par Conſtance.

bien te vanter de réunir tous les dons de la Nature. Le lis & la roſe n'ont pas plus de fraîcheur, plus de graces que toi. Mais la fortune, hélas! elle a changé, elle t'a abandonné. Corrompue, comme une vile courtiſane, elle ne ſe laſſe pas de prodiguer ſes faveurs à ton oncle Jean. Sa main dorée a ébloui le Monarque de France; elle lui a fait fouler aux pieds l honneur des Souverains, & proſtituer la Majeſté des Rois à l'intérêt d'autrui. Le Roi de France s'eſt honteuſement vendu à la fortune, & au Roi Jean; à la fortune infidèle, à l'uſurpateur Jean. (*à Salisbury*) Dis-moi, le Roi de France n'eſt-il pas un parjure? Charge ſon nom d'imprécations, ou va t'en; & laiſſe-moi ſeule avec les maux, que je ſuis contrainte de ſouffrir ſeule.

SALISBURY.

Pardonnez, Madame: je ne puis, ſans vous, retourner vers les deux Rois.

CONSTANCE.

Tu peux partir, tu partiras ſans moi: je n'irai point avec toi. J'enſeignerai à ma douleur à être fière (†).

(†) Sa réponſe eſt pleine de cette dignité, que le chagrin, mêlé au reſſentiment, donne aux illuſtres infortunés, & toute ſa conduite eſt celle d'une grande ame, exaltée encore par le malheur. *Mrs Griffith.*

Car la douleur eſt fière, & rend fier le cœur qu'elle poſſéde. Que les Rois s'aſſemblent devant moi, devant la majeſté de ma douleur extrême : elle eſt ſi grande, qu'il n'y a plus que la terre qui en puiſſe porter le poids. (*Elle ſe jette ſur le pavé.*) C'eſt ici que je m'aſſieds avec ma douleur : voici mon trône ; dis à tes Rois de venir fléchir le genou devant lui (†).

(†) Dans *beaucoup de peine pour rien*, le père de Héro, qui ſuccombe ſous l'idée du déshonneur de ſa fille, dit qu'il eſt tellement abattu par ſa douleur, qu'un fil pourroit le conduire ſans réſiſtance. Ici la douleur fait un effet tout oppoſé ; & cependant le Poëte ne s'eſt point écarté de la nature. Le chagrin amollit l'ame, tant qu'elle eſt encore échauffée par l'eſpérance ; mais il l'endurcit, quand elle eſt glacée par le déſeſpoir. L'infortuné, tant qu'il lui reſte quelque lueur de ſoulagement, eſt ſouple & flexible ; mais quand il n'y a plus de ſecours à attendre, il devient intrépide & inflexible ; également irrité contre ceux qui l'inſultent, & contre ceux qui ne le ſecourent pas ; négligeant de plaire, lorſqu'il n'en attend plus aucun fruit, & ne craignant pas d'offenſer, parce qu'il n'a plus rien à perdre. *Johnſon.*

SCÈNE II.

LE ROI JEAN, PHILIPPE, LOUIS, BLANCHE, ÉLÉONOR, FAULCONBRIDGE & L'ARCHIDUC D'AUTRICHE, *entrent dans la Tente du Roi de France, où eſt Arthur & Conſtance ſur le pavé.*

PHILIPPE *entre ſur la ſcène, s'entretenant avec ſa bru.*

Il eſt vrai, ma fille; & cet heureux jour ſera à jamais un jour de fête pour la France. Pour le célébrer, le Soleil ſemble ralentir ſon cours radieux, & changer la maſſe aride & ténébreuſe de la terre en or brillant. L'année, dans ſon cours, ne ramènera jamais ce beau jour, ſans ramener un jour ſaint & ſolemnel.

CONSTANCE *ſe relevant avec fureur.*

Jour maudit, & non pas un ſaint jour! Qu'a-t-il donc de glorieux, ce jour? Qu'a-t-il fait, qui mérite d'être marqué en lettres d'or, parmi les jours ſolemnels de l'année? —Ah! plutôt qu'il en ſoit effacé, ce jour de honte, d'oppreſſion & de parjures; ou s'il

faut qu'il y ſoit toujours compté, que les mères demandent au Ciel qu'il n'éclaite jamais la naiſſance de leur enfant, de crainte de voir un monſtre tromper leurs douces eſpérances (*2). Que tous les pactes, qui n'ont pas été contractés dans ce jour, ne ſoient jamais violés; mais que toutes les entrepriſes que ce jour aura vu commencer, ne trouvent qu'une iſſue funeſte (†): oui; que la foi, la vérité même ſe changent en menſonge & en parjure!

PHILIPPE.

J'atteſte le Ciel, Madame, que vous n'aurez aucun ſujet de maudire l'heureux ouvrage de cette journée. Ne vous ai-je pas engagé ma parole de Roi?

CONSTANCE.

Vous m'avez trompé par le ſimulacre impoſant de la Majeſté d'un Roi. Ce n'étoit qu'un fantôme, qui à la première épreuve, s'eſt évanoui. Vous vous êtes parjuré, parjuré! Vous êtes venu en armes, pour verſer le ſang de mes ennemis; & aujourd'hui, vous promettez le vôtre à leur appui! Cette ardeur de combattre

(†) Dans les anciens Calendriers Anglois, on marquoit les jours favorables où l'on pouvoit, ſans riſque, conclure un marché. *Johnſon.*

& le front menaçant de la guerre, ſe ſont adoucis en un moment, devant l'apparence d'une amitié feinte, & d'une paix hypocrite; & nous ſommes la victime ſacrifiée dans cette ligue. Arme-toi, juſte Ciel! (†) arme-toi contre les Rois parjures! Une veuve t'implore à grands cris: tiens-moi lieu de mon époux, Ciel pitoyable! Ne permets pas que les heures de ce jour ſacrilége finiſſent dans la paix; mais qu'avant le coucher du Soleil, la Diſcorde armée diviſe ces Rois perfides. Exauce — oh! exauce ma prière.

L'ARCHIDUC.

La paix, Conſtance.

CONSTANCE.

La guerre: la guerre; plus de paix: la paix eſt pour moi plus funeſte que la guerre. (*à l'Archiduc*) O vil Autrichien, tu déshonores cette dépouille ſanglante que tu portes. Ame ſervile & ſans courage, riche ſeulement en baſſeſſe, ta force eſt de te ranger toujours du parti le plus fort. Champion vendu à la fortune, qui ne combats, que lorſqu'elle eſt à tes côtés,

(†) Rien de plus énergique, rien de plus choquant pour l'oreille des Rois dont elle étoit la victime, que cette courte & violente exclamation. *Mr Griffith.*

& qu'elle te répond de ta sûreté, & toi auſſi, tu t'es parjuré, & tu flattes les Rois! Que tu es bas & mépriſable, de te vanter, de jurer, en frappant du pied la terre, que tu appuierois ma cauſe! Eſclave au cœur lâche & glacé, ta voix n'a-t-elle pas tonné en faveur de mes droits? Ne t'es-tu pas juré mon Chevalier, mon défenſeur, en m'ordonnant de me repoſer ſur tes deſtins, ſur ta fortune, ſur ta force? Et aujourd'hui tu me délaiſſes pour te donner à mes ennemis! Tu portes la dépouille d'un lion! Au nom de l'honneur, jette-la loin de toi, & revêts tes membres perfides de la livrée ridicule des fous.

L'ARCHIDUC.

Ah! ſi un homme me tenoit ce langage.....

FAULCONBRIDGE *répète avec ironie.*

Revêts tes membres perfides de la livrée ridicule des fous. (†)

(†) Dans les grandes maiſons, où l'on entretenoit encore des bouffons ou des fols, ils portoient, pour les diſtinguer, un habit de peau de veau, avec les boutons par derrière le dos. *Hawkins.*

Cette coutume ſubſiſte encore en Irlande, & le fol dans les mommeries ou maſcarades de Noël, porte toujours une peau de veau ou de vache. *Steevens.*

L'ARCHIDUC.

Tu n'oſerois le répéter, miſérable, ou ta vie...

FAULCONBRIDGE.

Revêts tes membres perfides de la livrée des fous.

L'ARCHIDUC.

Il me ſemble que l'orgueil de Richard & ſa chûte, devroient être un exemple fait pour t'intimider.

FAULCONBRIDGE.

Qu'oſes-tu dire ? Oh comme tous mes ſens frémiſſent d'indignation ! Quoi ! l'ennemi de mon père, revêtu de la dépouille de mon père ! Oh comme la Furie de la vengeance me murmure à l'oreille : « Ne tarde plus, Richard : tue le ſcélérat ſur la place : dépouille-le de ce monument glorieux du triomphe de ton père ſur les animaux les plus féroces ». Oui, j'en jure par ſon ame, par l'ame de mon père, que je ne reverrai pas deux fois le lever de l'aurore, avant que je t'aie arraché des épaules ce trophée, & le cœur auſſi, pour te punir de l'avoir uſurpé & porté ſi long-tems.

LE ROI JEAN, *à Faulconbridge.*

Ce ton nous déplaît : tu t'oublies trop.

SCÈNE II.

Les mêmes. PANDOLPHE, *Légat de la Cour de Rome.*

PHILIPPE.

VOICI le vénérable Légat du Souverain Pontife.

PANDOLPHE.

Salut, Miniſtres de la Puiſſance de Dieu, conſacrés par une onction ſainte. — Roi Jéan, c'eſt à toi que mon meſſage apporte la voix du Saint-Siege. Mon nom eſt Pandolphe, Cardinal de Milan, & je ſuis le Légat du Pape Innocent. C'eſt en ſon nom, au nom de la Religion, que je te demande ici, pourquoi tu te plais à fouler aux pieds l'Egliſe, notre ſainte & commune Mère; (†) pourquoi tu dépoſſédes par la violence Etienne Langton, élu Archevêque de Cantorbéry, de ſon Siege épiſcopal. Au nom de notre ſaint Père le Pape Innocent, je te ſomme de répondre.

(†) *Récréant*, *Mécréant*. Vieux mot employé ſouvent dans les anciens Poëtes ou Romanciers Anglois, & qui ſe diſoit d'un homme qui avoit trahi ſa foi, d'un infidéle, d'un lâche. *Gray*.

LE ROI JEAN.

Quel nom ſur la terre peut donc impoſer à la voix ſacrée d'un Roi la loi de répondre à ſes interrogations? Cardinal, tu ne peux, pour m'interroger, t'autoriſer d'un nom plus impuiſſant, plus mépriſé & plus ridicule, que ne l'eſt pour moi celui du Pape. Rends-lui cette réponſe de la part du Roi de l'Angleterre, & ajoute encore ceci: « Que jamais aucun » Prêtre Italien ne levera ni décimes ni taxes dans » nos Etats; mais comme nous ſommes après Dieu » le premier Chef ſuprême, nous exercerons après » Dieu & en ſon nom ſeul, cette ſuprême Puiſſance, » dans les lieux où nous régnons, ſans l'aſſiſtance » d'aucune main mortelle. » Porte cette réponſe au Pape, & pour m'affranchir (†) d'un vain reſpect, au Pape & à ſon autorité uſurpée.

(†) Jean ſi peu reſpectueux, ſi hautain, ſi inſultant dans cette réponſe, ſera bien-tôt tout fier de mettre ſa Couronne aux pieds du Légat, qui la garda cinq jours, & de la reprendre à genoux dans ſes mains comme un fief du Pape. Tel étoit ſon caractère: l'inſolence & la foibleſſe.

Dans le tems où cette Pièce fut compoſée, au milieu des diſputes de l'Angleterre avec la Cour de Rome, cette ſcène devoit faire la plus grande impreſſion. De ſemblables alluſions aux cir-

PHILIPPE.

Mon frère, vous venez de proférer un blaſphême.

LE ROI JEAN.

Vous, le premier, & tous les Rois de la Chrétienté, laiſſez-vous imbécillement gouverner par ce Prêtre intrigant, allarmés d'une excommunication que l'argent peut lever. Achetez au prix d'un vil métal, d'une pouſſière, de l'or, des abſolutions corrompues, d'un homme qui, dans ce trafic, s'arroge de ſon chef le droit de les vendre. Vous, Roi de France, & tous ceux de l'Europe qui veulent être ſes dupes, entretenez de vos tréſors cette artificieuſe & diabolique impoſture; moi, moi, dis-je, & moi ſeul je m'oppoſe au Pape, & compte ſes amis pour mes ennemis.

PANDOLPHE.

Hé bien, en vertu du pouvoir légitime dont je ſuis revêtu, tu reſteras maudit & excommunié. Béni ſera celui, qui révolté contre un Prince hérétique, lui retirera ſon obéiſſance; il ſera canoniſé,

conſtances du tems, & aux paſſions qui étoient alors en mouvement, ſont en foule dans Shakeſpeare. Il y en a beaucoup qui n'ont pas été remarquées, & cet oubli dérobe au Poëte, une partie de ſon art & de ſa gloire. *Johnſon.*

révéré comme un Saint, celui qui, par quelque voie ſecrette, tranchera ton exécrable vie.

CONSTANCE.

Oh! qu'il me ſoit permis de mêler un inſtant mes malédictions à celles de Rome! Vénérable père Cardinal, ſcelle & conſacre d'un mot mes imprécations: quiconque n'a pas éprouvé les affronts & les maux que je ſouffre, ne peut, comme moi, le maudire autant qu'il le mérite.

PANDOLPHE.

Moi, Madame, j'ai le pouvoir & le droit de lui donner la malédiction que je lui lance.

CONSTANCE.

Et j'ai auſſi des droits pour la mienne. Lorſque la loi ne peut plus faire juſtice, il devient juſte, ſans doute, que la loi ne mette plus obſtacle à l'injure & à la vengeance. La loi ne peut rendre à mon fils le Royaume qui lui appartient: car celui qui tient dans ſes mains le Royaume, y tient auſſi les loix. Ainſi, puiſque la loi elle-même n'eſt plus qu'injuſtice & oppreſſion, comment la loi pourroit-elle défendre à ma langue les malédictions?

PANDOLPHE.

Philippe de France, ſous peine de l'excommunication, quitte la main de cet Archi-hérétique, & accable ſa tête de tout le pouvoir de la France, s'il refuſe de ſe ſoumettre de bonne grace au Saint-Siege.

ÉLÉONOR.

Roi de France, tu pâlis: ne retire pas ta main.

CONSTANCE.

Songe bien à l'en empêcher, Furie; car ſi la France ſe répent, & retire ſa main, l'enfer perd une de ſes victimes.

L'ARCHIDUC.

Philippe, prêtez l'oreille à la voix du Cardinal.

LE ROI JEAN.

Hé bien, Philippe, que réponds-tu au Cardinal?

CONSTANCE.

Que peut-il répondre autre choſe, que ce que dit le Cardinal lui-même?

LOUIS.

Réfléchiſſez, mon Père; la différence eſt, ou l'excommunication terrible de Rome, ou la perte légère

de l'Anglois pour ami. De ces deux maux, choiſiſſez le moindre.

BLANCHE.

C'eſt l'excommunication de Rome.

CONSTANCE.

O Louis, arme-toi de fermeté : le Démon (†) te tente ici ſous les traits de cette nouvelle épouſe mariée à la hâte (*3).

LE ROI JEAN.

Philippe paroît ému, & garde le ſilence.

CONSTANCE *à Philippe.*

Oh ! ſéparez-vous de lui, & répondez, comme vous le devez.

L'ARCHIDUC.

Suivez ce parti, Philippe, & ſortez de cette irréſolution.

PHILIPPE.

Je ſuis indécis ſur ce que je dois répondre.

(†) Alluſion à la vieille légende, & à la tentation de S. Dunſtan, dont les Moines ont raconté qu'il fut tenté par le diable de la luxure, ſous la forme d'une belle Lady. *Gray.*

PANDOLPHE.

Votre embarras augmentera bien davantage, ſi votre réponſe vous attire l'excommunication & la malédiction de Rome.

PHILIPPE.

Digne & vénérable père Cardinal, mettez-vous à ma place, & dites-moi, comment vous vous conduiriez vous-même. (*montrant le Roi Jean.*) Sa main Royale s'eſt tout récemment enchaînée à la mienne, & l'union intérieure de nos deux ames, cimentée par l'alliance d'un mariage, eſt reſſerrée encore par les vœux les plus ſolemnels, & conſacrée par tout ce que la Religion a de plus reſpectable & de plus ſaint. Les dernières paroles que notre bouche a prononcées, ont juré la foi, la paix, l'attachement & l'amitié la plus ſincère, entre nos deux Royaumes, & nos deux Majeſtés.—Et avant ce traité ſi récent, nous n'avons eu que le tems de laver nos mains, pour les unir: le Ciel ſait qu'elles étoient ſouillées de carnage, & teintes des couleurs odieuſes de la vengeance de deux Rois acharnés l'un contre l'autre. Quoi, ces mains, qui ne ſont pures que depuis quelques heures, & ſi nouvellement unies par le nœud d'une amitié qui double leur force, le rompront-

elles ſitôt, & trahiront-elles ſi légèrement leur foi? Ne ſeroit-ce pas nous jouer du Ciel & l'inſulter par notre inconſtance, ſi maintenant, comme des enfans volages, nous ſéparant l'un de l'autre, nous parjurions la foi jurée; ſi foulant aux pieds la couche nuptiale où ſourit l'heureuſe paix, nous marchions l'un contre l'autre en ennemis furieux, & ſi nous changions la fête d'une alliance ſincère, en ſcènes de carnage & de ſang? O ſaint Prélat! mon révérend Père, qu'il n'en ſoit pas ainſi! Voyez: réfléchiſſez, parlez, ordonnez, impoſez-nous des loix moins dures, & nous nous trouverons heureux de vous complaire, pourvu que nous reſtions amis.

PANDOLPHE.

Point d'autre loi, point d'autre condition avec l'Angleterre, que de rompre toute amitié avec elle. Ainſi, aux armes. Soyez le Héros de notre Egliſe, ou que l'Egliſe, notre Mère, prononce ſa malédiction, la malédiction d'une mère ſur ſon fils rébelle. Roi de France, il y a moins de dangers pour toi, à tenir un ſerpent par ſon dard, un lion furieux par ſa griffe mortelle, un tigre affamé par les dents, que de tenir en paix cette main qui eſt unie à la tienne.

PHILIPPE.

Je puis bien retirer ma main, mais non pas ma foi.

PANDOLPHE.

Ainſi tu oppoſes ta foi à ta foi, & excitant dans ton ſein une eſpèce de guerre civile, tu éleves ton ſerment contre ton ſerment, & ta parole contre ta parole! Oh! commence par t'acquitter envers le Ciel, du premier vœu que tu as fait au Ciel, d'être le défenſeur de notre Egliſe. Tout ce que tu as juré depuis, tu l'as juré contre toi-même, & tu es diſpenſé de l'accomplir. Quand on a promis de faire le mal, n'eſt-ce pas un mal que d'exécuter ſa promeſſe? Et la vertu n'eſt-elle pas, de ne pas faire ce qu'on ne peut faire ſans crime (†)? Quand on s'eſt écarté de la règle, il faut y rentrer par un ſecond écart, & c'eſt une erreur légitime qui redreſſe la première, & remet l'homme dans ſon devoir: la fauſſeté devient alors le remède de la fauſſeté, comme le feu éteint le feu dans les veines qu'il a nouvellement excoriées. — C'eſt la Religion qui donne la ſanction aux ſermens; mais toi, tu as juré contre la Religion, qui a reçu tes ſermens contraires; & tu oppoſes ſerment à ſerment, pour garant d'une foi qui n'eſt plus à toi. Veux-tu

(†) Le parjure eſt vertu, quand on promit le crime. *Crébillon.*

ſavoir quels ſermens te ſont permis? Suis cette règle. Jure ſeulement de ne pas te parjurer. Autrement, ne ſeroit-ce pas une dériſion, que la foi des ſermens? Tu as juré de te parjurer, & tu mets le comble au parjure en tenant ton ſerment. Ainſi, tes derniers vœux, contraires aux premiers, deviennent en toi une révolte contre toi-même; & tu ne peux jamais remporter de plus belle victoire, que d'armer ta première volonté, conſtante & juſte, contre ces ſuggeſtions inſenſées, ces caprices paſſagers qui ne peuvent jamais te lier. Si tu veux choiſir le premier parti, tu es sûr du ſecours de nos prières: ſi tu déſobéis, ſache que le danger de notre malédiction eſt ſuſpendu ſur ta tête; ſonge que tu n'en pourras jamais ſecouer le fardeau, & que ſuccombant ſous ce poids affreux, tu mourras dans le déſeſpoir.

L'ARCHIDUC.

Guerre, guerre ouverte!

FAULCONBRIDGE, *à l'Archiduc.*

Quoi, rien ne fermera ta bouche impudente?

LOUIS.

Mon Père, aux armes!

BLANCHE.

Quoi! le jour de vos nôces? Contre le ſang auquel

notre mariage vient de vous unir (†)! Servira-t-on au festin de notre Hymen la chair des hommes égorgés? Les sons déchirans des trompettes, mêlées aux affreux roulemens des tambours, cette musique infernale (§) des combats est-elle faite pour la pompe solemnelle de ce jour de fête? O mon Époux, daignez m'écouter; (hélas! que le nom d'époux est nouveau dans ma bouche) par ce doux nom, que ma langue vient de prononcer pour la première fois, je vous en conjure à genoux, ne prenez point les armes contre mon oncle.

CONSTANCE.

Et moi, prosternée aussi sur mes genoux, endurcis à force de supplier, je t'en conjure, vertueux Dauphin; ne change point les décrets arrêtés dans le Ciel même.

BLANCHE.

Je vais connoître si tu m'aimes. Quel motif sera plus puissant auprès de toi, que le nom de ton épouse?

(†) C'est une maxime politique, que les Royaumes ne sont jamais mariés. Un Roi, le lendemain de ses nôces, va faire la guerre à son beau-père. *Johnson.*

(§) Peut-être est-ce une allusion à *Bocalini*, qui représente Apollon envoyant aux Enfers l'inventeur du tambour. *Gray.*

CONSTANCE.

Un motif plus puiſſant, c'eſt ſon honneur, qui ſoutient la grandeur du Prince qui fait la tienne. Ton honneur, ô Louis, ton honneur!

LOUIS *à Philippe.*

Je ſuis ſurpris de voir votre Majeſté ſi inſenſible, lorſque de ſi grands motifs vous preſſent.

PANDOLPHE.

Je vais lancer l'anathême ſur ſa tête.

PHILIPPE.

Vous n'aurez pas beſoin d'en venir là : (*au Roi Jean*) Anglois, je romps avec toi.

CONSTANCE.

O retour vertueux & brillant de la Majeſté éclipſée!

ÉLÉONOR.

Trahiſon odieuſe de la volage France!

LE ROI JEAN.

France, tu t'en repentiras à l'heure même.

FAULCONBRIDGE.

Oui, la France s'en repentira (*4).

BLANCHE.

Le Soleil s'éteint dans un nuage de ſang : beau jour, adieu ! — De quel parti dois-je me ranger ? Je tiens à tous les deux : chacune des deux armées tient une de mes mains ; elles ne peuvent ſe combattre, ſans que je ſois leur victime, déchirée entre les deux partis. Mon époux, je ne puis demander au Ciel ta victoire ! Mon oncle, je ſuis forcée de lui demander ta défaite ! Mon père, je ne puis faire des vœux pour ton ſuccès ! Mon aïeule, je ne puis ſouhaiter que les tiens s'accompliſſent. Quelque ſoit le vainqueur, ſon bonheur fait ma perte, & même avant la déciſion du ſort, mon malheur eſt déjà certain.

LOUIS.

Madame, ſuivez-moi : votre fortune eſt attachée à la mienne.

BLANCHE *le ſuivant.*

Hélas ! ma fortune & mon bonheur ne peuvent proſpérer avec vous, qu'aux dépens de ma vie.

LE ROI JEAN, *à Faulconbridge.*

Mon couſin, allez raſſembler nos forces. (*Faulconbridge ſort.*) [*A Philippe.*] Roi de France, ma fureur

fureur eſt à ſon comble, & une fois allumée, rien ne pourra l'éteindre, rien que le ſang, le ſang le plus cher & le plus précieux de la France.

PHILIPPE.

Le feu de ta rage ne dévorera que toi, & ce ſera ta ruine, & non pas notre ſang qui l'éteindra : ſois ſur tes gardes, tu es ſur le bord du précipice.

LE ROI JEAN.

J'en ſuis plus loin que celui qui me menace. —Aux armes : hâtons-nous. (*Ils ſortent.*)

SCÈNE IV.

Le Champ de bataille.

Allarmes, eſcarmouches. FAULCONBRIDGE *paroît tenant la tête de l'Archiduc.*

FAULCONBRIDGE.

Sur ma vie, cette journée devient terriblement chaude ! Quelque Démon malfaiſant plane dans

l'air (†), & verſe le mal ſur la terre. — Tête de l'Archiduc, repoſe ici. (*Il la poſe à terre.*) Ainſi le fils de Richard a rempli ſon ſerment, & offert le ſang de cet Autrichien en ſacrifice à l'ame immortelle de ſon père. (*Il ſort.*)

SCÈNE V.

LE ROI JEAN, ARTHUR & HUBERT.

LE ROI JEAN.

HUBERT, prends cet enfant ſous ta garde. — (*à Faulconbridge.*) Allons, Philippe; revole au combat. Ma mère eſt aſſiégée dans ma tente, & priſe peut-être, j'en ai peur.

FAULCONBRIDGE.

Seigneur, je l'ai ſauvée, ſa perſonne eſt en ſûreté; ſoyez tranquille ſur ſon ſort : mais pourſuivons, mon Prince; encore un léger effort, & une heureuſe iſſue va bientôt couronner nos travaux. (*Ils ſortent.*)

(†) Alluſion aux diſtinctions que les Démonologiſtes du tems faiſoient des Démons en différentes claſſes. *Percy.*

SCÈNE VI.

Nouvelles allarmes : nouveau combat. — Enſuite on ſonne la retraite. LE ROI JEAN, ÉLÉONOR, ARTHUR, FAULCONBRIDGE, HUBERT *& d'autres* LORDS *reparoiſſent ſur la Scène.*

LE ROI JEAN.

Cela ſera. (*A Éléonor.*) Vous, Madame, vous reſterez après nous, ſous une eſcorte capable de vous raſſurer. (*Au jeune Arthur.*) Mon jeune couſin, ne t'afflige point: ton aïeule t'aime, & ton oncle ſera auſſi tendre pour toi, que le fut ton père.

ARTHUR.

Oh, cette ſéparation fera mourir ma mère de chagrin!

LE ROI JEAN, *à Faulconbridge.*

Allons couſin, partez pour l'Angleterre : prenez les devans & faites diligence, & avant notre arrivée, ſongez à bien ſecouer les coffres pleins de nos Prélats: faites voir le jour à leurs écus captifs. Il eſt tems que

leurs tréſors, engraiſſés par la paix, deviennent la pâture des guerriers affamés. Exécutez notre commiſſion avec la dernière rigueur.

FAULCONBRIDGE.

Une cloche (†), un livre, un cierge ne me feront pas reculer, quand l'éclat de l'argent & de l'or m'invitera à avancer. Je prends congé de votre Alteſſe. —(*à Éléonor.*) Reſpectable Douairière, ſi jamais je m'aviſe d'être dévot, je prierai pour la sûreté de votre belle perſonne, & avec ce vœu, je vous baiſe les mains.

ÉLÉONOR.

Adieu, galant couſin.

LE ROI JEAN.

Couſin, adieu. (*Faulconbridge part.*)

ÉLÉONOR, *à Arthur.*

Approchez, mon enfant: écoutez, je veux vous dire

(†) Les premières cloches muſicalement accordées, qu'on vit en Angleterre, furent fondues aux frais de *Turketul*, Chancelier du Roi Athelſtan, qui mourut Abbé de Croyland en 973. Il faut cinq parties d'étain ſur vingt de cuivre. *Gray.*

un mot. (*Elle le prend & l'emmène avec elle d'un côté du Théâtre. Le Roi Jean eſt de l'autre.*)

LE ROI JEAN.

Ecoute, Hubert; viens près de moi (†). — O mon cher Hubert, je te dois beaucoup ; & dans cette priſon de chair il eſt une ame, qui s'avoue ta redevable, & qui ſe propoſe bien de te payer avec uſure tout ton zèle pour moi. Mon cher ami, ton dévouement volontaire vit dans ce cœur qui t'aime, & il s'y conſervera. — Donne-moi ta main. — J'aurois quelque choſe à te dire... mais j'attendrai quelqu'autre moment plus convenable. Par le Ciel, Hubert, je ſuis preſque honteux de dire à quel point je t'eſtime & te chéris.

HUBERT.

J'ai bien de l'obligation à Votre Majeſté.

LE ROI JEAN.

Mon bon ami, tu n'as encore aucune raiſon de me répondre ainſi: mais tu l'auras un jour. Que les

(†) Cette ſcène eſt une de celles auxquelles on peut promettre un ſuffrage durable. L'art ne peut guères ajouter à ſa perfection, & le tems ne peut rien lui ôter de ſa beauté. *Steevens.*

heures coulent auſſi lentement qu'elles voudront, elles amèneront tôt ou tard pour moi le moment de te faire du bien. — J'aurois une choſe à te dire. — Mais laiſſons-la. — Le Soleil luit au haut des Cieux, & le jour éclatant, qui par-tout éclaire des plaiſirs dans le monde, eſt trop diſſipé, trop plein de folies & de joie, pour que tu puiſſes m'écouter. — Si, frappant ſa bouche d'airain de ſa langue de fer, la cloche nocturne ſonnoit *une heure* ſur la race aſſoupie des mortels; ſi ce lieu, où nous ſommes, étoit rempli de tombeaux; & que tu fuſſes obſédé de ſombres chagrins; ſi l'humeur noire de la mélancolie avoit engourdi, épaiſſi dans tes veines ton ſang, qui, ſans elle (†) circule rapidement dans ſes canaux, fait pétiller dans les yeux de l'homme les ſignes d'une joie inſenſée, & défigure ſes traits par les convulſions du rire & de la vaine folie; paſſion que je hais, paſſion incompatible avec mes deſſeins.... Ou bien, ſi tu pouvois me voir ſans yeux, m'entendre ſans oreilles, & me répondre ſans voix, par la penſée ſeule & ſans em-

(†) Les mots anglois ſont *runs tickling up and down*, qui court, démange, ou chatouille les veines haut & bas. *Harvey* n'avoit pas encore découvert la circulation du ſang. *Gray*.

prunter le ſon des paroles qui me bleſſent & m'importunent; alors malgré l'œil radieux & vigilant du jour, je verſerois dans ton ſein mes ſecrettes penſées.... Mais non, je ne veux pas le faire. — Cependant je t'aime bien, & ſur ma foi, je crois que tu m'aimes auſſi.

HUBERT.

Aſſez, pour entreprendre tout ce que vous me commanderez, dût ma mort ſuivre l'action. Oui, par le Ciel, je le ferai.

LE ROI JEAN.

Hé ne ſais-je pas bien, que tu le ferois? Hubert, bon Hubert, mon cher Hubert, jette les yeux ſur cet enfant (*montrant Arthur.*) Je vais te dire ce que c'eſt, mon ami. C'eſt un ſerpent ſur mon chemin, & par-tout où je porte mes pas, par-tout je le trouve devant moi. M'entends-tu? Tu es ſon Gardien....

HUBERT.

Et je le garderai ſi bien, qu'il ne pourra jamais nuire à Votre Majeſté.

LE ROI JEAN.

Mort!

HUBERT *ſurpris.*

Seigneur?...

LE ROI JEAN.

Un tombeau.

HUBERT.

Il ne vivra point. (†)

LE ROI JEAN.

C'eſt aſſez. Je puis être joyeux à préſent. Hubert, je t'aime : mais je ne veux pas te dire ce que je prétends faire pour toi : ſouviens-toi... (*à Éléonor.*) Madame, recevez mes adieux ; j'enverrai ces troupes au-devant de Votre Majeſté.

(†) Dans la belle & touchante tragédie d'*Adélaïde du Gueſclin*, il y a une ſcène ſemblable entre Vendôme & Couci, qui eſt auſſi ſuivie d'une ſcène de repentir du Prince, & de joie qu'on lui ait déſobéi. Il me ſemble, ſans partialité, que l'original eſt au-deſſus de la copie, & que Jean a mieux ſu ſe choiſir un aſſaſſin dans Hubert, ſubalterne à ſes ordres, jaloux de parvenir, d'une figure ſiniſtre, & capable d'un crime, puiſqu'on verra dans la ſuite de la Pièce, qu'il a ſi long-tems combattu la pitié pour le commettre, & qu'il n'a cédé à la fin qu'à une émotion ſoudaine & triomphante de compaſſion, plus forte que ſa volonté ; au lieu que Vendôme s'adreſſe pour un aſſaſſinat à Couci, Couci, preſque ſon égal, homme

ÉLÉONOR.

Que ma bénédiction vous accompagne!

LE ROI JEAN, *à Arthur.*

Allons, couſin, pour l'Angleterre: partez, Hubert eſt chargé de vous ſervir; il aura pour vous tous les égards qui vous ſont dûs. — Nous, allons vers Calais, marchons. (*Ils ſortent.*)

---

qui a dit de lui-même, qu'il n'*étoit pas vertueux à demi*, caractère flegmatique & ſans paſſion, qui a triomphé tranquillement de ſon amour même, & qui après avoir deviné Vendôme, éludé, repouſſé ſon horrible propoſition, change tout-à-coup dans un inſtant de ſilence, & s'écriant, *ſoit crainte, ſoit juſtice*, accepte cet infâme miniſtère. Si je ne me trompe, la manière dont s'y prend le Roi Jean, eſt plus naturelle & plus adroite, & le dialogue plus conſéquent.

SCÈNE VII.

PHILIPPE, LOUIS, PANDOLPHE.

Suite.

PHILIPPE.

AINSI une tempête ſoudaine, élevée ſur les flots, diſperſe une flotte entière (†), & pouſſe çà & là, ſur les mers les vaiſſeaux ſéparés.

PANDOLPHE.

Conſolez-vous, reprenez courage, & tout ira bien encore.

PHILIPPE.

Et comment cela ſe peut-il, après une journée auſſi malheureuſe? Ne ſommes-nous pas battus? Angers n'eſt-il pas perdu? Arthur n'eſt-il pas priſonnier? Nos amis n'ont-ils pas été tués? Notre ſanglant ennemi, n'eſt-il pas, en dépit de la France, vainqueur & ſurmontant tous les obſtacles, retourné en Angleterre?

(1) Alluſion à l'invincible Armada d'Eſpagne en 1588. *Warburton.*

Ou plutôt, à la diſperſion de la flotte de Philippe ruinée par le Comte de Saliſbury, frère du Roi Jean, en 1213. *Steevens.*

LOUIS.

Ce qu'il a conquis, il l'a fortifié. Non, il n'y a pas d'exemple de tant de précipitation & de ſageſſe enſemble, de tant d'ordre & de règle dans une expédition auſſi ſoudaine. Qui a jamais lu l'Hiſtoire d'un exploit ſemblable; qui en a jamais entendu parler?

PHILIPPE.

Je ſouffrirois qu'on donnât cet éloge à l'Anglois, s'il étoit auſſi dans l'Hiſtoire un exemple de notre honte. (†).

(†) Les François ont toujours été vaincus dans ces batailles fameuſes, pour n'avoir choiſi ni le tems ni le poſte, & pour avoir voulu combattre, lorſqu'ils pouvoient détruire leurs ennemis, ſans coup férir. — « C'eſt pour avoir lu les détails des batailles de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt, de Saint-Quentin, de Gravelines, &c. dit Voltaire, que le célèbre Maréchal de Saxe, ſe déterminoit, à chercher, autant qu'il pouvoit, des affaires *de poſte.* »

SCÈNE VIII.

Les mêmes. CONSTANCE.

PHILIPPE.

REGARDEZ; qui vient ici? Une ame infortunée, enfermée dans un tombeau & détenue, contre ſes deſirs immortels, dans la priſon d'un corps exténué par les chagrins. (*A Conſtance.*) Je vous en conjure, Madame, venez avec moi.

CONSTANCE.

Voyez maintenant, voyez l'effet qu'a produit cette belle paix.

PHILIPPE.

Patience, Madame. Aimable Conſtance, conſolez-vous.

CONSTANCE.

Non, je ne veux ni conſeils ni conſolations. Je ne veux que ce qui met fin à tous les conſeils, la ſeule & véritable conſolation des malheureux, la mort, la mort. O mort pleine de charmes à mes yeux! Toi, objet de haine & de terreur pour l'homme heureux! Sors du ſein de la nuit éternelle! Lève-toi de ta

couche impure! Viens, & j'embraſſerai ton ſquelette horrible! Je colletai mes joues contre tes os décharnés ! Je fermerai ma bouche de ta pouſſière cadaveteuſe ! Je veux devenir un ſpectre, objet d'horreur, ſemblable à toi! Viens, lance ſur moi tes plus affreux regards, & je croirai que tu me ſouris, & je te donnerai un baiſer auſſi tendre que le baiſer d'un époux! O toi, l'Amour des infortunés, viens à moi!

PHILIPPE.

Ceſſez, belle affligée.....

CONSTANCE.

Non, non, je ne ceſſerai point, tant qu'il me reſtera un ſouffle pour crier. Oh que ma voix n'eſt-elle forte comme celle du tonnerre! Alors dans ma douleur, j'ébranlerois le monde, & je réveillerois de ſon ſommeil cette mort cruelle, qui n'entend pas la foible voix d'une femme, & qui dédaigne de ſe rendre à mes vœux.

PANDOLPHE. (†)

Madame, ce que vous dites-là, eſt de la folie & non de la douleur.

(†) C'eſt avec jugement que le Poëte fait de tems en tems interrompre Conſtance par Pandolphe. Une paſſion auſſi véhémente ne peut ſe ſoutenir auſſi long-tems, ſans quelques repos. *Johnſon.*

CONSTANCE.

C'eſt un crime à toi de me démentir ainſi. Non, je ne ſuis pas inſenſée ; ces cheveux que j'arrache, ſont les miens ; mon nom eſt Conſtance ; j'étois l'épouſe de Geoffroy ; le jeune Arthur eſt mon fils, & je l'ai perdu. Non, je ne ſuis pas inſenſée. Mais plût au Ciel que je le fuſſe ! Car alors, ſans doute, je m'oublierois moi-même. Oh ! ſi je pouvois m'oublier, de quel chagrin je perdrois le ſouvenir ! (5) Si j'étois inſenſée, j'oublierois mon fils ; ou dans ma folie je ne verrois en lui qu'un enfant étranger & indifférent pour moi. Ah ! je ne ſuis pas inſenſée, je ne ſais que trop bien la différence de ces deux calamités, de la folie & de ma perte (*6).—Oh ! ſi ces mains pouvoient auſſi aiſément racheter mon fils, qu'elles peuvent arracher ces cheveux !... Mon cher fils, mon pauvre enfant eſt captif !—Cardinal, je vous ai entendu dire, que nous reverrons, que nous reconnoîtrons nos amis dans le Ciel. Si cela eſt, je reverrai mon fils. Ah ! il n'eſt jamais né parmi les mortels d'enfant plus aimable, plus plein de graces ; mais hélas ! le chagrin, comme un ver rongeur, va dérruire cette fleur naiſſante, & flétrir les roſes naturelles de ſon teint. Il ne ſera plus qu'un ſpectre, pâle, défait, languiſſant & décharné. Il mourra dans cet état, & s'il reſſuſcite, quand je le rencontrerai dans la Cour

des Cieux, je ne le reconnoîtrai point ; ainſi, jamais, jamais je ne pourrai revoir mon joli enfant, (†) mon cher Arthur.

PANDOLPHE.

Vous êtes obſtinée dans votre chagrin, à un excès qui devient haïſſable.

CONSTANCE.

Il me parle, lui qui n'a jamais eu de fils !

PANDOLPHE.

Vous êtes auſſi amoureuſe de votre douleur, que de votre fils.

CONSTANCE.

Oui, ma douleur me tient lieu de mon fils (§) ; elle

(†) Tout ce diſcours eſt très-touchant, & peint l'extrême tendreſſe de cette mère malheureuſe. Il y a quelque choſe de bien tendre dans l'épithète de *joli*. Je le préfère à ceux de *cher* ou d'*aimable* ; &, je ne ſai pourquoi, mais il fait ſur moi une impreſſion particulière. Il n'y a peut-être que le cœur d'une mère qui puiſſe m'entendre. *Mrs Griffith.*

(§) Je me rappelle deux vers françois qui expriment le même ſentiment :

Mon deuil me plaît & me doit toujours plaire :
Il me tient lieu de celle que je plains. *Maynard.*

Perfruitur lacrymis & amat pro conjuge lectum. Lucain.

remplit tous les lieux où je voyois mon fils : elle me ſuit comme lui, & m'accompagne par-tout; elle me le montre avec tous ſes traits charmans ; elle me fait entendre les ſons de ſa voix, & me répète ſes paroles : elle rappelle à ma mémoire tout ce qu'il avoit de graces & de charmes. Et chaque fois que je rencontre ſes vêtemens, elle en revêt le fantôme de mon fils, je crois le voir encore. J'ai donc raiſon de chérir ma douleur. — Ah! Dieu! ſi vous aviez fait la même perte que moi, je vous conſolerois mieux, que vous ne me conſolez. (†) — Je ne veux plus conſerver ces ornemens arrangés ſur ma tête... quand le déſordre eſt dans mon ame. (*Elle arrache les ornemens de ſa tête.*) O Dieu ! mon enfant, mon Arthur, mon cher fils, ma vie, ma joie, mon ſoutien, mon univers, l'appui de mon veuvage, la conſolation de tous mes maux. (§)

(*Elle ſort avec les ſignes du déſeſpoir.*)

(†) C'eſt un ſentiment qu'inſpire toujours l'extrême chagrin. Quiconque ne peut ſe conſoler lui-même, jette les yeux ſur les autres, pour en obtenir des conſolations, & ſouvent il prend leur impuiſſance pour froideur & inſenſibilité. *Johnſon.*

(§) Ces trois dernières lignes ſuffoquent de douleur. Je ne crois pas qu'aucune femme, qui a le cœur d'une mère, puiſſe

PHILIPPE.

PHILIPPE.

Je crains d'elle quelques excès dans ſon délire ; je vais la ſuivre. (*Il ſort.*)

SCÈNE IX.

LOUIS, PANDOLPHE.

LOUIS.

Il n'eſt plus rien dans le monde qui puiſſe me plaire & m'inſpirer de la joie. La vie eſt auſſi ennuyeuſe pour moi qu'une inſipide hiſtoire, dont l'on rebat l'oreille fatiguée d'un homme qu'elle endort. Le ſentiment amer de la honte a tellement dégoûté mes ſens des jouiſſances de ce monde, que je n'y trouve plus qu'opprobre & qu'amertume. (†).

ſuffire à les prononcer diſtinctement, même dans un rôle de Théâtre.

(†) *Mr Griffith* trouve qu'il n'eſt pas naturel que Louis, jeune, & qui vient de ſe marier à une jeune Princeſſe qu'il aimoit, paroiſſe plus abattu, plus déſeſpéré, que ſon père. Mais elle

PANDOLPHE.

Avant qu'une maladie ſoit guérie, à l'inſtant même où la ſanté va ſuccéder, c'eſt alors que la criſe eſt plus violente; & le mal, prêt à nous quitter, nous fait ſentir ſes traits les plus poignans. Qu'avez-vous donc perdu, en perdant la bataille?

LOUIS.

La gloire, le plaiſir & le bonheur de ma vie entière.

PANDOLPHE.

Oui, ſi vous l'aviez gagnée.—Non, non: quand la fortune veut combler de ſes dons un mortel, elle commence par l'effrayer d'un de ſes regards les plus menaçans. C'eſt le Roi Jean qui a fait une perte immenſe, lorſqu'il croit avoir fait une riche conquête. Je frémis en y ſongeant.—N'êtes-vous pas triſte, parce qu'Arthur eſt priſonnier?

LOUIS.

Auſſi triſte, que le Roi Jean eſt ſatisfait de l'avoir en ſa puiſſance.

---

oublie que Louis ſent ſa diſgrace bien plus vivement que Philippe; que la honte agit bien plus fortement ſur les jeunes années, & qu'elle ſurvient ici dans un moment où il va trouver ſa jeune épouſe. Louis étoit un Prince généreux & plein d'honneur.

PANDOLPHE.

Votre raiſon eſt auſſi jeune que votre âge. Ecoutez-moi maintenant vous parler avec un eſprit prophétique : le ſeul ſouffle de ma bouche va renverſer juſqu'au moindre obſtacle, & vous applanit le chemin qui doit conduire vos pas au Trône d'Angleterre. Ecoutez donc — Jean s'eſt emparé d'Arthur : tant que le ſang coulera dans les veines de cet enfant, il eſt impoſſible que l'uſurpateur, mal affermi, reſpire en paix un ſeul inſtant. Un ſceptre ravi par une main effrénée, eſt toujours poſſédé comme il a été acquis, au milieu du trouble & de la crainte ; & lui, qui ſe ſent ſur une place gliſſante, ſaiſira ſans ſcrupule, pour s'y maintenir, tous les appuis, tous les moyens les plus vils. Pour que Jean puiſſe ſe ſoutenir, il faut qu'Arthur tombe. — Que cela ſoit, puiſqu'il eſt impoſſible que cela ne ſoit pas.

LOUIS.

Mais que gagnerai-je par la mort d'Arthur ?

PANDOLPHE.

Vous pouvez au nom de Blanche votre épouſe, prétendre à tout ce qu'Arthur reclamoit.

LOUIS.

Et le perdre avec la vie, comme Arthur.

PANDOLPHE.

Oh! que vous êtes jeune & novice au milieu d'un monde ſi vieux! Jean travaille au plan de votre fortune. Les tems vous ſervent & conſpirent avec vous. Il voudra aſſurer ſon autorité en verſant le ſang légitime, & il ne trouvera qu'une ſûreté perfide & ſanguinaire. Cet attentat odieux refroidira le cœur de ſes ſujets (†) & glacera leur zèle; ils ſaiſiront avec tranſport la première occaſion de mettre un frein à ſa tyrannie. Il n'y aura point de jours orageux & triſtes, d'exhalaiſons enflammées dans l'air, de jeux de la nature, point de vents ſi communs, d'événemens ſi ordinaires, qu'ils ne dépouillent ces météores de leurs cauſes naturelles, pour les transformer en prodiges. Ils les appelleront des ſignes avant-coureurs, des préſages ſiniſtres, des voix du Ciel, qui dénoncent clairement ſa vengeance prochaine ſur le tyran.

(†) On trouve ici une deſcription vive de l'état d'un Souverain vis-à-vis de ſon peuple, lorſqu'il a perdu ſon amour, ſa confiance & ſon eſtime, *Mrs Griffith.*

LOUIS.

Il eſt poſſible, qu'il n'attente pas à la vie d'Arthur, & qu'il ſe contente de le tenir dans une priſon.

PANDOLPHE.

Ah! Seigneur, quand il ſaura que vous approchez, ſi Arthur n'eſt pas déjà mort, il meurt à cette nouvelle, & alors Jean verra les cœurs de ſon peuple, révoltés contre lui, embraſſer un changement nouveau. Ils trouveront dans le crime de ſes mains teintes de ſang, de puiſſans motifs de rébellion & de fureur. Il me ſemble déjà voir ces momens de confuſion & de tumulte.—Quelle autre conjoncture encore plus favorable pour vous! Le Bâtard Faulconbridge eſt maintenant en Angleterre, perſécutant l'Egliſe & offenſant la charité. S'il ſe trouvoit ſeulement douze François armés, ils ſeroient bientôt ſuivis de dix mille Anglois: ainſi l'on voit un léger globe de neige groſſir en roulant, & devenir une maſſe énorme. — Noble Dauphin, venez avec moi trouver le Roi. Il eſt incroyable, quel parti on peut tirer de leur mécontentement, aujourd'hui que leurs cœurs ſont aigris & indignés. — Partez pour l'Angleterre; moi, je vais enflammer le Roi.

LOUIS.

De grands motifs produiſent de grandes actions. Allons trouver le Roi : ſi vous dites *oui*, le Roi ne dira pas *non*.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

La Scène eſt en Angleterre. Le Théâtre repréſente un appartement dans un château fort de Northampton.

HUBERT *entre avec ſes Bourreaux,* ARTHUR.

HUBERT *à l'entrée de l'appartement.*

FAITES-MOI rougir ces fers & ayez ſoin de vous tenir derrière la tapiſſerie. Quand je frapperai de mon pied le ſein de la terre, accourez & attachez l'enfant que vous trouverez avec moi à un ſiége, bien lié. Soyez attentifs au ſignal. — Sortez, & tenez-vous prêts.

UN DES BOURREAUX.

J'eſpère qu'en agiſſant par votre ordre, nous ne ſerons pas comptables de l'action.

HUBERT.

Vains (†) ſcrupules! Ne craignez rien ; faites ce que je vous dis. (*Ils ſortent. Hubert s'avance dans l'appartement.*)—(*à Arthur.*) Jeune enfant, approchez; j'ai à vous parler.

ARTHUR.

Bon jour, Hubert.

HUBERT.

Bon jour, petit Prince.

ARTHUR.

Auſſi petit Prince qu'il eſt poſſible de l'être, avec des titres pour être un grand Prince.—Vous êtes triſte.

HUBERT.

En effet j'ai été plus gai.

ARTHUR.

Hé mon Dieu, je croyois que perſonne ne devoit être triſte, que moi. Cependant, je me rappelle qu'étant en France, je voyois des jeunes gens affecter

(†) Autre leçon, *unmanly*, lâches ſcrupules.

par jeu d'être triſtes & mélançoliques comme la nuit (†). Par mon baptême, ſi j'étois hors de priſon & réduit à garder les moutons, je ſerois gai tant que le jour dureroit. Et je le ſerois même ici, ſans le ſoupçon où je ſuis, que mon oncle cherche à me faire encore plus de mal. Il me craint, & je le crains auſſi. Eſt-ce donc ma faute, ſi je ſuis fils de Geoffroy? Non sûrement, ce n'eſt pas ma faute; & plût au Ciel que je fuſſe votre fils, Hubert! Car vous m'aimeriez.

HUBERT *bas.*

Si je m'entretiens avec lui, ſes innocens propos vont réveiller la pitié morte dans mon ſein. Il faut me hâter & terminer.

ARTHUR.

Etes-vous malade, Hubert? Vous êtes pâle aujourd'hui. En vérité, je voudrois que vous fuſſiez un peu malade, afin de veiller toute la nuit aſſis auprès de vous.—Hélas! je ſuis sûr que je vous aime plus que vous ne m'aimez.

(†) C'étoit alors la mode en Angleterre d'affecter un air triſte & mélancolique: c'étoit le ton de la Cour & de la bonne compagnie: de combien de ridicules s'eſt chargée la bonne compagnie. *Steevens.*

HUBERT.

Ses diſcours s'emparent de mon cœur. (*Il donne un papier à Arthur.*) Liſez, jeune Arthur. (*Il lui échappe des larmes.*) [*à part.*] Quoi des larmes, inſenſé, qui vont amollir l'inflexibilité de mon ame! Hâtons-nous, de crainte que ma réſolution ne s'échappe avec ces larmes efféminées. (*à Arthur.*) Eſt-ce que vous ne pouvez pas lire? L'écriture n'eſt-elle pas belle?

ARTHUR *dans l'effroi.*

Que trop belle, Hubert, pour une action ſi horrible. Quoi! il faut que vous me brûliez les yeux avec un fer rouge?

HUBERT.

Oui, jeune enfant, il le faut.

ARTHUR.

Et vous le ferez?

HUBERT.

Et je le ferai.

ARTHUR.

En aurez-vous le cœur? Quand vous aviez ſeulement un léger mal de tête, je ceignois votre front

du plus beau voile que j'eusse. Une Princesse l'avoit tissu pour moi, & je ne vous l'ai jamais redemandé. Au milieu de la nuit, votre tête reposoit sur mes mains: assidu & vigilant, autour de vous, comme les minutes autour des heures, je tâchois de vous alléger le poids du tems, en vous demandant à chaque instant: « Hubert, que vous manque-t-il? Où est votre » mal? Que puis-je faire pour vous? Quel service peut » vous rendre mon amitié? » Le fils le plus pauvre, le dernier des hommes fût resté tranquille & dans le silence, & ne vous eût pas dit un mot de tendresse. Et vous, vous aviez un Prince pour vous servir dans votre infirmité! Croyez, si vous voulez, que mon amour n'étoit qu'artifice, & traitez-le d'hypocrisie; croyez-le, si vous voulez. — Si c'est la volonté du Ciel que vous me maltraitiez si cruellement, il faut bien que vous le fassiez. — Quoi, vous m'arracherez les yeux, ces yeux, qui ne vous ont jamais regardé, qui ne vous regarderont jamais, que pour vous sourire.

HUBERT.

J'ai juré de le faire; & il faut que je vous les brûle avec un fer chaud.

ARTHUR. (*)

Etes-vous donc plus dur, plus insensible que le

fer? Oh! ſi un Ange étoit venu me dire qu'Hubert alloit me brûler les yeux, je n'aurois pas voulu le croire; je n'aurois cru qu'Hubert.

HUBERT *frappant du pied: les Exécuteurs entrent à ce ſignal.*

Avancez (*aux Bourreaux*) & faites ce que j'ordonne.

ARTHUR *épouvanté.*

Ah! ſauvez-moi, Hubert, ſauvez-moi. A l'aſpect effroyable de ces hommes ſanguinaires, je me ſens déjà arracher les yeux.

HUBERT *aux Bourreaux, d'un air farouche & d'un ton dur.*

Donnez-moi ce fer, vous dis-je, & liez-le ici.

ARTHUR.

Hélas! qu'avez-vous beſoin d'employer tant de violence & de force? Je ne bougerai pas; je reſterai immobile comme la pierre. Au nom du Ciel, Hubert, que je ne ſois pas lié! — Ecoutez-moi, Hubert; renvoyez ces hommes affreux, & je vais m'aſſeoir, tranquille comme un agneau. Je ne ferai aucune réſiſtance, aucun mouvement; je ne dirai pas une ſeule parole; je ne regarderai pas même le fer avec colère. Renvoyez ſeulement ces hommes,

& je vous pardonnerai, quelque tourment que vous me faſſiez ſouffrir.

HUBERT *aux Exécuteurs.*

Allez; tenez-vous à votre place; laiſſez-moi ſeul avec lui.

UN DES BOURREAUX *en ſe retirant.*

Je ſuis bien content d'être diſpenſé d'une pareille action.

ARTHUR *voyant Hubert ſilencieux & morne, & combattu entre ſa volonté & la pitié.*

Hélas! j'ai offenſé & perdu mon ami. Il a un œil ſévère, mais il a un cœur tendre. Hubert, que mon ami reparoiſſe, afin que ſa pitié ſauve la vie du vôtre!

HUBERT.

Allons, venez, enfant; préparez-vous.

ARTHUR.

N'y a-t-il plus d'eſpérance?

HUBERT.

Non; il faut que vous perdiez les yeux.

ARTHUR.

O Ciel! que n'avez-vous dans les vôtres, ſeule-

ment un petit inſecte, une paille, une pouſſière, un néant qui pût offenſer cet organe précieux! Alors, ſentant vous-même quelle cuiſante douleur peut cauſer un atome, votre cruel deſſein vous paroîtroit horrible.

HUBERT.

Eſt-ce là ce que vous avez promis? Allons, contenez votre langue.

ARTHUR. (*2)

Oh! ne m'empêchez pas de parler; non, Hubert, ne m'en empêchez pas; ou bien, Hubert, coupez-moi la langue; (†) mais qu'à ce prix je conſerve mes yeux. Oh! conſervez mes yeux, quand ils ne devroient plus me ſervir qu'à vous voir. — Regardez: ſur ma parole le fer eſt froid, & il ne me feroit aucun mal.

HUBERT.

Je puis le réchauffer.

ARTHUR.

Oh! non; le feu donné aux hommes pour leur

(†) Cet échange eſt dans la nature. Le plus grand mal aux yeux de notre imagination, eſt toujours celui qui nous menace de plus près. *Johnſon.*

ſoulagement, ſe refuſe à ce cruel uſage. D'ailleurs voyez vous-même ; ces charbons ne peuvent plus nuire. Ah ! c'eſt le ſouffle du Ciel qui les a éteints, pour prévenir un crime contre l'innocent.

HUBERT.

Mais mon ſouffle peut les ranimer.

ARTHUR (*3).

Tout ce que vous voulez employer pour me faire du mal, répugne à ſervir vos deſſeins. Vous ſeul n'avez point cette pitié, que le fer & le feu, tout cruels qu'ils ſont, ſemblent montrer.

HUBERT *vaincu.*

Hé bien; vis & vois ! Je ne toucherois pas à tes yeux pour tous les tréſors que poſſéde ton oncle. Cependant j'avois juré, & je l'avois réſolu, de te créver les yeux avec ce fer.

ARTHUR.

Ah ! maintenant je reconnois Hubert en vous; auparavant vous étiez déguiſé.

HUBERT.

Plus de paroles; adieu ! Il faut que votre oncle

vous croie mort. Je vais tromper ces farouches eſpions par un faux rapport. — Enfant, repoſez, dormez dans la plus grande ſécurité; ſoyez certain, que pour tous les biens de l'Univers Hubert ne vous fera jamais de mal.

ARTHUR.

O Ciel! — Je vous rends graces, Hubert.

HUBERT.

Silence, pas un ſouffle; rentrez avec moi. Je m'expoſe pour vous à de grands dangers

SCÈNE II.

La Scène repréſente le Palais du Roi d'Angleterre.

LE ROI JEAN, PEMBROK (†), SALISBURY, & *autres* LORDS.

JEAN.

Je me revois encore aſſis dans ce palais; une ſeconde fois couronné, & je m'en flatte, regardé d'un œil riant & content.

PEMBROK.

Votre Majeſté s'eſt ſatisfaite en renouvellant cette cérémonie. Mais elle étoit ſuperflue. Vous aviez été couronné auparavant, & jamais depuis vous n'aviez été dépouillé de la Majeſté Royale. Jamais aucune révolte n'avoit donné atteinte à la foi de vos Sujets.

(†) Comme cette Pièce hiſtorique, ainſi que quelques autres, embraſſe pluſieurs années, il arrive quelquefois que les titres & les perſonnages ne ſont plus à la fin les mêmes qu'au commencement. Ce Pembrok eſt Guillaume Comte de Pembroke, fils de celui qui a paru dans la première ſcène. *Steevens.*

L'Angleterre ne ſoupiroit point après le changement; & l'idée d'une révolution, ni d'un meilleur gouvernement, n'avoit point troublé ſa tranquillité.

SALISBURY.

C'eſt donc une dépenſe perdue, une prodigalité ridicule de renouveller ſans néceſſité cette cérémonie. (†) Votre titre étoit aſſez beau, ſans chercher à l'embellir. C'eſt dorer l'or pur, teindre le lys, parfumer la violette, polir la glace, ajouter de nouvelles couleurs à l'arc-en-ciel, & la lueur d'un flambeau à l'éclat de l'œil des Cieux.

PEMBROK.

Si ce n'étoit pas un devoir d'obéir à la volonté de Votre Majeſté, ce renouvellement n'a pas plus de mérite, qu'un vieux conte ennuyeuſement répété. Il peut même être dangereux & hors de ſaiſon, dans ces circonſtances critiques.

SALISBURY.

C'eſt même une innovation, qui choque & défigure

(†) Il faut ſe rappeller qu'à cette époque le Roi Jean s'étoit fait couronner pour la quatrième fois. *Steevens.*

la reſpectable ſimplicité des formes antiques & conſacrées : & comme un tourbillon engouffré dans une voile, elle donne aux penſées émues un cours errant & inquiet ; elle éveille & alarme la réflexion : elle ébranle la ſtabilité des opinions, & les rend incertaines ; elle fait ſuſpecter la vérité même. Oui, cette nouveauté ſi inouie ne peut qu'avoir de mauvais effets.

PEMBROK.

Souvent l'Artiſte, qui ayant trouvé le bien, cherche encore le mieux, voit ſon habileté échouer par l'excès de ſon ambition ; ſouvent une faute eſt aggravée par l'excuſe même qu'on allégue pour la juſtifier. Un trop large appareil, poſé ſur une petite bleſſure, la fait croire plus dangereuſe, qu'elle ne le paroiſſoit, decouverte & avant qu'elle fût ainſi maſquée.

SALISBURY.

Auſſi avant votre nouveau couronnement, nous vous en avons déclaré notre avis : mais il n'a pas plu à votre Alteſſe de l'écouter. Au reſte, nous ſommes tous ſatisfaits, puiſque nos volontés doivent céder devant celle de votre Alteſſe.

JEAN.

Je vous ai fait part des raiſons de ce ſecond cou-

ronnement, & je les crois fortes. Et je vous en communiquerai d'autres plus fortes encore; d'autant plus fortes, que par-là mes craintes ſont diminuées. Cependant indiquez les abus, dont vous demandez la réforme, & vous verrez quel ſera mon empreſſement à vous accorder vos demandes.

PEMBROK.

Hé bien, puiſque je ſuis l'organe de ces Lords, & chargé d'être l'interprête de leurs penſées & de leurs cœurs, pour moi comme pour eux, mais ſurtout pour votre intérêt, auquel eux & moi ſommes entiérement dévoués, je vous demande avec inſtance la liberté d'Arthur. Sa captivité excite les murmures des mécontens, & leur ſuggère ce raiſonnement dangereux: ſi tout ce que vous poſſédez en paix, vous le poſſédez à juſte titre, pourquoi donc ces craintes, qui, diſent-ils, ſuivent toujours les pas de l'injuſtice? Pourquoi vous font-elles retenir dans les fers un jeune Prince de votre ſang? Pourquoi le laiſſer perdre ſes jours dans une ignorance barbare, & priver ſa jeuneſſe de l'avantage précieux des exercices de ſon âge? (†) Afin que dans les conjonctures

(†) Dans le moyen âge, toute l'éducation des Princes & des

préſentes, vos ennemis ne puiſſent armer de ces prétextes l'occaſion qui viendroit à s'offrir, nous vous demandons l'élargiſſement d'Arthur, puiſque vous avez voulu que nous vous demandions une grace. Et ce n'eſt pas uniquement pour notre intérêt, c'eſt auſſi pour votre bonheur auquel le nôtre eſt attaché, & qui eſt attaché lui-même à la liberté du Prince.

JEAN.

Soit; je confie ſa jeuneſſe à vos ſoins. (*Le Roi voit entrer Hubert & s'avance vers lui.*) Hubert, quelle nouvelle m'apportez-vous?

PEMBROK, *à Salisbury, tandis que le Roi & Hubert ſe parlent à l'écart.*

Voilà l'homme qui étoit chargé de cette exécution ſanglante. Il a montré ſon ordre à un de mes amis. L'image de ce crime odieux eſt peinte dans ſon œil. Ce ſombre regard décèle un cœur plein de trouble. Et je tremble que l'acte, dont nous craignions tant qu'il fût chargé, ne ſoit conſommé.

Nobles, conſiſtoit en exercices militaires & du corps: il n'étoit pas aiſé de ſe les procurer en priſon. On pouvoit y cultiver l'eſprit; mais ce genre d'éducation ne venoit pas à l'eſprit de la Nobleſſe Angloiſe, active, guerrière, & peu curieuſe de ſcience. *Percy.*

SALISBURY.

Le Roi change de couleur à chaque inſtant; ces variations de ſon viſage, annoncent celles de ſon ame, pattagée entre la conſcience de ſon crime & le projet de le diſſimuler; ainſi vont & viennent deux Hérauts, placés entre deux armées formidables. Sa paſſion eſt au comble; il faut qu'elle crève.

PEMBROK.

Et ſi elle crève, ſi ſa bouche parle, je crains bien qu'il n'en ſorte un infame forfait, & la mort de ce jeune & aimable enfant.

JEAN, *aux Lords, & ſe rapprochant d'eux.*

Nous ne pouvons arrêter le bras inflexible de la mort. Chers Lords, malgré mon déſir de vous ſatisfaire, ce que vous me demandez, n'eſt plus en mon pouvoir. (*Il montre Hubert.*) Il vient nous apprendre, qu'Arthur eſt mort de cette nuit.

SALISBURY.

Nous avons craint, en effet, que ſon mal ne fût au-deſſus de tout remède.

PEMBROK.

Oui; nous avons vu combien ſa mort étoit pro-

chaine, avant même que l'enfant ſe ſentît malade. —Il faudra rendre compte de cette mort tôt ou tard.

JEAN.

Pourquoi lancez-vous ſur moi des regards ſi ſombres? Penſez-vous que je diſpoſe du ciſeau de la Parque? Puis-je commander au cœur le mouvement & la vie?

SALISBURY.

Le forfait eſt viſible (1), & c'eſt une honte qu'un Roi l'étale aux yeux, avec une ſi groſſière impudence. (*Au Roi.*) Je vous ſouhaite d'heureux fruits de cette farce ſi bien tiſſue; proſpérez.

PEMBROK.

Arrête, Salisbury; je te ſuis; je vais voir avec toi l'héritage de ce malheureux enfant, ſon tombeau, ſeul Royaume qui lui reſte & où on l'a ſi-tôt précipité. Trois pieds de terre renferment celui à qui appartenoit l'Empire de cette île!—Quelle perverſité cependant dans le monde! — Ce crime ne doit pas reſter ſans vengeance.—Cette mort nous prépare à tous de grands malheurs, & avant peu, je le crains bien. (*Les Lords ſortent.*)

SCÈNE III.

LE ROI JEAN, *un* MESSAGER.

JEAN, *à part.*

Ils brûlent d'indignation.—Je m'en repens. On ne peut rien bâtir de ſtable ſur le ſang. On n'aſſure point ſa vie par la mort des autres. (*Au Meſſager.*) La frayeur eſt dans tes regards ; où eſt ce ſang animé que j'ai vu colorer tes joues? Un Ciel ſi nébuleux ne s'éclaircit pas ſans tempêtes; fais créver l'orage; dis, en quel état ſont les affaires de la France?

LE MESSAGER.

La France fond ſur l'Angleterre ; jamais on n'a vu lever, dans le corps d'une Nation, une armée ſi formidable pour une expédition étrangère. Ils ont bien retenu la leçon d'activité que vous leur avez donnée ; car au moment où l'on devoit tout au plus apprendre leurs préparatifs, arrive la nouvelle de leur débarquement.

JEAN.

Hé, qui donc a pu endormir ainſi notre intelligence? Quel ſommeil m'a pu fermer les yeux? Où

eſt la vigilance de ma mère ? Que la France ait pu lever une telle armée, ſans qu'elle en ait rien entendu !

LE MESSAGER.

Seigneur, la pouſſière du tombeau a fermé ſon oreille. Votre illuſtre mère eſt morte le premier jour d'avril ; & j'ai appris, que la Princeſſe Conſtance eſt morte trois jours avant dans un accès de frénéſie ; mais je ne le ſais que par un bruit vague & incertain. Si la nouvelle eſt fauſſe ou vraie, je l'ignore.

JEAN.

Suſpends ton vol, Occaſion, Divinité terrible ! Fais un pacte avec moi, juſqu'à ce que j'aie appaiſé mes Pairs mécontens. — Quoi ma mère morte ! Dans quel déplorable état eſt ma fortune en France ? — Hé ſous le commandement de qui vient cette armée Françoiſe, que tu me dis pour certain être entrée en Angleterre ?

LE MESSAGER.

Du Dauphin.

SCÈNE IV.

Les mêmes. FAULCONBRIDGE, PIERRE DE POMFRET.

JEAN *troublé.*

Tu m'as tout étourdi par ces fâcheuſes nouvelles. (*à Faulconbridge.*) Hé bien, que dit le Public de tes procédés ? Ne cherche pas à me remplir la tête de nouvelles ſiniſtres ; elle en eſt déjà pleine.

FAULCONBRIDGE.

Mais ſi vous tremblez d'apprendre le plus grand mal, alors laiſſez-le tomber inopinément ſur votre tête.

JEAN.

Pardonnez, cher couſin ; j'étois abîmé ſous les flots. Mais je commence à ſurnager & à reſpirer, & je ſuis en état de tout entendre.

FAULCONBRIDGE.

Comme j'ai traité nos gens d'Egliſe, vous le ſaurez par les ſommes que j'ai ramaſſées. Mais, comme je revenois ici par terre, j'ai trouvé le Peuple préoccupé d'étranges imaginations, échauffé

par des rumeurs, la tête remplie de vaines chimères & de craintes, ſans ſavoir ce qu'il craint. Et voici un faiſeur de prédictions que j'ai amené de Pomfret. Je l'ai trouvé dans les rues de cette ville, ſuivi d'une foule innombrable, preſſée ſur ſes pas, à qui il prophétiſoit en rimes groſſières & barbares, qu'avant le midi du jour de l'Aſcenſion prochaine, votre Alteſſe céderoit ſa couronne.

JEAN, *à Pierre.*

Rêveur inſenſé, quelle raiſon te fait dire cette extravagance ?

PIERRE.

Parce que j'ai prévu, que c'eſt une vérité qui doit s'accomplir.

JEAN.

Hubert, emmenez-le loin de mes yeux; faites-le conduire en priſon, & à midi, le jour même où il dit que je céderai ma couronne, qu'il ſoit pendu. (2) Faites-le mettre en lieu de ſûreté, (†) & revenez; j'ai

(†) Pierre de Pomfret, Hermite, prédit que le Roi dépoſeroit ſa Couronne le jour de l'Aſcenſion, & qu'il la livreroit le même jour entre les mains de Pandolphe, Légat du Pape. *Speed* ſuppoſe que cet homme avoit été gagné par le Légat, le Roi de France & la Nobleſſe. *Gray.*

beſoin de vous. (*Hubert ſort avec Pierre de Pomfret.*) (*A Faulconbridge.*) Hé bien, mon cher couſin, es-tu inſtruit des nouvelles? Sais-tu qui a débarqué ici?

FAULCONBRIDGE.

Les François, Seigneur; tout le monde en parle. J'ai de plus trouvé les Lords, Bigot & Salisbury, les yeux rouges & en feu, & quelques autres qui alloient cherchant le tombeau d'Arthur. Ils diſent, que ce Prince a été tué cette nuit par votre ordre.

JEAN.

Cher couſin, va; mêle-toi à leur compagnie; je ſais un moyen de regagner leur affection. Amène-les devant moi.

FAULCONBRIDGE.

Je vais tâcher de les rencontrer.

JEAN.

Mais, hélas! hâte-toi, le plutôt ſera le mieux. Oh! que mes ſujets ne deviennent pas mes ennemis, dans un tems, où des étrangers, en armes, viennent épouvanter mes Etats, avec l'appareil menaçant d'une invaſion formidable. Sois le Dieu des meſſages,

emprunte ſes aîles ; vole & reviens vers moi, rapide comme la penſée.

FAULCONBRIDGE.

La néceſſité des circonſtances me donnera des aîles. (*Il ſort.*)

JEAN.

C'eſt parler en Chevalier, plein de nobleſſe & d'ardeur. [*Faulconbridge part.*] (*Au Meſſager.*) Cours ſur ſes pas : car il aura peut-être beſoin d'un agent entre les Pairs & moi. Sois-le.

LE MESSAGER.

De grand cœur, mon Souverain. (*Il ſort.*)

JEAN.

Ma mère morte !

SCÈNE V.

JEAN & HUBERT.

HUBERT.

SEIGNEUR, on dit que cette nuit on a vu cinq lunes (†) dans le Ciel : quatre étoient fixes, & l'autre tournoit autour d'elles, dans un étrange & prodigieux mouvement. (3)

JEAN.

Cinq lunes !

HUBERT.

Des vieillards, de l'un & l'autre sèxe, au milieu des rues en tirent des pronoſtics funeſtes. La mort du jeune Arthur eſt dans toutes les bouches. En s'entretenant de lui, ils ſecouent la tête & ſe murmurent

(†) Peu d'Hiſtoriens Anglois font mention de cet événement. Je ne l'ai trouvé que dans Matthieu de Weſtminſter & dans Polidore Virgile. *Eodem anno*, dit le premier, (*en* 1200) *ante nativitatem dominicam apparuerunt de nocte quinque lunæ in cælo, circa primam vigiliam noctis; prima in aquilone, 2ª in meridie, 3ª in occidente, 4ª in oriente, 5ª in medio illarum. Gray.* Cette circonſtance ſe trouve auſſi dans l'ancienne copie de cette Pièce. *Steevens.*

leurs récits à l'oreille. Celui qui parle, ſerre la main de celui qui l'écoute, & celui-ci exprime l'horreur qu'il reſſent, en fronçant le ſourcil, en faiſant des ſignes de tête, & en roulant les yeux. — J'ai vu un Forgeron appuyé ainſi (*imitant ſa poſture*) ſur ſon marteau, tandis que ſon fer ſe refroidiſſoit ſur l'enclume, dévorer, la bouche béante, les nouvelles que lui contoit un Tailleur; celui-ci, tenant dans ſa main ſes ciſeaux & ſa meſure, avec des pantoufles, que dans ſa précipitation il avoit chauſſées (†) à contre ſens, parloit de pluſieurs milliers de François belliqueux, qui étoient déjà rangés en ordre de bataille dans le pays de Kent. Un autre Artiſan, au viſage hâve, la tête échevelée (§), ſurvient & l'interrompt, pour leur parler de la mort d'Arthur.

JEAN.

Pourquoi cherches-tu à me remplir l'ame de toutes ces frayeurs? Pourquoi me répètes-tu ſans ceſſe, *la*

(†) Les anciens ſouliers & les pantoufles devoient être fort différens des modernes : le ſoulier d'un pied ne pouvoit aller à l'autre. On les porte encore de même dans les îles occidentales de l'Écoſſe. *Farmer.*

(§) *Un Wash'd*, qui ne s'eſt point décraſſé, ſigne de ſon déſordre.

mort du jeune Arthur? C'eſt ta main qui la maſſacré. Je pouvois avoir des raiſons de le ſouhaiter mort; mais toi, tu n'en avois aucune de le tuer. (†).

HUBERT.

Aucune, Seigneur! N'eſt-ce pas vous-même qui me l'avez ordonné?

JEAN.

C'eſt la malédiction des Rois (§), d'être environnés d'eſclaves, qui s'autoriſent d'un ſigne de leur humeur, comme d'un ordre exprès, pour courir ſe baigner dans le ſang des hommes. Le moindre coup-d'œil d'un Souverain, ils l'interprêtent en arrêt de mort. Ils prétendent lire dans l'ame d'un Roi, lorſque la ſévérité, peinte ſur le front de la Majeſté, vient plutôt d'un inſtant d'humeur, que d'aucun projet réfléchi.

(†) Shakeſpeare avoit prévenu Racine dans la belle réponſe d'Hermione à Oreſte, revenant d'aſſaſſiner Pyrrhus pour lui plaire; & ce qui n'eſt qu'un trait dans Racine, forme ici une belle ſcène de paſſion & de morale à l'uſage des Rois.

(§) Alluſion très-claire au cas de Daviſon dans l'affaire de Marie, Reine d'Écoſſe, décapitée en 1587. *Malone.*

HUBERT.

HUBERT.

Voici mes garants ; reconnoiſſez-vous votre ſeing & votre ſceau ?

JEAN.

Oh ! quand au dernier jugement, il faudra que la terre rende compte au Ciel ; cette ſignature & ce ſceau dépoſeront contre nous, & ſeront notre condamnation. — Ah ! combien de fois nous excite au crime la ſeule vue des moyens de le commettre ! Si tu n'avois pas été près de moi ; ſi tu n'avois pas offert à mes yeux les traits d'un miſérable, que la Nature ſembloit avoir choiſi, marqué, déſigné pour un inſtrument des forfaits, jamais l'idée de cet aſſaſſinat ne fût entrée dans mon ame. Mais en remarquant ton viſage odieux, en te voyant né & fait pour exécuter des ordres de ſang & d'infamie, propre enfin à être employé dans des occaſions ſuſpectes & dangereuſes ; je n'ai fait qu'articuler devant toi, à demi-voix, quelques mots interrompus ſur la mort d'Arthur : & toi pour gagner la faveur d'un Roi, tu cours, ſans ſcrupule, maſſacrer un Prince !

HUBERT *étonné.*

Seigneur ? ....

JEAN.

Si tu avois ſeulement ſecoué la tête (†) ; ſi tu avois gardé un moment le ſilence, quand je te parlois à mots couverts de mes deſſeins ; ſi tu avois fixé ſur moi un regard de doute & d'embarras, ou ſi tu m'avois dit d'exprimer ma penſée en termes clairs, la honte m'eût rendu muet, & m'eût arrêté tout court ; & les allarmes que tu aurois montrées, m'en auroient inſpiré. Mais tu ne m'as entendu que par ſignes, & ce n'eſt que par ſignes que tu as négocié

(†) La ſcène ſeptième du cinquième acte d'*Adélaïde du Gueſclin*, paroît imitée de celle-ci. C'eſt un bonheur pour Shakeſpeare de ſe rencontrer quelquefois avec Racine, Voltaire & autres de nos grands Poëtes.

Il y a dans cet entretien de Jean avec Hubert, pluſieurs traits de nature admirables. Quiconque eſt complice d'une mauvaiſe action, veut toujours ſe décharger de la faute ſur ſes complices : ces reproches du Roi ne ſont point ceux de l'art ou de la politique, mais les expreſſions d'une ame accablée par la conſcience de ſon crime, & qui voudroit en rejetter tout le fardeau ſur un autre. Les ſcélérats emploient tout l'art imaginable à ſe tromper eux-mêmes, à ſe maſquer leurs crimes, & à ſe cacher à l'ombre des ſubterfuges & des équivoques. *Johnſon.*

le crime avec moi. Oui ; tu as laiſſé ton cœur conſentir à tout ſans héſiter, & tout de ſuite ta main féroce court commettre l'affreux forfait, que ma bouche n'a jamais oſé nommer ! — Loin de ma vue, & ne reparois jamais devant moi. — Ma nobleſſe m'abandonne ; je vois à ma porte une armée étrangère qui menace mon trône. Ce n'eſt pas tout : au dedans de cette maſſe de chair, de ce petit empire qu'anime le ſouffle & le ſang, j'éprouve une guerre inteſtine, entre ma conſcience & le crime de la mort de mon parent.

HUBERT.

Armez-vous contre vos autres ennemis ; je vais faire la paix entre votre conſcience & vous ; Arthur eſt vivant (†). Cette main eſt encore pure & innocente,

(†) Le Connétable Cliſſon, dont le Duc de Bretagne croyoit avoir des ſujets de ſe plaindre, perſuadé que ſa dignité de Connétable le mettoit à l'abri de toute inſulte, ſe laiſſa attirer aux états de Vannes. Le Duc, qui méditoit la vengeance contre ce grand homme né ſon ſujet, l'accabla de careſſes, le conſulta ſur pluſieurs affaires, & l'ayant un jour engagé à une promenade au château d'Hermine, le fit arrêter, & ordonna à Bavalan, Gouverneur de ce château, de le coudre dans un ſac, dès qu'il ſeroit nuit, & de le jetter à la mer. Bavalan connoiſſoit ſon maître, il compta ſur ſes remords. En effet, le

le ſang ne l'a point ſouillée. Jamais encore n'eſt entré dans ce ſein le trouble horrible qu'excite le remord d'un meurtre. Vous avez calomnié la Nature dans ma phyſionomie. Quoique ſombre & dure à l'extérieur, elle voile une (†) ame trop belle, pour que je puiſſe être le bourreau (§) d'un enfant innocent.

JEAN.

Quoi, Arthur eſt vivant? Cours promptement vers les Pairs. Jette cette nouvelle ſur leur fureur allumée, & ramène-les à leur devoir. Pardonne-moi le jugement, que ma colère m'a fait porter de ta phyſio-

---

lendemain le Duc étoit dans des ſentimens bien différens de ceux de la veille; & lorſque Bavalan lui avoua, que ſon ordre n'étoit pas encore exécuté, il l'embraſſa avec tranſport, & l'aſſura qu'il n'oublieroit jamais le ſervice qu'il lui avoit rendu en lui déſobéiſſant. *Saint-Foix.*

(†) Hubert ne dit pas ici la vérité. Mais on a vu qu'il n'eſt pas auſſi ſcrupuleux qu'il le dit: & la joie de n'avoir pas conſommé le crime auquel il s'étoit prêté, lorſqu'il voit que le Roi a changé de penſée, fait qu'il ſe donne ici les honneurs de la vertu. — Il dit un menſonge, mais il ne ment pas à la nature.

(§) Le Boucher. C'eſt dans cette profeſſion ſanguinaire qu'on prend les Bourreaux en Angleterre.

nomie: car ma colère étoit aveugle, & mon imagination, qui ne voyoit qu'à travers le ſang, t'a fait paroître à mes yeux, plus affreux, que tu n'es en effet. Oh! ne me réplique pas; mais hâte-toi d'amener dans mon appartement les Lords irrités. La parole, pour t'en conjurer, eſt trop lente; vole plus vite qu'elle.

SCÈNE VI.

Une rue devant une Priſon ſur les murs de laquelle paroît ARTHUR *déguiſé en Mouſſe.*

ARTHUR.

Le mur eſt bien haut! Je vais ſauter en bas; ô terre, prends pitié de moi, & ne me bleſſe pas. — Peu de gens me connoiſſent, ou plutôt perſonne. Et d'ailleurs, ce traveſtiſſement me rend tout-à-fait méconnoiſſable. — Je ſuis effrayé; cependant je vais riſquer. Si je puis toucher la terre, ſans me briſer, je trouverai mille nouveaux moyens pour m'évader. Autant fuir & mourir, que reſter ici, pour mourir. (*Il ſe précipite & ſe briſe les membres.*) Hélas! le

cœur de mon oncle eſt dans ces pierres. Ciel, reçois mon ame ! & toi, Angleterre, conſerve mon corps !

SCÈNE VII.

PEMBROK, SALISBURY, BIGOT.

SALISBURY.

Je l'irai trouver à Saint-Edmonsbury ; c'eſt notre ſûreté, & nous devons ſaiſir cette heureuſe occaſion, qui ſe préſente dans ces tems de criſe.

PEMBROK.

Qui vous a apporté cette lettre de la part du Cardinal ?

SALISBURY.

C'eſt le Comte de Melun, un noble Seigneur François, qui dans un ſecret entretien, m'a aſſuré de la faveur du Dauphin, avec plus de détails que ce papier n'en contient.

BIGOT.

Hé bien, demain matin, allons le trouver.

SALISBURY.

Partons plutôt à l'inſtant ; car, mes Lords, nous aurons deux grandes journées de marche, avant de le joindre.

SCÈNE VIII.

Les mêmes. FAULCONBRIDGE.

FAULCONBRIDGE.

HEUREUX de vous rencontrer encore une fois aujourd'hui, mes Lords! Le Roi, & je vous parle en ſon nom, demande à l'inſtant votre préſence.

SALISBURY.

Le Roi s'eſt lui-même dépoſſédé de tout droit ſur nous : notre honneur eſt pur, & il ne ſervira point de voile pour couvrir ſon manteau, ſouillé des taches du crime. Nous ne ſuivrons point ſes pas, qui laiſſent empreintes, par-tout où il paſſe, les traces du ſang. Retourne, & dis lui que nous ſavons tout.

FAULCONBRIDGE.

Quelques ſoient vos penſées ; plus d'égard dans vos paroles conviendroit mieux.

SALISBURY.

Eh! c'eſt notre douleur qui parle en ce moment, & nous ſongeons peu aux égards du reſpect.

FAULCONBRIDGE.

Mais votre douleur n'a point de motif; il ſeroit donc raiſonnable de montrer maintenant votre reſpect.

PEMBROK.

Sir, Sir, l'impatience a ſes privileges.

FAULCONBRIDGE.

Cela eſt vrai; celui d'inſulter ſon Maître; mais nul autre que lui.

SALISBURY.

Voici la priſon. — Qui vois-je étendu par terre! (*voyant le corps d'Arthur.*)

PEMBROK.

O mort! quelle victime tu as moiſſonnée dans ce jeune Prince, ſi plein de graces & d'innocence! La terre n'a pas eu un ſeul aſyle ouvert pour cacher ce forfait.

SALISBURY.

Le meurtre, comme s'il abhorroit lui-même ce

qu'il a fait, reſte découvert à vos yeux pour vous exciter à la vengeance. (*4) (*à Faulconbridge.*) Sir Richard, que penſez-vous? Avez-vous jamais vu; avez-vous lu rien de pareil? Pourriez-vous l'imaginer? Oui, pourriez-vous le croire? A préſent même que vous le voyez, n'avez-vous pas peine à le croire encore? Et ſi vous ne le voyiez pas, votre imagination pourroit-elle en concevoir un ſemblable? Oui, c'eſt le dernier, c'eſt le comble, le prodige des meurtres (†); oh! c'eſt l'action la plus honteuſe, la plus ſanglante; la barbarie la plus ſauvage; le coup le plus lâche, que jamais la fureur, ou la rage aux yeux étincelans, ait offert aux larmes de la tendre pitié!

PEMBROK.

Cet aſſaſſinat abſout tous ceux qui ont jamais été commis. Auprès de ce forfait incomparable, tous les crimes à naître dans les ſiecles futurs, paroîtront innocence & vertu. Et après l'exemple de cet affreux ſpectacle, verſer le ſang, ne ſera plus qu'un jeu.

FAULCONBRIDGE.

C'eſt une action atroce & digne de l'enfer. C'eſt

(†) *C'eſt le chaperon ſur chaperon des armoiries du meurtre.*

l'ouvrage d'une main barbare ; ſi cependant c'eſt d'une main.....

SALISBURY.

Si c'eſt d'une main ! Nous avons, en quelque ſorte, prévu ce qui devoit arriver. Ce coup infame eſt parti de la main d'Hubert, & il a été projetté & tramé par le Roi. Et dès ce moment, mon ame abjure ici toute obéiſſance à ſon autorité. Et proſterné devant ces reſtes ſanglans & chéris, qu'animoit une ame ſi belle & ſi parfaite, je leur offre pour encens mon vœu, le vœu ſacré que je lui fais, de ne goûter aucun des plaiſirs du monde (†), de ne laiſſer ſouiller mon ame par aucun ſentiment de joie, de ne connoître ni repos ni tranquillité, avant que j'aie illuſtré ce bras, par l'honneur de le venger.

PEMBROK ET BIGOT.

Nos cœurs ſe conſacrent à confirmer ton ſerment.

(†) C'eſt une copie de la formule des vœux qu'on faiſoit dans les ſiècles de ſuperſtition & de chevalerie. *Johnſon.*

SCÈNE IX.

Les mêmes. HUBERT.

HUBERT.

MES Lords, vous me voyez tout échauffé par la fatigue de vous chercher. Arthur eſt vivant; le Roi m'envoie vous annoncer de vous rendre auprès de lui.

SALISBURY.

Oh ! quelle effronterie ! (*lui montrant le corps d'Arthur*). Et cet objet ſanglant ne te fait pas rougir ? Loin de nos yeux, déteſtable ſcélérat ; fuis.

HUBERT.

Je ne ſuis point un ſcélérat.

SALISBURY, *tirant ſon épée.*

Faut-il que je vole à la Loi ſa victime ?

FAULCONBRIDGE.

Votre épée eſt brillante, remettez-la à ſa place.

SALISBURY.

Après que je l'aurai plongée dans le cœur d'un aſſaſſin.

HUBERT.

Arrêtez, Mylord, arrêtez-vous, dis-je : par le Ciel, je crois mon épée auſſi-bien affilée que la vôtre. Prenez garde de vous oublier, Mylord ; ne me forcez pas à une légitime défenſe ; de peur qu'en ne voyant que votre colère, j'oublie moi votre mérite, votre grandeur & votre nobleſſe.

BIGOT.

Hors d'ici, homme de boue : oſes-tu braver un noble ?

HUBERT.

Non, pour ma vie ; mais j'oſerai défendre mon innocence contre un Empereur.

SALISBURY.

Tu es un aſſaſſin.

HUBERT.

Ne me forcez pas à le devenir ; juſqu'à cette heure je ne ſuis point un aſſaſſin. Quiconque permet à ſa langue de dire une fauſſeté, ne dit pas la vérité ; & quiconque ne dit pas la vérité, ment.

PEMBROK.

Hachez-le en pièces.

FAULCONBRIDGE.

Modérez-vous, vous dis-je.

SALISBURY.

Range-toi, Faulconbridge, ou je te....

FAULCONBRIDGE.

Mieux vaudroit pour toi t'attaquer à Lucifer, Salisbury. Si tu oſes ſeulement froncer le ſourcil ſur moi, ou mouvoir ton pied, ou ſi tu permets à ta bile de m'inſulter, tu es mort. Remets ton épée ſans délai, ou je te mets en pièces, toi & ton épée, & tu croiras ſous mes coups, que Satan eſt ſorti des enfers.

BIGOT.

Que prétends-tu, illuſtre Faulconbridge? Veux-tu être le Champion d'un ſcélérat, d'un meurtrier?

HUBERT.

Mylord, je ne ſuis ni l'un ni l'autre.

BIGOT.

Qui a tué ce Prince?

HUBERT.

Il n'y a pas encore une heure que je l'ai laiſſé plein

de vie ; je le reſpectois, je l'aimois, & je paſſerai le reſte de ma vie à pleurer la mort de cet aimable enfant.

SALISBURY.

Ne vous laiſſez pas tromper par ces larmes feintes, qui coulent de ſes yeux. Les ſcélérats ont auſſi leurs larmes ; & lui, conſommé dans une longue habitude du crime, voudroit faire prendre ſes larmes pour celles de la pitié & de l'innocence. Sortez avec moi, vous tous, dont l'ame eſt ſoulevée par l'odeur infecte de ce lieu de carnage. La vapeur de ce crime me ſuffoque.

BIGOT.

Allons vers Bury ; allons y joindre le Dauphin.

PEMBROK *à Hubert.*

Va dire au Roi, qu'il peut venir nous y chercher.

SCÈNE X.

HUBERT, FAULCONBRIDGE.

FAULCONBRIDGE *réfléchiſſant ſur ce crime.*

Ah! le bon, le charmant Univers que le nôtre! (*à Hubert.*) Avez-vous connoiſſance de ce beau chef-d'œuvre?— Sans aucun eſpoir de miſéricorde du Ciel, toute immenſe, toute infinie qu'elle eſt, l'Enfer eſt ton partage, Hubert, ſi c'eſt toi qui as frappé ce coup mortel.

HUBERT.

Daignez ſeulement m'écouter.

FAULCONBRIDGE.

Ah! je te le repète, tu as la première place dans le fond des enfers. Non, point de damné, rien de ſi noir que toi (†). Tu deſcendras plus avant dans l'abîme, que le Prince des Démons. L'Enfer n'a point d'habitant

(†) Je me ſouviens d'avoir tombé ſur un livre imprimé du tems d'Henri VIII, & que Shakeſpeare auroit pu voir, où l'on nous dit que la noirceur & la difformité des Damnés

auſſi hideux que tu le ſeras, ſi c'eſt toi qui as maſſacré cet enfant.

HUBERT.

Sur mon ame.....

FAULCONBRIDGE.

Si tu as ſeulement conſenti à cette action barbare, renonce à l'eſpérance. Au défaut de lacets, le fil le plus mince, le plus foible ſuffira pour t'étrangler. Ou ſi tu veux te noyer, il ne te faut de l'eau que plein un vaſe. — Je te ſoupçonne violemment.

HUBERT.

Si ma main a privé ce corps de la belle ame qui l'animoit; ſi j'y ai conſenti, ſi j'y ai ſeulement penſé, que l'Enfer n'ait pas aſſez de tortures pour moi! — Je l'avois quitté plein de vie.

FAULCONBRIDGE.

Va, prends-le dans tes bras. Je ſuis confondu, & j'ai perdu la carte, ce me ſemble. Je ne connois plus

dans l'autre monde, ſeront exactement proportionnées au degré de leurs crimes; & l'Auteur remarque à cette occaſion qu'il ſera très-difficile de diſtinguer Judas Iſcariote de Belzébut. *Steevens.*

mon

mon chemin, parmi les ſentiers épineux & les dangers de ce monde pervers. (*à Hubert qui charge le corps.*) Avec quelle facilité tu portes toute l'Angleterre ! Du ſein de ces reſtes inſenſibles de la Royauté décédée, l'ame & la vie de cet Etat, & tout ce qu'il y avoit de juſtice & de vertu, s'eſt envolé au Ciel avec l'ame de ce Royal enfant. L'Angleterre n'eſt plus maintenant qu'une malheureuſe proie, abandonnée au premier uſurpant, dont l'ambition, ſans droit, va diſputer & déchirer à belles dents cette ſuperbe Monarchie. Maintenant, pour arracher cet os nud & décharné de la Souveraineté, la guerre, comme un dogue furieux, hériſſe ſa crinière irritée, & repouſſe en grondant l'aimable & douce paix (†). Le Citoyen mécontent ſe ligue avec l'ennemi, & dans cette confuſion générale, la rébellion, comme le corbeau qui plane autour du cadavre d'un animal expirant, attend l'inſtant prochain de la chûte d'un Roi dépouillé de ſa grandeur. Heureux maintenant celui, dont la ceinture & le manteau pourront ſoutenir cette tempête ! (*à Hubert.*) Emporte cet enfant, &

(†) J'ai conſervé dans toute ſa rudeſſe originale, cette image ſi énergique & ſi Angloiſe, qui d'ailleurs eſt bien dans le caractère ſingulier & humoriſte du bâtard Faulconbridge.

ſuis moi à grands pas. Je vais trouver le Roi; mille ſoins nous obſédent à la fois: & le Ciel même regarde cette île d'un œil de courroux.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Scène repréſente le Palais du Roi, & la Cour d'Angleterre.

JEAN, PANDOLPHE. *Suite.*

JEAN *cédant ſa Couronne au Cardinal.*

AINSI j'ai remis dans vos mains la Couronne, qui ceint mon front de la gloire des Rois.

PANDOLPHE.

Reprenez-la de ma main (†), comme tenant du Pape votre grandeur & votre autorité ſouveraine.

JEAN.

Maintenant accompliſſez votre parole ſacrée. Allez

(†) Pandolphe ne rendit pas ſur le champ la Couronne à Jean, il la garda avec les revenus royaux, pendant trois ou quatre jours, & la rendit enſuite au Roi, pour lui faire entendre qu'il étoit devenu ſujet & vaſſal du ſiège de Rome. *Gray.*

au camp des François, & employez tout le pouvoir que vous tenez de Sa Sainteté, pour arrêter leur marche, avant que l'incendie nous embrâſe. Mes Provinces mécontentes ſe révoltent, mon Peuple regimbe contre le joug de l'obéiſſance, & court jurer amour & fidélité à des Rois inconnus. Vous ſeul pouvez purger mon Royaume de ce levain contagieux, amaſſé dans ſon ſein. Ne tardez pas; le mal eſt dans ſa criſe, il exige un prompt remède, ou le moindre délai va le rendre incurable.

PANDOLPHE.

Ce fut mon ſouffle qui excita cette tempête, pour punir votre indigne déſobéiſſance au Souverain Pontife; mais puiſque votre cœur converti, a repris des ſentimens plus juſtes & plus doux, ce même ſouffle va calmer cet orage, & ramener des jours ſereins dans vos Etats troublés par la guerre. Dans ce jour ſolemnel de l'Aſcenſion, ſouvenez-vous bien du ſerment de fidélité que vous avez juré au Pape. Je vais au camp des François leur faire quitter leurs armes.

(*Il ſort.*)

JEAN.

Eſt-ce aujourd'hui le jour de l'Aſcenſion? Le Prophète n'avoit-il pas prédit, qu'au midi de ce jour,

je me dépouillerois de ma Couronne ? C'eſt, en effet, ce qui eſt arrivé ; mais j'avois cru que j'y ſerois forcé malgré moi. Le Ciel ſoit béni ! je l'ai cédée volontairement.

SCÈNE II.

JEAN & FAULCONBRIDGE.

FAULCONBRIDGE.

Hors le Château de Douvres, toute la Province de Kent s'eſt ſoumiſe ; Londres vient de recevoir le Dauphin & ſon armée, comme ſes amis. Votre Nobleſſe ne veut plus obéir à votre voix ; elle eſt allée offrir ſes ſervices à votre ennemi, & le petit nombre d'amis qui vous reſte eſt conſterné, & flotte dans l'irréſolution du trouble qui les agite.

JEAN.

Quoi ? Les Lords n'ont pas voulu revenir vers leur Roi, quand ils ont appris qu'Arthur étoit vivant ?

FAULCONBRIDGE.

Ils l'ont trouvé mort & jetté ſur le pavé de la rue ;

cadavre ſanglant! où le flambeau de la vie venoit d'être éteint par une main infernale.

JEAN.

Ce ſcélérat d'Hubert m'avoit dit, qu'il étoit plein de vie.

FAULCONBRIDGE.

Sur mon ame, il le croyoit, & de bonne foi, autant que j'en puis ſavoir.—Mais pourquoi vous laiſſer ainſi abattre? Pourquoi ces regards ſi triſtes? Agiſſez, comme vous avez toujours penſé, avec grandeur & nobleſſe. Que le monde ne voie pas la crainte & le découragement, ſe peindre dans les yeux d'un Roi. Montez votre ame au niveau des circonſtances; quand tout eſt en feu, ſoyez vous-même tout de feu. Menacez qui vous menace. Bravez les terreurs qui veulent vous épouvanter. Le Peuple, qui modèle ſa conduite ſur ſes Maîtres, deviendra grand par votre exemple, & montrera la réſolution des cœurs intrépides. Partez, brillez comme le Dieu de la guerre, quand il ſe prépare à marcher aux combats. Armez-vous d'audace, & que votre front montre l'aſſurance & l'eſpoir. Quoi, vos ennemis viendront-ils chercher le lion dans ſon antre? Attendra-t-il qu'ils y viennent l'effrayer, le faire trembler? Oh

qu'on ne le diſe jamais. Partez, volez, cherchez les dangers loin de vos portes; allez vous meſurer avec l'ennemi, avant qu'il ſe ſoit avancé près de votre Trône.

JEAN.

Le Légat vient de me quitter; je me ſuis heureuſement réconcilié avec lui, & il m'a promis de congédier l'armée que commande le Dauphin.

FAULCONBRIDGE.

Oh! traité, traité honteux! Quoi, nous au ſein de notre patrie, attaqués dans nos foyers par un ennemi en armes, nous nous abaiſſerons à lui envoyer des paroles de paix, à négocier avec lui des pour-parler, des trèves, de lâches compromis? Un enfant, un jeune apprentif de Cour, nourri dans la molleſſe & la folie, viendra nous braver au milieu de nos foyers, engraiſſer ſon ambition naiſſante dans nos champs belliqueux, déployer négligemment & d'un air inſultant ſes enſeignes triomphantes, & il ne trouvera aucune réſiſtance? Non: courons aux armes, mon Prince. Peut-être que le Cardinal ne pourra vous obtenir la paix; mais s'il l'obtient, qu'il ſoit dit au moins, que l'ennemi nous a vu réſolus à nous défendre.

JEAN.

Hé bien, charge-toi de conduire les affaires préſentes.

FAULCONBRIDGE.

Du courage donc, & partons. Je ſuis bien ſûr que, nous ſommes en état de faire face à des ennemis plus terribles.

SCÈNE III.

La Scène repréſente le Camp du Dauphin à Saint-Edmondſbury.

LOUIS, SALISBURY, MELUN, PEMBROK, BIGOT, SOLDATS.

LOUIS, *à Melun.*

MELUN, faites faire une copie de cet écrit, gardez-la avec ſoin, pour rappeller nos engagemens à notre mémoire; remettez l'original à ces Lords, afin qu'en liſant nos volontés, conſignées dans cet acte, eux & nous, nous ſachions pourquoi nous avons engagé nos ſermens, & que nous puiſſions garder notre parole avec une fidélité inviolable.

SALISBURY.

Elle ne ſera jamais violée de notre côté, noble Dauphin; mais, tout en jurant de ſervir vos deſſeins, avec un zèle libre & une fidélité volontaire; croyez-moi, Prince, je ſuis affligé que les maux de l'Etat demandent, pour remède, une révolte déshonorante, & qu'il faille ouvrir, dans ſon ſein, mille plaies, pour guérir l'ulcère invétéré d'une ſeule. Oh! avec quelle douleur je tire cette épée, pour faire des veuves dans mon païs, où l'honorable devoir de défendre ſa liberté appelle à grands cris le nom de Salisbury. Mais telle eſt la fatalité de ces tems malheureux, que pour guérir notre patrie, & rendre à nos droits toute leur vigueur, nous ſommes contraints d'emprunter le bras féroce de l'injuſtice & de l'oppreſſion. Qu'il eſt triſte pour nous, (*ſe tournant vers les Lords.*) ô mes amis, que je vois partager ma douleur, d'être nés pour voir ce déplorable jour, & mêlés dans les rangs de bataillons ennemis de notre patrie, fouler ſous nos pieds ſon ſein maternel, unis & confondus... (Oh! j'ai beſoin de me retirer à l'écart, & de pleurer ſur la honteuſe néceſſité qui nous y force...) confondus avec la Nobleſſe d'une terre étrangère, & ſuivant des drapeaux inconnus ici! Quoi? ici? O ma Patrie! que ne peux-tu être tranſ-

plantée de ce climat? Que les bras de Neptune qui t'enſerrent, ne peuvent-ils t'emporter dans des contrées ignorées de toi-même, pour te replacer ſur des rivages infidèles? Alors ces deux armées chrétiennes, pourroient oublier leur animoſité mutuelle, s'unir & ſe liguer enſemble, au lieu de verſer le ſang dans une guerre ſi malheureuſe & ſi cruelle.

LOUIS.

Ton diſcours décèle une ame généreuſe. Ton ſein eſt agité de paſſions ſublimes, dont le choc violent ébranle & déchire ton ame. Oh! quel noble combat s'eſt livré dans ton cœur, entre la néceſſité d'une réforme, & ton vertueux reſpect pour ta Patrie! Laiſſe-moi eſſuyer ces larmes ſi belles & ſi honorables, qui coulent ſur tes joues. Mon cœur s'eſt quelquefois attendri à la vue des larmes d'une femme, dont la cauſe eſt ordinairement ſi vulgaire. Mais ces pleurs mâles & généreux, que je te vois répandre en abondance, & qui annoncent à quel orage ta belle ame eſt en proie, conſternent mes yeux & me frappent d'un étonnement plus grand, que ne feroit la vuë de la voûte des Cieux, toute enflammée de prodiges & de brûlans météores. Lève ton noble front, illuſtre Salisbury, & redreſſe ta grande ame ſous le poids

qui l'opprime. Laiſſe ces pleurs aux enfans novices, qui n'ont jamais vu les grandes querelles du monde en fureur; qui ne ſe ſont jamais trouvés qu'aux fêtes de la fortune, ne connoiſſent que ſes jeux & ſon ſourire, & n'ont jamais vu couler leur ſang. Allons, ſuis nous: ta main puiſera dans le tréſor de la proſpérité, auſſi avant que celle de Louis lui-même: — & vous tous auſſi, Nobles qui m'entourez, & qui aſſociez vos forces à la mienne. (*Pandolphe paroît.*) Et voyez, il me ſemble entendre la voix (†) d'un Ange qui m'encourage. Le voilà qui s'avance lentement ce vénérable Légat: il vient nous garantir le ſuccès de la part du Ciel, & conſacrer, par ſa parole ſainte, la juſtice de notre entrepriſe & de nos exploits.

(†) Le Dauphin, il eſt vrai, n'a pas encore entendu l'Ambaſſadeur; mais comme il le voit venir, & qu'il préſume que c'eſt dans l'intention de l'encourager à ſon entrepriſe, comme Plénipotentiaire du Pontife de l'Egliſe, il s'écrie à la vue du ſaint Prélat: *Je me ſens tranſporté comme à la voix d'un Ange.* Johnſon.

SCÈNE IV.

Les mêmes. PANDOLPHE. *Suite.*

PANDOLPHE.

SALUT, noble Prince de France : enſuite, écoutez-moi. Le Roi Jean s'eſt réconcilié avec Rome, & ſa folle réſiſtance contre les volontés de la Sainte Egliſe, du Siége ſuprême de Rome & de la Chrétienté, a cédé à des ſentimens plus juſtes ; ainſi repliez vos étendarts menaçans, & adouciſſez les ſauvages fureurs de la guerre : que le monſtre, docile comme un lion nourri par la main de l'homme, repoſe tranquillement aux pieds de la paix, & n'offre plus rien de nuiſible que l'apparence.

LOUIS.

Cardinal, je vous en demande pardon : mais je ne retournerai point ſur mes pas. Je ſuis né trop grand, pour me laiſſer faire la Loi ; pour être l'Agent ſubalterne & paſſif, l'inſtrument ſervile & dévoué d'aucune Puiſſance de la terre. C'eſt votre ſouffle qui a rallumé les feux aſſoupis de la guerre, entre ce Royaume & moi, qui l'ai châtié ; c'eſt vous qui avez

fourni de nouveaux alimens à l'incendie; il eſt trop embrâſé maintenant, pour pouvoir être éteint par le foible ſouffle qui l'a excité. Vous m'avez enſeigné à connoître mes droits, vous m'avez inſtruit de mes légitimes prétentions ſur ce Royaume; oui, c'eſt vous qui avez vaincu la réſiſtance de mon cœur, & qui l'avez engagé dans cette entrepriſe, & vous venez me dire aujourd'hui, *Jean a fait ſa paix avec Rome.* Et que m'importe cette paix à moi? Moi, ſuccédant aux droits du jeune Arthur, je reclame ce pays comme m'appartenant, en vertu de mon illuſtre Hymen; & à préſent, qu'il eſt à moitié conquis, il faudra que je recule, parce que Jean a fait ſa paix avec Rome? Suis-je l'eſclave de Rome? Quel argent Rome a-t-elle fourni? Quels ſoldats, quelles munitions m'a-t-elle envoyés, pour avoir le droit d'interrompre mes progrès? N'eſt-ce pas moi, qui en porte tout le fardeau? Quel autre que moi & mes vaſſaux ſoutiennent cette guerre & ſes pénibles travaux? N'ai-je pas entendu ces Inſulaires crier, *vive le Roi*, au moment où je côtoyois leurs Villes? Le ſort ne décide-t-il pas l'avantage pour moi? Et n'ai-je pas le plus beau dez, pour gagner facilement une Couronne? Er il faudra que j'abandonne la victoire que je tiens dans ma main? Non non, ſur mon ame, jamais on ne fera ce reproche à Louis.

PANDOLPHE.

Vous ne voyez de cette entrepriſe que les belles apparences.

LOUIS.

Apparence ou réalité. Je ne retournerai point en France, que mon entrepriſe ne ſoit couronnée de toute la gloire, qui a été promiſe à mes vaſtes eſpérances, avant que j'euſſe raſſemblé cette belle armée, & choiſi ces braves ſoldats, l'élite de la Nation, pour m'illuſtrer par des conquêtes, & chercher la renommée juſque dans le ſein du haſard & de la mort même. (*Une trompette ſonne.*) Quelle eſt cette trompette, dont le ſignal éclatant nous appelle?

SCÈNE V.

Les mêmes. FAULCONBRIDGE. *Suite.*

FAULCONBRIDGE.

D'APRÈS l'uſage reçu entre les Nations, donnez-moi audience : je ſuis envoyé pour vous parler. —Vénérable Cardinal de Milan, je viens de la part du Roi, apprendre de vous, comment vous avez traité pour lui, & d'après votre réponſe, je ſais ce que m'impoſent mes pouvoirs, & ce que je ſuis chargé de déclarer.

PANDOLPHE.

Le Dauphin eſt trop obſtiné dans ſon projet, & ne veut accorder aucune trève à mes inſtances. Il répond nettement, qu'il ne quittera point les armes.

FAULCONBRIDGE.

Par tout le ſang, que peut jamais reſpirer la fureur de la vengeance, le jeune Prince répond comme il le doit. —Maintenant écoutez parler notre Roi; car c'eſt ſa voix que vous allez entendre par mon organe. Il eſt tout prêt; & il eſt bien juſte qu'il le ſoit. Sa Majeſté ſe rit, avec raiſon, de ce ridicule & vain

appareil de guerre, de cette mascarade militaire, de cette force imprudente, de cette audace enfantine, & de cette troupe de jeunes adolescens; & il est bien résolu de chasser, avec un fouet, de l'enceinte de ses Domaines, ces Pigmées en armes, & cette bande étourdie d'enfans ameutés. Pensez-vous, que le bras qui a eu la force de vous châtier à la porte de vos foyers, qui vous a fait fuir d'effroi par dessus vos toîts, vous cacher dans vos citernes profondes, dans la fange de vos étables, vous enfermer comme un meuble dans vos coffres & vos armoires, chercher l'asyle de votre sûreté, dans les repaires des animaux impurs, sous les voûtes des prisons, & frissonner de terreur, au seul cri des corbeaux (†) de vos plaines, prenant leur voix pour celle d'un Anglois armé; pensez-vous que ce bras victorieux, qui vous a châtiés dans le sein de votre Patrie, soit plus foible dans la sienne?

(†) Richard Ier, frère du Roi Jean, avoit été surnommé le *Scare Crow* des Sarrasins, dont les femmes, pour appaiser leurs enfans, leur crioient: *Richard vient, il va te prendre.* Il a plu aussi à Shakespeare de donner le même surnom à Jean, à cause de la bataille de Poitiers; mais s'il y avoit de la similitude dans le surnom, elle ne peut être fondée que sur le traitement ignominieux par lequel ce Roi se deshonora envers d'illustres Prisonniers. *Gray.*

Non,

Non. Apprenez, que notre vaillant Monarque a pris les armes, & que, comme l'aigle, il plane au-deſſus de ſon aire, pour écarter le dommage qui menace ſon nid. (*Aux Anglois qui ſe ſont rangés du parti de Louis.*) Et vous, hommes dégénéres, rebelles ingrats, Nérons ſanguinaires, qui déchirez le ſein de l'Angleterre, votre tendre mère, rougiſſez de honte. Vos femmes & vos filles, au viſage délicat, s'avancent armées comme de nouvelles Amazones, & marchent d'un pas léger au ſon des tambours: elles ont changé leur fuſeau en gantelets de fer, leur aiguille en lances; & leur tendre cœur s'eſt rempli d'une fureur martiale & ſanguinaire.

LOUIS.

Finis là tes bravades, & retourne en paix vers ton Roi. Nous convenons, que tu peux nous vaincre en paroles inſultantes. Retire toi: notre tems nous eſt trop précieux, pour le perdre à diſputer avec un pareil fanfaron.

PANDOLPHE.

Permettez-moi de parler.

FAULCONBRIDGE.

Non, c'eſt moi qui vais parler.

LOUIS.

Nous n'écouterons ni l'un ni l'autre. Que nos tambours ſonnent la marche, & que la voix de la guerre plaide notre cauſe, & juſtifie notre invaſion dans ce Royaume.

FAULCONBRIDGE.

Oui, ſans doute, vos tambours, s'ils ſont frappés, rendront des ſons : & vous auſſi, vos cris ſe feront entendre, lorſque vous ſerez battus. Que le ſon d'un ſeul de vos tambours réveille un écho, & vous en entendrez auſſi-tôt un autre lui répondre à vos oreilles d'une voix auſſi forte ; un ſecond ſuivra, ſi un autre le provoque, & fera retentir l'atmoſphère d'un bruit auſſi formidable, que les roulemens du tonnerre. A deux pas d'ici eſt le Roi Jean ; il reſpire la guerre : il ne s'eſt pas repoſé ſur le Légat, qui rampe ici devant vous ; & c'eſt par jeu, plutôt que par beſoin, qu'il a employé ce timide Agent. Sur ſon front guerrier, ſiége l'affreuſe mort, qui ſe promet bien de célébrer aujourd'hui une fête cruelle dans le ſang des François égorgés par milliers.

LOUIS.

Battez, tambours ; allons chercher les dangers dont il nous menace.

FAULCONBRIDGE.

Et tu va les trouver, Dauphin; n'en doute pas.

SCÈNE VI.

Le Théâtre repréſente le champ de bataille.

Allarmes. — LE ROI JEAN *paroît ſuivi d'*HUBERT.

LE ROI JEAN.

COMMENT la fortune tourne-t-elle pour nous? Hâte-toi de me l'apprendre, Hubert.

HUBERT.

Je crains qu'elle ne tourne mal : comment ſe trouve Votre Majeſté?

LE ROI JEAN.

Cette fièvre, qui me dévore depuis ſi long-tems, redouble & m'accable.... Oh! je ſens que mon cœur eſt atteint.

SCÈNE VII.

Les mêmes, un COURIER.

LE COURIER.

SEIGNEUR, votre brave couſin, Faulconbridge, prie Votre Majeſté de quitter le champ de bataille, & de l'inſtruire par moi de la route que vous prendrez.

LE ROI JEAN.

Dis lui, vers Swinſtead, à l'Abbaye de ce lieu.

LE COURIER.

Conſervez votre courage : le puiſſant ſecours, que le Dauphin attendoit ici, a fait naufrage, il y a trois nuits, ſur les ſables de Goodwin. Cette nouvelle vient à l'heure même d'être apportée à Faulconbridge. Les François molliſſent, & commencent eux-mêmes à ſe retirer.

LE ROI JEAN.

Hélas ! cette fièvre mortelle me conſume ; elle ne me laiſſera pas le tems de jouir de cette heureuſe nouvelle. Marchons vers Swinſtead ; qu'on me place

à l'inſtant dans ma litière : une foibleſſe univerſelle s'eſt emparée de moi, & je me ſens défaillir.

(*Ils ſortent.*)

SCÈNE VIII.

Le Camp des Français.

SALISBURY, PEMBROK, BIGOT.

SALISBURY.

Je ne croyois pas, que le Roi conſervât autant d'amis.

PEMBROK.

Retournons encore à la charge : ranimons l'ardeur des François : s'ils ſuccombent, leur perte entraîne la nôtre.

SALISBURY.

Ce terrible bâtard, ce démon de Faulconbridge, en dépit de tout, ſoutient, lui ſeul, tout le poids du combat.

PEMBROK.

On dit, que le Roi Jean, atteint d'un mal mortel, a quitté le champ de bataille.

SCÈNE IX.

Les mêmes. Paroît MELUN *bleſſé & s'appuyant ſur des Soldats qui le conduiſent.*

MELUN.

CONDUISEZ-MOI vers les rebelles d'Angleterre, que j'apperçois ici.

SALISBURY.

Tant que nous fûmes heureux, on nous donna d'autres noms.

PEMBROK.

C'eſt le Comte de Melun !

SALISBURY.

Bleſſé mortellement.

MELUN.

Fuyez, nobles Anglois; vous êtes vendus & achetés: repliez le dangereux étendart de la révolte, & rendez à votre Patrie la foi que vous lui avez retirée. Cherchez notre Roi Jean, & tombez à ſes pieds. Car ſi le François à l'avantage de cette chaude journée, il

ſe propoſe de récompenſer les peines que vous vous donnez, en vous faiſant trancher la tête. Il en a fait le ſerment ; & je l'ai juré avec lui, & d'autres encore l'ont juré avec moi, ſur l'Autel de Saint-Edmondsbury ; ſur le même Autel, où nous vous jurâmes à tous une tendre amitié & un attachement éternel.

SALISBURY.

Eſt-il poſſible ? Seroit-il vrai ?.....

MELUN.

N'ai-je pas devant les yeux l'affreuſe mort, retenant à peine un foible reſte de vie, qui ſe perd avec mon ſang, & ſe fond comme une molle cire (†), devant l'ardeur de la flamme ? Quel intérêt au monde pourroit me porter à vous tromper, lorſqu'il me faudroit perdre tout le fruit de mon impoſture ? Quel motif m'engageroit donc à mentir, puiſqu'il eſt vrai que je dois mourir ici, & que je ne puis vivre dans.

(†) Alluſion aux images faites par les Sorciers. *Holinshed* remarque, que l'on avoit accuſé Eléonor Cobham, d'avoir fait une image de cire repréſentant le Roi, qui ſe conſumoit par degrés par l'effet de leurs ſortiléges, dans la vue de miner lentement par ce moyen, la vie du Roi. *Steevens.*

l'autre monde que par la vérité ? Je vous le répète ; ſi Louis remporte la victoire, il faudra qu'il ſe parjure, ſi jamais vos yeux revoient naître à l'Orient une nouvelle Aurore. Oui, cette nuit même, dont le ſouffle noir & contagieux fume déjà autour de la chevelure brillante du Soleil fatigué de la courſe du jour, & éteint ſes rayons uſés & pâliſſans ; oui, cette nuit fatale ſera le terme de vos jours ! Et une ſeconde trahiſon vous condamne à payer tous, de votre vie, la peine de votre trahiſon (†). Si Louis, ſecondé de votre courage, reſte vainqueur, recommandez-moi à un nommé Hubert, qui accompagne votre Roi. L'amour que j'ai pour lui, & cet autre motif encore, mon origine, (car mon aïeul étoit Anglois) ont éveillé les remords de ma conſcience, & m'ont déterminé à vous révéler tout ce complot. Pour toute récompenſe, je vous conjure de m'emporter loin de ces lieux, loin du tumulte & du bruit du champ de bataille ; dans quelque aſyle, où mon ame puiſſe recueillir en paix le reſte de mes penſées, & ſe ſéparer doucement de mon corps, dans la contemplation de la vie future, & dans les pieux déſirs des mourans.

(†) Laurent Echard prétend confirmer cette accuſation ; mais il a puiſé cette calomnie dans quelque Moine Anglais & n'en cite aucune preuve.

SALISBURY.

Nous te croyons..... Et périſſe mon ame, ſi ce n'eſt pas, avec tranſport, que j'embraſſe cette heureuſe occaſion de détourner mes pas du chemin de notre déſertion criminelle! Comme le flot qui s'abaiſſe & ſe retire, nous reviendrons des écarts de notre courſe irrégulière, & nous rentrerons dans les bornes du devoir, que nous avions témérairement franchies; nous reporterons notre paiſible obéiſſance à la ſource de l'autorité Souveraine, à qui elle appartient, au Roi Jean, notre Auguſte Maître. —(*A Melun.*) Mon bras va t'aider à ſortir de ce lieu: car je vois déjà dans tes yeux la cruelle agonie de la mort. — Allons, partons mes amis; déſertons de nouveau, & béniſſons l'heureux changement, qui tend à rétablir des droits antiques & ſacrés. (*Ils ſortent & emmènent Melun.*)

SCÈNE X.

Le Théâtre repréſente une autre partie du Camp Français.

LOUIS *paroît avec ſa ſuite.*

LOUIS.

Il me ſemble, que le Soleil ſe couchoit à regret, & que ralentiſſant ſa courſe, il rougiſſoit le Ciel de l'Occident, lorſque les Anglois découragés, reculoient ſur leurs pas dans une triſte retraite. Oh! nous nous ſommes bravement conduits, lorſqu'après ce ſanglant & laborieux combat, nous les avons, pour adieu, ſalués d'une décharge de notre artillerie, juſqu'alors inutile; & que nous avons replié ſans trouble nos enſeignes déchirées, reſtant les derniers ſur la plaine, comme les maîtres du champ de bataille.

SCÈNE XI.

Les mêmes ; un COURIER.

LE COURIER.

Où eſt mon Prince, le Dauphin?

LE DAUPHIN.

Le voici.—Quelles nouvelles?

LE COURIER.

Le Comte de Melun eſt tué : les Lords Anglois, entraînés par ſes raiſons, ont déſerté votre armée ; & ce renfort, que vous attendiez depuis ſi long-tems, s'eſt perdu & abîmé dans les ſables de Goodwin.

LOUIS.

O les affreuſes & fatales nouvelles ! Malheur ſur toi, qui me les annonces ! Je ne m'attendois pas à éprouver ce ſoir la triſteſſe, dont elles m'accablent. —Quel eſt celui, qui a dit, que le Roi Jean avoit fui, une heure ou deux avant que la nuit vînt ſéparer nos deux armées, laſſées de combattre?

LE COURIER.

Qui que ce ſoit qui l'ait dit, il a dit la vérité, Seigneur.

LOUIS.

A la bonne heute.—Veillons & faiſons bonne garde cette nuit : le jour ne ſera pas levé auſſi-tôt que moi, pour tenter de nouveau les haſards du lendemain. (*Ils ſortent.*)

SCÈNE XII.

La Scène repréſente une vaſte place dans le voiſinage de l'Abbaye de Swinſtead.

FAULCONBRIDGE & HUBERT *entrent ſur le Théâtre par différens côtés.*

Il eſt nuit.

HUBERT.

Qui eſt là ? Réponds vîte, ou je tire.

FAULCONBRIDGE.

Ami.—Qui es-tu, toi ?

HUBERT.

Je ſuis du parti de l'Angleterre.

FAULCONBRIDGE.

Où vas-tu?

HUBERT.

Que t'importe? Pourquoi ne te ferai-je pas, à toi, les queſtions que tu me fais?

FAULCONBRIDGE.

C'eſt Hubert, je crois.

HUBERT.

Tu as deviné juſte; je veux bien à tout haſard te croire du nombre de mes amis, toi, qui reconnois ſi bien ma voix. Qui es-tu?

FAULCONBRIDGE.

Qui tu voudras. Et ſi cela te fait plaiſir, tu peux me faire l'amitié de croire, que je deſcends d'un certain côté de la race des Plantagenets.

HUBERT.

Fâcheux ſouvenir! Toi & l'aveugle nuit, vous m'avez fait rougir de honte (†). —Brave guerrier,

(†) Le jeune Arthur étoit de cette famille.

pardonne, ſi mon oreille ne peut te diſtinguer & te reconnoître à l'accent de ta voix.

FAULCONBRIDGE.

Allons, approche: ſans autre compliment, quelles nouvelles?

HUBERT *le reconnoiſſant.*

Hé quoi? Je marchois ici dans l'épaiſſeur des ténébres de la nuit, pour tâcher de vous rencontrer.

FAULCONBRIDGE.

Réponds donc, en deux mots; quelles nouvelles?

HUBERT.

O mon cher Chevalier! des nouvelles bien faites pour cette ſombre nuit, noires comme elle, funeſtes, déſeſpérantes, horribles!

FAULCONBRIDGE.

Montre moi ſans voile, toute l'horreur de ces ſiniſtres nouvelles. Je ne ſuis pas une femme, & je ne m'évanouirai pas.

HUBERT.

Le Roi, je le crains bien, a été empoiſonné par

un Moine. Je l'ai laiſſé preſque ſans voix, & je ſuis accouru, pour vous informer de ce malheur; afin que vous puiſſiez, dans cette criſe ſoudaine, prendre de plus juſtes meſures, que vous ne l'auriez pu, ſi vous l'aviez appris plus tard.

FAULCONBRIDCE.

Et comment a-t-il pris le poiſon? Qui l'a goûté avant lui?

HUBERT.

Un Moine, vous dis-je, un ſcélérat déterminé, dont le cœur s'eſt rompu à l'inſtant même. Cependant le Roi parle encore; & peut-être pourroit-il en revenir.

FAULCONBRIDGE.

Qui as-tu laiſſé auprès de Sa Majeſté?

HUBERT.

Quoi, vous ne ſavez pas?.... Tous les Lords qui l'avoient abandonné, ſont revenus vers lui; accompagnés du Prince Henri, qui les a préſentés. A ſa prière, le Roi leur a fait grace: & ils ſont tous autour de Sa Majeſté.

FAULCONBRIDGE.

Ciel tout puiſſant, ſuſpends ton courroux, & ne

nous accable pas de plus de maux, que notre patience n'en peut porter! — Je te dirai, Hubert, que, cette nuit, la moitié de mes troupes, en paſſant les marais, ont été ſurpriſes par le reflux, & ces ſables fangeux de Lincoln les ont dévorées. Moi-même, malgré la vigueur de mon courſier, j'ai eu bien de la peine à me ſauver. — Allons, marche devant moi; conduis-moi vers le Roi. Je crains bien qu'il ne ſoit mort, avant que j'arrive!

SCÈNE

SCÈNE XIII.

Le Théâtre repréſente les Jardins de l'Abbaye de Swinſtead.

LE PRINCE HENRI, SALISBURY & BIGOT.

HENRI.

Il eſt trop tard : ſon ſang & ſa vie ſont empoiſonnés dans toutes leurs ſources, & ſon cerveau, où quelques-uns placent le fragile ſiége de l'ame, annonce, par ſon vain délire, que ſa fin eſt prochaine.

SCÈNE XIV.

Les mêmes. PEMBROK.

PEMBROK.

Le Roi conſerve encore l'uſage de la parole; il eſt perſuadé, que ſi on le conduiſoit en plein air, ſa fraîcheur calmeroit les feux brûlans du cruel poiſon qui le détruit.

HENRI.

Hé bien: il faut le faire porter ici dans ſes jardins. Son accès de frénéſie dure-t-il encore?

PEMBROK.

Il eſt plus calme, que lorſque vous l'avez quitté. Il n'y a qu'un moment qu'il chantoit.

HENRI.

O ſymptômes vains & trompeurs! Les maux, quand ils deviennent extrêmes, ne ſont plus ſentis. La mort, après avoir ravagé les dehors, les abandonne; inviſible maintenant & retranchée dans l'intérieur, c'eſt l'ame elle-même qu'elle aſſiége; elle la bat & l'opprime d'une légion de fantômes & de ſpec-

tres étranges, qui ſe preſſant en foule à ce dernier aſſaut, ſe ſuivent en déſordre, & ſe bouleverſent l'un ſur l'autre. — Il eſt bien étrange d'entendre le malade chanter dans les ſerres de la mort! — Hélas! c'eſt moi, c'eſt ſon fils, dont la voix plaintive chante ſon hymne funèbre, & annonce la ſéparation prochaine de ſon ame & de ſon corps, qui tendent l'un & l'autre à leur éternel repos!

SALISBURY.

Prenez courage, Prince. Vous êtes né pour ramener l'ordre & la règle dans ce Royaume bouleverſé, qu'il laiſſe dans le déſordre & le trouble.

SCÈNE XV.

Les mêmes. LE ROI *paroît porté dans le Jardin & mourant.*

LE ROI JEAN.

Ah! certes, maintenant mon ame eſt à l'aiſe; elle peut s'échapper en liberté, par les larges brèches de ſa priſon en ruines. Tous les feux de la brûlante canicule ſont dans mon ſein; tous mes viſcères

conſumés, ſe réduiſent en cendres. Je ne ſuis plus qu'une figure tracée, avec le pinceau, ſur la toile, qui ſe criſpe & ſe racornit à l'ardeur de la flamme.

HENRI.

Comment ſe trouve Votre Majeſté?

LE ROI JEAN.

Empoiſonné! Fort mal! Mort, abandonné, condamné!... Et nul de vous ne commandera à l'hiver, de rafraîchir de ſes doigts glacés, ma bouche en feu? Nul de vous ne fera couler tous les fleuves de mon Royaume, à travers mes entrailles incendiées, & n'appellera les vents du nord, pour tempérer de leur ſouffle mes lèvres excoriées, & me ſoulager? Je vous demande bien peu, je n'implore que de la fraîcheur, & vous êtes aſſez impitoyables, aſſez ingrats, pour me la refuſer.

HENRI.

Oh! que mes larmes n'ont-elles quelque vertu qui pût vous ſoulager!

LE ROI JEAN.

Tes larmes ſont âcres & corroſives. —L'enfer eſt dans mon ſein, & là le poiſon, établi, comme une

furie infernale, tyranniſe & dévore mon ſang, atteint d'une peſte incurable.

SCÈNE XV.

Les mêmes. FAULCONBRIDGE *hors d'haleine.*

FAULCONBRIDGE.

Oh ! je ſuis tout en ſueur de la vîteſſe de ma courſe, & de l'envie qui me preſſoit de voir Votre Majeſté.

LE ROI JEAN.

Ah ! cher couſin, tu es venu pour me fermer les yeux. Le reſſort de mon cœur eſt rompu ; & comme les voiles d'un vaiſſeau embrâſé, tous les liens de la vie retrécis & roulés par la flamme, n'offrent plus qu'un fil preſqu'inviſible ; mon cœur ne tient plus qu'à une fibre miſérable & frêle, qui ne durera guères, que le tems d'entendre tes nouvelles, & après, tout ce que tu vois encore en moi, ne ſera plus qu'une argile inſenſible, un ſimulacre inanimé de la Royauté évanouie !

FAULCONBRIDGE.

Le Dauphin ſe prépare à marcher vers ces lieux; & le Ciel, ſait comment nous pourrons lui réſiſter. Car, dans une nuit, voulant faire retraite, pour conſerver mon avantage, j'ai perdu la meilleure partie de mes troupes; elles ſe ſont engagées, ſans le prévoir, dans les matais, & elles ont été englouties par le retour inattendu de la mer.

SALISBURY.

Vous verſez ces nouvelles meurtrières dans une oreille bientôt fermée par la mort. —(*Le Roi meurt.*) (1). Mon Souverain! mon Prince!—(†). Roi il n'y a qu'un inſtant! Voilà ce qu'il eſt à préſent!

LE PRINCE HENRI.

C'eſt ainſi qu'il faut que j'avance dans ma carrière, pour être arrêté de même dans ma courſe! Quelle sûreté, quelle eſpérance, quelle ſtabilité y a-t-il dans ce monde, lorſqu'on voit un Roi devenir tout-à-coup cette maſſe de terre inanimée?

(†) Salisbury, adreſſant la parole au Roi Jean, s'apperçoit qu'il eſt mort.

FAULCONBRIDGE.

Tu nous as donc quittés pour jamais ! — Je ne reſte après toi, que pour te venger ; après ce devoir rempli, mon ame ira t'accompagner dans les Cieux, comme elle t'a toujours conſtamment ſervi ſur la terre. (*Aux Lords.*) Vous Lords, aſtres de l'Angleterre, rentrés dans votre ſphère légitime & régulière, où ſont vos troupes ? Montrez maintenant le retour loyal de votre fidélité, & revenez ſans délais avec moi, repouſſer la deſtruction & l'ignominie des portes ébranlées de notre malheureuſe Patrie. Hâtons-nous de chercher l'ennemi, ou attendons-nous qu'il nous trouvera bientôt : le Dauphin plein d'ardeur accourt ſur nos traces.

SALISBURY.

Il paroît, que vous n'êtes pas inſtruit de tout ce que nous ſavons. Le Cardinal Pandolphe eſt dans l'Abbaye, où il prend quelque repos. Il n'y a pas une heure qu'il eſt arrivé, nous apportant, de la part du Dauphin, des offres de paix, que nous pouvons accepter avec honneur & avec avantage. Le Dauphin eſt tout prêt à abandonner cette guerre.

FAULCONBRIDGE.

Il le fera plus vîte encore, lorſqu'il nous verra en force & bien préparés à nous défendre.

SALISBURY.

Mais tout eſt déjà en quelque ſorte conſommé. Il a déjà fait tranſporter ſur les côtes quantité de bagages, & remis ſa cauſe & l'arbitrage de la guerre à la diſcrétion du Cardinal; &, ſi vous le jugez à propos, vous, moi & les autres Lords, nous partirons avec lui cet après-dîné, & nous preſſerons la courſe, pour achever de terminer cette heureuſe négociation.

FAULCONBRIDGE.

J'y conſens.—(*Au Prince Henri.*) Et vous, noble Prince, avec tous les Grands qui peuvent ſe diſpenſer de nous ſuivre, vous reſterez pour les obſéques de votre père.

HENRI.

C'eſt à Voceſter que ſon corps doit être enterré; il l'a déſiré ainſi.

FAULCONBRIDGE.

Son déſir ſera accompli; & vous, cher Prince, puiſſiez vous prendre & porter avec bonheur le ſceptre héréditaire & glorieux de ce Royaume! Et c'eſt avec une ſoumiſſion entière, que je vous tranſmets, à genoux, mes fidèles ſervices, & l'inviolable attachement d'un loyal ſujet.

SALISBURY *ſe proſternant avec les autres Lords.*

Et nous vous offrons de même notre amour, donr nul écart déſormais n'interrompra les devoirs.

HENRI.

J'ai reçu une ame ſenſible : elle voudroit vous prouver ſa reconnoiſſance ; mais elle ne ſair commenr le faire autrementr que par ces larmes. (*Il verſe des larmes.*)

FAULCONBRIDGE.

Oh ! ne payons au tems préſenr que le tribut de douleur indiſpenſable ; nous ſommes en avances de chagrin avec le paſſé. — Cette Angleterre n'a jamais fléchi, & ne fléchira jamais, ſous le pied ſuperbe d'un conquéranr, que lorſqu'elle lui a elle-même offert ſon ſein, & qu'elle l'a aidé la première à le frapper, à l'enſanglanter de plaies. Maintenanr que ſes illuſtres Lords ſont rentrés dans leur patrie, que les trois parties du monde viennent armées contre nous, & nous leur tiendrons tête (†). Jamais rien ne peut nous

(†) Cette Sentence eſt empruntée d'une ancienne Pièce fauſſement attribuée à Shakeſpeare. On y trouve ces deux vers :

Si une fois les Pairs & le Peuple d'Angleterre ſont bien unis enſemble,
Jamais le Pape, ni la France, ni l'Eſpagne, ne peuvent leur nuire. *Steevens.*

effrayer, tant que l'Angleterre ſe reſtera fidèle à elle-même. (*Tous ſortent.*)

Fin du cinquième & dernier Acte.

NOTES
SUR
LA VIE ET LA MORT
DU ROI JEAN.

ACTE PREMIER.

(1) QUOIQUE cette Pièce ne ſoit pas écrite avec toute la force du génie de Shakeſpeare, elle eſt très-variée d'incidens & de caractères d'un grand intérêt. La douleur de Conſtance eſt des plus pathétiques, & le caractère du Bâtard offre un mêlange de grandeur, de vices & de frivolité bouffonne, que Shakeſpeare aimoit à marier & à peindre enſemble. *Johnſon.*

Il exiſte un autre *Roi Jean*, imprimé en 1611, que Steevens avoit d'abord cru de Shakeſpeare : mais il a rejetté depuis ce premier ſentiment.

(2) La réception que le Roi Jean fait à Chatillon, reſſemble beaucoup à celle d'André, par le Roi de Portugal, dans la première partie de *Jeronimo*.

ANDRÉ.

Portugal, tu paieras le tribut avec ton ſang.

LE ROI.

Tribut pour tribut, & ennemis pour ennemis.

ANDRÉ.

Je vous déclare une guerre ſoudaine. *Steevens.*

(3) Quoique Shakeſpeare ait pris ce caractère de *Philippe Faulconbridge*, de l'ancienne Pièce, il mérite cependant d'être remarqué, en ce qu'il eſt compoſé de deux différentes perſonnes. Mathieu Paris, dit : *Sub illius temporis curriculo Falcaſius de Brente, Neuſterienſis & Spurius ex parte Matris atque Batardus, qui in Vili jumento manticato ad Regis paulò ante clientelam deſcenderat.*

(4) *Duc*, titre d'honneur & de nobleſſe immédiat après celui de *Prince*. C'eſt aujourd'hui un pur titre d'honneur, qui ne donne ni domaine, ni territoire, ni juriſdiction ſur le lieu dont il eſt emprunté. On crée un Duc par une patente, en lui ceignant une épée, lui mettant le manteau ducal, un bonnet ſur la tête, avec une petite couronne ou cercle d'or, & une verge d'or dans la main. Son titre eſt *ſa Grace*; ſes fils aînés, ſont appellés Marquis, & les cadets avec l'addition du nom de baptême, comme Lord George, Lord Robert, &c. & prennent la place des Vicomtes, par l'uſage & non par la loi.

Comte, tient le rang entre *Duc* & *Baron*, & porte dans ſes armes une petite couronne, ornée de trois diamans, & ſurmontée de trois larges feüilles. *Baron* étoit anciennement un titre de la plus haute Nobleſſe. Aujourd'hui c'eſt un titre qui tient le milieu, entre Vicomte & Baronnet.

Marquis, titre placé entre *Duc* & *Baron*. C'eſt Richard II, qui a créé le premier, Robert-Vere, Comte d'Oxford, qu'il fit Marquis de Dublin.

Earl (que nous rendons par *Comte*) eſt aujourd'hui un titre

du troiſième rang dans la Nobleſſe, quoique anciennement il fût le plus diſtingué de la Nation.

Vicomte, vient après la dignité d'*Earl* : c'étoit anciennement un titre équivalent de *Sheriff*. Aujourd'hui c'eſt une dignité, depuis le regne d'Henri VI.

Baronnet, degré d'honneur après *Baron*, créé par Jacques I, pour favoriſer une plantation dans l'Irlande. Ils ont le pas ſur tous les *Knights*, *Chevaliers;* excepté ceux de la Jarretière, les Bannerets (*), & les Conſeillers privés. *Sir*, eſt le titre qui leur eſt donné par leurs lettres-patentes.

Knight, *Chevalier*, ſecond degré de Nobleſſe chez les Romains, ſignifie proprement dans nos ſiécles modernes, un homme, qui pour ſon mérite & ſa valeur, eſt par le Roi élevé au-deſſus du rang de *Gentleman*, *Gentilhomme*, a une claſſe plus haute d'honneur & de dignité. C'étoit anciennement le premier degré d'honneur militaire, & il étoit conféré avec de grandes cérémonies à ceux qui s'étoient diſtingués par quelques hauts faits d'armes. Ces cérémonies ont varié : les principales étoient un petit coup de la main ſur l'oreille, & un coup léger d'une épée ſur l'épaule : on lui mettoit le baudrier, une épée dorée, des éperons, & autres accoutremens : enſuite on le conduiſoit ainſi armé à l'Egliſe. Le plus ancien & le plus bas ordre de *Chevaliers* parmi nous, ſont les Chevaliers Bacheliers : la perſonne à genoux étoit frappée par le Roi d'un petit coup ſur l'épaule, avec ces mots : *lève-toi & ſois Chevalier au nom de Dieu.*

(*) Cet ordre, qui n'étoit jadis donné que pour quelque action guerrière & héroïque, eſt anéanti aujourd'hui.

Squire ou *Eſquire*, étoit le porte-armes, ou l'Ecuyer attaché à la perſonne du Chevalier, & avoit rang après lui. Ce titre ſe donne à tous les enfans & héritiers mâles des Nobles, & à mille autres places.

Gentleman, Homme d'une extraction noble, ou deſcendant d'une famille qui a long-tems porté des armoiries. Chamberlain obſerve, que dans le ſens ſtrict, il ne convient qu'à celui, dont les ancêtres ont été des hommes libres, & qui ne devoient d'obéiſſance qu'au Prince. Mais parmi nous le titre de *Gentleman* eſt applicable à tout homme au-deſſus des *Yeomen*, ou *Bourgeois*, la première claſſe du peuple Anglois. *Yeomen* ſont proprement ceux qui ſont Propriétaires des terres qu'ils font valoir. Ainſi les Nobles peuvent être proprement appellés *Gentlemen*. On dit en proverbe, *un Gentleman ſans revenu, eſt un Pudding ſans graiſſe.*

(5) *Of that I doubt, as all men's Children may.*

Il y a ici une reſſemblance frappante, entre ce ſentiment & celui de Télémaque, dans le premier Livre de l'Odyſſée.

> Ma mère dit que je ſuis fils de mon père ;
> Je n'en ſais rien : & jamais enfant n'a connu
> Avec certitude quel étoit ſon véritable père.

Le même doute ſe retrouve dans Euripide, Ménandre, &c.
Steevens.

(6) Autre leçon. *Converſion* : c'eſt-à-dire, ſon changement récent de condition, de l'état de ſimple Gentilhomme à celui de Chevalier. *Steevens.*

(7) *Lord of Thy préſence*, ſuivant *Warburton*, ſignifie, *Maître*

de toi-même : & ſuivant *Johnſon*, quelque choſe de plus : comme, *Maître de cette dignité & de cette grandeur perſonnelle, qui peut ſuffiſamment te diſtinguer du vulgaire, ſans le ſecours de la fortune.*

(8) Il y avoit une Scène, qui finiſſoit le premier Acte. *Johnſon* croit que cette Scène eſt tranſpoſée, & qu'elle doit être la ſeconde de l'Acte ſuivant où je l'ai placée. Il étoit très-poſſible de faire de pareilles tranſpoſitions, lorſque les Scènes étoient écrites ſur des feuilles ſéparées ; & la diviſion en Actes de cette Pièce ne fut faite qu'après la mort du Poëte.

ACTE II.

(1) Lorſque Robert, Duc de Normandie, fils de Guillaume le Conquérant, pourſuivoit ſa victoire contre les Turcs, & mettoit le ſiege devant la fameuſe ville d'Antioche, qui devoit, ſelon toute apparence, être bientôt délivrée par la nombreuſe armée des Sarraſins ; S. George apparut avec une armée innombrable, qui deſcendoit la colline, toute vêtue de blanc, avec une croix rouge ſur les bannières. A cette vue les Infidèles prirent la fuite, & les Chrétiens la ville. Ce trait rendit S. George fameux dans ces ſiècles, & il fut regardé comme le Patron, non-ſeulement de l'Angleterre, mais encore de toute la Chrétienté. *Légende de S. George.*

(2) Cet endroit de Shakeſpeare, reſſemble aſſez à ce que Héſiode dit des Parques, dans ſon Poëme *du Bouclier d'Hercule* vers 249. Après une deſcription de différentes figures gravées ſur le Bouclier, le Poëte ajoute :

« On y voyoit les Parques, terribles & ſanglantes, ſe diſpu-
» tant les cadavres des morts. Avides de s'abreuver de leur ſang,
» à peine le ſoldat tomboit ſous le fer ennemi, qu'elles voloient
» pour enfoncer leurs ongles cruels dans ſes chairs, en ſe lan-
» çant l'une à l'autre des regards effroyables, &c. »

RETRANCHEMENS.

ACTE II.

LE ROI JEAN.

(*) C'eſt toi-même qui uſurpes cette autorité.

PHILIPPE.

Du moins c'eſt pour terraſſer l'Uſurpateur.

ÉLÉONOR.

Quel eſt celui que tu oſes appeller Uſurpateur, Roi de France?

CONSTANCE *avec vivacité.*

Laiſſez-moi répondre.... l'Uſurpateur c'eſt ton fils.

ÉLÉONOR.

Loin de moi, femme inſolente: ſans doute ton Bâtard ſera Roi, afin que tu ſois Reine, & que tu régiſſes l'Univers!

CONSTANCE.

Ma couche fut toujours auſſi fidèle à ton fils, que la tienne a pu l'être à ton époux; & cet enfant reſſemble encore plus dans ſes traits à ſon père Geoffroi, que Jean & toi, ne vous reſſemblez dans

dans vos procédés ; & cependant vous vous reſſemblez autant que la goutte de pluie à la goutte d'eau, ou Lucifer à ſa Dame Proſerpine. — Mon fils un Bâtard ! Sur mon ame, je crois que jamais ſon père ne nâquit auſſi légitime : non, cela ne peut pas être, ſi tu fus ſa mère.

ÉLÉONOR, *au jeune Arthur.*

Enfant, tu as là une excellente mère, qui déshonore ton père!

CONSTANCE, *à ſon fils.*

Tu as là une excellente grand'mère, enfant, qui voudroit te déshonorer.

L'ARCHIDUC.

Silence.

FAULCONBRIDGE *d'une voix forte.*

Ecoute ce Héros qui te ſomme à grand cris.

L'ARCHIDUC.

Quel Démon es-tu ?

FAULCONBRIDGE.

Un homme qui te traitera comme lui, s'il peut te trouver ſeul avec ta peau de Lion (†). Tu es le timide chevreuil, dont on dit en proverbe, *que la valeur affronte les Lions morts. Je ſecouerai la pouſſière de ta fourrure, ſi je peux te ſaiſir à mon gré.* Songe à ce que je te dis. Sur ma foi, je le ferai ; oui, ſur ma conſcience.

(*) L'Archiduc portoit la peau de lion de Richard après ſa mort, par un orgueil ridicule ; car ce n'étoit que par ruſe & par fraude qu'il s'étoit emparé de ſa perſonne. *Eſchemberg.*

BLANCHE *avec ironie.*

Cette peau de lion lui ſied à merveille, à lui qui en a dépouillé le lion!

FAULCONBRIDGE.

Elle ſied ſur ſes épaules, comme la chauſſure d'Hercule au pied d'un pigmée. Mais conſole-toi, je déchargerai ton dos de ce fardeau; ſois-en bien ſûr, ou je te briſerai les épaules.

L'ARCHIDUC.

Quel eſt ce bruyant fanfaron, qui nous aſſourdit les oreilles de la tempête de ſa voix?

PHILIPPE.

Femmes, & vous, hommes inſenſés, ceſſez vos vains propos.

FAULCONBRIDGE *à part.*

(*2) Oh diſpoſition pleine de ſageſſe. La France & l'Autriche, en canonnant du nord & du midi, ſe tireront au front l'une de l'autre. Je veux les y animer.

(*3) Ces deux ruiſſeaux d'argent réunis par vous, feront la gloire des rivages qui les contiennent, & ce ſera vous, Rois, qui les ferez couler ſous vos loix, ſi vous mariez enſemble leurs belles ondes.

LOUIS.

(*4) Et par un miracle ſurprenant, mon image tracée dans ſon œil, quoiqu'elle ne ſoit que l'ombre de votre fils, y devient un Soleil ſi brillant, que votre fils n'eſt plus qu'une ombre auprès de ſon image.

FAULCONBRIDGE.

(*5) Oui, peint ſur la toile de ſon œil, ſuſpendu au pli de ſon ſourcil, écartelé dans ſon cœur! C'eſt une pitié, qu'un pareil imbécile ſoit peint, ſuſpendu, écartelé dans un auſſi aimable objet.

ACTE III.

RETRANCHEMENS.

(*1) Comme une rivière enflée par-deſſus ſes bords.

(*2) Que les Matelots ne craignent de naufrage que dans ce jour ſiniſtre!

BLANCHE.

(*3) Conſtance ne parle pas d'après ſa croyance; mais d'après ſon beſoin.

CONSTANCE.

Oh! ſi tu m'accordes mon beſoin, qui ne vit que par la mort de ma foi, il s'enſuit néceſſairement, que ma foi reviVroit par la mort de mon beſoin. Foule donc aux pieds mon beſoin, & ma foi montera en haut. Tiens; mon beſoin eſt en haut, & ma foi eſt foulée ſous les pieds.

FAULCONBRIDGE.

(*4) Le tems, ce vieux foſſoyeur à barbe griſe qui règle les horloges, ſe règle-t-il ſur la volonté de Jean?

CONSTANCE.

(*5) Cardinal, enſeigne-moi une philoſophie qui me rende inſenſée, & tu mériteras d'être canoniſé. Car n'étant pas inſenſée, mais ſeulement profondément ſenſible à mon chagrin; ma faculté raiſonnable me fournit des raiſons & des moyens de me délivrer de ces maux, & m'inſpire l'idée de me tuer ou de m'étrangler moi-même.

PHILIPPE.

(*6) Renouez ces treſſes: oh! que d'amour je diſtingue dans ce beau faiſceau de cheveux! Si une ſeule goutte argentine, une larme étoit tombée par haſard ſur eux, dix mille cheveux ennemis réunis par cette ſeule goutte, ſe colleroient enſemble dans une ſociété de douleur inſéparable, comme de fidéles, d'inſéparables & vrais Amans qui s'attachent étroitement enſemble dans le malheur.

CONSTANCE.

Allons en Angleterre, ſi vous le trouvez bon.

PHILIPPE.

Renouez vos cheveux.

CONSTANCE.

Oui, je le veux bien, & pourquoi le veux-je? Je les ai arrachés de leurs liens, & je me ſuis écriée: s'il m'étoit auſſi facile de racheter la liberté de mon fils, comme il l'eſt pour moi, de donner la liberté à ces cheveux! Mais maintenant j'envie leur liberté, & je veux les remettre dans leurs liens, puiſque mon pauvre fils eſt priſonnier.

NOTE.

(1) Le ſecond Acte doit finir par le Monologue du Bâtard, caractère favori du Poëte dans cette Pièce. Après le mariage arrêté dans la Scène précédente, entre le Dauphin & Blanche, un Meſſager eſt envoyé dans la Tente du Roi Philippe à Conſtance, pour la preſſer de venir à la célébration, dans l'Egliſe de Sainte Marie. Tous les Princes ſortent, pour aller à la cérémonie. Le Bâtard reſte quelques momens ſeul ſur la Scène, pour déclamer ſur l'intérêt, & finit ainſi le ſecond Acte. La Scène qui ſuit, dans la Tente du Roi de France, nous offre Salisbury, s'acquittant de ſon meſſage auprès de Conſtance. Elle refuſe d'aller à la célébration, & ſe jette ſur le pavé. Tout le cortége revient de l'Egliſe à la Tente du Roi de France, & Philippe montre une ſi grande joie de l'heureuſe ſolemnité de ce jour, que Conſtance ſe relève de terre, & ſe joint dans la Scène, en débutant par proteſter contre leur joie, & par maudire le mariage du jour. Les Scènes ſe tiennent très-bien, & il n'y a aucun vuide dans l'action; il n'y a qu'un intervalle convenable, pour donner le tems à Salisbury de venir trouver Conſtance.

ACTE IV.

(1) Speed, dans ſon Hiſtoire de la Grande-Bretagne, obſerve que ce fut par l'avis de ſon Conſeil, que Jean fut excité à faire créver les yeux à Arthur, pour s'affermir ſur le Trône. M. Echard attribue ce cruel deſſein du Roi à l'imprudence du jeune Arthur, qui avoit déclaré hautement que la couronne lui appartenoit, & qu'il n'auroit jamais de paix qu'il ne l'eût recouvrée. D'autres

doutent de ces faits. Les uns font honneur au Lord Hubert, de l'inexécution de cette barbarie : les autres disent que ce fut la médiation de la Reine Éléonor, qui obtint grace pour Arthur.

(2) Après que le jour de l'Ascension fut passé, Jean ordonna qu'on tirât l'Hermite Pierre du Château de Corke où il étoit enfermé, qu'on l'attachât à la queue d'un cheval, qu'on le traînât ainsi dans les rues de Londres, & qu'on le pendît après : *Multis videbatur indignum*, dit Mathieu Paris, *quod tam crudeli morte pro assertione veritatis puniretur.* Gray.

(3) Sous le règne suivant de Henri III, le 7 Avril 1233, il parut quatre Soleils, outre le nôtre. Macrobe parle de trois Lunes, qu'on vit l'an de Rome 517, & Pline de trois autres qui parurent l'an du Monde 3840.

RETRANCHEMENS.

ARTHUR.

(*1) Oh ! nul homme n'eût jamais voulu faire cette cruauté que dans ce siècle de fer. Le fer lui-même, quoique rougi & ardent, en approchant de mes yeux, boiroit mes larmes, & éteindroit sa brûlante rage dans ma seule innocence, & après se consumeroit de rouille, en repentir d'avoir recélé le feu pour nuire à mon œil.

(*2) La force de mille voix ne seroit pas trop pour plaider la défense d'une couple d'yeux.

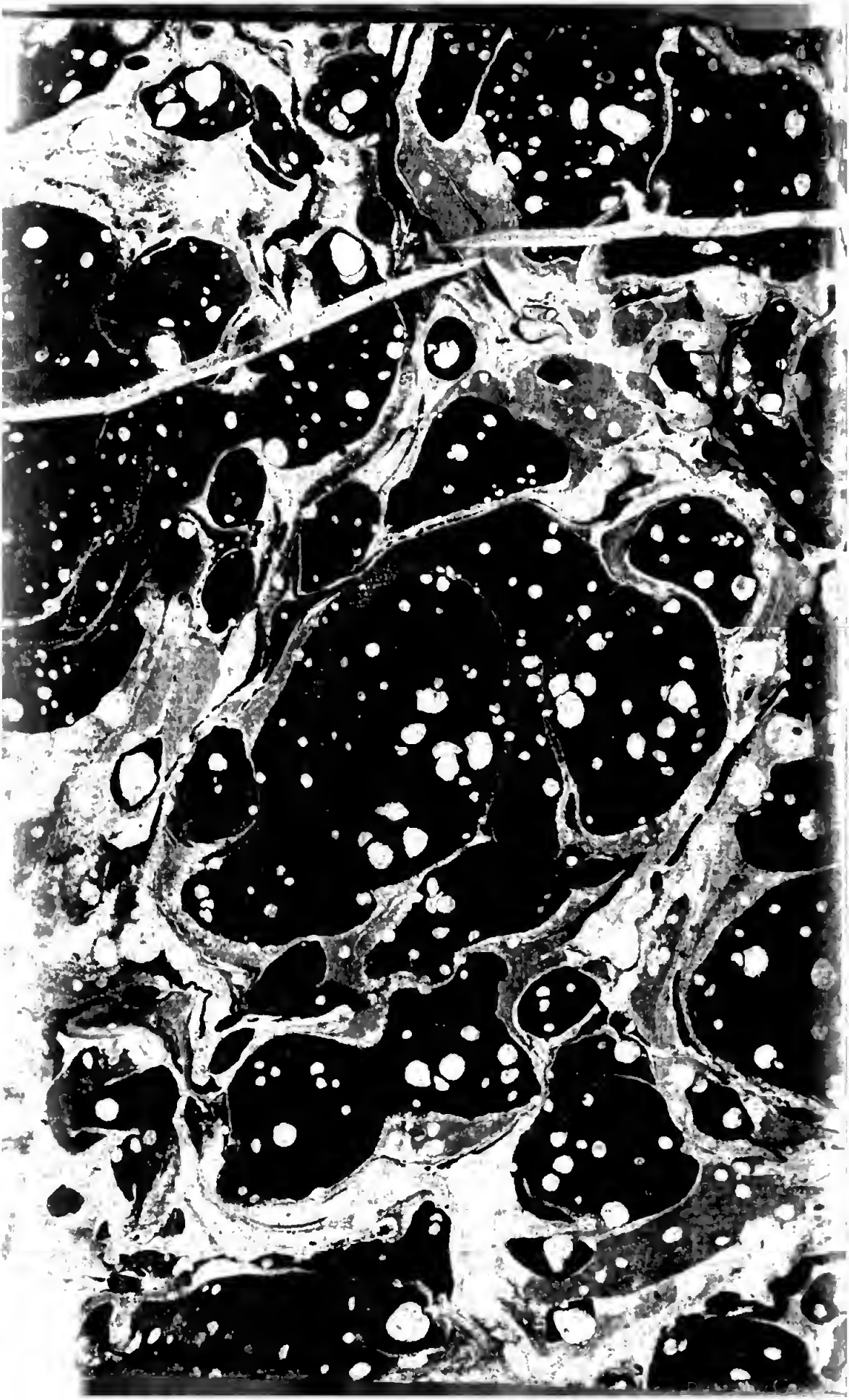
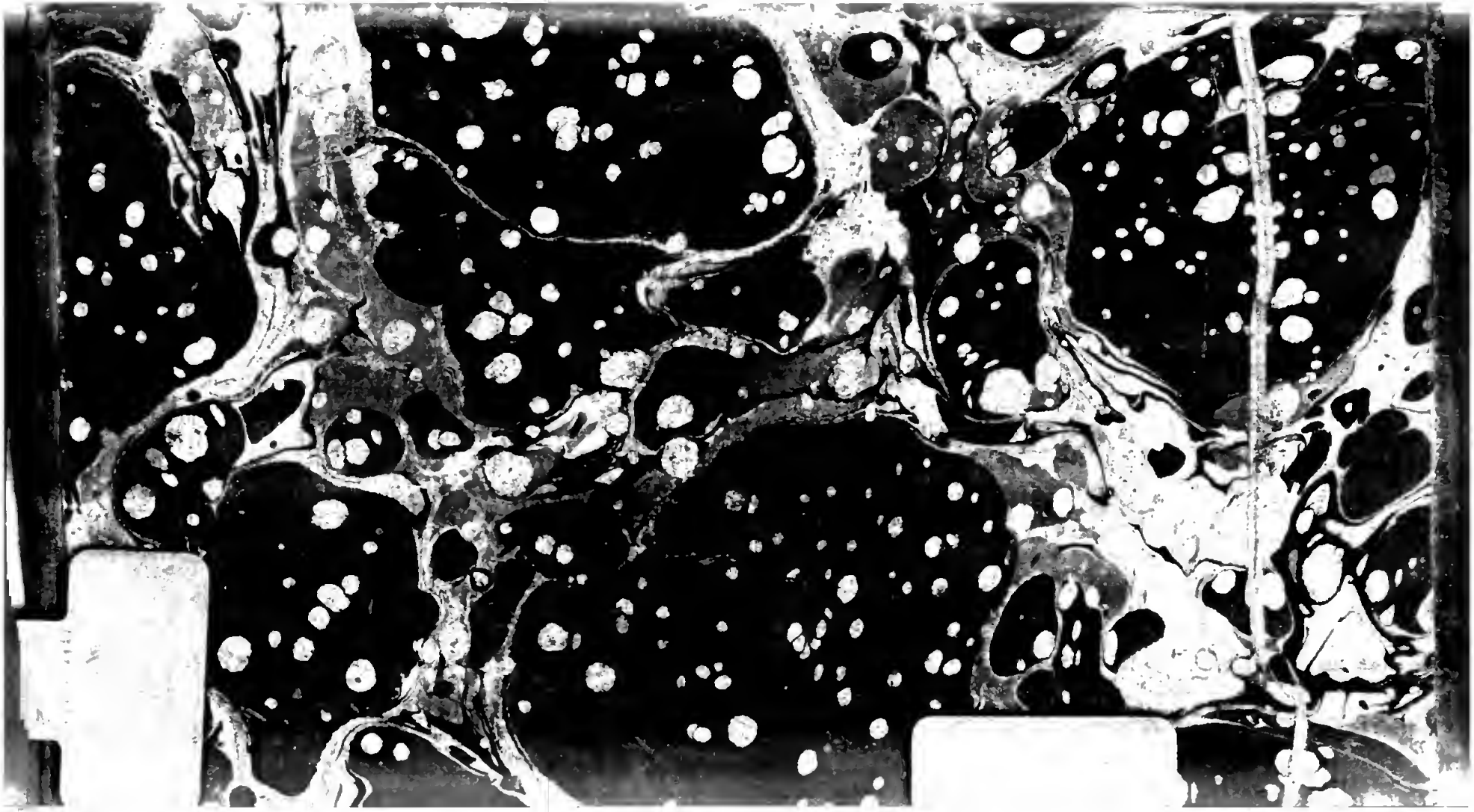
(*3) Et si vous voulez le rallumer, vous ne ferez que le

faire rougir de honte de vos procédés, Hubert : peut-être même qu'il lancera des étincelles dans vos yeux, & que, comme un dogue, qu'on force de combattre, il s'attaquera à ſon maître, qui veut le lancer malgré lui.

BAGOT.

(*4) Ou bien après l'avoir condamné au glaive, il a trouvé ce jeune Prince trop précieux pour un tombeau.

ACTE V.

(1) Il ſe répandit à la mort du Roi Jean, un bruit général qu'il avoit été empoiſonné par un Moine de l'Abbaye de *Swineshead*. Comme il dînoit dans cette Abbaye, il demanda à un jeune Frère convers, combien valoit ce pain qu'il avoit devant lui ſur la table. Un demi-ſol, lui répondit le jeune Frère. Oh! dit le Roi, avant ſix mois, ſi je vis, il vaudra vingt ſchelings. Sur ces paroles, le Moine va trouver ſon Abbé, lui raconte le propos du Roi, & lui demanda l'abſolution ; & auſſi-tôt il alla dans le jardin, y prit un gros crapaud, dont il exprima tout le venin, & le mêla dans une coupe remplie d'excellente bierre, & vint la préſenter au Roi, en lui vantant la bonté de cette bierre. Le Roi lui dit de la goûter le premier. Il le fit, & ſe retira auſſi-tôt dans une grange, où on le trouva mort deux heures après. Le Roi, à ſon exemple, n'héſita plus, but la coupe, & avant la fin du dîner, ſe trouva fort mal, ſon ventre s'enfla, & il périt dans l'eſpace de deux jours. *Tractus temporum de Caxton.*

Fin des Notes ſur la vie & la mort du Roi Jean.